
U d'/of OTTAWA
39003003419727

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE VIGNY

LA PRÉSENTE ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE ALFRED DE VIGNY

A ÉTÉ TIRÉE

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

EN VERTU

D'UNE AUTORISATION DE M. LE MINISTRE DES FINANCES

EN DATE DU 31 MAI 1913

Il a été tiré de cette édition :

25 exemplaires, numérotés 1 à 25, sur japon impérial.
50 exemplaires, numérotés 26 à 75, sur japon ancien.

Ces exemplaires contiennent une double suite des portraits.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

ALFRED DE VIGNY

LE

JOURNAL D'UN POÈTE

TOME PREMIER

(1823-1841)

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

DE

M. FERNAND BALDENSPERGER

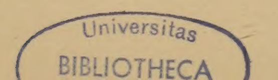


PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, PLACE DE LA MADELEINE, 6

MCMXXXV



AVANT-PROPOS.

L'Inventaire des titres et papiers trouvés au domicile de M. Alfred Victor, comte de Vigny, de l'Académie française, *opéré par les soins de Me Lamy, notaire à Paris, le 23 octobre 1863, c'est-à-dire cinq semaines après la mort du poète, mentionnait, outre dix-huit cartons et quatre liasses, «environ 70 livres reliés ou portefeuilles contenant des notes». Quel allait être le sort de ces reliques?*

Tandis que des papiers plus personnels — et dont un codicille testamentaire interdisait l'utilisation biographique — allaient à Mme Georges Lachaud, filleule de Vigny, tandis qu'un parent, Alexandre des Mazis, recueillait des documents généalogiques, Louis Ratisbonne prit possession des manuscrits relatifs aux «œuvres littéraires sous toute forme», d'accord avec le codicille du 6 juin 1863 qui faisait de lui le «propriétaire absolu et légataire de ses œuvres littéraires». A ces dispositions légales s'était ajouté, en ce qui concerne les

«notes», une sorte d'investiture verbale, plus confidentielle, plus éventuelle aussi :

Alfred de Vigny me montrait quelquefois dans sa bibliothèque de nombreux petits cahiers cartonnés, où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses *memento,* ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'Art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire. Et, quelques jours avant sa mort, il me dit : «Vous trouverez peut-être quelque chose là.» J'y ai trouvé l'homme tout entier. (*Avant-propos* du *Journal d'un Poète.*)

Non sans beaucoup d'arbitraire dans le choix, avec des négligences aussi involontaires qu'évidentes dans les transcriptions ou dans les attributions de dates [1], *Louis Ratisbonne, fervent admirateur du poète mais malbabile manieur de textes, se mit en devoir de servir de son mieux la renommée de Vigny. Il publiait le 16 janvier 1864 le recueil des* Destinées, *tout prêt pour l'impression, en imposant décidément à ces «poèmes philosophiques»* [2], *partiellement connus par la* Revue des Deux Mondes, *un titre qui les classait à tort, et dès la couverture, parmi «les chants désespérés», alors que leur intention était nettement différente.*

[1] La plus étrange des inadvertances de l'éditeur donne (p. 21) la date de 1833 pour une réflexion de Vigny qui, p. 56, est attribuée à l'année 1831 ; ailleurs, p. 152, le 12 mai *suit* le 21 juillet au lieu de le précéder, etc.

[2] Cf. notre article *Destinées ou Poèmes philosophiques ?* dans la *Nouvelle Contribution à la Biographie intellectuelle de Vigny,* Paris, 1933.

Un peu plus tard, le 1er avril et le 1er juin, le 1er septembre et le 1er octobre 1866, la Revue moderne publiait d'amples fragments des carnets. Ratisbonne rappelait l'esquisse biographique qu'il avait donnée dans les Débats du 4 octobre 1863, la reprenait et la précisait pour servir d'introduction à ces échantillons, empruntés aux « nombreux petits cahiers cartonnés, où le poète avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses memento, ses impressions courantes sur les hommes et sur les choses, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire... ».

Sous le titre un peu péremptoire qui s'est imposé, le Journal d'un poète paraissait le 9 février 1867 en volume «recueilli et publié sur les notes intimes d'Alfred de Vigny, par Louis Ratisbonne» (Paris, Michel Lévy, in-12). Un témoignage de tout premier ordre sur la vie intérieure et la pensée profonde du plus réfléchi des poètes romantiques s'offrait ainsi à une clientèle restreinte mais excellente, et au moins par bribes apparaissait la force de ce monologue continu.

Dans quelle mesure l'ombrageux poète prévoyait-il — en dehors du « peut-être » mentionné plus haut — cette publication? Ratisbonne pouvait dire, pour les vers inédits qu'il groupait à la suite du journal, que c'était «suivant le vœu d'Alfred de Vigny» qu'il réunissait «quelques-unes de ses fantaisies oubliées» :

il n'est pas sûr que toutes les notes confiées sans ordre ni suite aux feuillets dociles des carnets et des agendas eussent la même destination. Vigny avait la publicité en horreur, et ne s'était pas préparé à lui offrir la moindre pâture. Nous savons que, bien au contraire, le 13 avril 1834, la timide Lydia, sa britannique épouse, semble être intervenue pour lui faire écrire que «dans aucun cas» ses livres de notes ne «fussent imprimés». Mais inversement, des mentions expresses, en 1831 et 1857, stipulent que c'est là un «volume à publier». Et à tout prendre, si l'humeur volontiers soupçonneuse du poète qui en 1832 a livré aux flammes trois ébauches d'œuvres, qui a de même préparé l'autodafé de romans inachevés, n'a pas détruit le texte de ces confidences, c'est bien qu'il y voyait une autre «bouteille à la mer» pour une reconnaissante postérité.

A côté de ces «carnets», le repliement du poète sur lui-même, le témoignage qu'il tenait à se donner quelque temps d'un mérite amoureux l'amènent à jeter, souvent en caractères grecs, diverses mentions dans plusieurs agendas : c'est pour 1836-1852 que nous nous trouvons connaître ces autres témoignages de sa vie parfois la plus secrète, lesquels se trouvent en la possession de M. Marc Sangnier.

Enfin, des fragments de «mémoires» en partie rédigés et même, nous dit-on, prêts à être imprimés, se trouvent entre les mêmes mains et ont été consultés et abondamment cités par E. Dupuy et M. Pierre Flottes.

On voit quelle provende autrement copieuse le premier éditeur aurait pu offrir au public, s'il avait prévu la curiosité croissante de celui-ci pour des témoignages de ce genre — et surtout s'il avait préparé plus à loisir l'élaboration de ces œuvres posthumes.

Quoi qu'il en soit, la publication de Ratisbonne causa une vive sensation dans un petit groupe d'initiés, laissa au contraire force lecteurs indifférents ou prévenus : l'heure n'était pas, en 1867, à des sympathies intellectuelles quelconques avec le stoïcisme du poète, et pas non plus avec l'incantation un peu sourde de son plus noble chant. Or il est naturel qu'on juge ensemble les deux recueils posthumes. M[me] *Ackermann (19 décembre 1864) estime que «la muse de Vigny est sans ailes», et ce jugement d'une femme intelligente donne bien la note des impressions contemporaines. Même Lamartine n'ajouta rien au beau portrait du* Cours familier *tracé au lendemain de la mort de son ex-ami.*

Pour le Journal *en particulier, Sainte-Beuve semble avoir surtout pris ombrage des allusions faites à son propre rôle, à ses jugements d'autrefois, dans cette confession de poète : aussi glisse-t-il une note assez fielleuse dans sa réédition des* Portraits contemporains *de 1869 (t. II, p. 78).*

Taine voit dans l'auteur du Journal *«le prêtre solennel et guindé de lui-même»; Cuvillier-Fleury tend à découvrir de l'«incohérence d'idées» dans la pensée de*

Vigny; A. de Boissieu range parmi les Figures contemporaines *ce «d'Arlincourt réussi» dont il concède cependant «la fierté démodée et la haute pudeur»; D. Bernard accorde à cette «petite Muse» un* satisfecit *dû à un «caractère doux et humble» qui eut le tort de «forcer sa nature».*

Comme la critique des Challemel-Lacour, des J. Levallois, des L. de Ronchaud, autrement clairvoyante, est négligée par le grand public, et que les impressions de Baudelaire, de L. Halévy, de Banville et de Barbey d'Aurevilly demeurent secrètes, le succès est médiocre au total. De fait, il faut aller jusqu'au livre de début d'Anatole France, son Alfred de Vigny *de 1868, pour trouver une note plus équitable avant la fin du Second Empire.*

Étrange et assez décevante aussi, au gré des contemporains, avait semblé la limite imposée à ses prélèvements par le premier éditeur : ses curiosités, plutôt malicieuses que méditatives, auraient arrêté ses citations à l'année 1847. D'après Léon Séché, c'est surtout parce que Ratisbonne, bonapartiste de tendances, ne voulait pas compromettre sa candidature à la Bibliothèque du Sénat, qu'il s'abstint de poursuivre, au delà des années 1846-7, une publication qui touchait, passé cette date, «à des jours trop présents et à des personnages tous vivants» : d'où, pour une époque antérieure seulement, cette attitude d'«évangéliste posthume de Vigny et de vengeur» que lui reproche Sainte-Beuve.

Un autre service à rebours — *il faut bien le dire — que Ratisbonne avait rendu, par malheur, à la mémoire de son grand ami, c'était celui-ci : les soi-disant «poèmes à faire», les «fantaisies oubliées», apparaissaient ici comme les indices d'une sorte d'impuissance, surtout en face de l'abondance de Lamartine et d'Hugo. En réalité, c'étaient les jalons sensibles, souvent rythmiques déjà, qu'un esprit réfléchi et naturellement porté au symbolisme s'assignait pour donner à sa lucidité de meilleurs moyens de s'élever vers l'idée pure ou de descendre dans le chaos des phénomènes.*

*
* *

Suivons, à travers l'exégèse de Vigny vers la fin du XIXe siècle, le sort visible des «carnets» qui sont au point de départ du Journal. *Voici, vers 1890, un candidat au doctorat qui, parfaitement accueilli par l'auteur de la* Comédie enfantine *devenu en 1874 bibliothécaire du Sénat, fait des extraits importants dans les carnets mis à sa disposition, et qui rappelle ses souvenirs à notre intention :*

M. Ratisbonne a mis à ma disposition, jour par jour, pendant les vacances, dans son appartement du Sénat, les petits registres du *Journal.* Ils étaient certainement au complet, année par année : je les ai vus en rangée, quelquefois deux pour chacune des dernières années, et M. Ratisbonne me faisait confiance, en sorte que j'ai pu emporter de

ces registres, finalement, un par un, à la maison où mon père et ma mère m'aidaient à relever. Outre les registres du *Journal,* j'ai eu la disposition de liasses dont je ne me rappelle pas le nombre et où j'ai pu prendre contact surtout avec *Daphné,* et deux lettres à Maximilien de Bavière...

La thèse de M. L. Dorison est de 1892. Cette même année, M. M. Paléologue, préparant pour la collection des Grands Écrivains *la biographie qui devait paraître le 19 mars, bénéficiait à juste titre d'un «droit de regard» analogue :*

Louis Ratisbonne a permis à M. Paléologue, disait l'*Avant-Propos,* d'avoir pu consulter les quatre-vingts cahiers manuscrits sur lesquels le poète a consigné, quarante années durant, le journal secret de sa vie intérieure et qu'une expresse volonté de l'auteur condamne à une destruction prochaine : les courts fragments qui ont été publiés en 1867 sous le titre de *Journal d'un Poète* attestent la haute valeur morale de ces pages intimes.

L. Ratisbonne meurt huit ans plus tard, sans que les rééditions du Journal *aient jamais modifié le texte initial. Mais précisément, l'importance de ces fragments, que reproduisaient les éditions courantes de Vigny, semblait si grande aux admirateurs du poète que la critique s'alarmait, et du caractère morcelé des fragments publiés, et de l'insécurité visible des textes et des dates. J. Roney, dans la* Revue d'histoire littéraire de la France *de janvier 1907, accumulait objec-*

tions et démonstrations relatives à quelques erreurs de dates du « Journal d'un Poète ». *Quatorze ans plus tard, dans le même périodique (avril 1921) l'auteur de la présente publication procédait à un examen analogue de textes nouveaux. Et il est certain que, Vigny n'ayant jamais tenu à assigner une date rigoureuse à certaines pensées qu'il lui arrivait d'insérer parmi des notes d'une autre époque, ces gloses chronologiques devenaient de plus en plus indispensables.*

A mesure qu'il semble plus nécessaire d'éclairer par le Journal *les démarches d'une pensée qui, rare entre toutes, fait trop souvent figure de singularité au* XIXe *siècle, l'incertitude des textes connus frappe les esprits critiques. Ici, c'est le P. Lagrange* (Le Correspondant, *25 mars 1914*) *qui reproche au «singulier exécuteur testamentaire»* de *n'avoir «parcouru que bien distraitement les glorieux papiers que lui avait légués la confiance ingénue du poète» et d'avoir ainsi empêché l'intelligence préalable de* Daphné. *Là, c'est Remy de Gourmont* (Le Temps *du 24 mars 1912*) *qui déplore que le* Journal d'un Poète *ait été «si maladroitement mutilé par l'honnête Ratisbonne»*, et *qui souhaite que les reliques de Vigny soient enfin publiées intégralement : de la part de celui qui, parmi tous les critiques français d'avant-guerre, comprit le mieux le «pessimisme héroïque» du poète, quel témoignage et quel encouragement!*

*
* *

Divers succédanés, d'ailleurs, avaient commencé à donner satisfaction à Remy de Gourmont. Louis Ratisbonne était mort le 24 septembre 1900 : comme Vigny l'avait prévu dans son codicille, «un gendre» pouvait le remplacer, à défaut d'un fils, dans la tâche confiée par le poète à son admirateur. Ce gendre, Étienne Tréfeu, entreprit ce qu'il appelait l'«édition définitive» des œuvres de l'ami de son beau-père. La revue Les Lettres *donnait, dans ses premiers numéros (1906-7, p. 81, 161, 281), d'importants extraits en vers et en prose :* Pages inédites *publiées par M. Fernand Gregh d'après les «manuscrits originaux communiqués par M. et Mme Tréfeu, gendre et fille de Louis Ratisbonne». Une nouvelle série d'inédits ayant la même source, mais communiqués cette fois en copie à M. F. Gregh, était prête à paraître avant la guerre, dans la* Revue des Deux Mondes, *mais ne voyait le jour que le 15 décembre 1920. D'autre part, le 8 juillet 1912, un «dossier remis à Vicaire», au musée Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, renfermait quelques fragments échappés à la plume du poète, et aussi, semble-t-il, cinq des précieux carnets, relatifs aux années 1832, 1842, 1843, 1844.* L'Amateur d'autographes *signalait au passage diverses ventes qui transféraient en de nouvelles mains des reliques anciennes. Ce qui prouve qu'en dépit*

de certaines assurances, il s'en fallait que Ratisbonne eût détruit les carnets. De fait, Le Temps *du 7 juin 1912 rappelle que Ludovic Halévy a pu copier, «sur l'agenda même de Vigny, vendu par M. Charavay à je ne sais quel amateur», des jugements et appréciations académiques.*

Malgré ces «fuites», ou en raison de ces fuites, on semble attendre, avant la Grande Guerre, un complément de publication. Les initiés, assez mystérieusement, l'annoncent. C'est ainsi que Jules Claretie écrit, dans La Vie à Paris (Le Temps, *19 septembre 1913*) :

...Nous allons avoir du Vigny inédit : M. Tréfeu, le gendre de Louis Ratisbonne, héritier d'une partie des œuvres de l'auteur, va publier la suite de ce *Journal d'un Poète,* si vivant, plein de pensées, de faits, d'impressions, de jugements, où le grand solitaire ne se montre pas toujours indulgent ni juste. Un Vigny amer et dénigreur...

La même année 1913, Léon Séché annonçait, au tome II de son Vigny *(p. 356, note 1) la publication prochaine de la suite du* Journal.

Dès cette date, et même auparavant, l'auteur de la présente publication des Œuvres complètes *prenait connaissance, chez Étienne Tréfeu, de papiers épars (jamais de carnets) où se trouvaient entre autres les impressions de lecture sur Gœthe et plusieurs amorces de romans envisagés sinon entrepris par l'auteur de* Cinq-Mars. *D'autre part, M. Dorison me faisait confiance au point de mettre entre mes mains la copie rapide*

qu'avec l'aide de ses parents il avait pu faire des carnets prêtés par Louis Ratisbonne. Dans la fièvre des abréviations, des rajoutages, des chevauchements de dates, des «béquets» en post-scriptum, cette copie — à laquelle la présente édition a fait de constants emprunts — reste le document fondamental grâce auquel les morceaux brisés d'un beau miroir peuvent aider à présenter une meilleure image de celui que M. Benedetto Croce n'est pas seul à considérer comme le plus grand poète du XIXe *siècle français. Ainsi, grâce à l'esprit de décision de M. Louis Conard qui a toujours souhaité inclure, dans les* Œuvres complètes, *une publication moins fragmentaire du* Journal, *un minutieux travail d'assemblage, d'attribution chronologique, permet d'offrir au moins l'essentiel de ce qui existe encore d'un long monologue parfois douloureux, toujours noble et clairvoyant.*

*
* *

Il semble qu'on puisse reconstituer comme suit la numérotation des carnets dans leur série chronologique (et seule la découverte de tels fragments cachés pourra, comme on le souhaite, remplir les lacunes d'un tableau qui peut-être demeurera toujours fragmentaire) [1] :

(1) Abréviations employées pour les sources du *Journal* dans notre édition : *C. D.* pour la copie faite par M. Dorison; *L. R.* pour l'édition Ratisbonne, chez Michel Lévy; *Ag.* pour les pages d'agendas; *S. L.* pour les documents Spoelberch de Lovenjoul

1823-4. *C. D.* Peu garni d'abord mais portant de nombreuses additions *postérieures*; Fragment des *Mémoires* relatif à 1823; Anciens Papiers Ratisbonne.
1825. *L. R.* en fort petit nombre.
1826. Arch. Sangnier; Anciens Papiers Ratisbonne; Ms de *Cinq-Mars*. *L. R.*
1827. Arch. Sangnier; Anciens Papiers Ratisbonne; Ms de *Cinq-Mars*. *L. R.*
1828. *C. D.* Arch. Sangnier; Anciens Papiers Ratisbonne; Ms de *Cinq-Mars*. *L. R.*
1829. *C. D.* 1re partie; Anciens Papiers Ratisbonne; Ms de *Cinq-Mars*. *L. R.*
C. D. 2e partie; Anciens Papiers Ratisbonne; Ms de *Cinq-Mars*. *L. R.*
1830. *C. D.* Tout petit carnet; Anciens Papiers Ratisbonne; Ms de *Cinq-Mars*. *L. R.*
1831. *L. R.*
1832. *C. D.* 1re partie; Coll. Spoelberch de Lovenjoul. *L. R.*, et en plus dans *L. R.*, la plupart des indications du début attribuées à 1824.
— 2e partie; No 6. Musée Condé.
1833. *C. D.* *L. R.*
1834. *C. D.* *L. R.*
1835. *C. D.* *L. R.*; *Ag.* 3e trimestre.
1836. *C. D.* Carton *Daphné*. *L. R.*
1837. *C. D.* *L. R.*
1838. *C. D.*, no 20. *L. R.*; *Ag.* janvier-décembre.
no 21.

(D 630); Δ pour le carton *Daphné* utilisé par M. Fernand Gregh; *R. D. M. Revue des Deux Mondes*. Le reste en clair.

On rappelle que Vigny écrit *Poëte*, *tems*, *promt*, *guères*, etc. Il remplace souvent les virgules par des tirets. Il s'en faut qu'il note *toutes* ses lectures au cours de ses carnets, et nos indications, en tête de chaque année, sont les simples transcriptions de ce notes à cet égard.

1839. *L. R.*
1840. *C. D.*, n° 23. *L. R.*; *Ag.*
1841. *C. D.*, n° 24. *L. R.*; *Ag.* mars-septembre.
1842. *C. D.*, n° 25. Coll. Spoelberch; *L.R.*
(1842-45). Ms Sangnier : *Mes visites à l'Académie*; *L. R.*
1843. *C. D.*, n° 27. Coll. Spoelberch; *L. R.*; *Ag.*
1844. *C. D.*, n° 28. *Ag.*
1845. *Ag.*
1846. *C. D. Notes sur l'Académie.* *Ag.*
1847. *C. D.*, n° 31. *L. R.*
1848. *C. D.* *Ag.*
1849. *C. D.*
1850. *C. D.* *Ag.*
1851. *C. D.*, n° 38.
1852. *Sur les choses et les noms publics*; *Ag.*
1852. *C. D.* Volume à cadenas.
1853. *C. D.*
1855. *C. D.* Quelques éléments épars dans 1857-8.
1856. *C. D.*
1857. *C. D. Notes et réflexions*, «volume à publier».
1857-8. *C. D. Poésies et choses littéraires et personnelles*, etc.
1858. *C. D. Notes, Académie française*; *Histoire.*
1859. *C. D.*
1860.
1861. *C. D. Histoire.*
1862. *C. D. Poésie.*
1863. *C. D. Notes de la retraite.*

Quelles que soient les lacunes de ce texte, si faible que soit l'espoir de les voir intégralement comblées, il décuple environ l'ancien Journal, *permettant de suivre ici la sinueuse réflexion du penseur, les fermes décisions de l'homme d'honneur, la musicale rêverie du poète, les élancements extatiques de l'idéaliste. Il y a longtemps*

que Vigny a été libéré de l'absurde «tour d'ivoire» où des envieux et des sots avaient prétendu l'enfermer. Restait assurément à l'humaniser, et — sans lui enlever cette hauteur un peu dédaigneuse qui s'explique assez par les circonstances — à animer en lui la fibre sensible dont on le disait un peu dépourvu. Puisse la présente publication, qui démontre par des témoignages irrécusables l'angoisse vraiment pascalienne où a persisté un «rationaliste mystique», le rapprocher des palpitations les plus nobles de l'humanité!

*
* *

De quelle espèce d'«éclaircissements» convient-il d'accompagner des témoignages de ce genre? Vigny a, d'avance, désavoué l'indiscret «commentateur» qui s'attache, «comme le serpent au cygne», à l'œuvre d'un écrivain pour l'alourdir de gloses. On s'est donc gardé, une fois indiquée l'origine des notations du poète, de charger ces textes de réflexions sur le pessimisme de Vigny, sur l'âcreté de certaines critiques, sur la partialité ou l'injustice de tels points de vue. Sans qu'il parût nécessaire de pousser les explications jusqu'à ce déplaisant «commentaire», de surajouter des réflexions à un texte assez clair par lui-même, on a cru cependant rendre service à la pensée de Vigny en l'éclairant de deux façons. On s'est efforcé d'indiquer, dans la mesure du possible, le fait contemporain, l'actualité, la lecture

récente, l'éphéméride biographique ou sociale, qui a pu déterminer un choc en sa pensée. D'autre part, il a semblé que l'auteur des Poèmes philosophiques *et d'autres œuvres si rares était situé le plus favorablement à sa vraie place, et remis dans son jour le plus authentique, par un rapprochement avec ses devanciers et aussi avec des continuateurs involontaires. Comment son propre* pessimisme héroïque, *à travers les commodes glissements contemporains vers un optimisme inconditionnel, maintenait sa clairvoyance et sa noblesse à l'abri des illusions comme des abandons, pour aboutir à deux sommets : «diviniser la conscience» — «l'honneur est la vertu de la vie»; comment, dès lors, l'amertume de Chamfort, les doléances atrabilaires de Leopardi, les formules panthéistes de Schopenhauer, le flasque phénoménisme d'Amiel, les élancements de Nietzsche vers le «surhomme», bien que se rencontrant souvent dans leur partie négative avec les impatiences de Vigny, font mieux discerner la supériorité d'un pessimiste* à la française *qui procède, plus intégralement que ces penseurs, de nos moralistes classiques : ce sont les seuls résultats que devaient se proposer nos éclaircissements. On s'est donc efforcé — après avoir assigné une probable date relative à ces lambeaux d'une pensée discontinue dans l'expression, mais infiniment cohérente en sa texture profonde — de signaler ce qui témoigne d'une parenté indéniable de ces impressions ou de ces idées, soit avec les auteurs que Vigny pratiqua (en assez*

petit nombre, on le verra), soit avec une minorité européenne qui, de Pascal inquiet à Nietzsche excessif, s'est orientée comme lui : rapprochements plus efficaces que n'importe quelles appréciations, puisqu'ils engagent une lignée vigilante de penseurs qui n'ont pas fait à la vie, à l'homme, aux masses, le facile crédit qui fut de mode après Jean-Jacques. Faut-il ajouter que, chez les meilleurs de ceux-là, l'utilité de la société, d'une hiérarchie des facultés comme des individualités humaines, et surtout la supériorité de l'esprit sur ses divers adversaires, compensent et au delà ce que pourrait avoir de décourageant la certitude que la vie comporte des souffrances pour les cœurs, le tumulte humain des déceptions pour les esprits, la Nature des traîtrises et l'homme — ou la femme — des faiblesses inhérentes à leur constitution?

*
* *

Comme pour les précédents volumes des Œuvres complètes, *l'éditeur du* Journal *tient à remercier ceux qui ont rendu possible l'achèvement de ce premier volume à travers des difficultés qu'il est inutile de rappeler. M. Dorison, qui nous a confié sans restriction sa copie; M. Paléologue, qui nous a confirmé les conditions où il avait travaillé; MM. F. Gregh, P. Flottes, H. Guillemin, qui ont complété sur bien des points l'information qu'avaient fournie leurs consultations de manuscrits et leurs publications; Mme Estève, qui nous*

a laissé prendre connaissance des notes préparées par son mari; M. Marcel Bouteron, qui a apporté son obligeance légendaire à la consultation des documents rassemblés par Spoelberch de Lovenjoul; M. Moncel, qui nous a rendu possible la consultation des registres de prêts de la Bibliothèque nationale; d'aimables collectionneurs d'autographes tels que MM. A. Bertaut et Christian Lazare. Étienne Tréfeu nous avait, avant la guerre, permis de prendre copie des «anciens papiers Ratisbonne» qui, plus tard, devaient figurer dans diverses publications qu'on a signalées plus haut.

Nul doute que des reliques appartenant à ces «confessions» d'un grand poète et d'une noble personnalité ne se trouvent encore, éparpillées au hasard des ventes, aux mains de collectionneurs ou dans quelques dépôts publics. Il est cependant douteux que les addenda *qui pourraient en faire état modifient jamais l'image que la postérité gardera d'un des plus purs serviteurs de la pensée.*

LE
JOURNAL D'UN POÈTE.

1823.

Il semble que Vigny, décidément éloigné de Paris et de ses alentours en mars-avril 1823 (quand il passe de la Garde royale dans l'infanterie de ligne), ait alors commencé à noter dans des «carnets» ses projets littéraires, ses impressions et ses observations. Carnets qui ne remplacent pas tout à fait les feuillets isolés qui avaient recueilli jusque-là, un peu pêle-mêle, ses projets de poèmes, ses premiers jets de poésie, d'autres indications encore; mais qui adaptent un peu plus étroitement au déroulement des jours les démarches d'une vigilante pensée.

Fort lent, et l'on dirait presque douloureux, est le divorce entre les grandes constructions religieuses, les «mystères» qui ont si longtemps hanté son imagination et les projets plus terre-à-terre, en un esprit que des soucis pratiques ramenaient cependant ici-bas. Et si Vigny, dans sa garnison versaillaise de 1816, est demeuré plus réfractaire

que tel camarade de régiment, comme Gaspard de Pons, aux véhémences des «missions prêchées à MM. les officiers», il vit encore dans la familiarité des signes mystiques et des plus hauts problèmes religieux. Dans le principal poème qu'il mettra en forme, *Eloa,* Satan se décidera «à porter le nom de sa victime», et un ciel de béatitude s'opposera aux régions infernales que l'amère rêverie du poète avait surtout hantées. Les autres «mystères» resteront dans les limbes.

Le passé de sa famille maternelle — plus ou moins *romancé* — est révélé, à ce lecteur de Walter Scott, par la rapide visite qu'en cours de route le capitaine fait à sa tante «la chanoinesse» : sursaut nobiliaire dont profite peut-être sa mère pour lui faire accepter l'exclusion dont elle frappe l'éclatante Delphine Gay, décidément écartée, à l'automne, comme une épouse possible. «C'est le plus aimable de tous», écrivait encore Mme Sophie Gay, la mère anxieuse de cette blonde Muse, aux temps où la future Mme de Girardin, «sœur en Apollon» de Vigny, rêvait de devenir sa femme et pas seulement son émule.

Nul témoignage, dans les notes du poète, de ce dernier incident sentimental : le «guerrier» l'emporte sur le preneur de cœurs. Il est permis de croire que les préparatifs d'un départ escompté pour le théâtre de la guerre d'Espagne, puis le chaud accueil fait au 55e d'infanterie par les légitimistes bordelais, emmêlent quelque temps les détails de service et de mondanité avec les velléités poétiques : rien à cet égard n'est significatif comme des «états de situation» de sa compagnie (la 3e du 1er), en date de juillet 1823, servant, au verso, de brouillons à l'écrivain, peut-être en un moment où, souffrant, il est confiné à la chambre. Mais parmi les gradés de cette compagnie, Vigny a sous ses ordres, depuis son arrivée à Stras-

bourg en avril, Pauthier de Censay, qui sera pour toujours son fidèle ami et confident, et qui continue l'initiation orientale du poète, commencée par les poètes anglais et par Bruguière de Sorsum qu'il a la grande douleur de perdre cette année et dont il se préoccupe de réunir les inédits. D'ailleurs il lit assez peu de livres — en dehors de ces guides assez informés : les *Amours des Anges* de Thomas Moore, dont il tire parti pour *Eloa*, l'*Abbadona* de Klopstock, traduit par Soumet dans les *Annales romantiques* auxquelles il collabore, et une Bible portative — sans doute l'édition gr. in-24 de 1819 de la traduction Lemaître de Sacy. Il a le temps de lire de près le *Socrate* et les *Nouvelles Méditations poétiques* de Lamartine, *Han d'Islande* d'Hugo, les fascicules de la *Muse française* à laquelle il collabore, le *Saül* de Soumet; il reste fidèle à Milton et Byron.

Les «projets» envisagés concernent surtout, au début, ces «mystères» qui font vivre son rêve dans une vraie transcendance. Ils comportent aussi un roman historique sur *Bonaparte* (peut-être suscité par Lamartine); d'autres sur *Louis XIV,* sur *Pierre-le-Grand.* Et tout cela, qui le ramène sur terre, mais dans le passé, prépare évidemment le passage d'*Eloa* à *Cinq-Mars* où il tiendra à faire — comme l'annonce bien une lettre à Victor Hugo du 26 août — du Walter Scott à la française : «Je lui en veux mortellement de déflorer ainsi notre histoire pour habiller de ses nobles traits ses paysans d'Écosse...»

Si bien que le jeune officier, qui vient passer une partie de l'hiver en permission à Paris, y reparaît surtout avec des projets littéraires plus précis, un légitimisme plus décidé, des croyances mieux assurées : il est encore en plein courant de «Restauration».

LES MYSTÈRES. POÈMES.

Eloa.

Satan racheté.

Le Déluge, ou la Terre punie.

L'Ante-Christ — né dans le corps violé d'une femme mourante qui le conçoit, et meurt. Il dévore sa mère.

L'Homme-Dieu.

Les trois heures d'agonie.

Mystère : La mort de l'Ame. Les âmes *blessées* poussent leurs cris vers le ciel (*Job,* XXIV, 12).
Voilà ce que dit le Seigneur : « L'âme qui a péché périra elle-même » (*Ezéchiel,* XVIII, 20).

L'enfer s'assemble pour faire mourir une âme. On lui fait le récit de ses crimes. Elle demande la vie éternelle, même dans les douleurs, et s'épouvante aux approches du néant (*Ezéchiel,* XIII, 19).

Faisant mourir des âmes qui ne devaient pas mourir (transporter dans notre religion la scène des *Euménides* d'Eschyle).

C. D. — Il s'agit encore pour Vigny, ambitieux de rivaliser avec les grands poètes de tradition chrétienne, de mettre en forme « épique » des sujets empruntés à la Bible ou aux Apocryphes.

Le Déluge et *Eloa* seront les seuls terminés de ces projets.

L'*Ante-Christ*, avec son horrible point de départ, reprend un thème scabreux déjà évoqué dans *Helena* (*lucina sine concubitu*).

Le *Satan racheté*, dont le plan finit par céder à *Eloa* plusieurs de ses éléments, est assez poussé dans l'exécution (cf. notre édition des *Poëmes*, p. 317).

L'Homme-Dieu et *Les trois heures d'agonie* témoignent d'une préoccupation qui, chez Vigny, persistera même au delà du *Mont des Oliviers*.

Le plus émouvant de ces « mystères » à son gré concerne la mort des âmes. Il y a dans le *Coran*, sur lequel Pauthier pouvait le renseigner, des Anges qui « arrachent les âmes » (chap. LXXIX). Un vers de Gaspard de Pons mérite d'être retenu, comme il le fut par Pauthier (*Mélodies poétiques*, 1826, p. 114) :

Je meurs, je le sens trop : mais de la mort de l'âme...

La scène des *Euménides* que transposerait Vigny est sans doute le « chant délire » entonné par les Erinyes autour du parricide Oreste (vers 321 ss.).

Strasbourg (avril).

SAND.

Jusqu'où vont les vertus? Où commencent les crimes?
Si je suis la pensée en ses routes sublimes
J'arrive à ce néant d'où je suis élancé.
— Tel, suivant vers le ciel son chemin commencé,
L'aéronaute aspire au trône des étoiles.
L'éther monte en gonflant la rondeur de ses voiles,

Déjà le bruit du monde expire confondu,
L'orage à ses pieds passe et comme inentendu,
La terre s'aperçoit sous les vapeurs profondes
Comme une tache obscure au milieu de ses ondes.
L'homme alors, seul au ciel, de son destin vainqueur,
D'une joie insensée enorgueillit son cœur.
Mais, ô terreur, sorti de la sphère natale,
Il chante sans l'entendre une hymne triomphale,
L'air échappe à son cœur et l'espace à ses yeux,
C'est le vide partout, il ne sent plus les cieux.
En vain un cri muet sort de sa voix mourante,
Il vole évanoui dans sa nacelle errante...

C. D., daté de juillet. — Si le poète-capitaine, qui a quitté Strasbourg en *mai* au plus tard, rattache à cette ville des vers qui ont trait d'abord à un meurtre «libéral», c'est qu'en Alsace même, si peu de temps après l'affaire Caron, au moment d'une affaire Koechlin, l'impatience révolutionnaire semblait déchaînée.

Sand est le jeune étudiant allemand qui, le 23 mars 1819, avait assassiné Kotzebue à Mannheim et avait été exécuté le 20 mai suivant : la région rhénane était restée fort émue du crime et de la répression. Son souvenir reparaîtra plus loin; le problème de l'assassinat politique, du «tyrannicide», se pose à nouveau en ces temps troublés.

Vers ce moment l'Assemblée générale de la fameuse Société des Bonnes-Lettres, tenue le 29 mai, mentionne parmi ses «associés honoraires» *Vigny (Alfred de), homme de lettres.*

«De son destin vainqueur» fait prévoir l'idéologie de Victor Hugo libérant l'homme de la pesanteur : «la première faute fut le premier poids».

Fin d'un poème.
Les prêtres disent que son âme est dans le ciel

auprès des anges et qu'ils l'ont vue monter. — Je n'en sais rien; ce que je sais, c'est que son corps sans chair est resté sur la plage, que l'oiseau de mer repose sur ses côtes transparentes comme sur une branche d'arbre,

Et que le vent du Nord siffle à travers ses os.

C. D. — L'inspiration byronienne et la couleur septentrionale restent fort marquées dans ces lignes et ce vers.

Si cette note date de 1823, un indice de scepticisme n'a pas trop tardé à se manifester dans la pensée de Vigny, grand lecteur de Byron à partir de 1819, mais qui a suivi à Versailles comme ses camarades (en particulier Gaspard de Pons, qui y retrouvait la foi) la «mission militaire» prêchée en 1821 par le fameux abbé Guyon.

Théogonie chrétienne. — Sur le modèle de celle d'Hésiode, ou avec l'ordre d'Ovide dans les fables.

Tel peut être le sujet d'un poème immense qui achèverait l'œuvre du (*sic*) Dante et de Milton, continuée par Chateaubriand, c'est-à-dire la création des machines poétiques de l'ère chrétienne. Il y a là une belle place vacante pour asseoir un grand poète.

Les gnomes, les sylphes, les fées, depuis l'homme jusqu'à l'ange, échelle d'êtres poétiques.

Épigraphe d'un de ces poèmes :

«Mes frères, ne croyez pas à tous les esprits, mais essayez s'ils sont esprits de Dieu.»

(*1re Épître de saint Jean*, ch. IV, v. I.)

Le génie du pressentiment. «Tu ne me vois pas, mais tu me sens, que veux-tu de plus réel ? Ô homme, si ton ami vient te voir,

Je mets devant tes yeux son image avant lui,
Il entre : tu frémis.»

C. D. — Il s'agit, pour le jeune poète, ambitieux de rivaliser avec les grands épiques *chrétiens*, d'occuper pour son compte un coin encore vacant de la littérature française. *Les Travaux et les Jours* et *les Métamorphoses* s'y ajoutent : d'ailleurs Vigny semble, avec le «génie du pressentiment», tirer ces inspirations du côté intérieur et subjectif; *Le Rêve* (*Poëmes*, p. 313) est mitoyen des deux tendances. N. Lemercier, dont Vigny connaît la *Panhypocrisiade* de 1819, avait parlé dans sa Préface d'une «théogonie nouvelle». On est au moment le plus vif d'une lutte — plus littéraire que vraiment religieuse — entre deux mythologies, celle du paganisme hellénique, jugée artificielle et désuète, celle du christianisme, même dans ses superstitions. «C'est la poésie des fées et des gnomes, écrira Vigny à Victor Hugo le 19 mars 1826, qu'il faut à un peuple qui ne croit plus.» Un article du baron d'Eckstein dans *le Catholique* de septembre 1827 s'opposera à une mythologie tout aussi irréelle que l'ancienne : si les nymphes sont des fables, les gnomes sont-ils mieux que des symboles? Cf., à la dernière notation de Vigny, un poème de R. Tagore sur le pressentiment.

Les Sept Merveilles du monde, poème : la Septième serait les Pyramides, dernière des Merveilles, la seule conservée.

C. D. — Les sept merveilles du monde, on le sait, étaient pour l'Antiquité : les Jardins de Babylone, le Mausolée, le Temple de Diane à Éphèse, le Colosse de Rhodes, la Statue de Jupiter à

Athènes, le Pharos d'Égypte et la Grande Pyramide. La *Description de l'Égypte,* commencée en 1809 par la commission instituée par Bonaparte au cours de la fameuse expédition, venait de trouver (1821-1829) une nouvelle diffusion par l'édition Panckoucke in-8°. D'autre part, le chapitre sur l'Égypte des *Mémoires... écrits à Sainte-Hélène par les généraux qui ont partagé sa captivité* (2 vol. Paris, 1823, t. II) a dû retenir l'attention du jeune officier.

Visite au Maine-Giraud. — Ce fut en 1823 que je vis pour la première fois cette contrée et que j'entrai dans ce vieux manoir de mes pères maternels, isolé au milieu des bois et des rochers... Je fus épris de son aspect mélancolique et grave et en même temps je me sentis le cœur serré à la vue de ses ruines. L'une de ses tours, celle de l'Orient, avait été rasée et il n'en restait que quelques grandes pierres chargées de mousses et de lierre, qu'une pelouse de gazon a depuis remplacées. Les longues salles dévastées avaient perdu la moitié de leurs tapisseries, de leurs boiseries et de leurs meubles. Le souffle de la Terreur avait traversé cette demeure, mais sans pouvoir la déraciner... Je partis de cette ville [Angoulême] qui couronne de ses remparts une haute montagne comme les villes d'Italie, et je traversai avec assez de peine des chemins creusés dans les rocs et pleins de cailloux roulants, encombrés de branches d'arbres et de chênes rompus. Je me souviens qu'il y avait, entre autres obstacles, au milieu de ce sentier, dans la forêt de Claix, un gros rocher bleuâtre qui empêchait le

passage de toute voiture. On fut obligé de dételer les chevaux de poste et de passer à bras le léger cabriolet qui m'emmenait, par-dessus cette barrière naturelle. Les routes sont plus commodes assurément, mais je ne sais pourquoi je regrette cette sauvagerie. Elle était plus en harmonie avec les vieux Maines du pays.

Mémoires inédits (Arch. Marc Sangnier); E. Dupuy, *Alfred de Vigny*, t. II, p. 394; P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 50.

Bien que la *rédaction* de ces souvenirs soit postérieure d'une vingtaine d'années, il a semblé qu'il était naturel de placer à leur date ces impressions. En juin 1823, Vigny s'écarte de son régiment, qui s'achemine sur Bordeaux, pour visiter une première fois (à une lieue environ de Blanzac) le petit manoir héréditaire et la tante quasi-fantômale qui l'habite. Il va de soi qu'une exaltation du point d'honneur lui fera décrire «en beauté» l'humble castel délabré. «Il m'appartient aujourd'hui», note-t-il : et si l'année suivante trouve l'auteur d'*Eloa* si vivement intéressé par le roman historique, si prompt à en faire une sorte de protestation contre le cours de l'histoire, sa visite au Maine est pour beaucoup dans cette attitude à la Walter Scott.

Portrait de la chanoinesse. — [Un pli de dédain, peut-être, sur sa lèvre,] mais c'est un éclair qui glisse à peine sur le bas de ce visage adolescent où repose encore quelque chose du sommeil de l'enfance. Sa pureté n'est encore altérée par aucune des ombres de la souffrance, par aucune des fatigues de la passion. [Elle lui fait les honneurs du vieux manoir : « Je veux le garder pour toi et j'y resterai en sentinelle ».]

Là elle était née; là elle avait résolu de vivre et de mourir. Elle semblait y voir sans cesse passer les ombres des parents qu'elle avait aimés et elle me parlait d'eux comme s'ils l'avaient quittée la veille pour un long voyage. Elle leur faisait des vers, elle copiait leurs portraits; elle avait hâte de retourner à eux et de dépenser les heures d'une vie qui lui était à charge et dont le sablier tombait trop longtemps à son gré.

Je ne vis jamais personne habiter aussi complètement le passé. Rien ne pouvait lui donner le désir de voir les choses du temps présent. Elle était, par ses correspondances et les journaux, au courant de tout, mais elle ne voulait rien voir de ce qu'elle aimait à savoir. Ce qu'elle avait vu de la vie publique, c'était la Terreur, les prisons, la persécution de sa famille et la sienne. La vue d'une ville la frappait de tristesse et d'effroi...

Comment en eût-il été autrement? Elle vivait seule sur les ruines de sa maison où chaque pierre lui racontait la ruine de sa famille; où chacun des grands arbres semblait frémir encore du grand orage accouru de Paris qui avait tout déraciné autour d'elle; où elle ne cessait d'errer comme une sentinelle silencieuse et semblait se dire comme Job :

«Qui m'accordera d'être encore comme j'étais jadis, lorsque Dieu habitait dans ma maison et prenait soin lui-même de garder toute ma famille autour de moi?»

Elle s'était placée près de la stalle de la fenêtre de ce petit oratoire; son noble profil se détachait sur le

ciel, et ses épaules sur le dôme des frênes et des ormes éclairés par le soleil couchant. A ce moment du déclin du jour s'effaçaient sur elle les traces du déclin des années. Sa taille était encore aussi droite, aussi élancée que dans sa jeunesse... La longue robe de soie brune à longs plis qui enveloppait ses petits pieds confondait ses teintes avec celles des boiseries et des lambris. Sa tête pâle, ses épaules blanches et sa collerette de dentelles sortaient de toutes ces ombres comme le buste de marbre blanc d'une belle religieuse.

Je n'oublierai jamais le son mélodieux de sa voix, et la bonne grâce, la retenue, la bonté miséricordieuse, l'esprit de paix et d'indulgence avec lequel elle voulut bien me raconter quelque chose de sa famille éteinte, et ses épreuves sans fin et les langueurs de sa vie...

Ibid.; E. Dupuy, *Alfred de Vigny*, t. I, p. 19; Flottes, *Pensée politique*, p. 30, pour la dernière phrase de l'entretien, et *Alfred de Vigny*, p. 50.

Même remarque que ci-dessus. Sur Sophie de Baraudin, chanoinesse de Malte, cf. F. Baldensperger, *Alfred de Vigny, Nouv. Contribution*, Paris, 1933, p. 5 ss., et les diverses études sur la famille maternelle de Vigny. La «chanoinesse», dans les rapides entretiens qu'elle peut avoir avec ce neveu que de loin, jadis, elle admirait comme l'Eliacin d'une famille décimée, le renseigne tendancieusement sur sa famille maternelle : «Tes aïeux étaient des Tritons, plus souvent en mer que sur terre.» Elle montre à son neveu la lettre écrite par son jeune frère, fusillé à Quiberon, avant de mourir. Elle termine le tour qu'elle fait, avec son neveu, dans le manoir délabré, par ces mots : «Je veux le garder pour toi et

j'y resterai en sentinelle». Pour lui, de son côté, «le nom des Baraudin était éteint, mais les dernières gouttes échappées de leur sang mâle étaient dans mes veines et y frémissaient».

Deux poèmes comme *Dolorida.*

La veuve. — Le souvenir du premier mari aimé la suit dans les bras du second. Portrait : Mme de Clermont.

Le suicide. — Un jeune homme se tue pour l'infidélité de sa femme. (Oct. de Ségur.)

C. D. — Il est possible que Vigny, qui a trouvé dans les *Lettres champenoises* de 1823 (t. XIII, p. 271) le sujet de *Dolorida,* songe à d'autres poèmes analogues *avant* d'avoir fini celui-ci. D'autre part, *Dolorida* ayant été écrit dans les Pyrénées, c'est-à-dire après juillet 1823, ce serait dans la seconde partie de l'année qu'il serait intéressé par ces sujets.

«Mme de Clermont» désigne sans doute une veuve remariée dont l'attachement à son premier mari prend cette forme douloureuse. Rien en tout cas de la «nouvelle historique» de Mme de Genlis, *Mademoiselle de Clermont* (Paris, 1802), où Louise de Bourbon-Condé perd son mari morganatique, M. de Melun.

Octave de Ségur (1778-1818), ancien élève de l'École Polytechnique et mari de Félicité d'Aguesseau, éprouva de vifs chagrins domestiques et finit, le 15 août 1818, par se jeter dans la Seine.

Poème à faire. — Suffirait pour l'immortalité d'un nom.

Les livres perdus. En trois chants.

1° Le livre des guerres du Seigneur.

2° Le livre des justes.

3° Le livre des prophéties.

Renfermer dans le premier l'histoire de l'humanité;

Dans le second les hommes illustres de l'Orient et de toutes les civilisations jusqu'au Christ;

Dans le troisième l'avenir de la Terre.

C. D. — Vigny n'attend pas le fameux déchaînement de la *philosophie de l'histoire* pour imaginer une continuation des cosmogonies et prédictions bibliques, en distinguant d'ailleurs entre le cours des choses et l'esprit des grands hommes de pensée : par là, son point de vue n'est déjà plus celui de Bossuet.

1824.

Le 55[e] de ligne — malmené par les émeutiers du Midi, enfants indisciplinés de Henri IV — continue sa vie de garnison à la frontière : après Oloron, c'est Orthez, enfin Pau où il fait son entrée le 11 juin.

Le *roman historique,* cette année-là, domine nettement les préoccupations de Vigny et peu à peu efface ses ambitions d'épopées religieuses; l'écrivain ne laisse pas, en somme, d'établir une sorte de filiation entre le grand poème

chrétien et le récit en prose à la Walter Scott : c'est le romancier écossais, on le sait, qui a donné le branle à une mode véritablement européenne, mais où chacun se taille vêtement à sa guise.

Tandis que s'achève un seul des *quadri* projetés, *Eloa,* et que, fort heureusement, le «poème» continue à prendre dans ses créations une place privilégiée, Vigny ramène de plus en plus du ciel sur la terre les grands desseins de fiction qu'il s'assigne — que *Cinq-Mars* seul réalisera pour une part importante, et *Daphné* dans une moindre proportion, mais qui demeureront comme suspendus à l'entour de sa pensée.

Il va de soi que les lectures du jeune officier, dans ses garnisons méridionales, tournent autour de l'histoire *romancée,* ou tout au moins *colorée,* telle que le romantisme la plaçait si haut, exhumation excitante du passé au milieu des grisailles du présent. La *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* de Petitot et Monmerqué (1819-1824) s'ajoute aux œuvres de ses plus intimes amis; mais, dans ses lectures documentaires, le *Génie du Christianisme* de Chateaubriand et des romans «frénétiques», des livres sur les Pyrénées ont également place. Des hommages poétiques l'atteignent dans ses lointaines garnisons, comme les *Essais* de Delphine Gay.

Pas d'incidents personnels, d'abord, au cours de cette année : «Je vis au milieu de mes montagnes comme un de leurs ours» (10 juillet). La vie et la fin de la *Muse française,* l'entrée de Soumet à l'Académie française, une excursion au cirque de Gavarnie, un soucieux séjour de printemps à Paris, la mort de Byron le 19 avril et celle de Girodet le 9 décembre, sont les plus notables incidents — en dehors du service — de cette année. Elle n'est pas perdue, puisqu'en décembre Vigny écrit dans son carnet *Le Cor.*

C'est vers la fin de cette année aussi que Vigny — après avoir songé à épouser une jeune fille d'une famille amie, mais avoir «abjuré le mariage pour toujours» (27 août) — rencontre à Pau miss Lydia Bunbury. Remis en congé le 10 décembre, le capitaine d'infanterie française peut faire sa cour à la belle étrangère : la situation de sa mère veuve et de sa tante, à cette date même, devient moins précaire, puisque c'est le 8 décembre qu'une pension de 300 francs est accordée à chacune des deux sœurs Jeanne-Émilie et Élisabeth-Sophie de Baraudin.

SUJET DE ROMAN HISTORIQUE. — Le procès des Templiers.

Dans une des cours de justice, le procès commence : les récits sont le roman, l'interrogatoire et la mort sont les dénouements, les répliques les explications.

C. D. — Peut-être sont-ce les *Lettres sur l'Inquisition* de J. de Maistre (Paris, 1822) qui ont attiré l'attention du poète sur ce sujet. Outre sa tragédie, jadis fameuse, de 1805, Raynouard a publié en 1813 des *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple et à l'abolition de leur ordre*, qui peuvent avoir intéressé Vigny. D'autre part, ce procès de 1307-1312, transformé en «tragédie», avait été cité par l'*Allemagne* de Mme de Staël (l. I, ch. XII) comme la preuve d'un incompatibilité foncière entre la véracité de l'histoire et l'ancienne forme tragique.

ROMAN HISTORIQUE ANTIQUE. — Qui osera le faire? Moi peut-être. Peindre un Romain las des faux dieux,

quittant l'Italie et voyageant en Judée. Il s'y trouve dans le temps de la mort de Jésus-Christ. Créer une action digne de cet immense sujet et pour la Passion prendre les paroles mêmes de l'Evangile. Que le reste du style en soit digne. Immense entreprise... [*en surcharge*] ou Socrate.

C. D. — Plusieurs éditions (à Paris et à Avignon, in-8°, in-24, in-32) refont un sort, en 1824, au fameux *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce vers le milieu du IVe siècle avant l'ère vulgaire* de l'abbé Barthélemy, et l'on peut voir ici un plan inspiré par ce récit pseudo-antique.

Roman épique. — Le placer dans le temps où les prêtres catholiques étaient mariés, et faire du prêtre marié un homme pur et parfait : il a eu des passions, elles sont satisfaites par le mariage.

C. D. — Ce n'est pas tout à fait le sujet de *Jocelyn,* puisque nulle faute n'est impliquée dans ces amours ecclésiastiques.

L'idée-mère du roman sur Louis XIV : que le pouvoir absolu est l'anarchie politique et la barbarie.

C. D. — Préoccupation qui se retrouvera dans *Cinq-Mars*, et qui se rattache à l'*Esprit des Lois :* la monarchie, avait dit Montesquieu (l. VIII, ch. VI et suivants), corrompt son principe et diminue sa sûreté en même temps qu'elle augmente ses privilèges, qu'elle domestique ou supprime les pouvoirs intermédiaires.

Plan : Poème en prose. — Un homme du temps de Jésus-Christ le trouve partout sur la terre entre son crime et lui. Il meurt et s'en croit délivré. Dans l'Enfer il le trouve encore quand Jésus-Christ va visiter les Enfers. (Le ressuscité raconte sa vie, sa mort, son séjour en Enfer, sa résurrection.)

Ce roman peut égaler les plus grandes œuvres de l'humanité.

C. D. — Certaines utilisations du «thème» du *Juif Errant* ont réalisé un plan analogue à celui-ci, sans d'ailleurs «égaler les plus grandes œuvres de l'humanité». Au souvenir de «Lazare le ressuscité» se rattache la phrase entre parenthèses.

La tragédie ou le roman, en général toute œuvre d'imagination qui crée des caractères, est à la philosophie ce que l'exception est à la règle : l'imagination donne du corps aux idées et leur crée des types et des symboles vivants qui sont comme la forme palpable et la preuve d'une théorie abstraite. La philosophie peut donc puiser des armes dans cet arsenal créé par les grands hommes et des expressions, des noms qui donnent plus de netteté aux idées. Ainsi lorsqu'elle traitera du *vague des passions* en prenant pour terme *René*, elle sera comprise; de la séduction *Lovelace*, *Clarisse*, etc.

C. D. — Vigny est d'accord avec la plupart des grands esprits pour admettre que «la philosophie mourrait sans l'histoire», mais que la simple anecdote, ou son affabulation romanesque, a besoin

du support de la pensée pour prendre sa pleine signification. Les romans de Richardson ne servaient pas moins que *René* à démontrer l'approfondissement de la psychologie humaine par le christianisme.

Une nuit, j'errais seul à pied dans la montagne
Dont la gorge est en France et le dos en Espagne.
Moi j'allais sur son front et je me croyais grand
Pour avoir sous mes pieds l'eau verte d'un torrent.
J'allais donc triomphant sur cette énorme tête
Dont la neige est le casque et le glacier la crête,
Dont le roc est l'armure et jusqu'à l'horizon
Je voyais se traîner sa robe de gazon.
C'était elle, c'était l'énorme sentinelle
Que Dieu même posa comme garde éternelle
Séparant à la fois vagues et passions :
Ici deux océans et là deux nations.

(*Autre feuillet.*)

La lune dans le ciel était large et superbe
Et jetait ses clartés comme une double gerbe
Du peuple catholique au peuple très chrétien.

Anc. Pap. Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 83.

«Je vais demain au cirque de Gavarnie», écrit Vigny, le 1er septembre, à Ed. Delprat. Cf. aussi sa lettre à Victor Hugo du 5 octobre 1824 : «Je vois de mon balcon les montagnes qui voient la Méditerranée et à ma droite celles que baigne l'Océan;

le printemps est encore tout entier à leur pied, et l'hiver étend toutes ses neiges sur leurs têtes». C'est en décembre 1824 que *Le Cor* sera transcrit dans le cahier de 1823-1824.

Le combat intellectuel. — Dieu a jeté — c'est ma croyance — la terre au milieu de l'air et de même l'homme au milieu de la destinée. La destinée l'enveloppe et l'emporte vers le but toujours voilé. — Le vulgaire est entraîné, les grands caractères sont ceux qui luttent. — Il y en a peu qui aient combattu toute leur vie; lorsqu'ils se sont laissé emporter par le courant, ces nageurs ont été noyés. — Ainsi, Bonaparte s'affaiblissait en Russie, il était malade et ne luttait plus, la destinée l'a submergé. — Caton fut son maître jusqu'à la fin. — Le fort fait ses événements, le faible subit ceux que la destinée lui impose. — Une distraction entraîne sa perte quelquefois, il faut qu'il surveille toujours sa vie : rare qualité.

L. R., p. 25. — Vigny semble noter pour la première fois ce qui sera sa plus permanente raison d'inquiétude et d'angoisse : la part de libre arbitre et la part de fatalité dans chaque destinée humaine. «La terre au milieu de l'air» rappelle «Earth self-balanced» dans Milton, *Par. lost*, chant VII, vers 242.

M. N. Serban (*Alfred de Vigny et Frédéric II*, Paris, 1920, p. 32) rapproche de ce passage une citation empruntée à Frédéric II, *Dissertation sur l'innocence des erreurs de l'esprit*, I, VI, où le *voile de la nature* et l'homme qui *se noierait* permettent d'admettre un contact, mais que suit une forte divergence dans la pensée.

Sur l'affaiblissement de Napoléon à la fin de la campagne de

Russie, cf. Ségur, *Histoire de Napoléon*, 2 vol., Paris, 1824 (que Vigny a lu certainement), t. I, p. 391, t. II, p. 101.

Caton d'Utique est peut-être rappelé à Vigny par la tragédie, jadis fameuse en France, d'Addison. Plusieurs de ces idées reparaîtront en particulier dans la préface de *La Maréchale d'Ancre.*

Comparaison poétique : l'Islande. — Dans les nuits de six mois, les longues nuits du pôle, un voyageur gravit une montagne et, de là, voit au loin le soleil et le jour, tandis que la nuit est à ses pieds : ainsi le poète voit un soleil, un monde sublime et jette des cris d'extase sur ce monde délivré, tandis que les hommes sont plongés dans la nuit.

L. R., p. 27. — Vigny, qui n'en est encore qu'aux «comparaisons poétiques», peut avoir emprunté celle-ci — en attendant les impressions de son jeune ami X. Marmier — à la plus ancienne description française de l'île, la *Relation de l'Islande* d'Isaac de La Peyrère, que ses études relatives à *Cinq-Mars* ont pu lui faire connaître. Malgré les relations d'amitié qui lient Vigny à Jules Lefèvre, il ne semble pas que le *Dialogue entre la Nature et un Islandais* de Leopardi, que *le Siècle* donnera le 27 avril 1833, soit en cause ici.

Vue. — Se plaindre que dans le monde il n'y a pas d'homme à caractère, c'est fausse philosophie. — Le caractère dans l'homme en état de société ne doit se découvrir que par la suite des actions et leur ensemble, et non par les formes du langage qui jetteraient la

grossièreté dans les rapports. — Ce masque est faux et cependant il est juste qu'il soit. Comment le faux peut-il être juste? C'est que l'état de société étant *faux* par lui-même et non de nature, tout ce qui y tient doit être pareil. — La société est une combinaison, ce qui s'ensuit doit être aussi combinaison artificielle. Il faut s'y soumettre.

C. D. — «Homme à caractère», «tête à idées», «homme d'avenir», etc., sont des expressions qu'on rencontre souvent dans les périodiques du temps, et les adversaires du *Globe* reprochent en particulier à cette revue sa prédilection pour des formules de cet ordre, réputées «abstraites». Pour des préoccupations analogues, cf. aussi le dernier article de la *Muse française*, juin 1824 : Saint-Valry, *Esquisses morales.*

Vue. — S'il ne veut pas dire contraire aux mœurs, *mores*, *immoral* doit peut-être sa signification odieuse à ce que le *moral* est l'opposé et le maître du physique qui lui est inférieur comme le corps à l'âme. Rien de plus *immoral* que la *force* et le pouvoir absolu qui est la force. La force est une puissance *physique.*

C. D. — Peut-être suscité par les niaiseries qu'en 1823-1824 «le jeune Moraliste» donnait à la *Muse française*, et aussi, dans cette revue qui lui est si chère, par les *Esquisses morales* de Saint-Valry, tout dernier article du périodique.

Rien ne démontre mieux l'analogie des préoccupations et la différence des solutions dans deux esprits, que cette pensée de Nietzsche dans *Aurora* (1886) : «Dans la mesure où le sens de la causalité augmente, l'étendue du domaine de la moralité diminue».

1825.

Très peu de chose pour cette année-là dans ce qu'on possède du *Journal :* soit que le mariage du poète le 8 février et son retour à Paris avec sa jeune femme lui laissent peu de temps pour la vie intérieure, soit que l'élaboration de *Cinq-Mars* absorbe presque toute son attention d'auteur, soit enfin que nous ne disposions pas d'un reliquat, disparu ou caché, de ces témoignages intimes. L'exaltation artistique du poète de *la Beauté idéale* n'a guère diminué, bien qu'on la sente moins frémissante : peut-être a-t-elle contribué, en même temps que l'espoir de redorer son blason un peu illusoire, à lui faire «admirer» en même temps qu'aimer la belle Lydia Bunbury et sa «douceur d'ange».

En dehors de la documentation historique relative à *Cinq-Mars,* il y a très peu de lectures signalées distinctement dans les *Carnets :* les *Odes* de Victor Hugo le sont plutôt par les lettres de Vigny. La matière considérable qu'il lui faut brasser pour son grand roman est animée aussi par *Smarra* de Nodier, *Le Moine* de Lewis, diverses traductions de Walter Scott, probablement enfin par celle d'un roman du type A. Radcliffe, *Les Visions des Pyrénées* (4 vol. in-12, Paris, Renard, 1809); en tout cas les *Annales romantiques* de 1825 d'Urbain Canel, auxquelles il a collaboré, ne manquent pas d'arrêter son attention; la *Muse française,* d'autre part, a cessé de paraître. Mais c'est plutôt un homme du monde à prétentions nobiliaires et politiques, candidat à un rôle à la Chateaubriand, qu'un homme de lettres professionnel, dirait-on, et qui précise

quelque peu ses points de vue : il voudrait «organiser» des vues sur l'histoire de France autant que «romancer» l'histoire d'un roi amené à sacrifier ses vrais alliés, les nobles, à l'intérêt apparent de la monarchie.

De la brillante primauté, en tout cas, que lui attribuent tous ses confrères à cette heure, les autographes inscrits, en 1824-1826, dans son album (propriété de M. Marc Sangnier) témoignent abondamment : de Soumet à Nodier, de Berlioz à Hugo, tous tiendront — à charge de réciprocité — à laisser un souvenir manuscrit d'une belle fraternité d'armes — que les jaloux vont appeler «la camaraderie littéraire».

La seule faculté que j'estime en moi est mon besoin éternel d'organisation. A peine une idée m'est venue, je lui donne dans la même minute sa forme et sa composition, son *organisation complète.*

L. R., p. 26. — Un historien de Napoléon, comme Ségur, insiste volontiers sur cette faculté qui prédominait chez l'Empereur. Le saint-simonisme commence d'ailleurs à en proposer la transposition dans l'économie nationale. Il va de soi que l'«organisation», chez un poète, est autre chose. Voir plus loin p. 44.

Ma vie a deux cents ans. — L'imagination nous vieillit, et souvent il semble qu'on ait vécu plus de temps en rêvant que dans sa vie.

Des empires détruits, des femmes désirées, aimées, des passions usées, des talents acquis et perdus, des

familles oubliées, ah ! combien j'ai vécu ! N'y a-t-il pas deux cents ans que cela est ainsi ? — Revue de ma vie entière.

L. R., p. 26. — L'impression d'une existence «distendue» au delà des certitudes du calendrier deviendra familière aux poètes modernes. Cf. Baudelaire, *La vie antérieure :*

J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans.

Passage de mer. — Un beau vaisseau partit de Brest un jour. — Le capitaine fit connaissance avec un passager, homme d'esprit; il lui dit : «Je n'ai jamais vu d'homme qui me fût aussi cher».

Arrivés à la hauteur de Taïti, — sur la ligne, — le passager lui dit : «Qu'avez-vous donc là ? — Une lettre que j'ai ordre de n'ouvrir qu'ici, pour l'exécuter». Il dit aux matelots d'armer leurs fusils et pâlit. «Feu !» Il le fait fusiller.

L. R., p. 26. — Si c'est à Bougainville, parent de sa famille, que Vigny a entendu raconter ce «cas» de dure consigne nautique, dont il fera une partie du *Cachet rouge*, il est possible que, entendue avant la mort du grand navigateur en 1811, cette histoire lui soit revenue à l'esprit au moment où la Restauration posait souvent le problème de la discipline passive. C'est en août 1824 que son régiment, le 55ᵉ, avait été obligé de se défendre, à Pau, contre un mouvement populaire.

Organisation bizarre. — Ma tête, pour concevoir et retenir les idées positives, est forcée de les

jeter dans le domaine de l'imagination, et j'ai un tel besoin de créer qu'il me faut dire en allant pas à pas : si telle science ou telle théorie pratique n'existait pas, comment la formerais-je? Alors le but, puis l'ensemble, puis les détails m'apparaissent, et je vois et je retiens pour toujours.

Et comment faire autrement pour tomber d'*Eloa* à la théorie d'infanterie?

L. R., p. 33. — Ce brevet — assez bizarre — que se donne le poète répondrait plutôt aux préoccupations du jour en fait de sociologie fouriériste ou saint-simonienne; la fondation du *Globe* (15 septembre 1824) donnait l'impression d'un souci du même genre.

1826.

Cinq-Mars a paru (le 26 avril) que déjà ce livre, si éminemment caractéristique de l'esprit de la Restauration, ne correspond plus tout à fait à l'évolution qui se fait dans la pensée de Vigny : cependant une visite à Walter Scott, présent à Paris vers la fin de l'année, le confirme dans certaines théories. L'admirateur «par définition» de Chateaubriand semble, d'un autre côté, ébranlé par la lecture de ce livre anarchique, l'*Essai sur les Révolutions,* qui parvient jusqu'à Vigny. La jonction qui se fait en mai avec Lamartine n'empêche pas l'intimité avec Hugo de rester fort cordiale : l'admiration demeure mutuelle entre ces poètes, qui essayent même d'établir une intimité (autrement difficile) entre leurs jeunes foyers : ne fût-ce que par

les accidents qui frappent Mme de Vigny, alors que la famille des Hugo s'accroît, s'accusent les différences.

La désaffection du poète à l'égard de la Restauration s'accentue. Le service de presse de *Cinq-Mars* l'a mis en relations avec des publicistes libéraux. Rien que par son ami M. de Frénilly[(1)], le poète-officier ne manquerait pas de prêter la plus vive attention au rôle indiscret dont le «parti-prêtre» est accusé : du comte de Montlosier, le *Mémoire à consulter* est du 4 mars, et la *Dénonciation aux Cours royales* paraît dans les *Débats* le 28 juillet. Il s'agit, pour des aristocrates français d'un type un peu suranné, de maintenir une manière de laïcité dans la structure de la Restauration, et l'adversaire romanesque du cardinal de Richelieu est tout prêt à se rallier à cette attitude.

On peut dire — et le *Journal* apporte un témoignage évident à cette interprétation — que la «présence réelle» de l'officier permissionnaire (et presque démissionnaire) à Paris détermine un refroidissement sensible à l'égard des notions et des personnages qui, de loin, lui paraissaient des valeurs essentielles. Ni la sévérité des «hommes de Bonaparte», ni le brillant superficiel des suppôts de la Légitimité ne résistent à l'examen de pénétrante psychologie dont il se targue : «voir est tout pour moi». Il eût fallu, sans doute, des distinctions fort attardées, de la part des pouvoirs du jour, pour leur concilier à fond le clairvoyant observateur d'un régime incertain.

Lectures : surtout les œuvres des camarades romantiques, leurs contributions à des *keepsakes*, les *Odes et Ballades* d'Hugo, les *Poésies* de Mme A. Tastu, etc.

(1) Dans la *Lettre* que celui-ci adressera le 23 février 1829 à M. de ***, pair de France (sorte de fiction dont Vigny se souviendra pour la préface d'*Othello*) il est dit, p. 39, — et c'est une allusion à la thèse maîtresse de *Cinq-Mars* : «Des spéculatifs disent : «Richelieu a fait la révolution de quatre-vingt-neuf». »

9 février.

La séance de l'Académie où fut reçu le duc de Montmorency fut très remarquable. Devant une foule de femmes où paraissaient à peine quelques académiciens clairsemés, parlèrent trois hommes tour à tour : M. de Montmorency, M. Daru et M. de Chateaubriant (*sic*). J'étais en face de leur tribune, dans la loge du Nord, et je les écoutai, sans quitter des yeux leurs visages, avec une attention profonde. J'ai vu en eux trois hommes qui avaient traversé sur des flots bien différents les tempêtes révolutionnaires, et qui m'ont semblé porter parfaitement dans leur extérieur et tout leur être l'empreinte de leur vie. M. de Montmorency semblait pâle de jeûnes et d'austérités; sa figure fort noble, sa grande taille maigre et inclinée, sa voix faible et douce lui donnaient l'air intéressant d'un martyr; son discours a été modeste et de bon goût; mais trop de détails d'hôpitaux et de charités ont montré un homme qui prend de bonne foi les pauvres pour le peuple, l'aumône pour la bienfaisance, et la politesse pour un bienfait; il montra dans toute sa contenance un peu de cet embarras d'un grand seigneur qui se trouve comme mis à nu et, dépouillé de ses dignités, comparaissant devant des hommes d'esprit. Ce fut au point que, pendant la réponse de M. Daru, il ne cessait de rouler dans ses doigts le cahier de son discours, à la manière d'un bon écolier qui écoute attentivement la réprimande qu'on lui fait, n'osant détourner ses yeux de ceux du

Directeur qui le traitait assez mal, et saluant de temps en temps d'un air d'intelligence docile.

Pour Daru, immobile dans sa tribune, étalant son cordon rouge, parlant assis, avec une voix grave et forte, un accent impitoyable et un regard sévère, il avait cet air militaire et sérieux des hommes de Bonaparte et je vis beaucoup de choses dans son discours froidement poli...

Anc. Papiers Ratisbonne; F. Gregh, *Les Lettres*, 1906-1907, p. 164. — On attendrait un troisième alinéa consacré à Chateaubriand, qui devait impressionner le jeune officier. L'aurait-il détruit plus tard?

La séance publique de l'Académie française, le 9 février, attira une grande affluence, et la duchesse de Berry y parut : «la cour et le clergé, observe *le Constitutionnel*, semblaient s'être donné rendez-vous à l'Académie» — tandis que la souscription en l'honneur du général Foy réunissait dans le même temps les noms de tous les libéraux, et qu'une agitation croissante en faveur de la Grèce «groupait» sur d'autres listes encore les noms de contemporains peu satisfaits de la Sainte Alliance.

Montmorency, candidat de droite, remplaçait Bigot de Préameneu : il trouva moyen de se montrer sévère pour le cardinal de Richelieu — ce qui dut plaire à l'auteur de *Cinq-Mars* — et de glisser un éloge du tzar Alexandre. Daru rendit hommage au talent oratoire déployé par le récipiendaire *dans sa jeunesse*, et fit l'éloge de la tribune libre. Ségur, *Hist. de Napoléon* (I, 229), le dépeint «droit jusqu'à la roideur et ferme jusqu'à l'impassibilité».

Chateaubriand, qui avait été pour beaucoup dans l'élection de Montmorency, et qui revenait à l'Académie après quelque absence, lut un fragment de son *Introduction à l'Histoire de France*.

Lundi, 6 novembre.

— Voir est tout pour moi. Un seul coup d'œil me révèle un pays et je crois deviner, sur le visage, une âme. — Aujourd'hui, à onze heures, l'oncle de ma femme, M. le colonel Hamilton Bunbury, m'a présenté à sir Walter Scott qu'il connaissait. Dans un appartement de l'hôtel Windsor, au second, au fond de la cour, j'ai trouvé l'illustre Écossais. En entrant dans son cabinet, j'ai vu un vieillard tout autre que ne l'ont représenté les portraits vulgaires : sa taille est grande, mince et un peu voûtée; son épaule droite est un peu penchée vers le côté où il boite; sa tête a conservé encore quelques cheveux blancs, ses sourcils sont blancs et couvrent deux yeux bleus, petits, fatigués mais très doux, attendris et humides, annonçant, à mon avis, une sensibilité profonde. Son teint est clair comme celui de la plupart des Anglais, ses joues et son menton sont colorés légèrement. Je cherchai vainement le front d'Homère et le sourire de Rabelais que notre Charles Nodier vit avec son enthousiasme sur le buste de Walter Scott, en Écosse; son front m'a semblé, au contraire, étroit, et développé seulement au-dessus des sourcils; sa bouche est arrondie et un peu tombante aux coins. Peut-être est-ce l'impression d'une douleur récente; cependant, je la crois habituellement mélancolique comme je l'ai trouvée. On l'a peint avec un nez aquilin : il est court, retroussé et gros à l'extrémité. La coupe de son visage et son expression ont un singulier rapport avec

le port et l'habitude du corps et des traits du duc de Cadore, et plus encore du maréchal Macdonald, aussi de race écossaise; mais plus fatiguée et plus pensive, la tête du sage s'incline plus que celle du guerrier.

Lorsque j'ai abordé sir Walter Scott, il était occupé à écrire sur un petit pupitre anglais de bois de citron, enveloppé d'une robe de chambre de soie grise. Le jour tombait de la fenêtre sur ses cheveux blancs. Il s'est levé avec un air très noble et m'a serré affectueusement la main dans une main que j'ai sentie chaude, mais ridée et un peu tremblante. Prévenu par mon oncle de l'offre que je devais lui faire d'un livre, il l'a reçu avec l'air très touché et nous a fait signe de nous asseoir.

«On ne voit pas tous les jours un grand homme dans ce temps-ci, lui ai-je dit; je n'ai connu encore que Bonaparte, Chateaubriand et vous (je me reprochais en secret d'oublier Girodet, mon ami, et d'autres encore, mais je parlais à un étranger). — Je suis honoré, très honoré, m'a-t-il répondu; je comprends ce que vous me dites, mais je ne saurais pas répondre en français.» J'ai senti dès lors un mur entre nous. Voyant mon oncle me traduire ses paroles anglaises, il s'est efforcé, en parlant lentement, de m'exprimer ses pensées. — Prenant *Cinq-Mars* : «Je connais cet événement, c'est une belle époque de votre histoire nationale». Je l'ai prié de m'en écrire les défauts en lui donnant mon adresse. — «Ne comptez pas sur moi pour critiquer, m'a-t-il dit, mais je sens, je sens!» Il me serrait la main avec un air

paternel : sa main, un peu grasse, tremblait beaucoup; j'ai pensé que c'était l'impatience de ne pas bien s'exprimer. Mon oncle a cru que ma visite lui avait causé une émotion douce : Dieu le veuille, et que toutes ses heures soient heureuses. Je le crois né sensible et timide. Simple et illustre vieillard! — Je lui ai demandé s'il reviendrait en France : «Je ne le sais pas», m'a-t-il dit. L'ambassadeur l'attendait, il allait sortir, je l'ai quitté, non sans l'avoir observé d'un œil fixe tandis qu'il parlait en anglais avec mon oncle.

L. R., p. 34, mal placé chronologiquement. — Non sans quelque suffisance, l'écrivain se donne un témoignage de clairvoyance qu'il répétera parfois (voir plus loin, p. 79). Sir Walter Scott était arrivé à Paris le 20 octobre, avait été reçu aux Tuileries, harangué par les dames de la Halle, célébré de mille façons : Vigny se doit à lui-même, émule du conteur écossais, de l'ajouter aux notabilités qu'il a rencontrées : Napoléon qui lui a pincé la joue, Chateaubriand qu'il a vu au moment de sa chute du ministère, Girodet dont il a été l'élève. Le romancier anglais notait dans son journal que les civilités des Français commencent à devenir indiscrètes : le 6 novembre en particulier, où il a la société de Fenimore Cooper, il note que son confrère et lui sont «obsédés partout». (*The Journal of Sir Walter Scott.* Edinburgh, 1891.) C'est dans sa *Promenade de Dieppe aux montagnes de l'Écosse* (Paris, 1821, p. 84) que «le W. Scott de Chantrein a le front d'Homère et la bouche de Rabelais. Il doit être fort ressemblant». Le romancier anglais a rapporté à Abbotsford l'exemplaire offert par son jeune émule français, avec cette dédicace :

à Sir Walter Scott
témoignage d'admiration.

Alfred de Vigny.

---

7 novembre 1826.

UNE ÂME DEVANT DIEU, ÉLÉVATION.

Dis-moi la main qui t'enlève,
Ô mon âme, et dans un rêve
Te montre la vérité!
D'où vient qu'un songe m'emporte
Jusques au seuil de la porte
Qu'entr'ouvre l'éternité?
C'est ici que l'homme arrive;
Oui, je reconnais la rive
Jusqu'où le nocher dérive,
Roulé par le flot du temps;
J'entre dans le port de l'âme:
Je vais m'asseoir dans la flamme;
La place que j'y réclame
Est vide depuis longtemps.

Dieu, je te vois! Comment pénétrer dans ta gloire?
Détourne mes regards, ne m'anéantis pas;
Je sens mon front brisé par ton char de victoire:
Dans cet air lumineux qui soutiendra mes pas?
Je vois tout l'univers rajeuni par la tombe
Des êtres infinis que je ne puis compter;
Ô mon Dieu, je succombe,
Laisse-moi m'arrêter.
Je m'arrête pour me plaindre
De ce monde d'où je sors;
Toujours espérer et craindre;
Et moi je pleurais les morts!

Ne savais-je pas encore
Quel esprit devait éclore
De cette éternelle aurore
Qui vit l'Éternel créant?
Qu'avec toi l'âme ravie
Pour jamais est assouvie,
Que dans la Mort est la Vie,
Que la Vie est le Néant?

Je le savais dès l'enfance,
Je le disais dans mes nuits;
Et l'espoir de ta présence
Calme seul tous mes ennuis.
Cependant j'aimais la vie
Comme un marin ses dangers,
Comme l'Esquimau n'envie
Nul des soleils étrangers;
Comme un Chartreux aime l'ombre,
Aime sa cellule sombre
Et, libre, y revient toujours;
Comme un lévrier fidèle
Caresse la main cruelle
Qui le frappe tous les jours.

Aujourd'hui, je sais tout, je te vois, et j'embrasse
L'avenir qui n'est pas, le passé qui n'est plus,
Les temps qui doivent naître et les temps révolus.

Je conçois l'espace,
L'univers s'efface

Et devant ta face
Tout s'unit en toi.
Je vois tout s'y peindre,
Je vois, sans les plaindre,
Les mondes s'éteindre
Et fuir devant moi.

Je puiserai ma force en ta force suprême,
J'ose marcher vers toi, j'ose lever les yeux.
Un seul de tes regards me révèle à moi-même :
Je m'étais échappé de ton sein radieux.

Perdu comme l'étincelle
Qui, dans les nuits de l'été,
Blanche et légère parcelle
D'une immortelle clarté,
Quitte le chœur des étoiles,
Des vapeurs perce les voiles,
Et tombe sur les roseaux
Et s'éteint au fond des eaux.

Laisse-moi pour un jour retourner sur la terre :
Là, sur mon marbre noir, sous ma croix solitaire,
J'irai m'asseoir en souriant;
Dire : « Je vis toujours » à ceux qui me regrettent,
Qui, posant leurs genoux sur les fleurs qu'ils y jettent,
Viennent me pleurer en priant.

Archives Marc Sangnier; P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 80.

Ce serait donc au lendemain de la visite à Walter Scott que cette « élévation » aurait tenté d'exprimer une manière d'essor extatique : est-ce une *évasion* vers l'ineffable ? On peut y noter des analogies avec *L'Hymne de la Mort* de Lamartine (*Harmonies*, livre IV,

1[re] Harmonie); lecteur du *Dernier Homme* de Grainville, Vigny subit aussi cette singulière influence, qui n'abolit pas celle de Th. Moore ni et surtout de Milton.

TURENNE.

I. *Camp de Montecuculi.* — Un canonnier ivre joue avec ses camarades et met le feu à la mèche.

II. *Camp français.* — Turenne médite les plans les plus profonds, élève son âme jusqu'aux plus hautes pensées, est frappé, tombe.

III. *Camp de Montecuculi.* — Le canonnier demande au général sa récompense. — Mépris.

Relié avec le manuscrit de *Cinq-Mars* à Chantilly, t. III, f° 173 — Sorte de *schéma* dramatisant le hasard des très petites causes — qui reparaîtra dans *Stello* et qui préoccupe Vigny dès l'élaboration de son roman historique.

D'où vient que malgré le christianisme l'idée de la fatalité ne s'est pas perdue?

Manuscrit de *Cinq-Mars* au Musée Condé à Chantilly, t. III, f° 27, au crayon. — Le romancier avait tenu, d'accord avec cette vue assez juste, à faire jouer un rôle important à une apparence de fatalité dans l'affabulation de *Cinq-Mars*. Chateaubriand, dont l'*Essai sur les Révolutions* est découvert par Vigny vers ce moment, faisait une large place à la fatalité dans l'histoire. Schopenhauer esquive cette difficulté dans son essai *Sur l'apparente finalité de chaque destin particulier*.

1827.

Comme si, à ce descendant de races de plein air, la vie militaire avait été plus bienfaisante que la sédentaire vie civile, Vigny est malade au printemps. Puis le poète-officier, en congé de réforme, enfin définitivement réformé, et auteur notoire de *Cinq-Mars,* «passe sa vie en Angleterre» en plein Paris ou sur la plage de Dieppe, chère aux Anglais comme à beaucoup de leurs amis de France. Dans quelle mesure prépare-t-il ce qui sera l'événement littéraire de la saison 1827-1828 : les fameuses représentations anglaises? Peut-être le saurons-nous quelque jour. En tout cas, soit à l'hôtel de Londres où il est installé avec sa femme, soit ailleurs, des Britanniques de marque, lord Granville l'ambassadeur, les Cochrane, les Bunbury, Campbell, voisinent avec les peintres Gros et Gérard, H. Monpou : la duchesse de Berry fait prime dans ce milieu.

Puis c'est, en septembre, une autre villégiature. Octobre est assombri par un deuil de famille : la tante maternelle de Vigny, «la chanoinesse», meurt au Maine-Giraud, et son neveu, qui jadis l'a vue au passage, en route pour Bordeaux, va lui rendre les derniers devoirs. Ce deuil, l'état maladif de sa femme, rendent alors plus rares les réunions romantiques, séances de lectures et d'enthousiasme mutuel où la «fraternité des arts» s'exerçait d'une façon si charmante : mais *Cromwell* est accueilli comme il convient, avec sa *Préface,* par le fidèle ami de Victor Hugo. Jouera-t-on jamais du Shakespeare dans la Maison de Molière? Le

comité de lecture y comprend les académiciens Andrieux, Auger, Parseval, Raynouard, Droz, Picard, A. Duval, tous plus ou moins inféodés aux vieux usages; par bonheur, la nomination de Taylor aux fonctions de «commissaire royal» augmente les chances du romantisme. Par ailleurs, la grande toile d'Ingres, *L'Apothéose d'Homère,* n'a pas dû manquer de produire, au Louvre, une impression qui persistera chez l'auteur de *Stello.*

C'est cette année que Vigny prend un «jour», le mercredi, et aussi qu'il renoue avec Édouard de La Grange, l'un des plus fidèles confidents du poète, l'un des mieux faits aussi, avec sa femme, pour entrer dans l'intimité de l'écrivain aristocrate.

Puisque les relations de famille et de mondanité le mettent «en Angleterre», c'est-à-dire en pleine colonie britannique de Paris, Vigny précise diverses affinités qu'il ne demanderait pas mieux, selon une indication ultérieure, que de transformer en des fonctions diplomatiques à Londres.

Lecteur de Villemain et de Nodier, qui ont été des «shakespeariens» plus ou moins avertis, mais précoces, Vigny se plonge dans Shakespeare; les soirées anglaises lui font sans doute connaître d'autres aspects du répertoire britannique, et, par exemple, *Blue Devils,* «diables bleus», donnés le 22 décembre à l'Odéon, semblent laisser au moins une trace dans *Stello.* Il lit des pièces de théâtre, françaises et surtout étrangères : la collection de Ladvocat contribue à le renseigner à cet égard. Vico, traduit par Michelet, paraît le 10 mars de cette année, et l'auteur de *Cinq-Mars* croira trouver dans les vues du Napolitain quelque justification de sa façon de traiter l'histoire.

Dieppe, juin.

LE PORT.

Une ancre sur le sable, un cordage fragile
Te retiennent au port, et pourtant, beau vaisseau,
Deux fois l'onde en fuyant te laisse sur l'argile,
Et deux fois, ranimé, tu flottes plus agile
Chaque jour au retour de l'eau!
Comme toi, l'homme en vain fuit, se cache ou s'exile :
La vie encor souvent le trouble au fond du port,
L'élève, puis l'abaisse, ou rebelle ou docile;
Car la force n'est rien, car il n'est point d'asile
Contre l'onde et contre le sort.

L. R., p. 27. — Installé à l'hôtel de Londres, dans la villégiature chère à la duchesse de Berry, le jeune couple passe à Dieppe le tout dernier jour de juin et le mois de juillet en entier. Noter qu'outre les impressions directes — et déjà symboliques — suscitées par le spectacle de la mer, Vigny pratique les poésies «navales» de Thomas Campbell.

ÉLÉVATION. — Comme le petit Poucet, en partant, remplit sa main de grains de mil et les jeta sur sa route, nous partons et Dieu nous remplit la main de jours dont le nombre est compté, nous les semons sur notre route avec insouciance et sans nous effrayer d'en voir diminuer le nombre.

L. R., p. 26, mais placé avant le temps des «élévations». — Une belle édition des *Œuvres choisies* de Perrault, avec «recherches

sur les contes de fées», avait été donnée en 1826 par Collin de Plancy. D'autre part, un ami de Vigny, A. de Saint-Valry, publiait dans les *Annales romantiques* de 1827-1828, sous le titre de *Cendrillon*, un rappel poétique des contes.

Quel intervalle sépare la curiosité qui fait accourir le peuple au passage d'un roi, ou à celui d'une girafe, d'un sauvage ou d'un acteur? — Est-ce un cheveu ou une aiguille?

L. R., p. 39. — La fameuse girafe du Jardin des Plantes et les Osages de M. Andrez au cours de 1827, l'incroyable popularité d'un pitre comme Potier, justifiaient cette boutade. Comme on chante d'autre part dans *Cinq-Mars*, «les rois sont passés».

Le célibataire ne donne point, comme le père de famille, des *otages* à son pays : la femme, les enfants, garants qu'il ne peut déserter et devenir cosmopolite.

L. R., p. 39. — Vigny retrouvera sans doute avec joie une pensée de Jean-Paul qui dit la même chose : «Des enfants, une épouse sont des racines verticales et horizontales qui nous attachent et nous fixent sur la terre» (trad. La Grange, p. 105).

1828.

L'amitié de Vigny et d'Hugo, de l'aîné et du cadet, change certainement de forme cette année-là; et bien que Sainte-Beuve, auteur du *Tableau* et bientôt de *Joseph Delorme,* soit aussi déférent que possible pour le poète de *Moïse* devenu le romancier de *Cinq-Mars,* c'est à l'intimité du critique avec Victor Hugo qu'est dû ce secret changement. Les fameuses représentations anglaises, non sans raison, accaparent l'intérêt et l'activité du poète une partie de l'hiver : c'est ensuite qu'apparaîtra la commençante incompatibilité, qu'accuse le déménagement des Vigny quittant la rue de la Ville-l'Évêque pour la rue de Miromesnil, n° 30.

L'ardeur réformiste de Vigny, en matière dramatique, demeure fort vive, et le courageux novateur se risque sur la scène la plus hérissée de fâcheuses embûches, la Comédie-Française, pour son adaptation d'*Othello* ou pour celle — qui restera pour compte — de *Romeo* en collaboration avec E. Deschamps. Bien des espoirs s'attachent à ces entreprises, qui vont suivre la démonstration faite par les comédiens anglais : « Que sera-ce, écrit J.-B.-A. Soulié dans la *Quotidienne* du 1er mai 1828, lorsqu'on pourra écouter Shakespeare véritablement traduit en français dans toute sa pureté native, sans que la poésie ait altéré en rien son âpreté sauvage, tel enfin que nous le promettent les beaux vers de M. Alfred de Vigny et Émile Deschamps? Qui sait si la France ne devra pas à la naturalisation sur notre scène d'un génie étranger la régénération, ou si l'on

veut, la résurrection de l'art dramatique» ? Les difficultés sont grandes, et un *Mémoire au Roi* est présenté par des auteurs réclamant le maintien de l'ancien répertoire, alors que les sociétaires de la Maison de Molière ne se lassent pas de répéter que les classiques n'attirent plus la foule.

Pour défendre les intérêts dramatiques de la nouvelle école, un projet de syndicat est envisagé par Vigny, mais assez vite abandonné, semble-t-il. La rencontre de François Buloz, correcteur chez Everat, importe peut-être à cet égard : la métamorphose de la *Revue des Deux Mondes* aura toutes les sympathies de Vigny.

La naissance à Versailles, le 10 juillet, du premier des fils de son fameux beau-père, H. M. Bunbury, marque sans doute un commencement d'inquiétude familiale à l'égard du père de Lydia et de sa seconde femme.

Des relations nouvelles avec peintres, sculpteurs, graveurs de la jeune génération romantique semblent quelque temps intéresser le poète à des techniques imprévues. Ce sont les dramatistes anglais qui vont, en ces temps décisifs, être sa lecture ordinaire : non seulement Shakespeare, pratiqué dans des éditions rares aussi bien que dans la traduction Guizot, mais Marlowe, Ben Jonson, que Vigny saura alléguer le moment venu et qu'il recommande sans doute à des cadets, comme Musset. A côté de cette forte nourriture, que signifient les gentils balbutiements de ses amis Rességuier ou Beauchesne, et les nostalgies à la Fontaney ou à la Boulay-Paty?

En dehors de ces préoccupations théâtrales, l'*Alméh*, roman oriental, commence à donner à Vigny l'occasion d'amorcer un vif rappel de grandes choses nationales : d'où des consultations variées, où Volney tient sa place.

BISSON.

Bisson se faisant sauter avec les pirates qui ont pris son vaisseau pendant la nuit et le sommeil.

Il veillait et travaillait dans son cabinet flottant. Il se demandait comment la vapeur allait vaincre la distance et le temps, le vent et la mer, et rendre inutile l'homme de mer expérimenté dans l'art de tromper le vent par la voile et les mâts. Il s'endort.

Mais il entend des cris et des pas sur le pont.

Il s'éveille, il combat; puis se fait sauter, et se rendort sous les flots pour toujours.

Telle est la vie... Est-ce un accident sombre
Entre deux sommeils infinis ?...

L. R., p. 264. — L'enseigne Bisson (1796-1827), héroïque Breton, s'est fait sauter dans la nuit du 4 au 5 novembre 1827 pour échapper à la captivité turque.

Le vice-amiral de Rigny, en date du 15 décembre, fait sur lui un rapport élogieux; le 12 février 1828, un service à Saint-Sulpice commémore le héros.

Plus tard, en 1835 (?), Vigny revenant sur cette note, y ajoutera une réflexion analogue à ses préoccupations de l'heure : voir plus loin, p. 311.

---

31 janvier.

Avertissement. — Je préférais toujours l'action aux paroles et l'exemple aux théories. J'ai tenté de déterminer ici les limites de l'histoire et du *roman histo-*

rique, qui selon ma pensée doit être son supplément. L'histoire présente aux hommes le sens philosophique et le spectacle *extérieur* des faits vus dans leur ensemble, le roman historique donne l'*intérieur* de ces mêmes faits examinés dans leur détail. L'une juge les grands résultats du jeu des passions relativement à la marche progressive de l'esprit humain, l'autre représente le mouvement même de cette lutte des passions, l'entrelacement de ses rouages et leur commotion sur leur siècle. L'historien doit se placer pour considérer le passé comme le peintre d'un Panorama sur la plus haute élévation de la terre; le romancier doit descendre dans la vallée comme le peintre de genre, s'asseoir dans les chaumières et sous les buissons. Le premier dominera le vieux siècle qu'il veut peindre, de toute la hauteur du sien; le second se transportera au cœur de ce siècle même et l'habitera.

Donc après avoir lu l'histoire d'un temps et son roman, on en aura l'idée la plus complète, surtout si l'imagination du romancier, en portant la vie et la flamme des passions au milieu des morts, en les touchant de sa chaîne galvanique, a eu soin de les faire passer sur leurs propres traces et n'a jamais altéré la vérité par des actions ou des discours improbables.

C. D. — La justification du roman historique par l'auteur de *Cinq-Mars* continuera jusqu'à sa réception à l'Académie et au delà. Il est probable que les réflexions ci-dessus sont dues à la lecture de Vico traduit par Michelet. Cf. Estève, *Vico, Michelet et Vigny* dans la *Revue universitaire* de 1909 et, surtout, les *Réflexions sur la Vérité dans l'Art*.

Le poète est toujours malheureux parce que rien ne remplace pour lui ce qu'il voit en rêvant.

C. D. — Cf., plus directement rapporté à lui-même et à son idéalisme esthétique, ce que dira le poète de ses déceptions devant la nature : « La campagne dont je voyais dans tous les livres d'amoureuses descriptions ne m'était apparue dans mon enfance que plus sombre que la noire capitale... Je retrouvais toujours aux champs des pluies, des boues, des feuilles jaunes, des vents furieux ». Inutile de rappeler combien cette supériorité du rêve sur la réalité paraîtra décisive à Baudelaire, comme elle l'avait été à Novalis.

Du style. — On nomme par dérision *facture* ce qui est le style même. Horace, qui n'a guère que trois idées, serait bien surpris s'il entendait professer que la *forme* est inutile et n'est rien.

Noter ses *odes,* syllabe par syllabe, comme un *solphège* (*sic*) et une partition de Mozart.

Anciens Papiers Ratisbonne ; H. Girard dans *Émile Deschamps.* Paris, 1921, p. 79, note 1. — Cette remarque se trouvait en tête du manuscrit de la traduction de *Roméo et Juliette* de Shakespeare (actes 4 et 5 par Vigny). La pièce ayant été reçue le 15 avril à la Comédie-Française, on peut admettre que c'est au début de l'année que le poète s'expliquait ainsi sur la *facture.*

Une traduction d'Horace par Goubaux et Barbet avait paru, en deux volumes, en 1827.

La Poésie n'a en France qu'une langue imparfaite, circonscrite et prude. La lyre française n'a que la

corde de l'Élégie. Toutes les autres sont fausses ou absentes. Je les ai touchées toutes, on pourrait m'en croire.

Anciens Papiers Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 83. — C'est à Lamartine que la préface des *Études françaises et étrangères* (1er novembre 1828) attribuait le mérite de représenter l'élégie, tandis que l'ode était attribuée à Hugo et le poème à Vigny.

Un fait n'est ni un mal ni un bien, c'est un fait seulement. Celui-ci ne vient pas, je crois, de ce que les Français ne sont pas poétiques, car ils sentent Milton, Byron, Schakspeare (*sic*), mais de ce que la langue des ménestrels a été gâtée par le *beau* siècle de Louis XIV qui crut la former.

Ib. — Nodier a toujours tenu pour le mérite éminent de la langue française avant l'épuration classique, et il est possible que Vigny note cette vue un peu courte au sortir d'une réception de l'Arsenal.

Parler de ses opinions, de ses amitiés, de ses admirations, avec un demi-sourire, comme de peu de chose que l'on est tout prêt d'abandonner pour dire le contraire : vice français.

L. R., p. 41. — Reproches encourus depuis longtemps par l'esprit «salonnier» plus ou moins étendu. Les chapitres x et xi de *l'Allemagne* de Mme de Staël, 1re partie, impliquent semblable condamnation.

Les Français. — Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville.

Écrire pour un tel public, quelle dérision! quelle pitié! quel métier!

Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie. — Mais la *société,* les salons, l'esprit, la prose.

L. R., p. 42. — Des vues analogues, remontant en somme à Jean-Jacques, sont avancées un peu partout à cette date, en particulier par É. Deschamps dans sa *Préface,* avec un rappel du vers de Boileau :

Le Français né malin créa le vaudeville.

La Gloire. — J'ai cru longtemps en elle; mais, réfléchissant que l'auteur du *Laocoon* est inconnu, j'ai vu sa vanité.

Il y a, d'ailleurs, en moi quelque chose de plus puissant pour me faire écrire, le *bonheur* de l'inspiration, *délire* qui surpasse de beaucoup le délire physique correspondant qui nous enivre dans les bras d'une femme. La *volupté* de l'âme est plus longue... L'*extase* morale est supérieure à l'extase physique.

Le seul beau moment d'un ouvrage est celui où on l'écrit.

L. R., p. 42 et 43. — Peut-être la lettre LI d'*Obermann* a-t-elle laissé quelque trace dans cette répudiation de la gloire, si peu analogue aux dispositions de l'auteur de *Cinq-Mars.* On sait que

Pline donne les noms des *trois* sculpteurs du groupe fameux du Vatican — ce qui n'a d'ailleurs porté aucun d'eux à la gloire.

Newman ira à l'extrême de ce renoncement : «Qu'importe la célébrité d'un nom? Ce n'est jamais nous qui serons célèbres, c'est notre nom».

La réputation n'a qu'une bonne chose, c'est qu'elle permet d'avoir confiance en soi et de dire hautement sa pensée entière.

L. R., p. 28. — Cf. Senancour, *Obermann*, lettre LXXIX : «Si une sorte d'autorité est nécessaire dans tous les actes de la vie, elle est indispensable à l'écrivain. La considération publique est un de ses plus puissants moyens : sans elle il ne fait qu'un état, et cet état devient bas, parce qu'il remplace une grande fonction». Toute la lettre est importante sur ce point.

Tout le travail de l'humanité qui fermente est le combat de l'ordre contre la liberté. Elle marche vers leur accord.

Le désir de l'être isolé est la liberté, le désir de l'être social est l'ordre par besoin de protection. L'empire toujours croissant de l'intelligence amènera la société à ce point que nul désir de liberté ne soit gêné et que l'ordre l'assure invariablement.

C. D. — L'ordre et la liberté sont les deux principes que tout libéralisme entend défendre, mais il est possible que Vigny prenne connaissance du livre de Ganilh, *Du progrès et de l'opposition dans la société civile* (Paris, 1824), dirigé surtout contre Bonald et Maistre.

Dans l'art la vérité n'est rien, c'est la probabilité qui est tout; de mauvais romans historiques ont été faits où l'on copiait les chroniques et les dialogues des inconnus. Tout était vrai, l'on n'y croyait pas.

C. D. — L'art moderne a opéré une sorte de coup d'état à l'égard du principe de l'*imitation*, trop généralement accepté au XVIII[e] siècle, et de la vérité génératrice d'illusion, chère à Hobbes que suit à ce moment Stendhal.

Puisque, en mai-juin 1827, Vigny a beaucoup vu Balzac qui imprime la 3[e] édition de *Cinq-Mars* et qu'il lui donne le même genre de conseils que Daniel d'Arthez à Lucien de Rubempré, on peut se demander si les deux écrivains — destinés à diverger si fort par la suite — n'avaient pas à cette heure les mêmes vues sur la *probabilité* et la *crédibilité*.

L'Alméh. — Dédié à la première génération du XIX[e] siècle. J'ai fait ce livre pour vous et le dédie à vous qui avez l'âge de ce siècle si jeune encore et déjà si grand... Le temps a volé dans ce siècle. Une expérience de vieillard est venue visiter notre jeunesse étonnée, attristée, nous nous sommes sentis devenir mûrs tout à coup aux rayons d'un astre imprévu : cet astre c'était la gloire. Le rêve de la gloire des armes a duré treize ans pour moi. Je viens d'y mettre fin avec effort... Sentez-vous à quelle hauteur l'esprit public a porté vos âmes?

C. D. — L'*Alméh* devait rester fragmentaire : ces *Scènes du désert* furent publiées dans la *Revue des Deux Mondes* d'avril et mai 1831. On les trouve, dans notre édition, à la suite de *Stello.* Vigny a

quitté l'armée le 22 avril 1827, et la réflexion ci-dessus est sans doute assez voisine de sa lettre du 20 avril 1828 à Paul Foucher : «J'entrai au service, que je viens de quitter...»

Le XVIIIe siècle fut le siècle de la Pensée, témoin Voltaire, Rousseau, Montesquieu, etc. Le XIXe est celui de l'Art, poétique, dramatique, etc.

C. D. — Fort contestable, comme toutes les généralisations de ce genre, cette vue semble provoquée par les exposés fameux de Villemain (*Cours* de 1828), ou même par la réédition du *Tableau* de M.-J. Chénier et de son *Introduction.*

1829.

Le théâtre est nettement au centre des préoccupations littéraires du poète de *Moïse,* du romancier de *Cinq-Mars : Othello,* adapté par Vigny, sera donné aux Français le 24 octobre, en avance sur d'autres représentations «romantiques» sur la même scène : de nouveau, des «lectures», faites à tour de rôle chez les divers coryphées du mouvement, permettent à une jeunesse enthousiaste de se préparer aux luttes publiques. L'ancien officier est désormais libre de jouer son rôle : nul doute que la mise à la retraite, en date du 1er avril, de son fâcheux homonyme, l'acteur de Vigny qui jouait les «financiers» aux Français,

facilite certaines approches. Malgré l'opposition, qui s'irrite du «vieux nègre» (*Constitutionnel*, 26 octobre), le succès de la pièce, jouée treize fois cette année, permet à l'adaptateur enthousiaste de faire figure d'homme de théâtre. Ayant déjà, à son actif, le succès de *Cinq-Mars* et un retour de renommée pour les *Poëmes,* est-il le chef du mouvement pour lequel il a tant fait? *La Psyché* de Lassailly, qui le compte parmi ses rédacteurs, admettrait cette primauté de Vigny.

Ses lectures, cependant, l'éloignent de l'actualité : *Joseph Delorme* seul l'y ramènerait; l'*Enfer* de Dante dans la traduction d'Antoni Deschamps, *Les Ruines* de Volney, même *Les Orientales,* les *Classiques latins* l'en écartent. Il s'éprend d'une «tendre amitié» pour Jean-Paul et ses *Pensées* dans la traduction d'Ed. de La Grange, qu'il prête à Sainte-Beuve, en particulier.

Il lit le Coran, mais aussi d'autres livre orientaux. Il se promet d'acquérir sainte Thérèse; *La fleur des saints;* Bossuet, *Exposition de la foi catholique;* le P. Maimbourg, *Histoire du Catholicisme;* Jurieu, *Accomplissement des prophéties.* Joseph de Maistre est repris par lui avec une inquiétude caractéristique.

Comme toute sa génération, Vigny s'intéresse au saint-simonisme; mais, de bonne heure avisé de tout ce qui, dans l'*Exposé de la doctrine,* répugne à des habitudes et des instincts français, c'est la sécession buchézienne qui surtout le séduira : dans ces limites, «notre École» inspire des lectures, des controverses qu'il a avec des amis encore défiants, des échanges d'idées avec des «inconnus adhérents» : somme toute, des vues progressives et «organisatrices» assez différentes de celles qui animent Hugo. En tout cas, l'entourage de Charles X — auquel il tient par divers liens — aurait tort de compter sur lui. En dépit

d'une souscription de la Maison du Roi à 15 exemplaires des *Poëmes* de Vigny comme des *Poésies* d'Hugo (5e édition), la désaffection à l'endroit de la Légitimité restaurée semble demeurer aussi vive chez Vigny, et moins théorique cette fois : c'est cette année-là que le poète fait un «mot» qu'il rapportera avec complaisance : Mme Du Cayla, favorite de Charles X, ayant vanté Polignac parce qu'il avait «l'oreille» du roi : «Hélas! Madame, répliqua Vigny, mieux vaudrait quelqu'un qui ait l'œil». Revanche sur le persiflage dont Polignac se serait rendu coupable à l'égard de Vigny.

Il continue à se documenter sur *Bonaparte en Égypte,* pour des fragments de «scènes du désert», c'est-à-dire l'*Alméh.* Amorces possibles de romans historiques destinés à continuer *Cinq-Mars* et sa démonstration, *Bonnivard, La Desse de Portsmouth* occupent sa pensée, mais les préoccupations saint-simoniennes de l'heure l'orientent davantage vers des ébauches et des notations *sociales* («Premières périodes d'exploitation de l'homme par l'homme», etc.) : d'où le projet — qui n'eut pas de suite — d'une revue à fonder, *La Réforme littéraire,* qui aurait groupé la jeune littérature.

Vue. — *Le Pape* de Joseph de Maistre et *Le Contrat social* de Jean-Jacques sont les deux livres théoriques qui représentent le mieux, l'un le système *théologique* des rois, l'autre le système *critique* des peuples. Tous deux ont une base également absurde, le *droit divin* et la *souveraineté du peuple.*

C. D. — Sur l'importance de Joseph de Maistre (mais surtout des *Soirées*) pour la pensée de Vigny, cf. F. Baldensperger, *Alfred de Vigny*, Paris, 1911. *Le Pape* avait été publié en 1819, les *Soirées* en 1823, posthumes.

Les besoins de l'âme sont : connaître, aimer et chanter. — Lumière, amour, harmonie.

C. D. — «Triade» qui fait peut-être écho à Lamartine, *Le Poëte mourant*, *5ᵉ Méditation* dans les *Nouvelles Méditations* : «Travail, repos, douleur, et quelquefois un rêve...» ou à Ballanche (*Institutions sociales*) : «Savoir et aimer, voilà tout l'homme».

Style : doit s'entendre comme *touche*, manière caractéristique.

C. D. — Cf. cette définition, qui est plutôt d'un peintre, à celle que Vigny se donnait en 1828 (*supra*, p. 45).

L'homme d'action n'est qu'un penseur manqué... il sait bien, au fond, que les actions seront assez longues pour remplir l'intervalle entre les idées.

C. D. — Cette idée, «antibourgeoise» au premier chef, est naturellement chère à Vigny. Le «front penseur» de Cinq-Mars inquiétait Richelieu dans les plus anciennes ébauches du roman. La «poésie», animatrice authentique de l'action désintéressée, restera l'un de ses thèmes favoris.

La raison offense tous les fanatismes.

Chaque homme n'est que l'image d'une idée de l'esprit général.

L'humanité fait un interminable discours dont chaque homme illustre est une idée.

L. R., p. 40 et 41. — Des relations de parenté ont fait lire à Vigny la *Lettre de M. de Frénilly, à M. de ***, pair de France, sur le livre de M. de Lamennais, intitulé Des Progrès de la Révolution et de la Guerre contre l'Église* (Paris, 28 février 1829).

Même le grand-maître de l'Université affirmait, à la distribution des prix du Concours général, la marche progressive de l'esprit.

Les formes religieuses ne peuvent absorber ni une tête puissante ni un cœur passionné. Le philosophe veut passer au delà, l'amant sentir davantage, aimer plus violemment, avec moins d'égoïsme.

C. D. — Il s'agit des «formes», dont s'affranchit le poète de plus en plus dans son élancement vers ce qu'il appellera «l'esprit pur».

Tragédie. — J'y veux représenter toujours la *destinée* et l'*homme*, tels que je les conçois. — L'une l'emportant comme la mer, et l'autre grand parce qu'il la devance, ou grand parce qu'il lui résiste.

L. R., p. 41. — Vigny est assez d'accord avec le fameux monologue d'*Hamlet*, pratiqué par lui à ce moment comme d'autres pièces de Shakespeare :

. . . . to suffer
Or to take arms against a sea of troubles...

Il citera plus tard ce passage de mémoire à Aug. Barbier.

DU CHRIST. — L'humanité devrait tomber à genoux devant cette histoire, parce que le sacrifice est ce qu'il y a de plus beau au monde, et qu'un Dieu né sur la crèche et mort sur la croix dépasse les bornes des plus grands sacrifices.

L. R., p. 42. — «Ne sentez-vous pas vos yeux se mouiller de larmes à la vue de Jésus en croix ? Ah ! malheur, malheur aux âmes dures que n'attendrirait point une bonté si ravissante, un si prodigieux excès d'amour ! etc.» (Lamennais, *Sur la foi*).

PRÉFACE. — Exempt de tout fanatisme, je n'ai point d'idole. J'ai lu, j'ai vu, je pense et j'écris seul, indépendant.

L. R., p. 38. — C'est l'heure où la pensée indépendante s'alarme de la «camaraderie littéraire» : sous ce titre, dans la *Revue de Paris* d'octobre 1829, Latouche publiera un article retentissant.

Mai.

Ce mois-ci, M. de Meyendorff, colonel russe, est venu me voir avec Édouard de Lagrange, mon ami.

Il a vu sir Walter Scott à Edimbourg. Walter Scott l'a prié de me voir et de me dire qu'il ne lisait d'autre livre français que *Cinq-Mars*.

Il n'y trouve qu'un défaut; c'est que le peuple ne tient pas assez de place. Il croit que notre peuple est aussi pittoresque que le sien, — et notre public aussi patient à supporter les conversations populaires; il se trompe. Son Écosse s'intéresse à chacune de ses montagnes, la France aime-t-elle toutes ses provinces?

R.D.M., 15 déc. 1920, p. 689. — C'est en 1827 que Vigny renoue avec Édouard de La Grange des relations qui tiendront une grande place dans sa vie. Il semble que Pierre de Meyendorff (1793-1863) ait tenté sans résultat, même avant cette première rencontre, une jonction qu'il souhaitait et qui se renouvellera en 1832.

---

20 mai.

Je viens de réunir mes poèmes qui ont la forme la plus sévère et forment un tout complet, ceux auxquels je crois de la vitalité par leur composition forte.

Concevoir et méditer une pensée philosophique; trouver dans les actions humaines celle qui en est la plus évidente *preuve;* la réduire à une action simple qui se puisse graver en la mémoire et représenter en quelque sorte une statue et un monument grandiose à l'imagination des hommes, voilà où doit tendre cette poésie épique et dramatique à la fois. Je cherchais depuis 1817 un sujet moderne qui fût aussi beau, aussi calme dans ses formes que les sujets antiques :

je ne l'ai pas trouvé. Les tableaux modernes sont tourmentés de détails plus passionnés et plus dramatiques que les antiques, mais moins grands et moins simples de forme, par conséquent moins durables. *Eloa* seule me semble pouvoir y être assimilée. C'est une création, l'ange femme n'existait pas, et le dictionnaire poétique de l'ouvrage est puisé, non dans des chroniques, non dans le langage d'une nation, mais dans des termes nouveaux, caractères neufs que j'ai fondus exprès pour cette imprimerie. A présent, cette année, les papiers publics vantent cet ouvrage. Les mêmes le dédaignaient ou le trouvaient absurde en 1823; c'est que d'autres hommes jettent d'autres idées sur les mêmes feuilles. Un journal n'est autre chose qu'une boîte aux lettres dans laquelle différentes personnes, tour à tour, jettent leur opinion. Des hommes trop jeunes lorsque je fis paraître les plus neufs de ces poèmes arrivent sept ans après, formés par moi-même. Cette génération me comprendra. Il faut à présent la devancer et écrire pour celle qui la suivra. *Qui n'est pas en avant est en arrière.* — Je ne me sens pas plus ému du bien que l'on dit de moi presque partout que des critiques presque générales de 1822; je n'éprouve que cette satisfaction qu'on ressent au serrement de main d'un ami lorsque je lis un article fait par l'un des miens; s'il s'agit d'un étranger, il ne me prouve qu'une chose, c'est que le temps a marché et que je l'avais devancé. Je savais cela.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 688. — La 2ᵉ édition des *Poèmes* paraît le 16 mai 1829 chez Gosselin, Urbain Canel, Levavasseur,

avec une préface qui reprend sensiblement les idées qui sont exprimées ici.

Eloa, généralement dédaignée en effet lors de sa première publication, venait d'être portée aux nues par Brizeux, en attendant *le Globe* du 21 octobre (cf. notre édition des *Poëmes*, p. 406 ss.).

Le journal «boîte aux lettres» est assez juste, aux approches de la Révolution de 1830, car les échanges d'opinions et de doctrines remplissent une bonne part des quotidiens et périodiques du moment.

---

23 mai.

Je viens de voir Victor Hugo : il avait avec lui Sainte-Beuve et deux indifférents. Sainte-Beuve est un petit homme assez laid, figure commune, dos plus que rond, qui parle en faisant des grimaces obséquieuses et révérencieuses comme une vieille femme; il s'exprime péniblement, a un grand fond d'instruction et beaucoup d'habilité à la critique littéraire. A force d'esprit, il a fait d'excellents vers sans être poète instinctif. Plein de formes modestes, il s'est mis en séide à la suite de Victor Hugo et a été entraîné à la poésie par lui; mais Victor Hugo qui, depuis qu'il est au monde, a passé sa vie à aller d'un homme à un autre pour les écumer, tire de lui une foule de connaissances qu'il n'avait pas; tout en prenant le ton d'un maître, il est son élève. Il sait bien qu'il reçoit de lui un enseignement littéraire, mais il ne sait pas à quel point il est dominé politiquement par ce jeune homme spirituel qui vient de l'amener, par son influence journalière et persuasive, à changer absolument et tout à coup d'opinion.

En 1822, lorsque parurent ses *Odes* réunies, Victor Hugo se donnait pour vendéen et sa mère me le dit souvent natif d'un bourg voisin de Châteaubriant; alors il rédigeait avec ses frères le *Conservateur littéraire :* il était dévot au point qu'un jour, au bal, il détourna les yeux en voyant de jeunes personnes décoltées (*sic*) comme on l'est pour danser et me dit : *Ne sont-ce pas là des sépulcres blanchis ?* M. de Chateaubriand était son dieu; il eut à se plaindre de l'indifférence de ce grand écrivain (qui a pris ombrage à l'accroissement de l'école poétique) et cessa de le voir. M. de Lamennais fut son second prophète : il fut alors presque jésuite et crut en lui.

Aujourd'hui, il vient de me déclarer que, toutes réflexions faites, il quittait le côté droit et m'a parlé des vertus de Benjamin Constant. Il pense que cet homme sera ministre bientôt : c'est probable; il calcule bien, mais cela m'afflige plus que je ne le voudrais. Le Victor que j'aimais n'est plus. Il était un peu fanatique de dévotion et de royalisme : chaste comme une jeune fille, un peu sauvage aussi, tout cela lui allait bien; nous l'aimions ainsi. A présent, il aime les propos grivois et il se fait libéral : cela ne lui va pas. — Mais quoi ! il a commencé par sa maturité; le voilà qui entre dans sa jeunesse et qui vit après avoir écrit, quand on devrait écrire après avoir vécu.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 688. — Hugo connaît Vigny depuis neuf ans, Sainte-Beuve seulement depuis deux ans et demi : d'où sans doute, chez le poète, quelque jalousie d'amitié. Il avait d'ailleurs rencontré Sainte-Beuve dès le 12 février 1827.

La volte-face irréligieuse de V. Hugo pouvait sembler rapide à son ami : l'*Essai sur l'indifférence*, en 1823, lui avait inspiré dans la *Muse française* un article élogieux, et des relations affectueuses s'étaient nouées avec Lamennais — qui avait assisté Victor à son mariage; mais leurs nouvelles positions les éloignaient l'un de l'autre. S'il est vrai, comme le raconta Robelin d'après Mérimée, qu'après une lecture de *Marion Delorme* chez Hugo, Vigny ne parut plus chez lui, ce serait l'indice d'un premier froid. Cf. Chr. Maréchal, *Lamennais et Victor Hugo*, Paris, s. d., pour l'influence de Lamennais.

Mai 1829.

Sand. — Ce nom gravé sur une petite masure. Le Prince s'arrête; cela lui porte malheur. Il meurt quand il arrive à Odessa.

C. D. — Peut-être Vigny, qu'on a déjà vu préoccupé du «cas» de K. Sand, assassin de Kotzebue, songe-t-il à l'auberge près d'Erlangen dont la vénération des admirateurs de l'étudiant avait fait un sanctuaire parce que Sand y avait rêvé à sa mission.

Du chagrin. — J'ai cru longtemps qu'il venait des idées et par elles, que par conséquent l'esprit étant bien occupé d'autre chose, le chagrin se devait anéantir; mais j'ai vu qu'ayant reçu au cœur un coup profond, et toutefois étant parvenu à penser à autre chose, au point d'écrire certaines phrases, pensées et vers, célèbres depuis, je n'en sentais pas moins au cœur cette douleur continue comme une basse sous un chant joyeux : d'où je conclus que c'est presque

chose physique que la douleur [état?] indépendant de nos idées et de leur cours, quoique souvent une idée la cause; le coup une fois porté, cela devient une affaire de sang et de nerf qui peut très bien donner la mort quand même l'imagination ne viendrait pas, comme elle fait toujours, envenimer la plaie.

C. D. — «La tristesse, disait Descartes, vient de l'opinion qu'on a d'avoir quelquc mal ou quelque défaut» (*Des Passions de l'âme*, article XCIII) : il semble que Vigny se détache de cette interprétation «intellectualiste» pour une autre explication, amorcée d'ailleurs par Descartes dans le même traité. La tristesse du poète est attestée par des vers «bien noirs» de cette année.

CHAPITRE. — Ne peut-on bien vivre sans aimer la vie?

C. D. — Vigny formule pour la première fois le programme essentiel du pessimisme, qui n'entraîne nullement — faut-il dire *au contraire?* — un abandon des «valeurs» vitales, mais affirme le caractère spéculatif d'une doctrine.

Rien de plus méprisable que la vie si ce n'est les vivants. — Je ne sais pourquoi on m'a fourré là, mais puisque m'y voilà il faut bien que j'y reste : roseau qui pousse dans un marais où on l'a planté.

C. D. — L'image du «roseau» témoigne-t-elle d'une familiarité marquée avec Pascal? Elle reviendra, par exemple, p. 87.

Tous les jours malheureux, je les regarde comme les vrais jours, les jours naturels de la vie, les fils du tissu qui compose cette robe qu'il nous faut endosser.

Si ce que je dis n'est pas vrai, qui expliquerait pourquoi tel enfant de six ans souffre toujours et meurt en souffrant? Il est condamné comme tous, mais sa prison est courte.

C. D. — Bossuet avait au contraire rassemblé les «clous» qui sont rares — une pauvre poignée — mais font croire à un éclat continu (*Méditation sur la brièveté de la vie,* 1648).

Il faut peindre quelque part l'amour du danger. Je l'ai souvent éprouvé : il a quelque chose qui passionne et réveille toutes les facultés dans l'attente d'un péril.

C. D. — Vigny, lecteur du *Spectator* d'Addison, part peut-être de l'essai «Mechanical Courage» du 24 août 1711 : «la force de la raison donne une certaine beauté, mêlée à la conscience de bien faire et à la soif de gloire, à tout ce qui auparavant était terrible et sinistre pour l'imagination».

Vue. — Le monde est à ceux qui n'éprouvent rien.

C. D. — Shakespeare pouvait guider la pensée de son traducteur, puisque «tout est tragédie à ceux qui sentent, comédie à ceux qui pensent».

Lamartine est un poète d'enivrement sans bornes, sans forme.

C. D. — «Inondation de poésie pleine d'abondance et de grandeur» (Vigny à La Grange, 7 août 1829).

Philosophie, imagination, deux qualités qu'il faut unir pour faire un roman du premier ordre.

C. D. — Cf. la division que Balzac donnera des romanciers dans son fameux article de la *Revue parisienne* : Vigny y compte parmi les romanciers à images.

Le plus utile mot de toutes les langues à mon avis, c'est *pourquoi ?*

C. D. — Dans *Stello*, chap. XL, POURQUOI ? et HÉLAS ! sera l'exclamation suprême de «la sagesse même». Vigny, ici, avait d'abord écrit «le plus beau».

Les grands écrivains d'un siècle sont quelquefois amis par le cœur, mais toujours ennemis par la tête.

C. D. — Il est possible que cette pensée — si juste — soit venue à Vigny au cours d'une réunion chez Hugo en juillet, chez ce Hugo qui avait écrit à son ami le 9 février 1826 : «l'accord de nos caractères se complétera par la ressemblance de nos vies.

Nos femmes s'aimeront comme nous nous aimons, et à nous quatre, nous ne ferons qu'un.»

En tout cas, l'opposition et le heurt, entre «têtes» naguère aussi «amies» en apparence que les «cœurs», déterminent Sainte-Beuve à dater de novembre 1829 sa pièce des *Consolations* :

Autour de vous, Ami, s'amoncelle l'orage,
La jalousie éteinte a rallumé sa rage,
Et, vous voyant tenter la scène et l'envahir,
Ils se sont à l'envi remis à vous haïr.
Honneur à vous!...

L'homme de pensée ne doit estimer son œuvre qu'autant qu'elle n'a pas de succès populaire et qu'il a la conscience qu'elle est en avant des pas de la foule.

C. D. — «Un grand homme..., disait Jean-Paul devenu cher à Vigny (*Pensées*, trad. La Grange, p. 11), exerce son influence... comme le tonnerre par un retentissement lointain.» Ou encore : «Le génie n'est compris que par le génie, une noble nature que par celle qui lui ressemble...»

La puissance est toujours avec la lumière ; de là vient que, dans le moyen âge, le clergé eut la force parce qu'il eut la science; à présent, il est inférieur en connaissances, de là en empire.

L. R., p. 40. — C'est par un dédain assez aristocratique (cf. Montlosier) à l'endroit du clergé que Vigny se détache le plus visiblement de son ancienne foi. Sur l'équation *vérité* et *puissance*, cf. Nietzsche, *Aurora*, § 535.

Des Romains. — C'était un sage peuple que celui-là, peuple industrieux, sain et fort, s'il en fut. Sans philosophie, sans idéalisme, ne se perdant guère en abstractions, mais ne considérant que le pouvoir *sur la terre,* la grandeur *sur la terre,* et l'immortalité *sur la terre,* celle du nom. — Sur ce point, le crâne de Bonaparte fut trempé comme un crâne romain, car il ne s'occupait guère d'autre chose.

Tout Romain se considérait comme acteur; il prenait tel rôle et le poussait jusqu'où il pouvait aller. «Je joue le rôle de républicain», dit Caton; le rôle fini, la République finissant, il se tue. «Je joue celui d'empereur, dit Auguste, applaudissez et baissez le rideau, je meurs.» La vie toujours publique des Romains est là tout entière.

L. R., p. 43. — L'éditeur Panckoucke, avec qui Vigny est en relations, a commencé en 1825 la publication de la *Collection des Classiques latins.* Vigny, grâce à elle peut-être, se remet au latin. D'autre part, l'*Histoire* de Rollin est rééditée.

Le *Cours de littérature latine* de Patin suscitera chez Sainte-Beuve une réhabilitation analogue, et l'on connaît sa *Pensée d'août :*

> Les Latins, les Latins, il n'en faut pas médire;
> C'est la chaîne, l'anneau, c'est le cachet de cire...

L'histoire du monde n'est autre chose que la lutte du pouvoir contre l'opinion générale. Lorsque le

pouvoir suit l'opinion, il est fort; lorsqu'il la heurte, il tombe.

L. R., p. 38. — Faut-il remonter au *Prince* pour la première expression moderne de cette vue assez banale? Machiavel dit (ch. 19-20) que *la miglior fortezza che sia, e non essere edicieto del popolo*, etc.

— J'ai vu avant-hier M. Hyde de Neuville qui faisait assez bonne contenance pour un ministre tombé. — Il parlait chez Mme de Montcalm de son désœuvrement actuel avec assez de grâce et de bonhomie.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 690. — Le ministère Martignac était tombé le 8 août, et Hyde de Neuville, qui y avait le portefeuille de la marine depuis le mois de mars, s'y était montré énergique contre la traite des noirs et la domination turque en Grèce : deux raisons de sympathie pour Vigny. On sait combien «le royaliste de la Nièvre» (1776-1831) plaisait peu, en revanche, à Charles X. Mme de Montcalm, sœur du duc de Richelieu, est des plus vieilles relations — remontant à l'Élysée-Bourbon, leur commun logis, — de la famille de Vigny.

Septembre.

On répète *Le More de Venise.* — Je n'éprouve ni peine ni plaisir en approchant de la représentation. Une foule que je méprise jugera l'œuvre sans la comprendre. Je suis curieux de voir ce qu'elle fera. Je lui donnerai un spectacle, elle m'en donnera un en même temps.

Young, l'acteur anglais célèbre, est ici; il m'a donné de bons avis sur le rôle d'Iago. C'est un homme de cinquante ans, d'une figure fortement caractérisée, grave et mobile; nez aquilin, menton anglais. Il est studieux, consciencieux dans son art, très instruit et spirituel; il a compris Iago comme je l'avais fait et l'a très bien défini : une *grande âme* et un *cœur corrompu*.

Id. — Du séjour d'Young (1777-1856), célèbre acteur de Drury Lane, la *Revue de Paris* de décembre 1829 disait qu'il « donne avec une grâce et une bienveillance parfaites ses conseils à M. Perrier. Le succès de cet acteur doit donc être en grande partie attribué aux inspirations de l'illustre tragédien anglais». Voir plus loin, p. 69, ses idées sur l'obscurité dans la salle.

Le More de Venise a réussi, — ses représentations ont rempli l'hiver de 1829 pour le Théâtre français. — La question de réforme de style est donc consacrée pour la première fois par un succès; à présent, ce sera une question d'hommes.

Id. — Sur le succès — relatif malgré tout — du *More de Venise*, cf. notre édition, p. 307 ss. dans le *Théâtre en vers*. C'est surtout par *le Globe* du 28 octobre (art. de Ch. Magnin) que l'adaptateur put croire que la réforme du style était consacrée par son effort.

Le Coran n'est pas dépourvu de poésie, et même sa grâce venant toute des charmes physiques de l'existence tient un peu en cela de celle des Anciens,

avec des couleurs plus neuves et si j'ose dire plus frappées du soleil. Tout y étincelle de pierreries, on respire les parfums et l'on s'endormirait volontiers dans cette mollesse asiatique si les chagrins ne rappelaient pas qu'on possède une âme.

Généralement les Orientaux accordent si peu à l'âme qu'ils négligent souvent son expression la plus complète, la parole. Ils sont silencieux habituellement, et ce silence n'est pas de la rêverie, il semble que ce soit le mépris de la complication des idées, les gestes sont pour eux toute la vie, comme l'action est toute l'existence physique, ils donnent un coup de poignard à leur ennemi, et des parfums et des pierreries à leurs maîtresses, et là si les amants qui se séparent ont beaucoup à se rendre, du moins leur doit-il rester cette consolation qu'ils ont peu de mensonges à se reprocher.

C. D. — On a vu que par son subordonné G. Pauthier de Censay, Vigny avait pu dès 1823 compléter aux meilleures sources l'information orientale commencée avec son parent Bruguière de Sorsum. Sans doute se sert-il de la traduction du Coran par N. Savary (rééditée en 1829).

Vigny dira plus tard à son ami Édouard de La Grange (lettre du 8 août 1848) qu'il a lu le Coran «avec un Turc». Il est possible en effet qu'en 1828, en pleine préparation d'*Othello*, le poète se renseigne ainsi sur la psychologie du «More de Venise».

Les papiers Ratisbonne comprenaient d'assez amples extraits du Coran faits par Vigny fort antérieurement et empruntés surtout aux chapitres VIII, XV, XVII et XLIV : peut-être les reprend-il ici, au moment où l'expédition d'Alger et la préparation de l'*Alméh* le préoccupent.

Croyez en Dieu et en son prophète qui ne sait ni lire ni écrire (dans le Coran).

C. D.

Soumettre le monde à la domination sans bornes des esprits supérieurs en qui réside la plus grande partie de l'intelligence divine doit être mon but — et celui de tous les hommes forts du temps.

C. D. — C'était là, à la veille de la Révolution de 1830, un espoir et une ambition où coïncidaient la plupart des intelligences du temps. Même Lamennais, longtemps l'avocat de la foi intégrale, avait proclamé (dans ses fameux articles du *Drapeau blanc*) que «les grands écrivains... ces rois qui n'en ont pas le nom, mais qui règnent véritablement par la force du caractère et la grandeur des pensées, sont élus par les événements auxquels ils doivent commander» : le chapitre XX de *Cinq-Mars* avait fait son épigraphe de cette pensée, qui s'affirme de plus en plus chez Vigny.

Young m'a dit qu'il était nécessaire de mettre la salle de théâtre dans l'obscurité et la scène dans la lumière.

C. D. — Après septembre 1829 (cf. *Correspondance*, t. I, p. 193). Il est curieux de voir Young annoncer le procédé wagnérien de l'obscurité dans la salle.

Roman. — Le premier acteur. Par besoin d'émotions, jouant le Christ.

C. D. — Qu'en sait-on? Est-ce l'*Histoire du Théâtre français au XVIe siècle* de Sainte-Beuve qui dirige l'attention de Vigny sur un point qu'avait assez différemment évoqué Boileau :

Joua les Saints, la Vierge et Dieu par piété?

Pudeur. — Un jour, elle changeait de chemise; — elle vit son chien la regarder et lui lécher les pieds; — la chemise qu'elle quittait était tombée trop vite; l'autre n'était pas mise encore. — Toute nue, elle laissa tomber celle qu'elle tenait, et, effrayée, se jeta sur le lit évanouie.

Une tragédie sur l'adultère. — Quoiqu'on ait abusé de ce crime, on n'en a pas encore sondé la profondeur, les supplices de l'amant, sa honte devant l'époux trahi.

L. R., p. 43-44. — La plupart des biographes de Vigny s'accordent pour attribuer à ces deux notations une valeur biographique : l'état de santé de Mme de Vigny, le milieu où son mari est amené à fréquenter expliqueraient cette «tragédie sur l'adultère».

De l'éclectisme. — L'éclectisme est une lumière sans doute, mais une lumière comme celle de la lune, qui éclaire sans réchauffer. On peut distinguer les

objets à sa clarté, mais toute sa force ne produirait pas la plus légère étincelle.

L. R., p. 41. — Victor Cousin prétendait au contraire (*Cours de l'histoire de la philosophie*, 17 juillet 1828) faire de l'éclectisme la lumière par excellence qui devait éclairer la marche de l'esprit humain en réconciliant idéalisme et sensualisme.

L'homme est si faible que, lorsqu'un de ses semblables se présente disant : «Je peux tout», comme Bonaparte, ou : «Je sais tout», comme Mahomet, il est vainqueur et a déjà à moitié réussi. De là le succès de tant d'aventuriers.

L. R., p. 38. — Vigny rejoint à sa manière Shakespeare (*King John*, IV, 2) :

> It is the curse of Kings to be attended
> By slaves, that take their humours for a warrant.

La conscience publique est juge de tout. Il y a une puissance dans un peuple assemblé. Un public ignorant vaut un homme de génie. Pourquoi? Parce que l'homme de génie devine le secret de la conscience publique. La conscience, *savoir avec*, semble collective et appartient à tous.

L. R., p. 39. — Vigny a pu lire, dans la *Lettre* de Frénilly à Montlosier, cette phrase attribuée à Napoléon : «*L'opinion crée ou*

tue les souverains». Et il est aussi d'accord avec les chers Chinois de son ami Pauthier : «Obtiens l'affection du peuple et tu obtiendras l'empire...».

L'étymologie de *conscience*, ainsi présentée, annonce à sa manière Paul Claudel assimilant *con-naissance* à *co-naissance.*

Il faut que les hommes de talent se portent sur les points menacés du cercle de l'esprit humain, et se rendent forts sur ce qui manque à la nation.

L. R., p. 40. — *La Réforme de la littérature et des arts* serait le titre de ce périodique «homogène» que Vigny songe, fin 1829, à créer avec Hugo et peut-être É. Deschamps, «puisque toutes les communications avec l'humanité sont troublées, puisque la parole ne peut passer que par des écrits, quand il lui faudrait un porte-voix de cristal!»

Lorsqu'un siècle est en marche guidé par une pensée, il est semblable à une armée marchant dans le désert. Malheur aux traînards! Rester en arrière, c'est mourir.

L. R., p. 39. — La préface de la 3e édition des *Poëmes* (8 août 1829) reprenait cette idée d'«une grande armée dans le désert... Dans cette rapide et continuelle traversée vers l'infini, aller en avant de la foule c'est la gloire, aller avec elle c'est la vie, rester en arrière, c'est la mort même».

Bonaparte avait besoin d'être absent des affaires. Il se cacha dans la gloire comme un ange dans le soleil.

C. D. — Vue fort juste sur la disparition momentanée de Bonaparte en Égypte; image provenant peut-être aussi bien de Th. Moore que du *Coran.*

S'il fallait une preuve que dans l'état actuel de civilisation les religions ne peuvent plus éclairer mais obscurcir, je rappellerais ce trait du P. Sicard, jésuite dans l'Orient, qui fit brûler des hiéroglyphes comme signes de sorcellerie, tandis qu'un pacha en brûlait d'autres de son côté comme signes d'idolâtrie.

C. D. — Sur l'activité du P. Sicard (1677-1726) en Égypte, cf. J.-M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Égypte.* Le Caire, 1932, t. I, p. 48. Il ne semble pas du tout que ce Jésuite, mandaté par le Régent et qui lisait les livres arabes des Coptes pour arracher ceux-ci à l'hérésie, se soit rendu coupable de tels auto-da-fé. Mais c'est Volney qui guide ces explorations du poëte.

Le roman historique a de plus que l'histoire l'émotion dramatique, les descriptions.

C. D. — Cf. les conseils donnés par Daniel d'Arthez à Rubempré dans Balzac. J. Janin écrit dans la *Revue de Paris,* 1er fasc. d'octobre, p. 41 : «Le maître du roman dramatique en France, M. Alfred de Vigny, narrateur à la façon de Froissard ..»

L'Iliade, La Jérusalem délivrée sont des romans historiques, *plus* les vers et le merveilleux. *Télémaque, Les Martyrs* sont des romans historiques *plus* le merveilleux seul. *Ivanhoé* est un roman historique.

Or on pourrait dire aussi bien : *Ivanhoé* est un poème sans le merveilleux et les vers. *Les Martyrs* sont un poème sans les vers. *La Jérusalem* est un poème.

C. D. — Préoccupation assez oiseuse de discriminer, de la façon qu'on a tant reprochée à la scolastique, entre genres voisins : mais la dépendance du roman historique à l'égard de l'épopée semble certaine à l'auteur de *Cinq-Mars.*

Le chapitre du Coran intitulé *l'Abeille* dit : l'ordre de Dieu viendra, ne le devancez pas.

C. D. — Chapitre XVI de la traduction du *Coran* par Savary, résumé assez exactement par cette maxime, dont l'équivalent textuel serait : «Sois constant, Dieu aidera ta constance... Dieu est avec ceux qui le craignent et qui sont bienfaisants,» etc.

Vue épique. — L'idée y représenterait Bonaparte en Égypte, le besoin d'aventures de tout Français à cette époque. Il est le type de l'aventurier et du Peuple faisant sentir sa force au dehors.

C. D. — Cl.-Et. Savary en 1777, d'Entraigues en 1779, Volney en 1783, représenteraient dans la littérature, avant les compagnons de Bonaparte dans l'expédition d'Égypte, cette force d'expansion

aventureuse de la France du XVIII[e] siècle. Le poème en 8 chants de *Napoléon en Égypte*, par Barthélemy et Méry (1828), procède d'une conception différente.

Réflexion. — De la famille d'Abraham et du sol africain sont nés les trois législateurs religieux du monde, Moïse, Jésus-Christ et Mahomet.

C. D. — Fort peu exact en ce qui concerne Jésus-Christ et Mahomet — à moins que le «sol africain» ne soit pris dans un sens surtout climatérique. Peut avoir été suggéré par une réflexion analogue de Napoléon dans le *Mémorial*, constatant que «du même coin de terre sortirent trois cultes qui détruisirent le polythéisme».

Ô Pouvoir! Être abstrait et nécessaire, que sommes-nous tous tant que nous sommes, sinon tes esclaves, tes gladiateurs? Assis à ta porte, ou plutôt nous-mêmes portes et barrières de ta forteresse, nous nous faisons briser par le peuple quand il se révolte. Lorsqu'il est vainqueur, on nous chasse du pied, on maudit nos nobles morts frappés à la poitrine ou couchés sur le dos; on nous appelle assassins des faibles, assassins de notre frère, assassins de notre maître, le grand Peuple, le grand Souverain qui nous a enfantés et nous reprendra un jour dans son sein. Les enfants nous prennent nos armes, et nous nous enfuyons en pleurant et brisant nos épées.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 151. — Rédigé après 1848, mais inspiré par l'antagonisme, croissant à la date de 1830, entre l'armée et le sentiment populaire.

Vigny est désormais bien loin de Bonald et de sa *Théorie du Pouvoir,* ou du Lamennais de 1823 : «Le pouvoir est tout ensemble la raison, la volonté, la force de la société...» Mais c'est déjà au nom du «gladiateur», du soldat suspect, que proteste l'ancien officier.

L'État sera de même pour Nietzsche (*Volonté de Puissance,* § 717) «l'immoralité organisée», et le maintien d'une structure militaire paraîtra le seul moyen de «maintenir la grande tradition» (§ 729).

Décembre.

Je m'occupe de la Doctrine de Saint-Simon...

Ses élèves sont surtout des économistes habiles et font les religieux pour séduire les artistes; ceux de Bazard-Enfantin sont panthéistes et ne donnent rien à l'avenir de l'âme ni à [*mot illisible*] individuelle de l'homme. Ils connaissent mieux Malthus que Platon.

Cette religion pourrait être dite : la *religion du Prolétaire.* Mais une théocratie philosophique ne peut être ainsi fondée *a priori.* Elle annule l'individu sur la terre et tous les êtres (?) dans l'Éternité.

R. D. M., déc. 1920, p. 700. — «Arius du Saint-Simonisme», Buchez avait répudié le panthéisme de l'École et affirmé la nécessité d'un dualisme de principes. Vigny semble réellement attiré quelque temps par «notre École», qui reste une branche du Saint-Simonisme. Enfantin, au contraire, lui est antipathique et lui semble ridicule.

CHANT D'OUVRIERS.

La vie est un vaste atelier
Où, chacun faisant son métier,
Tout le monde est utile.
On agit d'un commun effort,
Et du faible aidé par le fort
La tâche est plus facile.

Battons le fer, etc.

Dieu du travail, Dieu de la paix,
C'est à l'œuvre que tu parais :
Le feu, ta main l'allume.
L'ouvrier voit, dès son berceau,
Ta grande main sur le marteau,
Ton genou sous l'enclume!

L. R., p. 267. — Couplets saint-simoniens, assez imprévus dans l'œuvre de Vigny, mais qui témoignent authentiquement de sa solidarité.

Dire, écrire, proclamer que le génie doit être modeste et assimilatif, non intuitif, que la lumière est à tous et vient de tous. Dans la littérature proclamer cela dans la préface d'*Othello*, dans la politique me mettre à la tête des producteurs.

C. D. — La préface d'*Othello* devait paraître le 23 janvier 1830.

Le mouvement de phrase suggère une réminiscence de Saint-Simon l'historien (*Coll. sur feu Mgr le Dauphin*, dans *Écrits inédits*, II, 419) : «Dire, exprimer, représenter ses sentiments en général et en particulier sur les devoirs de son état...»

Les Bourbons. — Je les verrai peut-être tomber, mais je ne jetterai pas un caillou pour précipiter leur chute.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 67. — Vigny juge maladroite la constitution du cabinet du 8 août 1829; il manifeste sa clairvoyance, chez Mme de La Grange, contre Mme du Cayla, ancienne favorite de Louis XVIII.

L'ennui est le plus grand ennemi de la vie. L'homme qui a le plus d'imagination est celui qui s'ennuie le plus parce qu'il passe par-dessus des occupations qui arrêtent les autres. Il ne lui faut pas une pâture vulgaire. Il ressemble au fluide magnétique qui ne s'arrête que sur la plus dure des pierres. Mais il ne s'ennuie pas dans la solitude parce qu'elle est sans bornes. Et pourtant les religions n'ont rien trouvé de mieux à promettre que la vie après la mort.

C. D. — Vue pascalienne à laquelle l'allusion au «fluide magnétique» donne une date au moins approximative : l'action du Dr Koreff, en particulier, et du prince de Hohenlohe se fait sentir, dans les milieux les plus divers, aux approches de 1830.

La phrase «mais il ne s'ennuie pas...», d'une autre encre, a été rajoutée.

Je n'ai fait au *Globe* ni une petite cour ni une petite guerre. Il est venu à moi quand il l'a voulu, quand il a daigné lire *Eloa :* il y avait six ans qu'elle était au jour, j'ai attendu, j'aurais attendu vingt ans encore. Il m'a loué.

C. D. — Bien que *le Globe* du 7 octobre, à propos de *Cinq-Mars,* eût cité déjà Vigny en le plaçant entre Gœthe, Lamartine et Hugo, ceci semble écrit après le 21 octobre, où Ch. Magnin consacrait à *Eloa* une louange qui dépassait de beaucoup les fins de non-recevoir de la même revue, le 15 avril 1826. Au lieu de «la Muse de M. de Vigny est la jolie fille non éduquée», il était qualifié «l'écrivain le plus suave, le plus mélodieux, le plus soigneux de la forme...».

Jamais je ne me suis trompé au premier coup d'œil sur ce qu'a dû être un événement, une conversation, un mot. J'exerce toute ma vie cette faculté sur l'avenir et jamais jusqu'ici je ne me suis trompé en prévoyant ce que deviendrait un homme — ce qu'il ferait dans telle circonstance.

C. D. — Non sans prétention, Vigny se donne là un témoignage qui s'est trouvé parfois vérifié : c'est le «regard» dont il parlait dès 1826 qui étend ses facultés de pénétration.

Pour une épigraphe :
«Dis-moi où siège l'illusion, est-ce dans le cœur

ou dans la tête ? Comment naît-elle ? comment se nourrit-elle ? »

Shakespeare. *Marchand de Venise.*

C. D. — *Tell me, where is fancy bred?* demande en chantant Portia (acte III, sc. 2). Vigny adapte en grande hâte cette délicieuse comédie shakespearienne — mais son adaptation va s'enfouir, à cause de Shylock, dans les cartons de la Censure.

L'art est la vérité choisie.

Si le premier mérite de l'art n'était que la peinture exacte de la vérité, le panorama serait supérieur à la *Descente de croix.*

L. R., p. 38. — La *Descente de croix* de Rubens (cathédrale d'Anvers) était-elle mise en comparaison avec le panorama, le diorama, etc., formes contemporaines de l'art industriel et démocratique ?

Le compas ou la prière de Descartes.

La pensée est semblable au compas qui perce le point sur lequel il tourne, quoique sa seconde branche décrive un cercle éloigné. — L'homme succombe sous son travail et est percé par le compas; mais la ligne que l'autre branche a décrite reste gravée à jamais pour le bien des races futures.

[*Ajouté ultérieurement ?*]

Vous nous avez laissés dans l'incertitude, Seigneur.

Votre Fils en vain vous supplia sur le mont des Oliviers. — Pardonnez-nous donc d'avoir pris le compas.

DÉVELOPPEMENT. — Une jeune fille joue avec le compas. Descartes lui dit :

— Enfant, n'y touche pas. L'une de ces branches est appuyée au centre, mais elle le perce et le détruit, tandis que l'autre trace un cercle mystérieux.

Moi, j'ai servi de centre à ce poignard savant.

Il m'a tué.

Et il regarda la mer et les vertes îles de Stockholm.

L. R., p. 40 et 252. — *Cinq-Mars* avait donné (chap. XX) un profil perdu de Descartes, doublement cher à Vigny pour des raisons de famille — Mlle Piques, fille d'un diplomate français qui reçut le philosophe à Stockholm, avait épousé un Vigny — et pour des affinités de caractère, et même de profession.

L'image du compas, qui va se trouver dans *Paris*, au vers 38, peut avoir son point de départ dans Milton, *Paradise lost*, VII, 224 :

He took the golden compasses, prepared
On God's eternal store...

1830.

Othello, joué au Théâtre-Français le 24 octobre 1829, a frayé la voie à *Hernani* (25 février 1830) : l'année commence par des batailles, et aussi, pour Vigny, par des impatiences qui lui feront accepter bientôt la chute du Régime et le rendront de plus en plus hostile au vieux répertoire des Français. Sans comprendre l'humour de cette boutade,

le Voleur du 28 février, sous la plume d'É[mile] G[irardin], rapporte que ce «jeune traducteur» a dit : «Aux haines littéraires que je ressens, je comprends les haines politiques de 93». Et le jeune vainqueur de Delphine Gay ajoute : «Les aboiements de cette tourbe de *sans culottes,* accourus pour outrager la majesté de Racine, n'étonnent plus après les mots énergiques d'un jeune chef de la réforme». Il va sans dire que Vigny n'a jamais outragé le poète de *Phèdre.*

La Révolution de juillet a des suites autrement importantes pour la destinée de Vigny que l'évolution rapide du Romantisme : cependant les Trois journées exercent une action parallèle sur sa carrière d'écrivain et sur son orientation politique. D'une part, Vigny, qui vient de faire connaissance de Brizeux, qui protège plus efficacement que jamais Antoni Deschamps et accueille Auguste Barbier, reste fidèle à une conception de la poésie — ou même de la *poésie pure* — qui s'accommoderait mal de tendances nettement utilitaires et pratiques : il devient le chef d'une sorte d'opposition poétique réprouvant les tendances trop actuelles, imprudemment émancipatrices, de son ancien groupe littéraire d'avant 1830 : il ne tiendrait qu'à peu de chose que l'*Avenir* (auquel il collabore) ne fît la jonction entre l'idéalisme de ces poètes et un catholicisme libéral, et que *La Maréchale d'Ancre* ne fût — symboliquement — un acte d'avertissement social dirigé contre le «meurtre» politique (dans l'espèce la mise à mort des ministres).

D'autre part, prenant fort à cœur ses fonctions dans la Garde nationale et tenant à maintenir «l'ordre dans la rue», passé en revue par Louis-Philippe le 29 août, invité au Château par le roi-citoyen, Vigny se ralliera-t-il au régime décidément «bourgeois»? Mais non. Sa mère, toute sa famille et lui-même sont trop ancrés dans la réprobation

encourue par « les d'Orléans » pour ne pas contribuer à maintenir le poète dans une attitude « neutre et sceptique » avec, plutôt, des arrière-pensées républicaines bien plus que « carlistes ».

Sa destinée, cependant, lui fait rencontrer en octobre Mme Dorval : lecture le 5 octobre de *La Maréchale,* chez l'actrice qu'il considère comme « la première tragédienne existante..., femme de vingt-neuf ans, passionnée et spirituelle » : tout un avenir est engagé dans ces premières impressions.

Lectures assez décousues au cours de cette année mouvementée, surtout pendant les mois d'été : journaux et périodiques l'emportent sur les livres.

Avant la Révolution de juillet, l'auteur de l'*Almée* inachevée a songé à expliquer, par la Corse, les destinées parallèles de Napoléon et de Pozzo di Borgo; les Trois Journées déposent en lui le germe de *Servitude militaire.*

En dehors de *La Maréchale d'Ancre,* Vigny s'occupe de *Monk,* de *Madame Roland,* matières historiques dont les événements contemporains rafraîchissent l'actualité; d'une continuation d'*Eloa*, etc. : la Révolution, en lui assignant d'actifs devoirs civiques, empêche ou retarde tout cela.

ÉLÉVATION. — Colère. — Dieu. Sais-je ce que vous êtes, et si vous existez ?

C. D. — Est-ce le lieu de rappeler le vers que Voltaire (*Les Systèmes*) met dans la bouche de Spinoza :

> Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas ?

Le mouvement de Vigny rappelle Vauvenargues : «O mon Dieu! si vous n'étiez pas...» (*Discours sur l'Inégalité*).

Élévation. — Ô Dieu, toutes les religions veulent dire que l'homme désire deux choses, que tu sois et que son âme soit immortelle — car j'ai en moi ces deux désirs. Car s'il croyait ces deux choses, il serait paisible et ferme dans sa foi, et il ne l'est jamais. — J'ai en moi ces deux désirs.

C. D. — Négligence caractéristique de l'élément *social* qu'il faut bien attribuer aussi à «toutes les religions». Peut-être Vigny se souvient-il de Chamfort : «Diderot disait : «Je ne me soucie-«rais pas d'être chrétien; mais je ne serais pas fâché de croire en «Dieu.»

Élévation. — La dernière du volume.

Je le dis devant vous, Seigneur, j'ai fini une œuvre que vous savez être consciencieuse, mais qui sera attaquée. Les uns me diront dévot, les autres impie, les premiers parce que je me suis incliné devant vous, les seconds parce que je vous ai parlé des coupables : comme si les bons avaient besoin de ma prière... Ô mon Seigneur, Vous aimez ceux que le mal a égarés et vous avez une pitié pour chacune de nos passions

puisque Vous daignez donner à des criminels des consolations dans leur crime lui-même.

C. D. — C'est à peu près, en d'autres termes, ce que Vigny pourra dire à la fin de sa vie, dans la double opposition où il se trouve à l'égard de Mgr Dupanloup comme de Littré : difficulté et mérite de la «mystique rationaliste» où il entend se tenir.

LE CHAGRIN. — S'il s'affaiblit, c'est la faute de la mémoire, et non du cœur. Le cœur souffre des coups que lui donne la mémoire lorsqu'elle lui remet sous les yeux les traits d'une personne aimée et absente, mais si ces traits s'affaiblissent dans l'esprit les coups sont moins forts.

C. D. — Vue toute cartésienne, et qui pourrait prendre place dans les *Passions de l'âme,* 2e partie.

Au contraire, Vigny trouvera plus tard dans saint Augustin la recommandation suivante : «le meilleur moyen de se délivrer de la tristesse, c'est de ne point l'aimer».

Eh! qui sait si le corps ne souffre pas après la mort? Il est immobile et grave, mais qui sait si les nerfs et la chair n'ont pas encore des douleurs? La chair morte nous a-t-elle jamais dit ce qu'elle

souffrait? Hélas! souffrir, mourir — et souffrir encore.

C. D. — La mort de son père, en juillet 1826, avait ému Vigny jusqu'à l'évanouissement. Il se donnera le témoignage d'avoir assisté plus virilement à d'autres agonies.

Jamais mon esprit n'est plus libre que quand l'œuvre que je fais n'a nul rapport avec ma situation présente. Et j'ai toujours eu un tel effroi du présent et du réel dans ma vie que je n'ai jamais représenté par l'art une émotion douloureuse ou ravissante dans le temps même que je l'éprouvais, cherchant à fuir dans le ciel de la poésie cette terre dont les ronces m'ont à chaque pas déchiré les pieds trop délicats peut-être et trop faciles à faire saigner.

P. Flottes, *Alfred de Vigny,* p. 52. — A rapprocher d'autres aveux d'«évasion», pages 87 et 108.

Observation sur Voltaire :

Il est très vrai que la philosophie de Voltaire comme doctrine religieuse n'est ni élevée ni profonde, mais pour le temps où elle parut, elle fut très belle, non parce qu'elle révéla ce qui est, mais parce qu'elle montra ce qui n'est pas.

C. D. — Vigny semble rectifier une opinion qu'il a dû admettre et qu'en tout cas il connaissait, celle de Joseph de Maistre : un «fragment» de celui-ci sur Voltaire avait paru dans les *Annales romantiques* de 1825, auxquelles avait collaboré le poète de *Dolorida.*

Distraction, poème. — Heureuse distraction, c'est toi qui m'as consolé toute ma vie. Malheur à ceux qui m'aiment, je les quitte sans cesser de leur toucher le bras. Lorsque je *fis treize ans le dur métier des armes,* la distraction seule me consolait. Planté en serre-file comme un roseau derrière une forêt de chênes, je rêvais à mes poésies.

C. D. — Se rappeler que Berlioz, avec qui Vigny se lie d'amitié, est l'auteur d'une composition intitulée *L'idée fixe.*

Encore le «roseau» pascalien : cf. p. 61 et, en somme, une variété intérieure du fameux «divertissement» de l'auteur des *Pensées.*

M. de Saint-Germain. — Il n'aimait que lui. — Et que voulez-vous donc qu'il aimât, s'il vous plaît ?

Un artiste ne doit et ne peut aimer que lui-même.

Il est la manifestation d'une supériorité, il est une faculté.

C. D. — Chamfort donne de Saint-Germain, le ministre de la guerre, quelques réparties qui peuvent faire admettre qu'ici encore, et malgré le grand nombre des homonymes possibles, c'est de lui qu'il s'agit — avec une extension assez «gœthéenne» de cet égoïsme à l'artiste et à l'art.

1830. Efforts et luttes de l'École Saint-Simonienne. Lettres de mes amis : Buchez, Robert, Bois-le-Comte, Boulland.

Lettres d'inconnus adhérents.

Notre école, dissidente de celle d'Enfantin qui joue à la chapelle et tombe dans le ridicule.

Principes, controverses.

P. Flottes, *La Pensée politique...*, p. 65. — Il s'agit d'un titre de chapitre pour les *Mémoires :* il laisse bien voir la variété sécessioniste du Saint-Simonisme à laquelle adhéra quelque temps le poète. Sur Buchez, cf. plus bas, p. 125; sur Robert, *Corresp.*, t. I, p. 193; sur Bois-le-Comte, *Corresp.*, t. I, p. 226; Auguste Boulland sera l'auteur, en 1836, d'un *Essai d'histoire universelle.*

La réforme dans les lettres et dans l'éducation. — Ce qui se passe en ce moment dans les esprits n'est autre chose que la lutte de l'homme contre son éducation.

C. D. — «En ce moment», c'est-à-dire aux approches de 1830, les remèdes se multiplient — enseignement mutuel, congrégations enseignantes, privilège de l'Université pour une «réforme» des esprits. *Le Globe*, que lit Vigny, est le plus connu des périodiques préconisant à cette heure, sous la plume de Jouffroy, un perfectionnement intellectuel et pédagogique.

MATÉRIAUX POUR UNE PRÉFACE À TOUS MES ROMANS. Ceci n'est autre chose qu'une théorie que j'ai faite

à mon usage, résultat d'une analyse profonde de la pensée et des formes sous lesquelles elle se manifeste. En m'enfonçant dans cette étude où je me plais, le doute m'accompagne à chaque pas et je présente ces considérations, non pour poser des principes, mais pour expliquer les miens et faire comprendre quelles idées me décidèrent à imprimer à mes ouvrages la forme que je leur ai donnée.

Doctrine analysée de l'histoire et du roman. Il faut le dire nettement, le *Roman* quel qu'il soit est dans le domaine de l'Art, l'histoire, quelle que soit sa forme, est dans le domaine de la philosophie et ne tient point à l'art.

Dans les œuvres des arts, l'imagination est la toute-puissance; le plus haut point du genre est de créer des caractères et de composer une fable.

Dans les œuvres de la philosophie, l'attention apportée à la recherche de la vérité est tout, le génie philosophique se mesure à la beauté de la doctrine inventée et développée...

La philosophie ne peut laisser croire qu'elle est dominée par l'imagination sans perdre ses droits à enseigner; l'imagination ne pourrait non plus se montrer possédée par l'esprit philosophique sans perdre son charme passionné.

Qu'il entre un peu d'art dans l'histoire, même seulement à la surface et pour la composition; qu'il entre un peu de philosophie dans l'art, même seulement dans le fond, reparaissant rarement et se dessinant plutôt que se montrant...

C. D. — Discrimination analogue à celle qui, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, distinguait entre le poème épique et l'histoire : ici, c'est le caractère hybride du *roman historique* dont a souci l'auteur de *Cinq-Mars*. Cette méditation anxieuse sur les bornes de la fiction et de la vérité aboutira à la pensée exprimée dans la préface de *La Maréchale d'Ancre* : «Si l'art est une fable, il doit être une fable philosophique».

VUE. — Je ne méprise rien tant que la conversation. C'est toujours un *à peu près* qui ne peut satisfaire que les esprits légers et faibles, les femmes. Une des choses qui montrent le mieux à mon sens la médiocrité de la foule, c'est qu'une assemblée de législateurs se laisse influencer par un discours qui serait (quel qu'il soit) renversé de fond en comble par un examen sérieux.

Quand tout ce que peut faire le génie de Pascal, de Newton, de Platon est de produire un enchaînement complet de pensées, quel homme osera se flatter de l'improviser au milieu d'une tumultueuse assemblée, loin du recueillement et de la solitude pensive qui rassemble toutes les forces de la tête ? L'improvisation ne convient qu'à deux sortes d'œuvres : 1° à la direction impétueuse donnée aux passions, dans des temps de convulsions politiques (ainsi Mirabeau en fit usage); 2° à la tribune des affaires vulgaires et détaillées de l'État, aux minuties administratives.

Or la vocation du génie étant d'ouvrir sans cesse à l'esprit humain des voies nouvelles, par une chaîne

d'idées dont les anneaux ne soient jamais interrompus et conduisent à une lumineuse conséquence sans soulever les passions et sans descendre au matériel des affaires, je pense que l'homme fort doit se concentrer tout entier dans la méditation solitaire et non se disperser dans les improvisations d'une tribune.

Il doit viser au parfait, et l'improvisation est toujours imparfaite.

C. D. — Vigny s'éloigne des vues de Mme de Staël (*De l'Allemagne,* 1re partie, ch. XI) et se rapproche de celles de Goethe, pour qui la conversation sérieuse aboutit, de proche en proche, à des «aveux» profonds qui ne se peuvent faire verbalement.

Le futur auteur de *Stello* définit déjà sa position vis-à-vis du pouvoir; il déclare abjurer la tribune : mais «les raisins ne sont-ils pas trop verts» ?

---

2 juillet 1830.

J'ai conçu l'idée, ce matin, que l'on devrait écrire l'histoire d'un pays comme d'un homme. D'abord son portrait, sa place sur le globe, — conformation géographique et topographique, — sa configuration, — ses traits, montagnes ou vallées, — les rapports entre les habitants et la terre; habitants: leurs traits, leur origine, leur histoire; — l'histoire de leurs gouvernements.

Titre : *la Corse,* essai d'histoire.

J'en causerai avec M. Pozzo di Borgo.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 691. — A l'heure où *die Erdkunde* de K. Ritter est peu connue en France et où le *Kosmos* d'Al. de Hum-

boldt n'est encore qu'en voie d'élaboration, il est intéressant de voir Vigny ébaucher un projet de «géographie humaine».

Très vite, cette documentation ingénieuse va changer d'objet : il est vrai que la spirituelle amie de Vigny, Mme de Souza, et son fils Charles de Flahault lui ont déjà suggéré d'écrire un *Napoléon* (E. Dupuy, *Vigny*, II, 282).

Vigny devait trouver une sorte de réalisation succincte de son projet «géographico-biographique» dans le *Rapport sur l'état économique et moral de la Corse* fait par Ad. Blanqui à l'Académie des Sciences morales et politiques en 1838.

---

10 juillet.

Je viens de passer deux heures et demie avec M. Pozzo di Borgo. Je l'ai interrogé sur la Corse; il m'a répondu un peu sur la Corse et beaucoup sur Pozzo di Borgo. Il s'est représenté comme l'antagoniste de Bonaparte.

— *Bonaparte et moi, moi et Bonaparte* reviennent à chaque instant dans sa conversation. Il m'a montré et lu à haute voix, en les traduisant à mesure, trois imprimés de l'année 1792, époque à laquelle la Corse se déroba à la domination de la Convention. Jusques à cette époque, la famille de Bonaparte était unie à celle de Pozzo di Borgo. Paoli, vieux et mutilé, mais considéré et imposant, dirigeait la Corse, retiré dans un logement d'une caserne des régiments français.

Pozzo di Borgo, ayant vingt-quatre ans, fut envoyé à l'Assemblée Constituante, avec une députation de notables de Corse. J'ai vu son nom au bas de chaque

acte : *Pozzo di B...,* SECRÉTAIRE. Il s'excusa de cette dénomination, me disant qu'il était bien jeune alors.

Le but de cette députation était de faire la soumission de la Corse à la Constitution nouvelle. Il y eut sous la Convention une assemblée de notables de l'île, présidée par Paoli, laquelle rédigea ses séances en procès-verbal. De ce procès-verbal, un précieux et unique exemplaire est dans les mains de M. Pozzo di Borgo; il vient de me le montrer. Un curé corse l'avait caché dans un missel, entre le carton et la couverture. Il est écrit en italien, et il y a ce passage remarquable que j'écris de mémoire :

— Les Bonaparte (*gli Bonaparti*), *nés dans la fange* et élevés dans la corruption d'un *pacha luxurieux* (désignant M. de Marbeuf), ont dénoncé les meilleurs de nos citoyens à la Convention, et, dans un *étage* PLUS BAS, ont aussi mal mérité de la patrie que les *Aréna* qui ont donné cet exemple de dénonciation.

Joseph Bonaparte écrivit (dit M. Pozzo di Borgo) : *Prouvons qu'ils sont mauvais citoyens et notre fortune est faite.*

Ce procès-verbal, contenant les discours de Paoli à cette assemblée (*Consulta*), fut rédigé par M. Pozzo di Borgo. Il a vu que j'avais été frappé de l'expression de *Paccia luxurioso* et m'a dit : « A présent, je ne m'exprimerais pas ainsi ! » Il m'a dit que les discours de Paoli avaient été rédigés d'avance *par lui.*

A son retour de France, trois commissaires de la nation furent envoyés en Corse pour informer sur la conduite des citoyens *Paoli* et *Pozzo.* Dès qu'il sut

leur arrivée, il conseilla de les arrêter, disant qu'ils apportaient la Terreur et la guillotine, ce qui était vrai, — mais surtout ils venaient demander sa tête.

Ajaccio (prononcé et écrit : *Aïacio*) fut fortifié par lui et défendu contre la République. Pendant dix-huit mois, la lutte dura dans l'île et dans les montagnes.

Bonaparte, officier d'artillerie alors, ne commandait pas, mais servait dans les troupes envoyées de Bastia pour attaquer la citadelle d'Ajaccio. Bonaparte connaissait chaque *pierre d'Aïacio*, mais ne s'attendait pas à la fermeté de Pozzo, qui fit venir des montagnards et leur dit : « *Vous fusillerez ces canonniers français, s'ils ne tirent pas sur cette frégate* ». Or, ces canonniers étaient des hommes demeurés en garnison dans la place. Un vaisseau, *le Vengeur*, avait fait naufrage sur la côte; on en prit les canons et on s'en servit pour armer la citadelle. Ainsi les *patriotes* français furent chassés, et Pozzo commença, sous *l'aile de Paoli*, à devenir grand. Une seconde *Consulta* eut lieu. Il en dirigea la pensée et en fit encore le procès-verbal que je viens de voir; son résultat fut de donner la Corse à l'Angleterre et de lui donner une Constitution.

Pozzo di Borgo fut vice-roi pendant deux ans sous l'Angleterre (George III).

Il vient de me montrer aussi un gros livre italien, contenant les actes «de *mon règne*,» m'a-t-il dit en souriant.

Le traité fut fait avec lord Eliot.

Dans cette conférence de près de trois heures, je ne perdais jamais de vue mon idée, ni lui la sienne.

J'étais parti de chez moi avec le projet de lui faire ces questions auxquelles je l'ai ramené par différents chemins. Voici ses réponses :

Demandes.	*Réponses.*
1. Les Corses ont-ils le cœur français ou italien ?	Corse !
2. Seraient-ils bons marins ?	Peu. — Surtout tirailleurs sur terre.
3. N'est-il pas bon de tenter leur désarmement ?	Oui, mais entier, de tous les individus; ils le *désirent* eux-mêmes.
4. Pensez-vous, comme moi, qu'il soit bon de les civiliser par des ecclésiastiques ?	Oui, — mais non des Jésuites qui s'occupent trop de politique.
5. Pourquoi ne fait-on pas rester là les préfets plus longtemps ?	Parce que les Corses ont plus d'esprit qu'eux et les regardent comme des sots au bout de peu de temps.
6. Pourquoi ne fait-on pas de routes ?	On en a commencé une en 1792; elle n'est pas achevée.
7. Les habitants s'y opposent-ils ?	Non, ils le désirent.
8. Que faut-il pour leur bonheur ?	Une instruction primaire meilleure, une industrie bien dirigée.

9. Les Anglais, que firent-ils ?

Ils donnèrent de l'argent, mais cela ne suffit pas. *Ils payaient le fusil.*

10. Ils faisaient des Corses des soldats suisses ?

Oui.

11. Pourqoi Bonaparte n'a-t-il rien fait de la Corse ?

Il la haïssait parce qu'on l'y connaissait trop bien. — Il a formé beaucoup de régiments qu'il a fait tuer et a épuisé le pays. (*Prenant un coquillage percé par le baut.*) Voici la conque, le *Triton* avec lequel on appelle les chasseurs dans les montagnes.

De son côté, il a trouvé moyen de me dire que la source de sa haine contre Bonaparte avait été cette dénonciation que j'ai dite, qu'il avait lutté avec lui toute sa vie et avait fini par lui porter le dernier coup; que, lorsqu'Alexandre l'avait abandonné, il avait demandé un firman au Grand Seigneur pour traverser ses terres et se retirer.

Vienne, après le mariage de Bonaparte, ne le livra pas, mais l'abandonna.

Ce fut alors qu'il se retira en Angleterre; de là, il écrivit à l'empereur Alexandre : « Je ne suis plus votre

sujet, mais serai toujours votre serviteur. *Vous ferez la guerre à Bonaparte et je vous servirai alors.* Bonaparte est perdu s'il vise à l'infini. » Il voulait être autre chose qu'un gentilhomme de Corse et faire dater *toutes les dynasties de la sienne.* (Bourrienne m'avait dit la même chose.)

Il m'a montré un cadeau de l'empereur Nicolas, sorte de tableau en grandes feuilles de parchemin, peintes et écrites en russe, relatant toute la vie de M. Pozzo di Borgo : états de services diplomatiques.

Il m'a montré :

Un manuscrit italien : *Vie des plus anciennes familles de Corse :* la page de la sienne est marquée, il me l'a lue;

— Un poème ancien, où il y a des vers à la louange de la famille Pozzo di Borgo;

— Un livre où il est dit que les Pozzo sont fameux pour avoir à un haut degré la haine de leurs ennemis et l'amitié pour leurs amis;

— Un parchemin, qu'il a fait copier, portant qu'en l'an 1460, le pape Paul donna à sa famille le droit de ne pas payer les taxes religieuses.

Je lui ai dit que j'avais le projet d'un *Essai historique sur la Corse.* Il m'a dit : « Vous nous rendrez un grand service; vous aurez l'occasion de louer l'ancienne administration qui avait beaucoup de mérite; je vous ferai connaître en Corse Giraldi, qui est l'homme qui connaît le mieux le pays ».

Il m'a écrit avec mon crayon cette liste de livres à lire et les avait préparés pour moi :

Liste faite au crayon par M. Pozzo di Borgo : Filip-

PINI; CAMBIAGI; *Mémoires de guerre depuis 1738 jusqu'à 1791,* dédiés au maréchal de Maillebois; Boswell; *Système de...,* imprimé à La Haye; *Description de la Corse,* par Bellin.

Relisant un de ses discours à la Consulta, il s'enflamma pour le Pozzo de sa jeunesse et s'écria : «N'est-ce pas, mon cher ami, c'est digne de Caton!»

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 691 et suivantes.

On voit dévier, du côté de la singulière histoire de la Corse, le projet de «géographie humaine». C'est qu'avec un informateur comme Pozzo di Borgo (1764-1842), grand adversaire de Napoléon en même temps que son compatriote, Vigny était tombé sur la plus tendancieuse documentation. Peut-être l'a-t-il rencontré dans le salon de Mme de Duras, rue de Varenne. Il est, 1, rue des Champs-Élysées, assez proche voisin de Vigny, et l'on imagine des relations confiantes de gens du monde entre le diplomate au service russe et l'officier en congé : ils sont d'ailleurs d'accord, en ce moment, pour réprouver la direction prise par le gouvernement de Charles X.

Voici le signalement plus complet de la *bibliographie :*

Filippini (A. P.). *Historia di Corsica* (1594) venait d'être rééditée en 5 volumes (Pisa, 1827-1831) par G. C. Gregori.

Cambiagi (G.). *Istoria del regno di Corsica,* 4 vol. Livorno, 1770-2.

Boswell (J.). *An account of Corsica, the journal of a tour to that island.* London, 1768.

Bellin (J. N.). *Description géographique et historique de l'île de la Corse.* Paris, 1769.

Description de la Corse et Relation de la dernière guerre. Paris, 1743.

Maillebois commande en Corse de 1739 à 1741, d'abord contre Théodore. Il est significatif que Pozzo, ancien collaborateur et confident de Paoli et, jusqu'en 1796, partisan d'un gouvernement

mi-national, mi-anglais, ne fasse pas plus grande la documentation *française* de l'histoire de Corse.

Le représentant officiel de la Russie en France fera la première démarche diplomatique auprès de Molé, ministre de Louis-Philippe que les puissances hésiteront un moment à reconnaître.

Mardi, 27 juillet.

Aujourd'hui commencent les soulèvements populaires. — Les ordonnances du 25 en sont la cause. — Le roi va à Compiègne et laisse les ministres faire feu sur le peuple. — On l'entend pendant que j'écris. — Je me sens heureux d'avoir quitté l'armée; treize ans de services mal récompensés m'ont acquitté envers les Bourbons. — Dès l'avènement de Charles X, j'avais prédit qu'il tenterait d'arriver au gouvernement absolu. — Il hait la Charte et ne la comprend pas. Les vieilles femmes de la cour et les favoris le gouvernent. — Il est arrivé à mettre M. de Polignac au ministère et veut l'y maintenir malgré tout. — Il s'est cru insulté par le renvoi des deux cent vingt-et-un à la Chambre; il croit pouvoir faire le Bonaparte : Bonaparte était debout derrière ses canons à Saint-Roch. Charles X est à Compiègne. Il a dit : « Mon frère a tout cédé, il est tombé; je résisterai et ne tomberai pas. » Il se trompe. Louis XVI est tombé à gauche et Charles X à droite. C'est toute la différence.

L. R., p. 45. — Favorable à Martignac, qu'il connaissait, Vigny a blâmé la constitution du cabinet du 8 août 1829 : sans doute, comme Hugo, s'attendait-il à un ministère libéral avec

B. Constant. En tout cas, nulle sympathie pour les Ordonnances du 25 juillet, nulle objection aux soulèvements. Charles X, le 27 juillet, s'attarde encore à Saint-Cloud.

Vigny semble surtout renseigné, sur certains détails de ces journées pathétiques, par son ami le comte d'Hanache ; d'ailleurs il analyse plutôt théoriquement, algébriquement, la suite des événements.

Mercredi 28.

Je ne puis plus traverser Paris. Les ouvriers sont lâchés, brisent les réverbères, enfoncent les boutiques, tuent, et sont fusillés et poursuivis par la Garde. — Le 50e de ligne a (dit-on) refusé de faire feu sur le peuple.

J'ai approuvé le ministère du duc de Richelieu ; — celui de M. de Martignac. — La seule manière de réconcilier *la Restauration* et *la Révolution,* ces deux éternelles ennemies, était de gouverner avec les deux centres et d'écraser de leur poids les extrêmes. Aujourd'hui, un extrême l'emporte. Désordres. Illégalité. — Les ministres sont *outlaws,* hors la loi, et y ont placé le roi. — Pourquoi n'est-il pas à Paris ? Pourquoi le Dauphin est-il absent ?...

L'article 14 de la Charte, qui a servi de prétexte aux ordonnances, dit : « Le roi... fait les règlements et ordonnances nécessaires pour *l'exécution des lois* et la sûreté de l'État ».

Il est évident que le membre de phrase *la sûreté de l'État* est le complément du premier. L'État, *c'est la loi armée;* la sûreté de l'État est la sûreté de la loi dans

son cours. — Cela ne peut être entendu autrement que par une escobarderie de jésuite ou d'avocat.

L. R., p. 46. — Une vieille prévention contre les émeutiers coïncide chez l'auteur de *Cinq-Mars* avec la réprobation des Bourbons.

De mercredi à jeudi 29.

Depuis ce matin, on se bat. Les ouvriers sont d'une bravoure de Vendéens; les soldats, d'un courage de garde impériale : Français partout. Ardeur et intelligence d'un côté, honneur de l'autre. — Quel est mon devoir? Protéger ma mère et ma femme. Que suis-je? — Capitaine réformé. J'ai quitté le service depuis cinq ans. La cour ne m'a rien donné durant mes services. Mes écrits lui déplaisaient; elle les trouvait séditieux. Louis XIII était peint de manière à me faire dire souvent : *Vous qui êtes libéral.* J'ai reçu des Bourbons un grade par *ancienneté,* au 5e de la Garde, le seul, car j'étais entré lieutenant. Et pourtant, si le roi revient aux Tuileries et si le Dauphin se met à la tête des troupes, j'irai me faire tuer avec eux. — Le tocsin. — J'ai vu l'incendie de la fenêtre des toits. — La confusion viendra donc par le feu? — Pauvre peuple, grand peuple, tout guerrier!

J'ai préparé mon vieil uniforme. Si le roi appelle tous les officiers, j'irai. — Et sa cause est mauvaise, il est en enfance, ainsi que toute sa famille; en enfance pour notre temps qu'il ne comprend pas.— Pourquoi ai-je senti que je me devais à cette mort? — Cela est

absurde. Il ne saura ni mon nom ni ma fin. Mais mon père, quand j'étais encore enfant, me faisait baiser la croix de Saint-Louis, sous l'Empire : superstition, superstition politique, sans racine, puérile, vieux préjugé de fidélité noble, d'attachement de famille, sorte de vasselage, de parenté du serf au seigneur. Mais comment ne pas y aller demain matin s'il nous appelle tous? J'ai servi treize ans le roi. Ce mot : le roi, qu'est-ce donc? Et quitter ma vieille mère et ma jeune femme qui comptent sur moi! Je les quitterai, c'est bien injuste, mais il le faudra.

La nuit est presque achevée. — Encore le canon.

L. R., p. 46. — Admiration pour le peuple insurgé, loyalisme «absurde» pour une cause peu sympathique; désarroi devant la violence : tout Vigny est là.

Jeudi 29.

Ils ne viennent pas à Paris, on meurt pour eux. Race de Stuarts! Oh! je garde ma famille.

Attaque des casernes de la rue Verte et de la Pépinière. Bravoure incomparable des ouvriers serruriers. — J'ai mis la tête à la fenêtre pour voir si quelque blessé de l'un des deux partis venait se réfugier à ma porte. On vient de faire feu sur moi, on a cru que je voulais tirer de ma fenêtre. Les trois balles ont cassé la corniche de la fenêtre. — En vingt minutes, les deux casernes prises.

L. R., p. 48. — La carence du roi achève de libérer la conscience de Vigny. *Les Quatre Stuarts* de Chateaubriand avaient paru

le 21 juin 1828, et l'allusion s'applique vite aux Bourbons : Armand Carrel l'avait employée dès 1827; «nos Stuarts» est une expression dont se sert en particulier *le Globe* du 2 août.

Les ouvriers *serruriers* — on l'a remarqué — furent les plus ardents à profiter du nouveau régime : cf. le *Moniteur* du 11 octobre.

Vendredi 30.

Pas un prince n'a paru. Les pauvres braves de la Garde sont abandonnés sans ordres, sans pain depuis deux jours, traqués partout et se battant toujours. — Ô guerre civile, ces obstinés dévots t'ont amenée !

Chassés de partout. Paris est libre.

L. R., p. 48. — «La France est libre», dira Guizot dans son projet de proclamation du 31 juillet, reproduit par le *Courrier français* du 1er août.

Samedi 31.

Donc, en trois jours, ce vieux trône sapé !

J'en ai fini pour toujours avec les gênantes superstitions politiques. Elles seules pouvaient troubler mes idées par leurs mouvements d'instinct. — Si le duc d'Enghien eût été là ou seulement le duc de Berry, j'y serais mort. C'eût peut-être été dommage. Qui sait ce que je ferai !

L. R., p. 48.

1er août.

Le duc d'Orléans est froidement accueilli par le peuple. Ses partisans ont pensé que son nom de

Bourbon lui faisait tort. Ils impriment qu'il n'appartient pas aux *Capets-Bourbons,* mais qu'il est *Valois.*

Grossière ignorance. François II, Charles IX et Henri III moururent enfants. Charles IX eut de Marie Touchet des bâtards légitimés. Le premier fut Charles, comte d'Auvergne, Duc d'Angoulême, ennemi d'Henri IV; le dernier fut Antoine-Charles, mort en 1701.

Et pour faire sa cour au peuple, le Duc d'Orléans est présenté comme Valois. On va achever de le discréditer par cette ignoble tricherie; il descend des Capets par Philippe de Valois.

Si Louis XIV était Bourbon, le Duc d'Orléans l'est aussi puisqu'il descend du frère de Louis XIV.

— Voici le peuple souverain. — Il sait les moyens de détrôner un Roi. C'est un mécanisme très simple. Les chefs d'atelier ferment; les ouvriers se répandent dans les rues et brisent les réverbères. On les poursuit, ils font des barricades avec les pavés, montent dans les maisons et tirent sur les troupes. Elles sortent et le Roi est détrôné. — Tout est dit.

Il me paraît impossible à présent que le nouveau Roi, tel qu'on le fera, tienne contre une gloire de général, pour laquelle se passionnera le peuple.

Aujourd'hui, La Fayette sortait de chez le Duc d'Orléans; on criait : vive La Fayette! jamais : vive d'Orléans!

Les portiers et laquais, sur la porte du Palais, paraissaient jaloux.

On a fait table rase et les fondateurs pâlissent. — Il

ne peut exister de force à présent qu'une force militaire; les forces d'*habitudes* et d'*illusions* sont brisées; de deux choses l'une, ou force militaire ou désordre; nous verrons.

Je lis : Quand on a offert le trône au Duc d'Orléans, le général Dubourg lui a dit : «Tenez vos serments! Autrement, vous voyez ce qu'il en adviendrait». — Il a répondu : «La menace est inutile!»

Le *Courrier* dit : «Il faut reconstituer la Pairie». — Le peuple a montré qu'il ne voulait plus supporter le joug des prêtres et des nobles. Malheur à qui ne comprendrait pas sa volonté!

L. R., p. 49, pour le début, ensuite F. Gregh dans *R. D. M.*, 15 déc. 1920, p. 695.

On sait combien l'escamotage de la Révolution par Louis-Philippe sembla nécessaire aux opportunistes et scandaleux aux indépendants. *Le Globe* du 2 août, que lit le poète, hésitait entre un «acte additionnel» et un «vote national». Peut-être Vigny songeait-il à son propre mérite à propos de la Chambre des Pairs et de sa rénovation. «Il faut que la pairie soit reconstituée comme tout le reste. Il faut que l'on y voie des hommes recommandables par leurs services et non des espions de congrégation», disait en effet le *Courrier français et Journal du commerce,* en commentant le 1er août la déclaration du Duc d'Orléans, qui n'était encore que lieutenant-général du royaume.

Le *Courrier français*, feuille libérale qui a souffert des Ordonnances, a pour gérants Chatelain et V. de La Pelouze, voisin assez proche de Vigny (rue de la Paix, 8) et son camarade, bientôt, à la Garde nationale.

Lundi 2 août 1830.

J'ai vu Pozzo di Borgo. — Turgot. — Le Roi a licencié ses troupes. — MM. de Schonen et Odilon Barrot le reconduisent à la frontière. La révolution est accomplie. Le calme le plus merveilleux règne à Paris.

Pozzo di Borgo m'a dit : « M. de Polignac n'a jamais cessé de régner au pavillon de Marsan. Louis XVIII avait été sage et gouvernait, comme vous le vouliez, avec les deux centres, lorsqu'on lui a lâché Mme Du Cayla pour le corrompre, et cela a duré depuis ».

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 696. — Les nouvelles de la «ci-devant cour» sont incertaines à cette date. Le comte Turgot, capitaine aux Cuirassiers de la Garde, démissionne le 1er août. L'abdication de Charles X est datée de Rambouillet, 2 août.

Mardi 3.

M. de Coigny est revenu de Rambouillet dire que Charles X a fait arrêter les hommes qu'on envoyait pour le conduire à la frontière. — Là-dessus, près de trente mille Parisiens sont partis pour attaquer Rambouillet.

Dans le même moment, le Duc d'Orléans disait, à la séance d'ouverture de la Chambre, qu'il avait reçu l'abdication de Charles et de son fils Antoine, *Dauphin;* l'avenir fera savoir la vérité.

C'est véritablement le peuple qui a tout fait spontanément, car personne de ceux qui ont paru ses chefs

ne s'était véritablement mis en avant. Béranger a fait parler par Sébastiani au Duc d'Orléans dans la crainte qu'on ne traitât avec Charles X. On a donc fait des ouvertures au Duc d'Orléans, de peur des Bourbons, et on les maintient, de peur de la République.

La Destinée emporte tout à elle seule; il n'y a pas un lutteur qui lui résiste.

Est-il écrit qu'un meurtre de Roi sera encore commis? France glorieuse, que la Destinée ne t'y porte pas! Résiste-lui!

Les jeunes gens se plaignent que la Chambre des Députés s'est mal conduite; pas un membre ne s'est mis en avant.

Les ouvriers viennent demander de l'argent, le pistolet à la ceinture, dans les maisons.

Il est temps d'établir l'ordre. — C'est un devoir que d'être dans la Garde nationale.

Id. — La marche sur Rambouillet n'eut rien de bien militaire, bien que le *Moniteur* parle de «près de 60.000 hommes de la garde nationale». L'action populaire est reconnue par tous les spectateurs ou acteurs de bonne foi: «Les artisans ont sauvé la patrie», déclare le *Courrier*. Les séances du Parlement sont assez neutres.

Les «souscriptions» qui se multiplient en faveur des victimes des trois journées ont-elles eu, parfois, la menace comme moyen? Vigny redoute surtout les surenchères qui mettraient en péril la tête des anciens ministres.

— J'ai été à l'élection des officiers de la Garde nationale de mon quartier. — Au scrutin, ils m'ont nommé sous-lieutenant.

Ce sont surtout les *patentés* qui, se voyant exclus de la députation, ont fait la révolution; Ternaux, le premier, a lâché ses ouvriers.

Et la Restauration était tellement incompatible avec la Nation et y avait jeté si peu de racines qu'elle a été renversée par une poignées d'ouvriers braves, lancés en tirailleurs.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 697.

Une «légion» par arrondissement de Paris, portant le numéro de cet arrondissement, comportait quatre bataillons avec une compagnie de grenadiers, quatre compagnies de chasseurs, une compagnie de voltigeurs. L'élection avait été préparée ici par une réunion des «camarades» de La Pelouze à son domicile, rue de la Paix, 8, et par une démarche de M. de Marmier, le dimanche 8 août, au poste de l'Hôtel de ville.

Ternaux et fils sont des négociants manufacturiers en tissus.

---

3 août 1830.

Involontaires sensations. — Il y a une douloureuse disposition de l'âme qui n'a jamais été représentée par aucun écrit. C'est la facilité d'impression qui fait que l'on conserve malgré soi dans le cerveau l'image d'un tableau ou la mélodie d'un air. Souvent lorsque je marche par les rues, je suis importuné par un air qui me poursuit; mes pieds prennent malgré moi la mesure de cet air et je ne puis le secouer. Il n'entrave pas mes idées, mais il les accompagne comme une basse continue et leur sert de basse continue bourdonnant comme une mouche importune.

Si les idées s'interrompent arrive le désir de retrouver la fin de l'air. On a honte de sentir ce mouvement en soi à travers des occupations graves et des chagrins profonds. Abstraction-distraction.

C. D. — L'*obsession* est, de fait, plus souvent rattachée aux sensations auditives que visuelles; celle-ci semble faire partie, chez Vigny, de cette sorte d'extase d'idées qu'il appelle tantôt *distraction*, tantôt *horreur de la laideur*, etc.

Vendredi 7 août.

Cobbett vient d'envoyer pour son avènement, au roi Guillaume, un libelle qui porte le calcul de la dépense du Président des États-Unis, en parallèle celle du Roi d'Angleterre. — Il se trouve que celui-ci dépense en un an autant que l'autre en quarante-cinq ans.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 697. — William Cobbett (1762-1835), publiciste infatigable, éditait un *Political Register* qui doublait ses campagnes de meetings; il allait présider un banquet organisé en faveur de la révolution de 1830.

---

9 août.

Le Duc d'Orléans est Roi des Français et les Français sont Républicains. Je le suis moi-même plus que tous, à présent que la faiblesse de Charles X et du Dauphin, qui n'ont pas su se battre, m'a dégagé de ma superstition d'attachement pour eux.

M. M... vient de Normandie. Il a vu le triste cortège du Roi. Il est malade. La Dauphine et toute sa famille n'ont ni argent ni linge. La Duchesse de Berry est entrée à Aigle dans une petite chambre où était Mme de Gontaut assise sur un matelas.

La Duchesse était vêtue en homme avec une petite redingote. Elle a dit à M. de Caumont (le duc de Caumont-La Force) :

— Allez, je vous en prie, m'acheter des mouchoirs, car je n'en ai pas.

— Madame, voulez-vous des mouchoirs de batiste ?

— Non, non, tout ce que vous pourrez trouver de moins cher !

Le général Talon, Henri de la Rochejacquelein, M. de La Salle, aide de camp du Roi, sont les seuls, près de lui, qui veuillent le suivre.

D. R. M., 15 déc. 1920, p. 697. — Pour M... s'agit-il d'Al. Mazas?

Le *Courrier français* du 7 et du 9 août donnait quelques détails sur la «marche du Roi», la duchesse de Berry en homme, l'abattement de Charles X, etc.

---

10 août.

Couronnement de Louis-Philippe Ier. Cérémonie grave. — C'est un *couronnement protestant*. — Il convient à un pouvoir qui n'a plus rien de mystique, dit *le Globe*. J'y trouve le défaut radical que le trône ne s'appuie ni sur l'appel au peuple ni sur le droit de légitimité, il est sans appui.

On ferait une bonne comédie des *chefs de parti* qui l'ont été malgré eux dans les trois premières journées.

L. R., p. 49. — *Le Globe* du 10 août, commentant la «séance du couronnement», en signalait la simplicité, mais aussi le recueillement; «nulle mysticité» dans cette royauté.

Sur l'attitude de Vigny, désormais, vis-à-vis de Louis-Philippe, cf. P. Flottes, *La pensée politique et sociale d'A. de Vigny*. Paris, 1926.

---

11 août.

On ne parle pas des officiers de la Garde qui ont fait de nobles traits de bravoure. — Un lieutenant au 6e de la Garde, ayant reçu l'ordre de faire feu, a refusé parce que la rue était pleine de femmes et d'enfants. Le colonel réitère l'ordre de faire feu et le menace de le faire arrêter, il prend un pistolet et se brûle la cervelle.

Le Motheux, capitaine au premier régiment, avait envoyé sa démission le jour des ordonnances folles de M. de Polignac. — Le soir, on se bat; il va trouver son colonel et le prie de regarder sa démission comme non avenue. — Sa compagnie est traquée à la Madeleine, dans les colonnes de l'église que l'on élève; on lui crie de se rendre, il refuse et est tué.

Ces deux exemples peuvent servir de symbole parfait pour exprimer la situation d'âme de la Garde royale. Elle a fait noblement son devoir, mais à contre-cœur. — Tant qu'une armée existera, l'obéissance

passive doit être honorée. — Mais c'est une chose déplorable qu'une armée.

L. R., p. 50. — C'est ici le point de départ le plus net de *Servitude :* une réaction d'équité, devant de tendancieuses louanges, en faveur d'autres victimes. Le Motheux, démissionnaire, semble-t-il, après le 25 juillet, est tué le 29 à Chaillot (cf. notre édition de *Servitude*, p. 277).

Vendredi 14 août.

J'ai vu d'H[oudetot].— Les officiers qui ont défendu Charles X jusqu'à la dernière extrémité sont bien reçus du roi Philippe..... D'H[oudetot] m'a dit un mot qui me fait craindre que les partisans de Louis-Philippe ne se trompent grossièrement. «*Il faut,* m'a-t-il dit, *que les troupes tirent sur une émeute, et non sur une révolution !*»

Il croit qu'il est encore possible de résister au Peuple ! Erreur grossière!

Je lui ai dit que le Roi devait se déclarer franchement conservateur au nom du peuple et par son ordre et ne pas prétendre à la légitimité, car, de ce côté, c'est le Duc de Bordeaux qui est légitime.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 697. — On ne peut hésiter, pour l'initiale d'H., entre le comte d'Hanache, «écuyer de main de la duchesse de Berry», et France d'Houdetot, qui deviendra aide de camp de Louis-Philippe, le 24 septembre, après avoir été dans les mêmes fonctions auprès du «duc d'Orléans».

[Je l'ai dit à des familiers du roi :] Le Duc d'Orléans est le premier seigneur de l'Europe, après son neveu.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 97. — Le principal familier du roi est-il France d'Houdetot ?

Samedi 21 août.

Tous les journalistes ont espéré des places; quelques-uns ont donné ou vendu leur opinion au roi Louis-Philippe Ier dans cet espoir. — Comme tous les intrigants ont *espéré* jusqu'à présent, ils ont été d'accord. Tous ceux auxquels l'espoir manquera se sépareront et la division naîtra de là.

J'ai vu Buchez hier pour un journal dont il est question. Son idée est que le Roi soit la tête et le cocher de l'Etat, que la Chambre des Pairs et le Conseil soient composés des plus savants, et la Chambre des Députés, des industriels. — C'est bien. — Il veut s'opposer aux libéraux et les détruire avec une doctrine d'*unité*. — Je l'adopte; il faut la *France-Monarque*.

La France tombera infailliblement dans la Convention, qui ne peut être qu'un état *violent* et transitoire. — Une seule chose peut la sauver, c'est le pouvoir royal fortifié des idées du peuple.

21 août.

Le 29 juillet, ne voulant pas prendre parti contre la Garde Royale où j'avais servi neuf ans, j'ai armé

huit hommes de ma maison, résolu à en empêcher l'entrée pour tous les partis. J'ai mis un moment la tête à la fenêtre; on m'a tiré trois coups de fusil dont les balles sont incrustées dans le mur au niveau de ma tête. Il ne pouvait être dans ma destinée de finir là!

En politique, je n'ai plus de cœur. Je ne suis pas fâché qu'on me l'ait ôté, il gênait ma tête. Ma tête seule jugera dorénavant et avec sévérité. Hélas!

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 698; *L. R.*, p. 49, pour le dernier paragraphe. — Les listes de nominations, à l'Intérieur et à la Justice, encombrent les quotidiens à cette date.

Le 29 juillet est le jour où a été tué le capitaine Le Motheux (voir plus haut) et il est évident que cette mort — qui aurait pu être la sienne — préoccupe Vigny. Le 22 août, commencent les revues de préparation à la grande cérémonie du 29.

---

22 août.

Du bien et du mal. — Il y a plus de mal que de bien dans le monde.

Le bien fait moins de bien que le mal ne fait de mal.

Un homme qui a 20 francs et gagne 25 francs n'acquiert que le 5e de plus. S'il perd 5 francs il perd le quart de son avoir.

Un homme qui a une maîtresse de plus y trouve moins de bonheur qu'un homme qui perd sa maîtresse n'éprouve de peine.

Un plaisir extrême fait mal; jamais un mal extrême ne fait plaisir.

C.D. — Cf. Pascal, *Pensées*, éd. Michaut, § 337 : «Le mal est aisé, il y en a une infinité; le bien est presque unique.»

«Il y a plus de biens que de maux», disait Senancour dans *Obermann* (lettre XLI) dont Vigny prendrait ici le contrepied, ou que plutôt il compléterait : «ce serait s'abuser étrangement que de compter ainsi. Un seul mal que nous ne pouvons éviter anéantit l'effet de vingt biens dont nous paraissons jouir...». Cf. aussi, comme un informateur possible de Vigny, Destutt de Tracy.

La Fortune, en jetant ses dés, n'avait pas encore amené la royauté démocratique. Nous allons voir ce que c'est.

J'ai organisé la deuxième compagnie du quatrième bataillon de la première légion de la Garde nationale, en nommant sur-le-champ mon sergent-major et le chargeant de la comptabilité; j'ai moi-même parcouru, inscrit et commandé trois rues.

L. R., p. 50. — Le suicide du prince de Condé le 26 août devait accentuer le désarroi d'un ancien Éliacin de la Légitimité.

Ces simulacres de grand service armé peuvent faire sourire : l'insécurité des temps a cependant amené la Garde nationale à se rendre singulièrement utile.

---

29 août.

Revue de la Garde nationale au Champ-de-Mars. J'ai commandé assez militairement le quatrième

bataillon de la première légion. — Le roi Louis-Philippe Ier, après avoir passé devant le front du bataillon, a arrêté son cheval, m'a ôté son chapeau et m'a dit :

— Monsieur de Vigny, je suis bien aise de vous voir et de vous voir là. Votre bataillon est très beau, dites-le à tous ces messieurs de ma part, puisque je ne peux pas le faire moi-même.

Je l'ai trouvé beau et ressemblant à Louis XIV — à peu près comme Madame de Sévigné trouvait Louis XIV le plus grand Roi du monde, après avoir dansé avec lui.

L. R., p. 51. — Une distribution de drapeaux accompagnant la revue de la Garde nationale par Louis-Philippe et La Fayette a lieu le 29. Le chef de bataillon, à la tête de chaque députation de bataillon, était présenté au roi des Français, « qui parlait de la manière la plus affectueuse à tous les corps ». Les douze légions, en quatre brigades, se déployaient à 1 heure sur les boulevards, la droite à la Madeleine. La remise des drapeaux se fit au Champ de Mars. Cette manifestation de la bourgeoisie armée donna lieu, en fin de compte, à une *Lettre du roi Louis-Philippe au général Lafayette sur la grande revue de la Garde nationale de Paris le 29 août 1830.*

Si je faisais le roman que je projette de *la Vie et la Mort d'un soldat.* Pensée. — L'obéissance passive, — le martyre d'un soldat. — Je placerais entre lui et le second personnage une actrice qui le suit partout et qui lui raconte la vie de son frère, qui a suivi une

carrière politique d'avocat, toute magnifique, et toute pleine *de trahisons et de récompenses.*

L. R., p. 51. — Première idée de *La Canne de jonc.* La présence d'une actrice dans ce «projet» permet de lui attribuer une date voisine de la première rencontre avec Mme Dorval.

Les «récompenses», à partir du 26 août, vont grand train sous forme de nominations de tout genre, non sans d'évidentes «trahisons».

Le jour où il n'y aura plus parmi les hommes ni enthousiasme, ni amour, ni adoration, ni dévouement, creusons la terre jusqu'à son centre, mettons-y cinq cent milliards de barils de poudre et qu'elle éclate en pièces comme une bombe au milieu du firmament.

L. R., p. 52. — Sorte de surenchère «nihiliste», pourrait-on dire, qui peut-être s'accroche instinctivement au souvenir de l'explosion de Vincennes, dont Vigny avait été le courageux témoin en août 1819.

Vue. — L'État, c'est la justice armée.

L'homme de guerre est le martyr des idées politiques, l'homme d'État et l'écrivain quels qu'ils soient n'en sont que les avocats.

(*Suite*).

Une pensée est élevée à son exaltation par le poète lyrique; plaidée par l'auteur dramatique, ou l'écrivain philosophique; mise en œuvre par l'homme d'État dans ses détails.

Elle est soutenue et prouvée par le sang du soldat. — Victime sociale.

C. D. — L'État, «justice armée», est une formule qui tendrait à rejoindre, en deçà des extensions théoriques et pratiques de l'État centralisé moderne, les vues du duc de Saint-Simon (*Projets de gouvernement*) et de Boulainvilliers (*État de la France*).

---

30 septembre.

Depuis le 1er août jusqu'au 27 septembre, j'ai fait *La Maréchale d'Ancre,* drame en prose. — L'idée mère est l'*abolition de la peine de mort en matière politique.*

J'ai organisé plus régulièrement les manœuvres du 4e Bataillon de la 1re Légion.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 698. — Comme on le verra plus loin, Vigny devance la discussion (le 8 octobre) d'une proposition tendant précisément à supprimer la peine de mort. En réalité, le procès des ministres de Charles X, redouté comme une sanglante vengeance, aboutira, le 22 décembre, à des peines de prison. Le 3 octobre, La Fayette passera encore, au Champ de Mars, la revue des trois premières légions de la Garde nationale, formant ensemble la première Brigade.

Cependant les ex-ministres de Charles X sont enfermés au donjon de Vincennes en attendant leur procès. Peyronnet, l'un d'eux, appartient à la famille maternelle de Vigny : son interrogatoire aura lieu le 26 octobre.

---

16 octobre.

J'ai passé la soirée chez M. de Marmier mercredi dernier avec M. de La Fayette. Il m'a vu seul à la cheminée. Il est venu me parler pendant une heure de l'embarras de la circonstance (?). Il m'a dit qu'il aurait désiré que, dès l'origine, on mît dans la Charte

l'article de l'abolition de la peine de mort, qu'il détestait les tribunaux politiques, que la mort des ministres serait un grand mal et les rendrait intéressants et martyrs, qu'il empêcherait autant qu'il serait en lui que l'on n'arrachât les coupables aux juges. Il ne le pourra pas.

Je l'ai regardé en face tout le temps qu'il a parlé, sans cligner la paupière un instant, à ma manière. C'est un homme grand et d'un aspect assez noble. Sa figure grimace quand il est intimidé, et la fixité de mes regards le déconcertait un peu et faisait qu'il cherchait ses expressions avec un peu d'embarras. Il avait un simple habit noir sans ordres, un chapeau rond à bords larges comme ceux des puritains américains, portait une cocarde tricolore, un col noir et un gilet blanc. Cet homme est un symbole de l'idée républicaine; mais il n'a que cette idée. Il n'est pas méchant. Il ne veut pas de sang.

On a fait la faute de discuter trop tard aux Chambres la peine de mort pour crime d'État. Cette exception a paru au peuple une pièce de circonstance. Il veut la mort des ministres et croit qu'on a voulu les lui soustraire. Il l'aura, cette mort, par la raison qu'il la veut.

La force publique est détruite. La révolution a fait en cela plus que de renverser une dynastie. Le peuple pourra faire ce qu'il voudra.

Dans la Terreur, un jeune homme comme Saint-Just, avec son habit bourgeois et sa ceinture rouge, commandait à des généraux, mais les soldats étaient

respectés du peuple; à présent, ils ne le sont plus et ne le seront jamais jusqu'à ce qu'une armée glorieuse et un grand général arrivent.

J'ai pris les armes dans la nuit et j'ai formé un bataillon carré et conduit trente prisonniers à la préfecture de police.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 699. — Le marquis de Marmier, plus tard duc de Marmier (1783-1845) habitait 30, rue de la Ville-l'Évêque. Gendre du duc de Choiseul-Stainville, chambellan de Napoléon en 1809, député des Vosges en 1827, il fut chargé en 1830 de porter les lettres d'avènement de Louis-Philippe aux cours de Bade, Wurtemberg, Bavière (renseignements dus à Mlle P. de Lallemand). L'aspect «américain» de La Fayette surprend à cette date.

Dès le 17 août, la Chambre avait pris en considération un projet tendant à abolir la peine de mort : Destutt de Tracy soutint sa proposition, qui fut discutée le 8 octobre. Le désir de sauver de la peine capitale les ministres de Charles X inspirait une partie de ces débats. La Fayette avait demandé l'adoption immédiate.

Un corps sérieux, indépendant des intrigues, pur des deux choses par lesquelles on pourrait l'entamer ou le corrompre : les flatteries dans le palais, les factions dans la rue : [la Garde nationale, telle qu'il la rêve].

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 69. — L'affaire dite du Palais-Royal, dans la nuit du 18 au 19 octobre, avec l'intervention de la 5e légion, donnait à réfléchir.

Le Bal de la Garde nationale a été brillant. L'opéra était bien éclairé, bien rempli. Les femmes jolies et sans mauvais goût de toilettes. Élégante bourgeoisie, peu de dignitaires décorés : peu de femmes du grand monde. — Beaucoup de beautés nouvelles.

Coll. A. Bertaut. — Il s'agit vraisemblablement, au cours de l'hiver 1830-31, d'une des fêtes qui réunissent les autorités avec les officiers de la Garde nationale.

---

12 novembre.

J'ai dîné dimanche dernier chez le Roi; la Reine et Madame, sœur du Roi, m'ont beaucoup parlé de *Cinq-Mars* et de mes ouvrages avec beaucoup de grâce. La famille est charmante de manières et les enfants de figure. Le Roi a de la dignité dans le visage comme dans les façons; sa figure tient de Louis XIV et ses façons d'un paysan parvenu.

Le 30 octobre, j'ai terminé un drame en cinq actes : *la Maréchale d'Ancre,* commencé le 2 août de cette année. J'y travaillais par bouffées et par caprices. Je l'ai fait pour Mme Dorval; je la crois la première tragédienne existante. C'est une femme de vingt-neuf ans, passionnée et spirituelle.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 699. — C'est donc à la date du 7 novembre que Vigny est reçu par Louis-Philippe, en même temps sans doute que d'autres officiers de la Garde nationale. Rien n'a paru à ce sujet dans le *Moniteur*.

Née en 1798, Mme Dorval avait en réalité 31 ans.

---

14 novembre.

Je continuerai *Eloa* ainsi :

Eloa est condamnée à animer successivement les corps de l'*Esclave* de l'antiquité, du *Serf* du moyen-âge, du *Salarié* moderne; et toujours Eloa, au moment de l'affranchissement, ne peut en jouir et meurt pour retourner dans les bras de l'immortel malheureux.

Enfin elle est *mon âme* et souffre.

Ibid., p. 700. — Ce sont, observe M. P. Flottes, des données buchéziennes, ou même saint-simoniennes, qu'eût symbolisées Eloa à cette date.

---

21 novembre.

Je commence un drame de *Madame Roland*, en attendant qu'on joue *la Maréchale d'Ancre*, et pour compléter mon idée en donnant à la fois un exemple d'assassinat juridique *par la Cour* et d'assassinat juridique *par le peuple*.

Ibid., p. 701. — C'est peut-être sous l'influence de Buchez, grand connaisseur de Robespierre et de la Terreur, que Vigny se risque en ce domaine assez nouveau.

---

26 novembre.

Éd[ouard] m'est venu voir. Il m'a donné des particularités sur sa belle-mère. — Louis XVIII avait fait un testament en sa faveur et en celle de M. Decazes.

Charles X, en le voyant, le déchira. Mme Du C[ayla] l'alla voir et lui montra un papier de Louis XVIII, qui faisait le Duc d'Orléans exécuteur de ses volontés.

Charles X fit tant qu'il l'obtint d'elle. Elle eut la faiblesse de le lui laisser; il ne le rendit pas et, au lieu de lui donner le legs de Louis XVIII, il ne lui donna, dit Éd[ouard], qu'une pension de soixante mille francs par an qu'elle vient de perdre.

Ibid. — Sur Édouard de La Grange (1796-1875), voir la préface de sa correspondance avec Vigny par A. de Luppé, et la *Correspondance*, t. I, p. 138. Il avait épousé la fille du duc de La Force.

---

4 décembre.

Bonaparte était à l'île de Sainte-Hélène : « Je veux laver mon pays — vint lui dire un jeune capitaine anglais, — du *crime de votre mort. Venez ! ma frégate est à vous !* »

Bonaparte baissa la tête et répondit : « *Il n'y a pas de rôle pour moi dans le monde; je reste.* »

Il avait raison; ce fut bien dit. Il faut sentir son rôle sur ce théâtre et résister à la Destinée quand elle veut nous forcer à en jouer un ignoble et indigne de notre personnage.

J'aime ce trait. Quelqu'un qui l'avait su de M. de Las Cases (le fils) vient de me le dire.

« Le triste destin ! » dit Miller. Ah ! que c'est bien dit ! Triste, en effet !

Ibid., p. 701. — Le *Mémorial* est muet sur ce détail. Miller, dans *Intrigue et Amour* de Schiller, est un pauvre violoncelliste qui s'afflige et s'indigne.

---

6 décembre.

Il y a autre chose pour la société que des constitutions écrites, des lois écrites, des ordonnances écrites, il y a des mœurs, des convenances qui sont la vie d'une société civilisée. Ces lois de la coutume sont bien supérieures aux autres et plus morales, en ce sens qu'elles représentent mieux le degré de perfectionnement des mœurs. Je le prouverai par le roman de *la Duchesse de Portsmouth,* où je veux peindre un homme toujours placé hors de l'influence des lois et très criminel, un autre toujours repris de justice et innocent. Le Parlement se désespère de ne pouvoir condamner le premier et absoudre le second.

Ibid., p. 701. — Sur le sujet de *la Duchesse de Portsmouth,* évoqué pour la première fois ici, voir plus loin, p. 198.

La « coutume » préférée à la « loi » : il peut y avoir du Vico là-dessous ; et du *Caleb Williams* (de Godwin) dans la situation imaginée ensuite.

---

6 décembre.

Je lis Gœthe : le théâtre.

Clavijo. — Tiré des mémoires de Beaumarchais. — Fable dont on aurait pu tirer meilleur parti. —

Beaumarchais courant en Espagne venger sa sœur que Clavijo a promis d'épouser et abandonne. — Dénouement forcé et mauvais comme presque tous les dénouements du théâtre. — Je n'en connais pas quatre irréprochables dans les plus grands maîtres.

Stella. — C'est une sorte de problème sentimental mal résolu. Deux femmes qui n'ont plus de jeunesse se partagent facilement un homme qui n'a plus d'amour; mais donnez beauté aux unes, passion à l'autre, et vous verrez si c'est possible.

Anc. Pap. Ratisbonne et *R. D. M.*, 15 déc. 1920, p. 701. — Critique ingénieuse de deux pièces de jeunesse de Gœthe; mais l'une et l'autre ont, en somme, des dénouements fournis par la vie, *Mémoires* de Beaumarchais, histoire du comte de Gleichen.

Mercredi 9 décembre.

Spontini est venu me voir, présenté par David, le célèbre sculpteur; il m'a demandé de faire un opéra avec moi.

Sainte-Beuve m'a dit qu'il adoptait des Saint-Simoniens l'idée de l'abolition de l'héritage, mais qu'il répugnait à leur religion parce qu'il sent qu'elle détruit l'individu et la spontanéité, mais il croit — et me l'a dit à part — qu'ils s'empareront de la terre et que la secte deviendra religion.

Buchez est venu aussi, l'Arius des Saint-Simonistes.

Ibid. — Spontini (1774-1851) avait accepté de diriger l'Opéra de Berlin.

La «prédication saint-simonienne», signalée sous ce nom par *le Globe* de ce mois, va grand train rue Taitbout.

Buchez avait quitté l'orthodoxie saint-simonienne. Cf. Cuvillier, *Un schisme saint-simonien : les origines de l'école buchézienne* (*Rev. du mois*, mai-juin 1920, p. 494).

---

11 décembre (*a*).

Le procès des ministres se fait à Paris. — Je commande seul le 4[e] bataillon; j'écris aux capitaines de n'obéir qu'à moi.

Les Coupables, de Gœthe. — Je les achève aujourd'hui. — C'est une jolie comédie en trois actes, sorte d'imbroglio. — Gœthe dit que la morale en est que celui qui se sent innocent jette la première pierre : je crois qu'il l'a trouvée après coup. Sœller, Alceste, Sophie et l'hôte, son père, se réunissent la nuit dans une chambre, Sœller pour voler, Sophie pour aimer, le père pour lire une lettre, Alceste pour aimer Sophie. Ils volent, aiment et lisent : explication ensuite.

Ibid., p. 702. — Assez singulier mélange de service et de lecture : au Petit Luxembourg où ils avaient été transférés de Vincennes, les anciens ministres étaient jugés, et c'est peut-être pour donner le change à son anxiété que Vigny se plonge dans le volume de la collection Ladvocat.

---

11 décembre (*b*).

Un doute m'a saisi. — Le Christ même ne fut-il pas sceptique? — Oui, il le fut et d'un doute plein d'amour et de pitié pour l'humanité, cette pitié que j'ai

personnalisée dans *Eloa.* — *Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!* C'est le doute même!

Ibid., p. 702. — Vigny prête au Christ une pitié analogue à celle des poètes dans son *Paris*, ou de l'ange apitoyé de son grand poème.

---

11 décembre (*c*).

Je hais les emplois publics; convaincu qu'il n'y a de véritable grandeur dans l'homme que lorsqu'il la puise en lui-même dans son caractère ou dans son génie, et non dans les mérites du commandement ou de l'obéissance.

Et aussi je les déteste parce qu'ils forcent à des réserves, des tons de hauteur qui sont le lot des imbéciles; et je les abhorre surtout parce qu'ils enveloppent tout homme d'un tissu délié, d'un réseau d'occupations qui ne peuvent exercer que la cent millième part de son intelligence, tandis que le reste est oisif.

Ibid. — Les raisins sont-ils trop verts? La ruée vers les emplois occupait alors des milliers de Français; l'honneur empêchait Vigny, pauvre et libéral, d'en solliciter un seul.

---

12 décembre.

Enterrement de Benjamin Constant. — Je ne l'ai vu qu'une fois l'hiver dernier, chez madame O'Reilly. — Il y fut d'une coquetterie charmante à mon égard, disant à côté de moi qu'il me regardait comme le plus grand des jeunes écrivains. — Quand je lui parlai de

l'acharnement avec lequel on poursuivait la poésie dans le côté gauche de la Chambre, il me dit que c'était affaire de bonne compagnie, que c'était crainte de paraître vouloir briser toutes les chaînes, qu'on voulait conserver les plus légères, *celles des règles littéraires*... J'engageai avec lui une sorte de petite querelle polie sur ce sujet et il se laissa battre, avec *Walstein,* très complaisamment.

C'était un homme d'un esprit supérieur. Il combattit toujours sans récompense : ce que j'estime. Mais je crois qu'il avait son but d'ambition très élevé, qu'il n'a pas atteint. — Il n'eût pas été satisfait d'être pair de France ou premier ministre; peut-être lui fallait-il une république et en être président. — La dynastie des Bourbons l'importunait, il a contribué à la renverser; et la tristesse qu'il a confessée à la tribune lui est venue de l'impuissance où il se sentait plongé de rien fonder sur les ruines qu'il nous a faites.

Il avait un assez noble profil, des formes polies et gracieuses, il était homme du monde et homme de lettres, alliance rare, assemblage exquis. — Je crois qu'il avait un cœur froid et nulle imagination.

L. R., p. 52. — C'est le dimanche 12 décembre à 11 heures qu'eurent lieu les obsèques de Benjamin Constant : le cortège partit de la rue d'Anjou-Saint-Honoré et se rendit au cimetière de l'Est, où il arriva à la nuit close.

E. Quinet, dans une lettre à sa mère du 26 février 1830, fait mention de M. O'Reilly, Irlandais, chez qui se réunissaient beaucoup des rédacteurs du *Temps*; Balzac parle de sa femme à Mme Carraud.

---

12 décembre, minuit.

J'ai lu en voiture *Goetz de Berlichingen.* — J'aime la scène du moine au premier acte. Ce jeune homme qui s'ennuie du couvent et envie l'armure du chevalier est assez primitif. — Il est beau, ce Goetz qui suit pas à pas le parjure, dans les forêts, comme un Dieu vengeur. — Mendo le bourreau.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 703. — Même remarque que pour la veille et les jours précédents. Sans doute est-ce dans la voiture de deuil qui accompagnait B. Constant que Vigny faisait sa lecture gœthienne...

---

19 décembre.

Il y a en *Devonshire* une ville nommée Penzance (Cornwall), port de mer italien pour la chaleur du climat. — J'irai vivre là plutôt que dans une petite ville ou grande ville de province en France.

Ibid. — Penzance, à 80 milles de Plymouth, est en effet l'une des plus agréables stations de la côte de Devon, tout près du Land's End anglais. La Cornouailles, adoptée par la plus récente fiction britannique (Lawrence, Hugh Walpole), a donc failli être découverte par Vigny.

---

19 décembre.

Habiles à détruire et inhabiles à fonder, voici les libéraux épouvantés de leur triomphe : Valentin de La Pelouze, chef du *Courrier français* et d'un bataillon de

ma Légion, m'a confié ce matin les mêmes tristesses que Benjamin Constant avait livrées à la tribune. A travers ses confidences perçait le désir d'être au ministère : *« J'ai été vingt-deux ans chef de division aux Finances. — J'aimerais assez* VILLÈLE *aux Finances ; c'est un homme d'affaires sans conviction.* »

Il disait du mal du petit Thiers ; le parti vainqueur s'épure, comme les royalistes en 1815. — « Il a signé les ordonnances et a disparu », disait-il. — C'est du reste un homme qui a beaucoup d'aplomb et de jugement. — Il ne sait plus où trouver des hommes d'État.

Les tumultes populaires vont commencer. — M. de Marmier, vieux étourdi, courtisan sans cervelle, est l'homme qu'il faut pour tout perdre en compromettant la Garde nationale. Il commencera la guerre civile, si on le laisse faire. Inconséquence des hommes, absurde charlatanisme ! Il se réjouissait hier de ce que les troupes de ligne étaient disposées à faire feu, et la cendre des soldats de la Garde est maudite par lui tous les jours.

— Je reste à Paris par honneur et pour ne pas avoir l'air de fuir un danger, et je vais voir lutter, sous le prétexte du jugement, des ambitieux orléanistes qui veulent conserver leurs places et des ambitieux républicains qui veulent en acquérir ; à travers tous, quelques niais payés ou enivrés.

Le mépris m'étouffera quelque jour.

Ibid. — Sur le « chef du *Courrier français* », voir plus haut, p. 105. Valentin de La Pelouze figurera, en particulier dans les journées

des 5 et 6 juin 1832, comme le commandant du 1er bataillon de la 1re légion (cf. *Moniteur* du 19), plus tard du 4e.

Les 18 et 19 décembre, la Chambre des Pairs avait à continuer le jugement des anciens ministres, Peyronnet en particulier.

Lundi 20 décembre.

Assemblée chez le maire. — Il nous révèle le complot qui avait pour but de renverser le Gouvernement et pour prétexte le procès des ministres. — J'ai remarqué, lorsqu'il a demandé à chaque capitaine les dispositions de sa compagnie, que chacun répondait d'après l'influence qu'il croyait avoir plus que d'après ses observations sur l'esprit actuel de ses hommes. — La vanité de chacun et sa confiance en soi l'emportent sur le désir du vrai.

Tout ce jour, tout ce soir, sous les armes.

Ibid., p. 704. — Le procès des ministres, avec l'agitation légitimiste d'une part et les surenchères révolutionnaires d'autre part, créait une inquiétude de mauvais aloi dans Paris.

Mardi 21 décembre.

Tout le jour à la Chambre des Députés, sous les armes. — Ma Lydia ne peut se décider à partir seule pour la campagne.

Ibid. — Le 21 décembre, le procès des ministres fait prendre à l'autorité des précautions particulières.

C'est à Bellefontaine, chez les Malézieux, que devait se réfugier la craintive Lydia.

Mercredi 22 décembre.

Je pars pour les rues. — Si, par hasard, j'y restais, je désire que MM. Brizeux, Antoni Deschamps et Émile Deschamps, sous les yeux de ma chère Lydia, examinent avec soin mes portefeuilles et impriment ce qui est digne de mémoire à leur avis et *seulement* cela : *La Maréchale d'Ancre* tout entière, telle qu'elle est, et dédiée à Mme Dorval; — les fragments de romans qui sont en portefeuille; — *Le Marchand de Venise,* — et, sous le titre de *Fragments,* les observations détachées qu'ils trouveront éparses dans mes livres de notes et les vers de mon album fermé.

— Aujourd'hui sera la crise du Gouvernement. — J'ai écrit à Londres.

Ibid. — Il est permis de sourire de la gravité de ces préparatifs éventuels du garde national : l'heure était cependant lourde d'éventuels périls intérieurs et extérieurs. L'«album fermé» a été donné plus tard, semble-t-il, à Marie Dorval.

Jeudi 23 décembre.

Ma Lydia est partie pour Bellefontaine. — J'ai passé toute la nuit sous les armes avec le bataillon. — Bivouac pittoresque! — Les gardes nationaux ont oublié le procès et se sont mis à danser.

Or, le matin, s'ils n'étaient pas venus à l'appel, la guerre civile eût commencé. Cette matinée qui a suivi la publication du jugement a été la plus critique de toutes. — La non-condamnation à mort avait

trompé l'attente des Parisiens; on leur a escamoté dix ex-ministres en les disant condamnés à mort. La colère pouvait empêcher les citoyens de prendre les armes. Alors le peuple demandant la mort aurait forcé les prisons, délivré les forçats, pillé les maisons et suivi les chefs qui le menaient à la révolte.

L'artillerie est composée de jeunes hommes de lettres, avocats, médecins, théoristes sans propriété et quelques-uns sans industrie, initiés aux secrets de la Société des Amis du peuple; ils attendaient pour tourner que l'attitude de la Garde Nationale fût décidée : si, une fois, ils eussent paru à la tête du peuple, le reste de la Garde Nationale fût demeuré, sans agir — dans cette neutralité sceptique qui est un des traits du caractère français, — tout était perdu. La guerre civile commençait.

Je pourrais faire un livre intitulé : *Histoire de la majorité neutre et sceptique.* — L'idée-mère serait que c'est une majorité grave, saine, laborieuse, qui, en tout temps, a sauvé la nation et l'a poussée au progrès. Elle ne se passionne pour aucun homme, pour aucune forme de gouvernement, mais pour les idées justes. Le *Bon sens* est, pour ainsi dire, son âme. C'est elle qui abandonna Bonaparte et l'armée à Waterloo. Aujourd'hui la *majorité neutre* vient d'arrêter des *meurtriers* par horreur du meurtre.

Ibid. — Bellefontaine près Senlis est la résidence des Malézieux.

L'École polytechnique s'était montrée particulièrement héroïque pendant les Trois Journées, et Vigny, qui a failli entrer dans cette arme, aura toujours pour les artilleurs une dilection particulière.

C'est évidemment le mélange social que Vigny a pu voir dans la Garde nationale qui lui a permis d'avoir des vues justes sur la partie saine du peuple parisien, et pas seulement de la paysannerie française comme dans *Cinq-Mars.*

Vendredi 24 décembre.

Le Globe avoue que les principes révolutionnaires (qu'il veut faire exécuter) conduiraient dans peu à un précipice sans fond.

La Chambre des pairs est une aristocratie « bâtarde »; il faut la rendre élective, inamovible et non héréditaire. Un Montmorency représentait ce que représente un lord; l'aristocratie féodale et territoriale, c'était bien. Mais que représente M. Lainé? un homme de talent apportant à la Chambre l'influence de ses lumières? Bien! Mais que représenterait son fils? Rien, si ce n'est la mémoire de son père; elle est mieux dans ses œuvres et sa biographie, et le fils tiendrait la place d'une influence.

A minuit.

La Révolution continue son cours. Elle avait essayé un mouvement; la Garde Nationale l'a empêché; le parti va essayer de la désunir. Lorsqu'il y aura réussi commencera la guerre civile.

Ibid., p. 705 et 706, avec *payé* corrigé en *essayé.* — Suite des vues déjà amorcées sur la réforme de la Pairie.

On doit à M. Pierre Flottes (*Pensée politique*, p. 99) une recti-

fication judicieuse du texte relatif à Lainé. Cormenin en particulier (*Trois Lettres sur la Charte et la Pairie*) examinait les conditions faites à la Chambre des Pairs.

---

27 décembre.

Il y a grande difficulté à combiner passablement les cinq actes d'une tragédie. Mais je vois tant de sots s'en tirer que cela me confondrait, si je n'étais venu à penser un jour que ce ne sont autre chose que des gens qui résolvent un problème d'algèbre plus ou moins nettement; or combien d'algébristes sont des sots fieffés!

Ibid., p. 706.

Situation. — De toutes les déceptions de la vie la plus comique serait celle de la mort. Par exemple je suppose qu'un homme se soit bien exalté la tête dans l'intention de faire une belle mort et de dire de belles paroles en tombant, mais la chose tourne autrement. Il reçoit une blessure ridicule près de l'œil qui le fait pleurer comme un veau et son dernier mot est :

— Cataplasme.

Cela serait de quoi faire rire amèrement dans un roman. Joignez-y la désolation de sa maîtresse forcée d'en rire elle-même.

C. D. — Est-ce à la suite du jugement du 22 décembre, relatif aux ministres de Charles X que Vigny imagine cette déception à rebours?

---

28 décembre.

Droit divin : principe. *Aristocratie* : corollaire. Enfantés par l'esprit d'orgueil. *Souveraineté du peuple* : principe. *Démocratie* : corollaire. Enfantés par l'esprit d'envie.

Voilà donc les dieux de la société humaine entre lesquels elle flotte depuis qu'elle s'est formée! Elle nage entre deux vices et entre deux absurdités. Qui osera dire à un enfant : « Choisis! »

Si quelque chose a empêché la société de périr dans ses continuels naufrages, c'est la souveraineté des plus intelligents de chaque époque. Ces rois, élus *d'eux-mêmes*, ont renoué ses liens le mieux possible avec des fictions habiles, car, avec quoi existerait un état factice, sinon avec des fictions?

L'équipage d'un vaisseau et son obéissance à un seul est un miracle de l'esprit social.

La Garde nationale est le scepticisme armé.

Le monde a la démarche d'un sot, il s'avance en se balançant mollement entre deux absurdités : le droit divin et la souveraineté du peuple.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 706; et *L. R.*, p. 53. — Le « vaisseau » social reparaîtra dans *Chatterton* avec un autre équipage que cet état-major qui est intelligent, sans plus. On songe à la *Théorie de la démarche*, élaborée par Balzac, pour le dandinement entre absurdités extrêmes.

Caractères et destinées. — Marat — se pousse au pouvoir, au sang, pour se sauver.

Rousseau — lutte pour avoir six cents francs et sa servante.

Byron — parce que sa nourrice l'avait laissé tomber et blessé au pied.

Mirabeau — criblé de dettes.

Bonaparte — ayant ses frères à nourrir.

Ceci n'est autre chose qu'une théorie que j'ai faite à mon usage, résultat d'une analyse profonde de la pensée et des formes sous lesquelles elle se manifeste : en m'enfonçant dans cette étude où je me plais, le doute m'accompagne à chaque pas et je présente ces considérations, non pour poser des principes, mais pour expliquer les miens et faire comprendre quelles idées me décidèrent à imprimer à mes ouvrages la forme que je leur ai donnée.

C. D. — Première énumération, sous la plume de Vigny, de personnages à qui la Révolution de 1830 allait conférer une nouvelle actualité, *Stello* et *Servitude et Grandeur* une valeur littéraire.

Il est dit que jamais je ne verrai une assemblée d'hommes quelconque sans me sentir battre le cœur d'une sourde colère contre eux, à la vue de l'assurance de leur médiocrité, de la suffisance et de la puérilité de leurs décisions, de l'aveuglement complet de leur conduite.

L. R., p. 53. — Cf. Nietzsche, *Volonté de Puissance*, § 325 : «Les collectivités ont été inventées pour faire des choses que l'individu n'a pas le courage de faire.»

Le peuple, il faut l'avouer, n'aime en France ni la musique ni la poésie. Ce n'est pas que la classe moyenne soit plus harmonieuse : elle chante aussi faux et ne sent pas la poésie; mais elle reçoit, surtout à Paris, une sorte d'éducation de vaudeville qui suffit à la dose de mélodie et d'esprit qu'elle est en état de comprendre. Elle aime passionnément l'injure, mais l'injure sournoise, dérobée sous le calembour.

C. D. — La tournure de petite bourgeoisie que prend en effet la moyenne française après 1830 justifierait le vers de Voltaire :

> Les Français sont malins et sont grands chansonniers.
>
> (*Au roi de la Chine.*)

Le Romantisme en général est bien d'accord, et Lamartine en particulier sympathise avec son ami.

Oh! fuir! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille!

L. R., p. 54.

J'ai longtemps cherché quelle secrète antipathie m'éloignait d'écrire pour le théâtre, antipathie étrange en moi dont le principal instinct ou talent est la com-

position dramatique. En analysant l'art théâtral je l'ai trouvé. C'est qu'il y a dans cet art une partie qui reste toujours flottante, celle du *jeu* qui appartient à l'acteur, et ce qu'on appelle le *jeu* n'est rien moins que l'expression des sentiments, le dessin des tableaux et celui des scènes, c'est-à-dire trois des sources d'émotion.

C. D. — Vigny ne se donne-t-il pas bien du mal pour expliquer sa faible vocation dramatique — compatible d'ailleurs avec une conception animée et pathétique de la vie?

Les Français ont de l'imagination dans l'action et rarement dans la méditation solitaire.

L. R., p. 53.

---

31 décembre 1830.

Symbole à ajouter au *Livre des Symboles et Paraboles.*

L'humanité se leva une fois et dit : «Où suis-je? pourquoi me faites-vous travailler?»

On lui fit une réponse — elle se mit à l'ouvrage. Tout en travaillant elle examina la réponse et la rejeta.

Elle se leva encore.

Moïse répondit :...

Elle se remit au travail encore...

Platon dit ceci...

En voilà pour six siècles.
Jésus dit :...
En voilà pour le moyen âge.
Elle se leva encore à présent. Qui répondra?

C. D. — Sur le *Livre* projeté des *Symboles et Paraboles*, cf. plus haut, p. 7 ss.

Le genre humain interrogeant le Créateur : Ballanche, dans la *Vision d'Hébal, épisode de la Ville des Expiations*, développera cette situation. Mais elle est, peut-on dire, congénitale chez Vigny, qui écrivait à Hugo le 24 octobre 1823, à propos d'un deuil : «On se révolte alors et l'on est tenté de s'écrier : « Vous n'avez pas le droit de me faire tant de mal! »

1831.

Il y a certainement, dans la suite des «carnets» de cette année, une des lacunes les plus regrettables : ni pour les premières occasions qui s'offrirent au poète d'apprécier le talent de Mme Dorval, ni pour les nuances d'intérêt ou d'hostilité par lesquelles passe Vigny en face du régime de Juillet, nous ne sommes tenus au courant d'hésitations, de décisions, de repentirs qui font partie de sa vie la plus profonde. Rappelons donc que la lutte des partis, une fois installé le régime de Juillet, le laisse de plus en plus sceptique. Le 10 février, à titre de commandant dans la Garde nationale, Vigny est reçu aux Tuileries et ne se sent pas conquis par le roi-citoyen; en avril, le procès Cavaignac lui ferait admettre un régime «fortifié par les idées du

peuple» et il admettrait une République. C'est la grossièreté croissante de la vie publique, l'évocation *sans-culotte* de la grande Révolution qui déterminent chez lui haut-le-cœur et recul. De cette vulgarité, le théâtre témoigne à l'excès : le 20 avril, Vigny ne joint pas sa signature à celles des auteurs dramatiques protestant contre les bruits de rétablissement de la censure. «La solitude est sainte» : il veut dire l'isolement de l'écrivain à l'égard de la politique, mais nullement (comme on le dira) la tour d'ivoire d'un contempteur des hommes.

Mme Dorval entre dans sa vie, et la passion du poète pour la vive actrice s'accroît de son désarroi d'esprit; désormais une partie des efforts de Vigny — encore respectueux quelque temps — ont pour objets le passage de la «tragédienne» à des scènes moins populaires que les théâtres du boulevard, et aussi son éducation artistique. En attendant, il lui faut, dans des théâtres comme l'Ambigu et la Porte-Saint-Martin, subir des promiscuités que l'heure présente, avec ses *bousingots* triomphants, rend assez pénibles : l'*Antony* de Dumas est sur les confins des deux mondes, et les services que Vigny, dans ce dernier théâtre, au début de mai, rend à l'auteur aussi bien qu'à l'interprète de Mme d'Hervey, préparent la scène de l'Odéon (où *La Maréchale d'Ancre*, avec Mme Georges, est donnée en juin) à accepter à son tour d'autres formes et d'autres acteurs.

Une collaboration à *l'Avenir* de Montalembert s'arrête avant la disparition de ce périodique. Mais la fondation, ou plutôt la transformation de la *Revue des Deux Mondes* le 1er février compense cette sorte de carence.

Ses projets restent assez précis : sur la couverture de papier de *La Maréchale d'Ancre* (mise en vente le 23 juillet) et à la fin de la liste de ses «œuvres complètes», est annoncé

sous presse «un nouveau roman historique, 2 vol. in-8°». La déchéance de la noblesse semble se maintenir au premier plan de ses préoccupations : l'installation de la bourgeoisie au pouvoir accentue sa déploration d'un déclassement décisif, et *Stello* peut naître.

On peut croire qu'il ne perd pas de vue sa propre préparation au théâtre — demeurée médiocre dans sa première jeunesse, et contrariée par ses propres répugnances : le *Faust* de Marlowe (qu'il confronte avec celui de Gœthe), le *Théâtre* de celui-ci dans la récente édition Ladvocat, font certainement partie de cette passagère initiation. Est-ce dès leur publication, le 4 avril 1831, ou seulement plus tard, qu'il prend connaissance des *Études historiques* de Chateaubriand? Il lit probablement la *Vision d'Hébal* de Ballanche, et, à tout le cas qu'il fait du philosophe lyonnais (19 janvier) comparé à d'anciens compagnons d'armes du Romantisme, on peut prévoir le bien qu'il dira plus tard de l'auteur de tant d'essais apocalyptiques.

Il va de soi que *Notre-Dame-de-Paris,* le *Napoléon* de Dumas, les primeurs données dans la *Revue de Paris* par l'équipe féconde des conteurs, ne sauraient laisser indifférent l'associé de la veille. Mais ses nouveaux amis, comme Brizeux ou Barbier, Berlioz, Michel Chevalier, tendent à remplacer dans son intimité des mercredis les anciens associés du Romantisme, Antoni Deschamps excepté.

1er janvier.

La majorité sceptique est en garde contre les partis et leurs faux enthousiasmes, mais elle ne les attaque pas, elle ne se lève et ne s'indigne que lorsqu'elle est

attaquée gravement. Elle frappe, ensuite se repose jusqu'à ce qu'on recommence à l'attaquer.

Mes amis du faubourg Saint-Germain ont été attendre le résultat des évènements dans leurs terres. A présent que le procès des ministres n'a pas causé la révolution qu'ils attendaient, ils m'écrivent et se rapprochent de moi. Ils me demandent s'ils peuvent revenir habiter Paris. Ils m'auraient accablé de calomnies, si Louis-Philippe eût été renversé et que la Garde nationale eût été divisée par la guerre civile et se fût battue contre elle-même. Ils auraient dit : « Il est tué ! Tant pis pour lui ! Il a donné dans la Révolution ! » — A présent, ils pensent que le Roi est affermi et se rapprochent. — Camille d'Orglandes m'écrit le même jour que la duchesse de Maillé me prie de l'aller voir.

Les habitudes de faiblesse ont abâtardi la noblesse ancienne dans bien des familles. Au lieu d'émigrer, il fallait se mêler à la nation comme quelques-uns de nous viennent de le faire.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 706. — Sur cette « majorité sceptique », sur laquelle se reposera de plus en plus Vigny du soin de continuer la civilisation moyenne, voir pages 133 et 203.

Sur Camille d'Orglandes et la duchesse de Maillé, voir notre édition de la *Correspondance*, t. II (à paraître), et A. de Luppé, dans le *Correspondant* du 25 décembre 1923.

---

2 janvier.

La Fayette a vu avec étonnement l'indifférence avec laquelle on avait reçu sa démission ; il n'était plus

temps. La liberté est la seule doctrine qui lui convienne; il ne peut être quelque chose que dans l'opposition et par elle, embarrassé lorsqu'il est d'accord avec les pouvoirs constitués.

Il a vu une opposition républicaine se former sans lui, il s'est hâté de s'y jeter.

Les deux partis se dessinent plus fortement : la révolution de 1688, à sa tête le Roi; la révolution de 1791, à sa tête La Fayette.

Les Écoles sont républicaines, et le peuple napoléoniste.

Ibid., p. 707. — La Fayette a donné, le 25 décembre 1830, sa démission et a été remplacé le 28 par le comte Lobau : c'est le 2 janvier que Louis-Philippe haranguait celui-ci à la tête de son état-major, sans même faire allusion au prédécesseur. La Fayette, le 1er janvier, prend congé de ses «chers frères d'armes» dans une lettre qui complète son discours à la Chambre des Députés.

L'École Polytechnique et l'École de Médecine sont turbulentes. Barthe, ministre de l'Instruction publique, rappelle l'ordonnance du 5 juillet 1820 interdisant les «associations» de tout genre.

---

5 janvier.

J'ai revu le *Tartuffe* pour la dixième fois, je crois. Le moraliste est ce qui domine dans Molière : les observations, portraits, maximes, sont le fond des tirades, trop longues parfois et déplacées selon la vérité, mais, à la fin, on s'aperçoit que ces longs passages forment un tissu d'idées, un ensemble très

compact qui laisse dans la mémoire la *moralité*, l'*idée-mère* qu'il a voulu y jeter.

Ibid. — *Tartuffe* est donné, au Théâtre-Français, le 5 janvier.

---

6 janvier.

Anatole de Montesquiou, chevalier d'honneur de la Reine, vient de me parler du jour où l'on a été à Neuilly offrir la couronne au Duc d'Orléans. — Montesquiou était près de la Duchesse; il la trouva toute en larmes. «C'est, lui dit-elle, la seconde fois qu'on vient de Paris et il s'est sauvé; courez après lui, je vous en supplie, et ramenez-le; on le croit au Raincy.» — Montesquiou se jette sur un cheval, part au galop, arrive au Raincy et trouve le Duc d'Orléans en calèche prêt à se sauver plus loin encore. — Il l'arrête : «Ce n'est pas de cela qu'il s'agit! Mme la Duchesse veut vous parler; venez, monseigneur! sauvez-nous de l'anarchie! Ils ne veulent pas de M. le Duc de Bordeaux; ils vous veulent! Sauvez-nous de la République!» Et, en passant devant Saint-Denis : «Voyez l'ombre de Louis XVIII, qui vous supplie de sauver la maison de Bourbon!»

La Duchesse décida son mari à accepter.

Anatole a ajouté qu'il savait tout nouvellement des chefs du parti révolutionnaire que si le Duc de Bordeaux se fût présenté, on l'eût reconduit à ses parents, avec un sauf-conduit, avec de grands honneurs et une

voiture à six chevaux, mais qu'on l'eût refusé pour Roi.

M[me] de Gontaut avait offert de l'amener avec un général déguisé; elle, en blanchisseuse, l'aurait conduit de Saint-Cloud au Palais-Royal. Le Duc d'Orléans l'y attendait; la famille d'Orléans s'en réjouissait.

La Duchesse de Berry l'a d'abord voulu, puis a refusé, puis l'a voulu; il n'était plus temps.

Ibid. — Détails qui certainement ajoutent à l'impression de mauvaise humeur et d'hostile détachement de Vigny à l'égard de la branche cadette.

---

7 janvier.

Plus je vais, plus je méprise la popularité et ceux qui la recherchent. Une seule est digne d'être ambitionnée, c'est la popularité parmi l'aristocratie de l'intelligence, je la nommerais volontiers l'*Electivité.*

J'ai entendu des gens de la rue se disputer sur l'homme qui passait : « C'est le général *Lafayette,* disait l'un; — non, Lafitte, disait l'autre, c'est le général *Lafitte!* » Quelle gloire que cette confusion!

Ibid., p. 709. — Semblable confusion semble s'être produite dès le 7 août, quand la Chambre des députés se rendit « trois par trois » au Palais-Royal, en tête Laffitte, appuyé sur Dupin aîné et Benjamin Dellessert.

---

8 janvier.

Il n'y a que les malheureux qui se battent bien, ceux à qui la misère de la guerre est plus douce que la misère de la paix.

Il faut se connaître et méditer longtemps sur sa spécialité avant d'écrire. Ce que je suis partout (je crois), c'est *moraliste* et *dramatique* de forme, parce que j'ai l'œil pénétrant, sûr et enfoncé sous un grand front.

Ibid. — La phrénologie est-elle en cause, dans ce dernier témoignage un peu puéril? Elle est assez à la mode à ce moment.

---

10 janvier.

Ce que les femmes aiment, c'est qu'on les aime. Voilà pourquoi tous les poètes et les écrivains les plus froids se sont évertués à faire les passionnés : *René, Lara,* etc. Il y en a un qui a été franc et s'est avoué froid et insouciant; il a confessé ses amours d'homme de lettres, nés dans le cerveau seulement, — et les femmes l'ont pris en haine pour cela; c'est Benjamin Constant, et *Adolphe* est son caractère.

Ibid. — *Adolphe* n'a pas toujours nui à la réputation de son auteur auprès d'un public féminin. Mais cf. Nietzsche, *Par delà...* § 115 : « Quand l'amour ou la haine ne sont pas de la partie, la femme joue médiocrement. »

---

11 janvier.

Napoléon de Dumas. — Mauvais ouvrage, mauvaise action !

La *Révolution de 1830*, journal du soir, dit aux ministres que leur conduite leur va bien mal, à eux qui étaient *carbonari* sous les Bourbons.

Ibid. — *Napoléon Bonaparte, ou Trente Ans de l'Histoire de France*, drame en six actes et en prose, est donné à l'Odéon le 11 janvier. Le détail technique le plus singulier de cette rhapsodie est le rôle de l'Espion qui, du siège de Gênes à la mort de l'Empereur, trouve moyen d'être là — comme plus tard le capitaine Renaud de *La Canne de Jonc*.

---

12 janvier.

En lisant Marlowe, poète anglais contemporain de Shakspeare, en 1616, je trouve une pièce intitulée : *Doctor Faustus*, jouée en 1590. Gœthe l'a traduite et imitée presque en entier et son *Faust* est regardé comme une création originale.

Marlowe a fait aussi *Le Juif de Malte* qui a donné à Shakspeare l'idée de *Shylock*.

Ibid. — La dépendance possible de Gœthe à l'égard de Marlowe devait faire l'objet de discussions méthodiques, en particulier en 1932. Quant au «thème» du *Juif de Malte*, pièce des environs de 1590, il s'apparente à de nombreux récits et contes orientaux.

---

13 janvier.

Je conçois que Montesquieu ait écrit cette fadeur du *Temple de Gnide*, las de *L'Esprit des lois*, quand je

viens de lire les sophismes et les arguments des journaux.

Ibid., p. 710.

---

15 janvier.

C'est par colère contre le Roi que Dumas a jeté dans *Napoléon Bonaparte* des mots durs sur les Bourbons. « On a été ingrat envers moi, » dit-il. Il s'est jeté presque seul dans Soissons pour prendre les poudres dans les trois journées de juillet. — Je lui ai reproché d'accabler des vaincus.

Ibid. — Sur Dumas à Soissons, cf. le *Moniteur* des 9 août et 2 septembre. Le *Courrier français* du 2 août avait annoncé qu'Al. Dumas « avait contraint les autorités de Soissons à se soumettre ».
Dumas, dans l'édition de sa pièce, se défend d'avoir « voulu jeter du ridicule sur Louis XVIII ».

Que de poètes ne sont que plagiaires! Il est triste d'en trouver d'illustres qui l'ont été souvent, trop souvent.

Gœthe a pris l'idée de *Faust* dans Marlowe et Walter Scott a pris à Gœthe (dans *Egmont*), la scène ravissante où Amy reçoit Leicester vêtu en grand seigneur.

Ibid. — Un peu trop cabré sur la question des « emprunts », Vigny se rend mal compte de l'« innutrition » pratiquée, le plus

souvent à leur insu, par de grands poètes et par lui-même. Il est d'ailleurs intéressant de lui voir soulever pour Gœthe un problème qui devait être repris en 1932.

---

17 janvier.

Je viens d'apprendre que j'ai été dénoncé chez le ministre de l'Intérieur comme carliste. — Quelques jours avant, comme républicain, au Palais-Royal. — Voilà à quoi sert le dévouement dans les temps de Révolution! J'ai fait abnégation de mes goûts de solitude et de repos. J'ai exposé ma vie, sacrifié mon temps, altéré ma santé pour établir un peu d'ordre au milieu d'une anarchie sans limites et sans fond. — La Garde nationale n'étant pas ce qu'elle devrait être, un *corps impartial,* je me suis trouvé soutenir le gouvernement et ses fautes. — Sans état, sans propriétés, pourquoi ai-je voulu soutenir la propriété qu'attaque l'industrie de toutes parts? — Parce que l'attaque a été faite avec violence et que je hais cette violence qui met la force physique au-dessus de la force spirituelle. Mais que sa forme soit la persuasion et je la favoriserai!

Ibid. — Comment Vigny n'aurait-il pas semblé suspect de tendances légitimistes à cette date? Sur la lutte entre la propriété foncière et l'« industrie », voir en particulier *Le Gentilhomme campagnard* de Charles de Bernard.

---

19 janvier.

Léon de Wailly, Antoni Deschamps, Dubois (du *Globe*), Buchez, Émile Deschamps, sont de ces hommes nombreux en France qui, pareils à Rivarol, dispersent leur esprit dans la journalière conversation et se fondent ainsi, comme le Rhin dans les sables.

Ils ont, comme tout Français, une imagination qui n'existe pas et n'a pas de corps par elle-même, si elle n'est mue par les accidents d'une vive contestation ou d'une émulation soudaine.

Les hommes méditatifs du moment sont rares. Cousin et Villemain ont besoin de leurs cours pour avoir du mouvement. — Brizeux a besoin de critique et est habile quand il a un corps à disséquer et analyser. — Victor Hugo prend partout et ne pense qu'à la forme. — Je ne vois que Lamartine qui n'ait besoin que de lui-même, et Ballanche, et peut-être moi, par haine de ce qu'ont fait les autres et par besoin de chercher en moi, dans mes entrailles, la source de mes inspirations; par coutume de m'analyser moi-même.

Ô François premier, François premier, toi seul as compris les Français lorsque tu pris la Salamandre pour symbole! — *François, vrai Français!* tu vivais dans le feu! Le feu est notre seul élément!

Ibid. — Dur pour des contemporains de mérites divers, assez juste en somme pour l'originalité relative de la plupart.

Ballanche prépare sa singulière *Vision d'Hébal.*

Cousin et Villemain, avec Guizot, avaient représenté le libéralisme intellectuel rapproché de la politique pour les étudiants.

L'idée qui laisse au tempérament français le privilège de ne se développer que dans le combat se retrouvait dans *Paris :*

Salamandre partout, Enfer, Éden du monde !

Janvier.

Ce qui m'a fait le plus de tort dans ma vie, ç'a été d'avoir les cheveux blonds et la taille mince.

Pour en imposer au vulgaire, dans une réputation littéraire, il faut être d'une saleté repoussante et avoir une figure de cuistre, laide, repoussante et grimacière, un parler lourd et pédantesque; pour les réputations militaires, une haute stature, une figure noire et barbue.

J'ai vu un général, passant la revue du 55e de ligne, où j'étais capitaine, s'arrêter et dire au colonel : « Voilà un capitaine élu sans doute par faveur ! » C'était par ancienneté après neuf ans de lieutenance. — « Vous avez de trop bonnes manières, mon ami, me dit Fontanges; j'ai eu peine à lui persuader que vous fussiez un excellent officier. »

J'ai connu de même un pair de France qui avait trouvé quelque profondeur de vues dans *Cinq-Mars* et mes poèmes, et désirait me connaître. Il fut stupéfait quand il me vit riant avec Delphine Gay et, de ce moment, me parut moins empressé; puériles imaginations des hommes !

Ibid. — Vigny ne s'excuse-t-il pas sur des détails extérieurs de médiocres aptitudes militaires? Son *flirt* avec Delphine Gay, en 1822, coïncidait d'autre part avec un certain désenchantement.

J'ai lu l'*Egmont* de Gœthe. — Mauvais dénouement décousu et fait pour l'Opéra; Ferdinand est trop allemand dans son amitié et hors du sujet. — Claire finit mal; elle n'a qu'une scène charmante au troisième acte. Brackenbourg est une esquisse charmante dont Walter Scott a fait le portrait dans Tressilian de *Kenilworth*. — Albe est bien. — Silencieux, laconique. — Un beau dénouement est une rare chose et, quand il est beau, on s'aperçoit que c'est par une combinaison d'effets assez méprisable. — Jeu de marionnettes que le théâtre! pas assez de place pour le développement des caractères et la philosophie!

Anc. Pap. Ratisbonne, et *R. D. M.*, 15 déc. 1920, p. 711.
Vigny, qui peut lire *Egmont* dans la traduction A. Stapfer, ou plutôt dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers* de Ladvocat, est surtout mécontent du dénouement un peu mélodramatique de la pièce.

Si vous aviez la force de comprimer le sentiment violent de colère ou de crainte qui vous emporte comme un ballon fait sa nacelle; si vous le comprimiez et l'étouffiez sur-le-champ par la pensée, qui examinerait attentivement la situation où vous êtes et, réflé-

chissant dessus, ferait taire le sang qui vous enivre le cœur et le cerveau; si vous aviez cette force, vous ne seriez jamais criminel!

Une faiblesse criminelle est une sorte d'ivresse, son habitude est donc pareille à l'ivrognerie!

Ibid. — Cf. Nietzsche, *Aurore*, tr. H. Albert, § 83 : « Une goutte de sang de plus ou de moins dans le cerveau..., etc. »

---

26 janvier.

Montrez-moi un principe juste en un homme juste, et je l'adorerai. Je serai de son parti. — Mais principes humains et hommes sont faux.

Ibid., p. 712.

---

10 février.

[Dîné chez le roi, qui cause longtemps avec moi.] Le rosaire de l'intrigue..., les litanies de la corruption... En perdant tous leurs droits, ces princes dissimulés gardaient le plus redoutable : le droit au mépris de leur nation.

Écrit plus tard; P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 101. — Le poète apprécie l'intelligence déliée et matoise du roi, mais s'indigne ce jour-là et pour toujours de son esprit tortueux et corrupteur. « Louis-Philippe énumère les trahisons fructueuses qu'il a préparées », etc. Vigny, prononçant le mot de *dynasties décennales*, laisse inachevée la réplique du roi : « Espérons que... »

Auprès du roi, Vigny s'informe ce jour-là de Robespierre. Le *Moniteur* ne dit rien de cette réception; mais c'est à cette date qu'il dément officiellement le maintien des fleurs-de-lys sur les drapeaux de l'armée.

Février.

[Visite d'un vieux parent qui s'étonne de le voir, dans les rangs de la Garde nationale, mêlé aux boutiquiers.] Quand tout craquait sous nos pieds, mieux valait construire à la hâte une royauté bâtarde que de laisser crouler la nation en ruines, pareilles à celles de la Terreur.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 109.

Je vis accourir une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants au milieu desquels se débattait pour passer un homme au chapeau gris, à l'habit brun, au large parapluie sous le bras, qui donnait de tous côtés des poignées de main un peu hasardées, tombant sur qui elles pouvaient atteindre; servant même quelquefois de rempart, de bouclier et de repoussoir, car il arriva au grand escalier en mauvais état, son gilet déboutonné, ses manchettes arrachées et son chapeau défoncé par les saluts qu'il avait voulu donner du fond de cette cohue où il se trouvait noyé, c'était : le roi.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 101. — Comme pour la citation des *Mémoires* donnée p. 9, il nous a semblé que ce passage, rédigé

plus tard, demeure lié à une impression immédiate et actuelle. La popularité que Louis-Philippe encourage de son mieux à cette époque est confirmée en particulier par Cuvillier-Fleury, précepteur des princes.

Antoni Deschamps pourra adresser à Vigny, dès ce temps, sa belle invocation : « Toi qui jamais ne mis de cocarde à ta Muse ! »

L'humanité a les mêmes droits sur elle-même qu'un homme sur son corps pour le guérir. Si l'on préfère la vie à la mort on doit préférer la civilisation à la barbarie. Nulle peuplade dorénavant n'aura le droit de rester barbare à côté des nations civilisées. L'Islamisme est le culte le plus immobile et le plus obstiné, il faut bien que les peuples qui le professent périssent s'ils ne changent de culte. — Les générations présentes sont à plaindre et leur guerre semble juste. Mais les générations futures seront à féliciter et leur paix sera heureuse ; ils honoreront la bravoure de leurs pères précisément comme les Anglais honorent celle des Saxons tout en vivant dans la civilisation normande.

Anc. Pap. Ratisbonne. — La prise d'Alger et ses suites sont en cause. Quelques traces d'influence maistrienne (au sujet des races inférieures et « coupables ») sont en lutte avec une conception plus encourageante et qui annonce le thème de *La Sauvage.*

---

20 août.

Victor Hugo vient de faire dans *Marion de Lorme* un excellent ouvrage de style.

Le public ne voit pas que c'est dans le style qu'est uniquement son beau talent.

Personne n'a jamais eu autant de forme et moins de fond et il n'a pas une idée qui lui soit propre, pas une conviction, pas une observation sur la vie, ou une rêverie au delà des temps, mais il manie les mots avec un art admirable ; il y a beaucoup d'hommes qui ont vécu par là : cela lui arrivera.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 690. — Il semble qu'il faille placer cette dure critique à la date de représentation, non de lecture, puisque *le public* est en cause. « Vient de faire » est peu exact à propos d'une pièce écrite en juin 1829. Mais à la Porte Saint-Martin, le 11 août 1831, avec Mme Dorval, Gobert et Bocage, la pièce eut grand succès et tint l'affiche vingt-quatre soirs de suite.

---

23 décembre.

Naître sans fortune est le plus grand des maux. On ne s'en tire jamais dans cette société basée sur l'or.

Je suis le dernier fils d'une famille très riche. — Mon père, ruiné par la Révolution, consacre le reste de son bien à mon éducation. Bon vieillard à cheveux blancs, spirituel, instruit, blessé, mutilé par la guerre de Sept Ans, et gai et plein de grâces, de manières. — On m'élève bien. On développe le sentiment des arts que j'avais apporté au monde. — J'eus, pendant tout le temps de l'Empire, le cœur ému, en voyant l'Empereur, du désir d'aller à l'armée. Mais il faut avoir l'âge; d'ailleurs le grand homme est détesté; on

éloigne de lui mes idées, autant qu'il se peut. — Vient la Restauration. — Je m'arme à seize ans de deux pistolets, et je vais, une cocarde blanche au chapeau, m'unir à tous les royalistes qui s'annonçaient faiblement. — J'entre dans les compagnies rouges à mes frais. — Un cheval me casse la jambe. Boitant et à peine guéri, je suis la déroute de Louis XVIII à Béthune, toujours à l'arrière-garde et en face des lanciers de Bonaparte. — En 1815 dans la Garde Royale, après des mois dans la ligne. J'attends neuf ans que l'ancienneté me fasse capitaine. — J'étais indépendant d'esprit et de parole, j'étais sans fortune et poète, triple titre à la défaveur. — Je me marie après quatorze ans de services, et ennuyé du plat service de paix. — On vient de faire sans moi une révolution dont les principes sont bien confus. — Sceptique et désintéressé, je regarde et j'attends, dévoué seulement au pays dorénavant.

L. R., p. 55. — Les illusions rétrospectives du poète se donnent d'autant plus libre cours que le «veau d'or» semble s'installer dans le nouveau régime : un résumé de sa vie se teinte de quelque rancœur; si la caractéristique de son père est exacte, sa «ruine» est assez relative.

«Quatorze ans de services», en tout cas, est d'une arithmétique inexacte.

Les dernières phrases signifient-elles aussi, à cette date qui voisine avec des manifestations en faveur de la duchesse de Berry, que Vigny continue à bouder la Légitimité ?

31 décembre, minuit.

L'année est écoulée. Je rends grâces au ciel qui a fait qu'elle se soit passée comme les autres, sans que rien ait altéré l'indépendance de mon caractère et le sauvage bonheur de ma vie.

Je n'ai fait de mal à personne. Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience ni contre aucun être vivant; cette année a été inoffensive comme les autres années de ma vie.

Feuillet de carnet, chez le libraire Rahir, en 1931; *L. R.*, p. 56.

Il est caractéristique de trouver dans Balzac, *Un grand homme de province à Paris* (éd. Conard, p. 202), le même examen de conscience pratiqué par Daniel d'Arthez : «Je n'ai pas jugé les œuvres d'autrui, je n'ai causé d'affliction à personne... j'ai dédaigné les faciles triomphes», etc. C'est d'ailleurs le «Neminem tristem fecit» des épicuriens authentiques : mais il y faut du stoïcisme.

1832.

On sait par quelle alerte passa la France, dix-huit mois après ses «Trois glorieuses» : le choléra, déchaîné dans la capitale et dans une partie des provinces, exerça ses ravages sur une population peu disposée à se soumettre aux exigences de l'hygiène. Le poète, sa femme, plusieurs membres de la famille de celle-ci, payèrent un tribut plus

ou moins sévère à l'épidémie, cependant que, faubourg Saint-Martin, Mme Dorval de son côté s'alitait : quelques officieux amis, épargnés, pouvaient apporter des nouvelles de l'un à l'autre, surtout dans le nouveau logis de Vigny, au 6 de la rue des Écuries d'Artois.

Vigny détruit des plans de pièces et les manuscrits commencés de « trois tragédies »; comme si le déroulement de l'histoire contemporaine cessait de l'intéresser sous la forme qu'il avait d'abord agréée en 1830, le capitaine donne sa démission de la Garde nationale. L'émeute du 5 juin et sa répression, la prise d'armes de la duchesse de Berry en Vendée l'ont trouvé rallié à cette «majorité sceptique» dont l'essentiel de la population française lui semble composé.

L'empire pris par Mme Dorval sur le poète de *La Maréchale d'Ancre* s'est fortifié, dirait-on, en raison même de l'absence : quand il revient parmi les vivants, c'est un passionné, un envoûté qui tombe dans ses bras.

Les nouvelles relations qu'il fait, à son corps défendant, ne lui agréent guère : George Sand n'exagère-t-elle pas cette émancipation des femmes qu'en homme du XVIIIe siècle il imagine différente? H. Heine ne vient-il pas en France pour profiter de nos avantages? L'élaboration de *Stello* est facilitée, en somme, par la réclusion assez longue — de fin mars au début de mai — que lui imposent les circonstances : il a lu les œuvres de Gilbert comme celles de Chatterton, repris celles de Chénier, la *Correspondance* de Grimm. Diverses «sources» employées pour *Stello* demeurent dans le plan de son attention, et la *Note* du 1er mai — au lendemain du choléra — atteste l'intérêt qu'il met à cette documentation. En même temps les lectures du poète, en vue d'une éventuelle *Deuxième Consultation*, se tournent vers la philosophie religieuse, et

Julien l'Apostat s'ébauche obscurément dans les limbes de son imagination. Il pratique avec partialité Mme de Staël, Mignet, Thiers, Nodier et ses *Souvenirs*, Montgaillard, encore Nodier et sa *Palingénésie;* surtout des écrivains religieux, Bossuet, Maistre, Hume, etc.

Vigny affecte de ne guère lire — par dédain — «ce qui s'est écrit depuis trois ans». Un passé moins récent l'attire davantage, et il médite sur Jouffroy et sur Ballanche (*Essai sur les institutions sociales*), lit les *Fragments sur les Institutions républicaines,* œuvre posthume de Saint-Just, précédés d'une notice par Ch. Nodier (Paris, 1831) et la nomenclature des *Poètes morts de faim* de Colnet.

Cependant *Revue de Paris* et *Revue des Deux Mondes* ont en lui un lecteur assidu, ainsi que la *Revue britannique.*

Parmi ses autres projets : *Monk*, *La Duchesse de Portsmouth*, *L'Astrolabe* et *Sylvia, L'Actrice, Benvenuto Cellini.*

---

17 février.

La seconde Consultation du Docteur Noir sera sur la question du suicide.

Une sur la question de l'honneur en temps de Liberté de la presse et du duel.

C. D. — Outre les raisons personnelles de mélancolie chez Vigny, il faut noter, en ces temps de malaise intellectuel et moral pour la jeunesse, une recrudescence de suicides dans la réalité et dans l'art. Escousse et Lebras, auteurs du mélodrame de *Raymond* (Gaîté, janvier), se tuent le 24 à cause de leur insuccès.

Le duel, de même, reprend quelque vogue en raison de la turbulence de la vie politique et de la presse déchaînée.

Mon âme tourmentée se repose sur des Idées revêtues de formes mystiques... Ame jetée aux vents comme Françoise de Rimini! Ton âme, ô Francesca, montait tenant entre tes bras l'âme bien-aimée de Paolo : mon âme est pareille à toi!

Paléologue, *Alfred de Vigny*, p. 78. — Le tableau fameux d'Ary Scheffer, *Francesca di Rimini*, sera une réalisation connue de cet épisode, que la récente traduction de l'*Enfer* par Antoni Deschamps (fin 1829) a rendu cher à Vigny.

Eh quoi! ma pensée n'est-elle pas assez belle pour se passer du secours des mots et de l'harmonie des sons?

Le silence est la Poésie même pour moi.

C. D. — C'est, plus encore que la «poésie pure», l'extase d'un silence contemplatif et intérieurement animé, dépassant la vue pascalienne selon laquelle «toute la dignité de l'homme consiste dans la pensée».

Lorsqu'on fait des vers en regardant une pendule, on a honte du temps que l'on perd à chercher une rime qui ait la bonté de ne pas trop nuire à l'idée.

C. D. — Ceci pour justifier les reproches, faits à Vigny par Lamartine lui-même, que la rime ne lui était pas aussi docile qu'il eût fallu. De quoi, d'ailleurs, Banville l'excusera en raison d'autres mérites.

L'ordre social est toujours mauvais. De temps en temps il est seulement supportable. Du mauvais au supportable, la dispute ne vaut pas une goutte de sang. C'est une théorie d'assassin. — C'est celle des septembriseurs et des inquisiteurs et de Ravaillac et de Louvel.

L'ordre social est mauvais et le sera toujours; pendant le temps que Dieu lui-même a daigné habiter la terre, il lui eût été facile de nous indiquer une forme de gouvernement parfaite. Le genre humain a manqué là une bien bonne occasion qu'il ne retrouvera plus. Il faut donc se résigner à ne rien voir de stable, malgré le cri : *cette fois c'est pour toujours,* cri que jettent en chœur tous les législateurs à mesure qu'ils ont fait une institution.

Anc. Papiers Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres,* 1906-1907, p. 164. — «Chapitre du sacrifice de l'homme aux hommes», dit Vigny, qui se libère en somme d'une superstition rousseauiste sans adhérer à des thèses optimistes en matière de société. Inutile de rappeler qu'à travers le Chateaubriand de l'*Essai* (ch. LXX) toute une littérature «anarchique» avait effleuré Vigny. *Stello* est l'expression poétique d'une partie de ces vues.

---

28 février.

J'écris à Antoni Deschamps pour le prier de faire taire ceux de mes amis qui reprochent aux ministres de ne pas m'envoyer la croix. Je désavoue toute démarche faite pour cela.

Qu'il est difficile de s'empêcher d'être favorisé !

C. D. — Le pauvre Antoni pouvait avoir quelque action sur Brizeux, Barbier et d'autres amis. Voir plus loin, p. 258.

Février.

La Religion de l'honneur a été souvent assez puissante pour remplacer la foi chrétienne dans le cœur des hommes. — Le respect de sa maison, de son nom et de ses aïeux en fut souvent la base. Et la France monarchique en donna souvent les plus beaux exemples.

C. D. — L'honneur, sous sa forme toute nobiliaire, ne semble pas dépasser encore, pour Vigny, le «principe» attribué par Montesquieu (*Esprit des Lois*, l. III, ch. VI) au gouvernement monarchique : «préjugé de chaque personne et de chaque condition».

Je crois que le roman comme Walter Scott le fit n'était bon qu'à peindre un pays inconnu à l'Europe par ses mœurs et sa nature.

Cooper a bien fait de l'imiter servilement parce qu'il avait l'Amérique à faire connaître. Mais on s'est grossièrement mépris par toute l'Europe lorsqu'on a voulu faire la même opération sur des pays très connus.

J'essayai par *Cinq-Mars* de retourner sa manière en mettant le drame dans les personnages historiques et

les figures inventées à l'horizon, ne peignant qu'à peine pays et nation. Mais je cherchais ce qui convenait à ma pensée : je ne l'ai trouvé que dans Stello.

C. D. — *Le Catholique*, en novembre 1828, spécifiait que Walter Scott avait «saisi les mœurs du clan». Est-ce vraiment une «méprise» qui, par tous pays, rendit Scott populaire et fit du roman historique le genre préféré de toute une génération? Il y avait, dans les romans de l'Écossais, un élément *local* indéniable en même temps que du «frénétique» : Nodier, qui publie en 1832 ses *Contes*, fait du «régionalisme» de ce type. L'observation qui concerne Cooper, «le Walter Scott américain», croyait-on, ne manque pas de justesse.

Note. — Lucrèce se représente l'âme sous l'image d'un œil. L'esprit en est la prunelle, l'âme de l'âme. Platon nomme l'esprit le cœur de l'âme. *De natura rerum*, III.

C. D. — Vigny songe — non sans inexactitude — à des passages de Lucrèce, *De natura rerum*, chant III, vers 360 et 407, et au *Phédon* de Platon.

Février.

L'Actrice, roman.

Un officier s'empoisonne dans les coulisses pour elle.

Épuisement de l'actrice qui vient, dit-elle, de «dépenser toute mon âme avec ces gens-là».

Le Duc l'obtint facilement, elle quitta le théâtre pour n'être pas séparée du monde.

Elle battait ses femmes, qui passaient tout à M[arie]... J'aimais à demeurer dans sa loge pendant la toilette. « Ah! s'il y a un Dieu, m'écriai-je, car j'avais le malheur d'en douter, qu'il te comble de bénédictions... — Fais-moi un enfant, s'écriait-elle dans le délire. »

Je voyais sans cesse devant moi les hommes qu'elle avait aimés, je les avais en horreur. « Ah! qu'est-il besoin de peines après la vie, la vie les renferme toutes dans les chagrins du mal. » Ce fut là mon supplice et ma punition. « Si je meurs avant toi, dit-elle, pose sur mon tombeau le marbre, etc... » J'obéis à cette volonté et je posai son marbre sur elle, hélas! — Dans les premiers temps que je la connus elle était toujours en deuil et jamais je ne pus réussir à lui faire quitter ce costume. Je l'appelais *ma beauté,* elle me nommait : *ma bonté.*

C. D. — L'emploi du prénom *je,* dès le troisième alinéa de cette note d'abord impersonnelle, témoigne de l'intention qui anime le malheureux ami de l'actrice. Mme Dorval est en cause.

Sur Lydia, après sept ans de mariage. — Il n'y a pas au monde un caractère plus parfait, plus égal, un esprit plus juste et plus droit, plus rempli de candeur et de finesse, en même temps un cœur plus dévoué.

Mes défauts ne m'empêchent pas d'être pénétré pour vous d'admiration et de tendresse.

C. D. — Le mariage de Vigny étant des 8 février (bénédiction protestante) et 15 mars 1825 (messe à la Madeleine), le calcul est juste : il est normal de faire coïncider ce témoignage avec une infidélité décisive.

Astrolabe. — C'était le fils d'Héloïse et d'Abailard.

Cet amour savant, brûlant, pédantesque, théologique et dialecticien est une chose belle, grande et encore toute neuve à peindre.

L'*Exameron in Genesin* d'Abailard a été imprimé dans le *Trésor des anecdotes* de Martène.

La *Seconde Consultation* se nommera *Abel* si elle ne s'appelle *Astrolabe*.

C. D. — Première ébauche d'une dramatisation de l'histoire d'Héloïse. Vigny n'attend point, pour imaginer cette «suite» à *Stello*, que ce dernier livre ait paru le 9 juin. L'*Hexaemeron* figure en effet dans le *Thesaurus* de Dom Martène (1717).

Ernest Fouinet, dans le *Livre des Cent-et-un* auquel adhère Vigny, avait évoqué la maison du chanoine Fulbert. Il est probable, d'autre part, que Colardeau a ramené le poète à ce fameux épisode. Cf. Ch. Charrier, *Héloïse dans l'histoire et dans la légende*. Paris, 1934.

L'*Astrolabe* était le nom d'une des deux corvettes avec lesquelles Dumont d'Urville avait navigué, de 1826 à 1829, à la recherche de La Pérouse (cf. son *Voyage* en cinq volumes, Paris, 1832-1834). L'*Astrolabe* devait de 1837 à 1840 faire un voyage au Pôle Sud.

Ah! si les morts peuvent aimer, ils sont ingrats s'ils ne m'aiment pas : car je pense à eux avec un amour si grand qu'ils me semblent vivre auprès de moi et se pencher sur moi.

C. D.

J'ai eu la visite d'un aide de camp de l'empereur Nicolas, le Baron de Meyendorff, qui m'a dit que Gœthe lui avait parlé de moi avec admiration plusieurs fois.

Sa jeune femme me l'a répété, Gœthe lui avait donné la curiosité de me voir. Walter Scott lui avait dit aussi qu'il lisait peu de choses en français mais qu'il avait lu tous mes ouvrages avec transport.

C. D. — Une première rencontre avait eu lieu en 1829; depuis, le baron de Meyendorff avait été, en 1831, attaché à la légation de Russie en Prusse : d'où, peut-être, une visite à Weimar.

C'est certainement « sans transport », et même avec une certaine défiance, que Gœthe, adversaire secret mais convaincu de la Restauration, lisait *Cinq-Mars* le 25 mars 1830 et le 31 juillet 1831.

Un vers :

à ces enchanteresses
Les morts semblent vivants, les vivants semblent morts.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 712.

---

4 mars.

La conversation m'empêche de suivre mes idées. Une passion seule m'occupe assez pour empêcher mes idées de rouler sur autre chose, et de créer et de composer sans cesse quelque chose.

C. D. — Cf. les réserves que fait Vigny, homme du monde cependant, sur la conversation des salons, p. 90 et 193.

Je n'aime pas parler : c'est pour cela que je n'ai voulu être ni électeur, ni éligible. Je n'aime que la conversation en tête-à-tête avec une femme que j'aime, ou un homme d'un esprit élevé.

C. D.

Il n'y a que deux choses à admirer dans les écrits des hommes : leur poésie ou leur philosophie. Les œuvres de science ne sont qu'une accumulation de faits ou de mots dans la mémoire. Le savoir n'est rien s'il n'est l'ornement et l'appui, ou le ciment d'un monument philosophique ou poétique.

C. D. — En général, l'enthousiasme romantique s'en tenait surtout aux poètes, dans une vénération semblablement exclusive. Vigny avait gardé le souvenir d'une *Pensée* de Jean-Paul (dans

le recueil dû à La Grange, p. 280) : « La philosophie et la poésie sont les deux seuls foyers concentriques du génie, le reste rentre dans le cercle de l'érudition ».

Quatrième Consultation. Janus. — Le Docteur Noir rencontra un écolier qui était sûr de tout et riait avec fatuité de tout ce qu'il n'aimait pas. Le Docteur s'amusa à lui faire conter des histoires et à les lui conter dans le sens diamétralement opposé. Ainsi il lui *prouva* que Néron était un vertueux prince. Il prouve tout.

C. D. — On verra, dans *A rebours* de K. Huysmans, une interversion de cette sorte; la consultation de Mephisto par l'écolier, dans *Faust,* est le type du genre.

Astrolabe. — Sonder les vanités désolantes de la théologie. — Élever la femme qui vit dans l'amour et la foi (comme Héloïse) au-dessus de l'homme qui vit dans l'orgueil des travaux inutiles de l'esprit.

Astrolabe. — Abel était un de ces jeunes gens que Lord Byron a perdus, qui se font des cheveux plats comme Bonaparte et une existence de remords faux.

C. D. — L'imitation affectée de Bonaparte et de Byron, ridicule de l'heure, est stigmatisée dans *Servitude,* dès le début (p. 6 de notre édition), étant pratiquée par R. de Beauvoir et tous les Jeunes-France (cf. l'*Onophrius* de Gautier, etc.).

La deuxième consultation sur le suicide. Elle renfermera tous les genres de suicide et des exemples de toutes leurs causes analysées profondément.

Là, j'émettrai toutes mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même.

Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.

L'espérance est la plus grande de nos folies.

Cela bien compris, tout ce qui arrive d'heureux surprend.

Dans cette prison nommée la vie, d'où nous partons les uns après les autres pour aller à la mort, il ne faut compter sur aucune promenade, ni aucune fleur. Dès lors, le moindre bouquet, la plus petite feuille réjouit la vue et le cœur, on en sait gré à la puissance qui a permis qu'elle se rencontrât sous vos pas.

Il est vrai que vous ne savez pas pourquoi vous êtes prisonnier et de quoi puni; mais vous savez à n'en pas douter quelle sera votre peine : souffrance en prison, mort après.

Ne pensez pas au juge, ni au procès que vous ignorerez toujours, mais seulement à remercier le geôlier inconnu qui vous permet souvent des joies dignes du ciel.

Tel est l'aperçu de l'ordonnance qui terminera la *Deuxième Consultation du Docteur Noir.*

L. R., p. 29. — C'est le genre de résignation dont une partie de l'apologétique chrétienne s'autorise contre l'esprit de révolte.

Pour la Deuxième Consultation. — Tous les crimes et les vices viennent de la faiblesse.

Ils ne méritent donc que la pitié!

Je reviens à l'idée de la *Deuxième Consultation.*

Voici la vie humaine.

Je me figure une foule d'hommes, de femmes et d'enfants, saisis dans un sommeil profond. Ils se réveillent emprisonnés. Ils s'accoutument à leur prison et s'y font de petits jardins. Peu à peu, ils s'aperçoivent qu'on les enlève les uns après les autres pour toujours. Ils ne savent ni pourquoi ils sont en prison, ni où on les conduit après et ils savent qu'ils ne le sauront jamais.

Cependant, il y en a parmi eux qui ne cessent de se quereller pour savoir l'histoire de leur procès, et il y en a qui en inventent les pièces; d'autres qui racontent ce qu'ils deviennent après la prison, sans le savoir.

Ne sont-ils pas fous?

Il est certain que le maître de la prison, le gouverneur, nous eût fait savoir, s'il l'eût voulu, et notre procès et notre arrêt.

Puisqu'il ne l'a pas voulu et ne le voudra jamais, contentons-nous de le remercier des logements plus ou moins bons qu'il nous donne, et, puisque nous ne pouvons nous soustraire à la misère commune, ne la rendons pas double par des questions sans fin. *Nous ne sommes pas sûrs de tout savoir au sortir du cachot, mais sûrs de ne rien savoir dedans.*

L. R., p. 31. — Développement de l'idée pascalienne bien connue — avec une image que l'auteur de *Stello* ne pouvait

manquer de préférer à toutes les autres en raison de ses souvenirs de famille : la prison.

La Tempête représente bien les trois ordres d'idées poétiques de Shakspeare. Lord Byron a pris la poésie d'Ariel et de Caliban, Walter Scott les matelots.

C. D. — D'accord avec Bruguière de Sorsum, son premier informateur en matière shakespearienne, Vigny a toujours distingué «trois ordres d'idées poétiques» : mais on s'attendrait à lui voir nommer Prospero au sujet de l'ordre intermédiaire entre le séraphisme d'Ariel et la brutalité de Caliban.

Il n'y a que la mauvaise littérature qui puisse nourrir son homme. La bonne ne le peut pas faire.

C. D. — C'est là, on le sait, l'une des idées dont Vigny se persuadera le plus.

J'ai fait connaissance avec Madame Sand, auteur d'*Indiana*. C'est une femme qui paraît avoir vingt-cinq ans. Son aspect est celui de la Judith célèbre du Musée. Ses cheveux noirs et bouclés et tombant sur son col à la façon des Anges de Raphaël. Ses yeux sont grands et noirs, formés comme les yeux modèles des mystiques et des plus magnifiques têtes italiennes. Sa figure sévère et immobile, le bas du visage peu

agréable, la bouche mal faite. Sans grâce dans le maintien, rude dans le parler. Homme dans la tournure, le langage, le son de voix et la hardiesse des expressions.

C. D. — Libérée, en janvier 1831, par un contrat en bonne forme qui lui permettait de passer six mois à Paris et six mois à Nohant, George Sand, en mai 1832, résidait quai Saint-Michel avec sa fille Solange Judith, née en 1828; l'été suivant devait les ramener à Nohant, et l'hiver au quai Malaquais.

C'est probablement par Buloz et chez lui que Vigny rencontre d'abord la célèbre émancipée. On connaît l'opinion de celle-ci sur Vigny, telle qu'elle la donnait à Mme Dorval : «Je n'aime pas du tout la personne de M. de Vigny, mais je vous assure que d'âme à âme j'en use autrement.»

J'apprends que Madame Sand a dit en étourdie à une femme de mes amies que sa mère était figurante. Que Latouche lui cassait à elle-même un encrier sur la tête quand elle écrivait dans le *Figaro* à dix francs par mois. — Je ne devine pas encore l'existence de cette femme. Elle va voir de temps à autre à la campagne son mari et loge à Paris avec son amant. — Cette femme vit dans une sorte de camaraderie avec J. Janin et Latouche.

Sa fille s'appelle Solange.

C. D. — Si rude et sombre que soit Latouche, qui fait faire à George Sand son apprentissage littéraire (cf. Ségu, *H. de Latouche.* Paris, 1931, p. 440), on se demande quelles médisances trouvent Vigny tout prêt à croire le pire.

Docteur. — « Poussez votre idée en avant — encore — bien. »

Dr. Remarquez que les scélérats excitent plus d'intérêt que les hommes purs — pour peu qu'ils aient eu une petite qualité on leur en sait un gré infini.

Anc. Pap. Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 163.

Stello. — Pourquoi le travail de la pensée donne-t-il l'air cruel au visage?

D. C'est la renonciation au présent pour la contemplation du passé et de l'avenir. La séparation est cruelle.

Ibid., p. 164 — L'air *absorbé* est-il l'air *cruel?* La *Physiognomonie* de Lavater ne semble pas guider cette vue, ni surtout son explication. « L'air profondément attentif, écrit Stendhal, ce qui pour un Français veut dire profondément triste » (à la suite d'*Armance*).

Heine est juif. Il est venu me voir plusieurs fois. — Il me déplaît. — Je le trouve froid et méchant. C'est un de ces étrangers qui, ayant manqué leur gloire dans leur pays, veulent y faire croire dans un autre.

C. D. — C'est par Ed. de La Grange que le poète de Dusseldorf, à Paris depuis juin 1831, avait été mis en relations avec Vigny (cf. *Revue de littérature comparée*, 1925, p. 333). On voit toutes les réserves faites à son égard. Heine, « songe-creux d'outre

Rhin», était en particulier fort dédaigné par l'*Écho de la Jeune-France* (1833, p. 181) et son milieu légitimiste. Cf. Nietzsche, *Volonté de Puissance*, § 127, sur «l'aversion instinctive que l'on manifeste aujourd'hui encore vis-à-vis du juif : c'est la haine des classes libres et conscientes d'elles-mêmes à l'égard de ceux qui se faufilent et allient les gestes timides et gauches à une suffisance insensée» (tr. H. Albert, p.176).

Robespierre — avocat froid — méchant et lâche.

Thiers appelle les œuvres d'André Chénier *d'admirables ébauches*. Ce sont des tableaux parfaits.

Anc. Pap. Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 280. Vigny est amené, par la renaissance de certaines idées, à se mettre au clair vis-à-vis de la Révolution.

La «guillotinomanie», le «plagiarisme de 93», devenaient de plus en plus la tendance affichée par des Sociétés révolutionnaires. Thiers, dans l'*Histoire de la Révolution française*, t. V, p. 341, parle du «jeune André Chénier qui laissa d'admirables ébauches». Sur les dispositions de Vigny, cf. Flottes, *Pensée politique...*, p. 115.

Notes sur 93. — Le 9 thermidor. Le 8, André de Chénier mourut (Thiers). Ce fut une lutte entre la Convention et la Commune. — Henriot voulait faire feu. Le refus des canonniers fixa le sort du 9 thermidor. — Si un canonnier eût approché sa mèche, la face du monde eût changé.

Ceux qui attaquèrent succombèrent. Ce fut la

première fois dans la Révolution. A ce signe on voit que le mouvement ascendant était fini. — (Mignet) [bien vu *inachevé*]

Anc. Pap. Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 281 et 282.

Il est assez naturel que l'initiation historique nouvelle que Vigny se donne pour la troisième histoire de *Stello*, commence par Chénier, donc par les 8 et 9 thermidor.

On a de la peine à s'imaginer que Robespierre ait été un enfant, porté par sa bonne, à qui sa mère ait souri et dont on ait dit : « Le beau petit garçon ! »

L. R., p. 32, avec une attribution de date évidemment erronée.

---

30 mars.

ASTROLABE. — Solon dit dans ses lois :

« Que celui qui voudra mourir en prévienne l'archonte et « meure. »

Autorisait le suicide.

C. D. — Pour diverses vues sur le suicide, connues de Vigny vers cette date, peut-être faut-il rappeler le traité de l'abbé Guillon, *Entretiens sur le suicide, ou courage philosophique opposé au courage religieux* (d'abord Paris, 1802).

J'ai dans la tête une ligne droite. — Une fois que j'ai lancé sur ce chemin de fer une idée quelconque, elle le suit jusqu'au bout malgré moi, et pendant que j'agis et parle.

L. R., p. 33. — M. J. Boulanger (*Temps* du 10 avril 1931) se trouve justement alarmé de ce «chemin de fer» allégué par le *Journal d'un Poète* en 1824 : la mention de 1832 l'aurait rassuré.

Épigraphe pour l'un de mes poèmes :

«Je chanterai pour les Muses et pour moi.»

Julien l'Apostat (*Misopogon*).

C. D.

---

26 mars.

Il n'y a qu'une idée bonne dans les *Institutions* de Saint-Just, c'est celle-ci :

«On dit ordinairement : le citoyen est celui qui participe aux honneurs, aux dignités, — on se trompe ! Le voici, le citoyen ! C'est celui qui ne possède pas plus de biens que les lois ne permettent d'en posséder; celui qui n'exerce point de magistrature et est indépendant de la responsabilité de ceux qui gouvernent.

«Quiconque est magistrat *n'est plus du peuple.* Il ne peut entrer dans le peuple aucun *pouvoir individuel.* Si les autorités faisaient partie du peuple, elles seraient

plus puissantes que lui. Les *autorités* ne peuvent *affecter aucun rang* dans le peuple. Elles n'ont rang que par rapport aux *coupables* et aux lois. Un citoyen vertueux doit être plus considéré qu'un magistrat.

« Lorsqu'on parle à un fonctionnaire, on ne doit pas dire : citoyen ! — le titre est au-dessus de lui ! »

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 712. — Après Robespierre, Saint-Just : Vigny, d'accord avec Buchez jusque-là, ne suit plus le saint-simonien dissident pour qui « la somme de bien dépasse de beaucoup la somme de mal » dans la Révolution. Ce sont les *Théories* de Saint-Just qui, plus encore que le caractère de Robespierre, marquent le désaccord. *Fragments sur les Institutions républicaines*, ouvrage posthume de Saint-Just, précédé d'une notice par Ch. Nodier. Paris, 1831, p. 44.

L'*Histoire parlementaire* de Buchez et Roux, t. XXXIII, *préface*, s'élèvera en 1837 contre « ces haines irréfléchies et romanesques qui sont encore aujourd'hui le propre de tant de gens ».

---

mars 1832.

J'ai fini *Stello*. — Il m'a fallu bien des nuits pour exprimer et mettre imparfaitement à la portée du public une seule pensée d'une seule nuit que j'ai passée sans dormir.

C. D. — C'est donc au moment où sévit le choléra que l'auteur de *Stello* met le point final à son manuscrit.

Que Dieu est bon, quel geôlier adorable qui sème tant de fleurs qu'il y en a dans le préau de notre pri-

son! Il y en a (le croirait-on ?) à qui la prison devient si chère, qu'ils craignent d'en être délivrés! Quelle est donc cette miséricorde admirable et consolante qui nous rend la punition si douce ? Car nulle nation n'a douté que nous ne fussions punis — on ne sait de quoi.

L. R., p. 32. – Cf. p. 269. La «prison» semble prendre sa valeur décisive de métaphore, en raison des lectures préalables à un *Épisode sous la Terreur,* et peut-être de la réclusion de Vigny à cette date.

---

mars 1832.

Désespérer de tout et tout mépriser dans la vie. Ensuite on est tranquille.

C. D. — «L'espérance est la plus grande des folies» : mais Vigny échappe à tout prix à la conclusion que tire Chamfort d'une vue analogue («lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme»), et c'est là son mérite.

Les Illusions sont le pain des sots. L'homme fort ne les prend que comme des liqueurs fortes lorsqu'il sent le besoin de s'enivrer. Remède contre l'ennui.

C. D. — Cf. Chamfort : «La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.»

L'idée des *Consultations* et du *Docteur Noir* m'est venue de cette observation très simple que les hommes sont tous malades de la tête.

C. D. — Vigny — qui d'ailleurs a fait connaissance avec le Dr Blanche, le psychiâtre lettré, élève de Pinel, à qui tant d'intellectuels de cette génération eurent affaire — a certainement lu dans la *Revue britannique* (août et décembre 1830) le *Journal d'un médecin,* le psychiâtre L. Warren.

Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.

Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel est la sagesse même.

Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

L. R., p. 32. — «De malheurs évités le bonheur se compose», dira A. Karr dans *Les Guêpes* de 1841. Mais la décision de Vigny s'apparente à Marc-Aurèle plutôt qu'aux humoristes.

Étant malade aujourd'hui, j'ai brûlé, dans la crainte des éditeurs posthumes, une tragédie de *Roland,* une de *Julien l'Apostat,* et une d'*Antoine et Cléopâtre,* essayées, griffonnées, manquées par moi de dix-huit à vingt ans.

Il n'y avait de supportable dans *Roland* qu'un vers sur Jésus-Christ :

Fils exilé du ciel, tu souffris au désert.

L. R., p. 29, et singulièrement attribué à 1824. — Cet *autodafé* était connu : G. Planche le signale dans l'article sur Vigny qu'il donnera au *Magazin für Literatur* des 17-20 août 1833.

Sur la tragédie de *Roland*, cf. les notes de notre édition du *Théâtre*, I, p. 279.

Nous avons retrouvé dans les papiers Ratisbonne quelques vers provenant de *Julien l'Apostat :*

Jupiter... Jupiter...
Tes autels m'ont trahi, leur secours n'est qu'une ombre.
Ceux que l'on disait morts ont tué les vivants.
L'amour est voisin du malheur. (Eschyle, *Choéphores*.)

---

3 avril.

Situation.

Une barque à la mer — en danger. — On jette ce que l'on a de plus précieux.

Un paquet se trouve cher à la femme qui ne veut pas s'en dessaisir. Elle y cachait son amant; quand on veut le jeter, elle se jette avec lui.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 712. — Ceci développe peut-être la situation impliquée dans le jeu de société dont parlent les biographes de Mme de Staël : vous êtes dans un canot de sauvetage qui ne peut embarquer qu'une personne. Qui donc, parmi les naufragés, sauverez-vous ?

Je sors d'une longue maladie qui avait les symptômes du choléra.

Je suis étonné de n'être pas mort. J'ai souffert en silence des douleurs horribles, je croyais bien me coucher pour mourir.

Mon sursis est prolongé, à ce qu'il me semble.

L. R., p. 29, attribué à 1824.

C'est en avril, après sa femme, que Vigny avait ressenti les premières atteintes du mal qui terrifiait Paris. «Six semaines de lit», dont quinze jours de «fièvre et de diète» le laissent énervé et «fort étonné d'en être revenu» (lettre à La Grange, 4 mai).

---

7 avril.

Je voudrais avoir un ami qui me fît le serment de me brûler la cervelle, si jamais je tombais en folie ou en enfance. Il n'y a eu de tels amis que dans l'Antiquité.

Le Christianisme a rendu l'homme larmoyant. C'est ce que je veux faire sentir dans *Julien l'Apostat.*

C. D. — Détermination tout éventuelle, mais qui coïncide à cette date avec d'autres considérations sur le suicide. Nietzsche dira de même que la religion d'humilité qu'était le christianisme dans son essence devait affaiblir chez l'homme les ressorts stoïques.

Mme de Staël pense comme moi que ce comité n'était point composé d'hommes d'un talent supérieur.

Manuscrit de *Cinq-Mars* au Musée de Condé, à Chantilly, t. III, f° 138. — Vigny s'autorise d'un jugement de Mme de Staël,

Considérations sur la Révolution française, 3e partie, ch. XVI : «On ne peut savoir si ces douze membres du Comité de salut public avaient dans leur tête l'idée d'un gouvernement quelconque.»

Le Pouvoir révolutionnaire fut à la liberté ce que l'Inquisition était au catholicisme.

C. D. — Outre que «les Amis de 93» sont encore déchaînés, la réprobation de Vigny poursuit — et assimile — toutes les doctrines «homicides» en fait de tutelles ou de principes de gouvernement. Voir les notes suivantes.

Joseph de Maistre; non *esprit faux*, mais *esprit falsificateur*. Car il sait qu'il ment et a conscience du vrai.

Lettres sur l'Inquisition espagnole.

Première lettre. Établit que l'Inquisition ne versa jamais de sang, fut *bonne, douce, conservatrice*, p. 6.

Le sophiste de Maistre, par un incroyable don de fausser les esprits, don qui appartient surtout à ceux qui veulent fonder un système et tout ramener à une seule idée, croit prouver que l'Inquisition ne versa jamais de sang, en citant une vaine formule ecclésiastique qu'elle avait conservée, par laquelle elle déclarait livrer l'hérétique au *bras séculier*, le priant *d'en agir à l'égard du coupable avec commisération*. For-

mule que Joseph de Maistre sait bien n'avoir pas plus de sens que : *votre très humble serviteur* au pied d'une lettre.

Le bras séculier *brûlait* le coupable sur sa recommandation.

Livre imprimé chez Méquignon, rue des Saints-Pères, n° 10, 1822.

Musée Condé à Chantilly : Documents sur *Stello*, reliés avec *Cinq-Mars*.

2e lettre.

Joseph de Maistre accuse Montesquieu de s'être déshonoré en disant dans l'*Esprit des Lois*, livre 25, ch. 13.

Il dit : «l'hérésiarque, l'*hérétique obstiné* et le propagateur de l'hérésie doivent être rangés incontestablement au rang des plus grands criminels.»

Nous les jugeons d'après *l'Indifférence en matière de religion*, en notre siècle. Ce fut là l'idée et le titre de l'œuvre de l'abbé de Lamennais.

C. D. — Il s'agit, dans la *Deuxième lettre sur l'Inquisition espagnole*, de J. de Maistre, de la note 2, dirigée contre une «pièce répréhensible» de l'*Esprit des Lois*, et de l'«aveu que la force de vérité arrache à Montesquieu et sans qu'il s'en aperçoive». Le texte de Montesquieu est différent.

Cf. F. Baldensperger, *Joseph de Maistre et Alfred de Vigny*, dans *Contribution à sa biographie intellectuelle.*

Astrolabe ou le suicide moderne. — Le suicide lorsqu'il n'est pas une convulsion du désespoir est un acte de vanité ridicule. Laissez faire votre douleur. Si elle est plus forte que vous elle vous tuera bien sans que vous l'aidiez, sinon votre vie la tuera elle-même. C'est un combat intérieur, un combat à mort qui se livre à votre insu.

C. D. — Vigny se sépare désormais des auteurs qui auraient pu être d'accord avec lui sur ce point, J. J. Rousseau, *Nouvelle Héloïse*, 3[e] p[ie], lettres XXI et XXII, et Senancour en particulier (*Obermann*, lettre XLI).

« Prenez garde, Monsieur, la littérature a toujours eu des comédiens. Vous seriez le plus mauvais de la troupe. »

C. D.

En poésie, en philosophie et en toute littérature, quand on n'a que le temps de penser et d'écrire on est perdu. Il faut avoir le temps de rêver.

C. D.

Qu'il est triste d'être désenchanté du seul parti que ma naissance me permette d'embrasser! J'aurais l'air d'un trembleur ou d'un hypocrite si je poussais la

France à la République, et pourtant elle est en démocratie depuis 1789 et le grand fait de la division des propriétés fait qu'elle aura été vainement déguisée en Empire, monarchie constitutionnelle et monarchie citoyenne. Elle est République démocratique.

C. D. — Vue très clairvoyante sur le morcellement des terres, base d'une France nouvelle et différente.

Astrolabe doit être une sorte d'Ange allant de son père à sa mère et les consolant.

C. D. — Ne pas oublier le sens primitif de *l'astrolabe*, instrument d'astrologie autant que d'astronomie.

Samedi 22 avril 1832.

Je viens d'imprimer la *1re Consultation du Docteur Noir.* Position du poète dans la société.

Feuillet d'une vente Rahir.

---

26 avril.

Il y avait des philosophes stoïciens, qui, excusant le suicide, l'appelaient *εὔλογον ἐξαγωγὴν* : sortie raisonnable.

Réhabilitation. — Pour blâmer le suicide on se croit en droit d'insulter des cendres. C'est une plaisante pruderie que celle des Athées. Il y a des hommes qui, je ne sais pourquoi, ne veulent jamais que la société ait tort et qui, sans examen, se mettent à tomber généralement sur ses victimes.

Le corps de Chatterton était chaud lorsqu'on fit à Londres un poème burlesque sur sa mort.

Anc. Pap. Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 163.

Mme de Montcalm a connu Mlle de Coigny, celle qui fut emprisonnée avec André de Chénier et pour qui il composa *La jeune Captive.* — Elle épousa depuis M. de Fleury, divorça, puis épousa M. de Montron, qui la ruina en faisant ce qu'il appelait arrondir les terres de sa femme, c'est-à-dire en vendant tous les jours un angle. — Elle le quitta enfin et est morte depuis plusieurs années.

Elle était brune de peau, les yeux noirs; hardie et animée, enflammée de langage, ressemblant à la Corinne de Gérard.

Anc. Pap. Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 284. — A joindre au témoignage donné par la propre mère de Vigny (p. 232). Au crayon, Vigny a écrit ceci : «Madame de

Saint-Aignan souffre de voir l'étourderie de Mlle de Coigny compromettre André Chénier : il fait pour lui plaire des vers qui le perdent. *Ces bourreaux barbouilleurs de lois.*»

Je ne suis pas content des *Souvenirs* de Nodier. Il gâte ce qu'il y a de bien dans les observations sur les hommes et les temps par des fables trop romanesques et trop composées et empesées.

Id., p. 282. — C'est de ces *Souvenirs de jeunesse* (en librairie le 2 juin 1832) composés de contestables allégations que H. Heine disait ironiquement : «Nodier a été si souvent guillotiné, qu'il n'est pas surprenant qu'il ait un peu perdu la tête».

Le Dr. : Il y avait là quelque chose de fatal. Je crois qu'il ne devait plus rien produire puisqu'il est mort.

C. D. — Encore Chénier, et cette fois une sorte de résignation fataliste alléguée par le Docteur Noir, en face d'une destinée incomplète.

1er mai.

J'ai lu pour faire *Stello :*

Tous les ouvrages de Robespierre :

1° *Discours contre la peine de mort;*

2° *Discours pour la peine de mort;*

3° *Discours du 8 thermidor;*

4° *Discours sur les peines infamantes*, par M. de Robespierre, avocat au Parlement;

Et cinq ou six autres *discours à la Convention* sur la guerre et autres matières;

Éloge de Gresset.

J'y ai trouvé médiocrité verbeuse et absence de pensées profondes et neuves, seulement énergie et mélancolie dans le *Discours du 8 thermidor,* parce que la grandeur de la situation l'élève et le pressentiment de sa chute inévitable et prochaine : c'est l'effort du sanglier acculé.

Œuvres de Saint-Just :

Discours épars comme ceux de Robespierre et imprimés le jour où ils furent publiés.

Institutions de Saint-Just :

Œuvres d'enfant vertueux et obstiné, à vue courte et sans observation.

Tous les ouvrages de Joseph de Maistre. Je les ai achetés.

Sophiste téméraire, esprit falsificateur, non faux parce que je crois qu'il a menti sciemment. Se tenant dans son mensonge avec une sombre et pénible résolution.

Tous les *mémoires* sur les prisons de 93 : *Mémoires* de Riouffe, de Mme Roland, etc.

J'ai visité Saint-Lazare et j'ai eu des détails sur Mme de Saint-Aignan par ma mère qui l'avait connue et par Mme de Montcalm.

Il me manque de J. de Maistre :

1° *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques* (Paris, Société typographique, 1814);

2° *Sur les délais de la justice divine, traité de Plutarque* 1816, Lyon;

3° *Lettres sur l'Inquisition* (Méquignon fils, libraire, rue des Saints-Pères, 10, 1822).

Il n'y a qu'une idée qui ait le sens commun dans les *Institutions* de Saint-Just. C'est celle-ci :

«On dit ordinairement : le citoyen est celui qui participe aux honneurs, aux dignités; on se trompe. Le citoyen est celui qui ne possède pas plus de biens que les lois ne permettent d'en posséder; celui qui n'exerce point de magistrature et est indépendant de la responsabilité de ceux qui gouvernent. — Quiconque est magistrat, n'est plus du peuple. Les autorités ne peuvent affecter aucun rang dans le peuple.

«Lorsqu'on parle à un fonctionnaire on ne doit pas lui dire : «Citoyen». Ce titre est au-dessus de lui.»

C. D. — Cette «bibliographie» que Vigny dresse de ses lectures utilisées pour *Stello*, et dont l'authenticité peut être contrôlée, tourne évidemment autour des deux apologistes du sang versé : Saint-Just et Joseph de Maistre : d'où, la véhémence avec laquelle il a évoqué leurs textes respectifs.

Dans son *Journal*, une mention de 1822, *Les Lettres sur l'Inquisition*, semble en effet s'accompagner de la note «*acheté* chez Méquignon, libraire, 10, rue des Saints-Pères».

On a souvent observé que Vigny avait, à l'égard de Saint-Just, un peu plus d'indulgence que pour Robespierre. Cf. P. Flottes, *La Pensée politique...*, p. 113 et suiv.

4 mai.

Hume a dit : Tous les efforts de la philosophie ne sauraient absoudre Dieu d'avoir créé le péché. Il aurait dû dire : le mal et la maladie.

En effet, c'est là l'éternel problème.

Il n'y a en vérité qu'une doctrine sage, c'est celle que je prêcherai toute ma vie :

Le désespoir miséricordieux et patient.

C. D. — C'est dans l'*Essai sur la liberté et la nécessité* (*Essays* de 1742) que David Hume — traduit en français sans beaucoup tarder — «implique le Créateur dans la même faute» en vertu du déterminisme.

Vigny cite-t-il de mémoire l'*Essay on liberty and necessity ?* «Qu'il est impossible à la raison humaine de justifier le caractère de Dieu» ?

---

5 mai.

Le *désespoir* calme peut sourire toujours.

Quoi de plus rare qu'un homme? Je ne vois que des enfants partout. Des enfants vieux qui jouent tristement.

C. D. — Comme la suivante, cette note du *Journal* a été biffée par Vigny.

Je n'aime pas la conversation sur la métaphysique, la philosophie et la morale. Matières trop graves pour les paroles. Il leur faut les écrits. La conversation a trop d'égards et pas assez de temps.

C. D. — Vigny se rencontre avec Gœthe, s'excusant de ne pas tenir tête à Mme de Staël à Weimar sur ce que la conversation philosophique aboutit à des questions qui ne se traitent que dans le for intérieur.

---

6 mai.

La Comédie est une satire.

La Tragédie doit être inspirée par l'amour et la terreur, la Comédie par la haine et la critique. La tragédie provoque les pleurs et l'attendrissement, la comédie le rire amer et ironique, et, en général, le public a pour applaudir la comédie deux moyens, le rire et les battements de mains, il n'en a qu'un pour la tragédie, les mains, car il cache et réprime ses pleurs. — Cela vient de ce que le sentiment de la haine domine en nous et est double de celui de la pitié. — Parce que des prisonniers enfermés longtemps ensemble se font souffrir mutuellement et se prennent en haine.

C. D. — Opposition un peu systématique, qui, d'accord avec les traités d'esthétique, établit entre les deux genres des « catégories » dont la tragédie et la comédie subissent très différemment la détermination.

---

8 mai.

Pourquoi donc suis-je né aimant le vrai et haïssant le faux jusqu'à la fureur? Toute hypocrisie me révolte! j'ai tort cent fois!... Comment ne pas voir qu'il y a un éternel sous-entendu, un mot d'énigme que tout le monde sait, un vrai *secret de comédie* qui fait la *basse continue* de tous les hymnes politiques, c'est l'*intérêt personnel?* Je l'entends, je le sais et je m'indigne encore? C'est absurde! Je ferais bien mieux de prendre la mesure et de chanter quelque air à la louange d'un parti!

C. D. — Cf. les variations des critiques modernes sur «les deux vérités», et l'observation glissée par Vigny dans *Cinq-Mars* (ch. v) sur l'impression produite par le mal sur un homme.

Tous ces amours de Werther, Paul, Roméo, Des Grieux, paraissent aux femmes très profonds et inimitables, mais cela vient de ce qu'ils furent malheureux. — Ne pouvaient-ils être aussi aimants et heureux? Don Juan et [*un blanc*] s'aiment autant et sont heureux, mais ils n'intéressent pas autant : ce n'est donc pas *l'amour* qui vous intéresse, c'est le malheur. Sans la lutte contre la destinée cet amour n'intéresserait pas. Tout se réduit donc à cette lutte du caractère contre la destinée.

Mais la multitude s'y trompera toujours; elle croira

toujours les grandes passions malheureuses plus grandes que les grandes passions heureuses.

Un joueur qui gagne souvent est-il moins joueur qu'un joueur qui perd souvent? Non.

C. D. — Cette observation ne s'étendrait-elle pas au personnage de Chatterton lui-même, en face de Kitty Bell?

Saint Augustin nomme l'Éternité un *aujourd'hui perpétuel.* C'est bien conçu et bien exprimé.

C. D. — «Hodiernus tuus non cedit crastino...» dans les *Confessions* de saint Augustin, l. XI, chap. XIII.

---

10 mai.

Voyez comme en général on va bien à la mort. J'ai vu cinq hommes dans ma vie y marcher avec un admirable sang-froid, parce qu'ils n'avaient plus d'espérance de grâce. L'espérance rend lâche. La certitude d'un destin irrévocable rend courageux.

Florian supplia les gens qui l'arrêtaient de le laisser vivre, qu'il était un patriote et mille autres platitudes. Qu'espérait-il? Quelques années de cacochyme passées tristement sur des tisons. C'était bien la peine! S'il se fût dit : Je n'ai rien à attendre de l'avenir, il eût fini en homme, en mâle.

C. D. — C'est probablement au service militaire, et dans les répressions qui suivirent les procès politiques de la Restauration

(Caron, Quatre sergents de La Rochelle, etc.), que le capitaine du 55[e] a pu voir des hommes marcher à la mort.

Florian, réfugié à Sceaux, s'efforça en effet de convaincre de son civisme le comité de salut public.

---

13 mai.

On ne fait guère dans l'art à présent que ce que les peintres appellent *des charges.* La peinture et le dessin exagèrent tellement un trait du portrait, les proportions du tableau, que l'on hésite toujours un instant à la première vue et l'on se demande si on ne voit pas là une caricature de l'objet représenté. Les drames et surtout ceux d'Hugo et de Dumas exagèrent si monstrueusement les défauts de caractère, de mœurs et de langage du temps et du pays, que l'on rit où ils veulent qu'on soit sérieux et que le public croit suivre leurs intentions en riant. Les romans chargent la vie d'une telle manière que l'homme moderne actuel devient parfaitement ridicule dans ces vagues représentations.

Même chose arrive dans la vie. Des jeunes gens *légitimistes* font des *charges* de conspirations, les républicains des charges de *clubs* et ceux du centre ou juste milieu des charges de despotismes militaires. Aucun ne croit à ce qu'il est, à ce qu'il veut, à ce qu'il fait.

C. D. — Sans le savoir Vigny se trouve d'accord avec Gœthe dans son appréciation des pauvres psychologies de certains personnages dans le roman et le théâtre romantiques.

J'ai pensé ce matin, en me levant, à ce que serait une entrevue du Docteur Noir avec un confesseur. — Le confesseur pressé par les raisonnements du docteur lui laisse découvrir, puis lui avoue qu'il est Athée. Le docteur après l'avoir conduit dans l'Athéisme l'en retire et lui prouve le catholicisme pur. Ensuite il le rejette de là et le laisse dans un scepticisme parfait, un doute entier et complet de tout.

C. D.

Je me suis toujours trouvé le génie *épique.* — *Moïse, Eloa* ont le caractère épique ainsi que la plupart de mes poèmes, à ce que je crois. Mais comme l'une des conditions de ces vastes conceptions est l'étendue, et que l'étendue en vers français est insupportable, il m'a fallu la tenter en prose : de là *Cinq-Mars, Stello* et *Astrolabe,* qui sera un poème tout épique.

C. D. — De même que Vigny précède ailleurs des vues fameuses sur la *poésie pure,* il devance ici la célèbre dépréciation du «long poème» par E. Poe, en ne songeant, il est vrai, qu'à la littérature française.

---

14 mai.

Il n'y a qu'une devise pour tous les journaux. Je n'en ai pas lu un dans ma vie qui n'y fût soumis :

Médiocrité, mensonge, méchanceté.

La multitude étant médiocre, mensongère et méchante, est amoureuse des journaux. Cela devait être.

Il me tarde d'écrire le roman de *la Duchesse de Portsmouth*, pour montrer *l'honneur* dans des caractères entraînés à des péchés mortels et y vivant.

C. D. — Comment Vigny a-t-il été amené à s'occuper, dans ses projets littéraires, de Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734), qui, maîtresse de Charles II d'Angleterre, a travaillé outre-mer pour Louis XIV et sa politique? C'est assez difficile à dire. De médiocres et inauthentiques *Mémoires secrets de la Duchesse de Portsmouth* avaient été publiés en 1805 (2 vol.) par J. Lacombe. Cf. H. Forneron, *Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth.* Paris, 1886, et notre étude dans la *Revue des Cours et Conférences* du 1er mai 1934.

---

16 mai.

Le sang a ses buveurs, comme le vin. Rien ne les désaltère; ils n'en ont jamais assez et leur ivresse fait des lois au lieu de couplets.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 712. — Allusion probable à des excitations croissantes — et prises fort au sérieux par Vigny — d'«amis de 93», etc. On marche vers l'émeute du 5 juin.

---

20 mai.

J'ai achevé de corriger moi-même, et moi seul, les épreuves de la première édition de *Stello.*

Cette édition vaudra mieux que le manuscrit que je brûlerai un de ces jours et que je conserve encore je ne sais pourquoi. En cas peut-être qu'un de mes amis me le demande.

L. R., p. 33. — Le manuscrit n'a pas été brûlé : cf. notre édition, p. 431.

Mai.

Mémoires et journal. — Les importunités des biographes qui bon gré mal gré veulent savoir et imprimer ma vie et ne cessent de m'écrire pour avoir des détails que je me garde de leur donner; la crainte du mensonge, que je hais partout, celle surtout de la calomnie; le désir de n'être pas posé comme un personnage héroïque ou romanesque, aux yeux du peu de gens qui s'occuperont de moi après moi : voilà ce qui me fait prendre la résolution d'écrire mes mémoires.

J'irai de ma naissance à cette année, puis je commencerai un journal qui ira jusqu'à ce que la main qui tient cette plume cesse d'avoir la puissance d'écrire.

Je suis né à Loches, petite ville de Touraine, jolie, dit-on; je ne l'ai jamais vue. A deux ans, on m'apporta à Paris où je fus élevé entre mon père et ma mère et par eux avec un amour sans pareil. Ils avaient eu trois fils, Léon, Adolphe, Emmanuel, morts avant ma naissance. Je restai seul, le plus faible et le dernier d'une ancienne et nombreuse famille de Beauce. Mon grand-père était fort riche. Vigny, le Tronchet, Gravelle, Emerville, Saint-Mars, Sermaize, Courquetaine, etc., étaient des terres à lui. — Il ne m'en reste que les noms sur une généalogie. — Il faisait en Beauce avec mon père et ses sept frères de grandes chasses au loup. Il tenait un état de Prince. — La

Révolution détruisit tout. Ses terres appartinrent à ses hommes d'affaires, qui les achetèrent en assignats. — Ses enfants moururent, les uns tués à l'armée de Condé, les autres avec peu de biens, un à la Trappe. — Le frère de ma mère à Quiberon, son père en prison. — Mon père resta seul et m'éleva avec peu de fortune, malheur dont rien ne tire quand on est honnête homme.

Je remarque en repassant les trente années de ma vie que deux époques la divisent en deux parts presque égales, et ces époques semblent deux siècles à la pensée — l'Empire et la Restauration. L'un fut le temps de mon éducation, l'autre de ma vie militaire et poétique. Une troisième époque commence depuis deux ans, celle de la Révolution, ce sera la plus philosophique de ma vie, je pense.

Je puis donc séparer le passé de mes jours en ces deux grandes parts. Temps que j'ai bien vus et bien observés du sombre point de vue où j'étais placé.

S. L.; L. R., p. 59. — Sur les diverses amorces de biographies, leur exactitude relative, cf. E. Dupuy, *Alfred de Vigny*, t. I, p. 2. «Que de répétitions il y aura dans ces sortes de *mémoires*», écrit Vigny avant l'une de ces ébauches, et il ajoute singulièrement : «Je ne relis jamais». Les deux parts égales correspondent à la division que G. Planche établit dans sa biographie de Vigny, mais celui-ci avait d'abord écrit *trois* époques, *trois* parts, *trois* siècles.

Si l'auteur de *Stello* s'est débarrassé de quelques «illusions», il en conserve, comme on sait, en ce qui concerne la noblesse et la fortune de ses ancêtres.

Aperçus généraux à classer. — La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native.

Elle m'a été donnée par la vie. Ce fut comme une réaction contre la dureté avec laquelle je fus traité.

— Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres et à l'armée par les officiers supérieurs, demeura enfermée dans le coin le plus secret du cœur. — Le monde ne vit plus pour jamais que les idées, résultat du travail prompt et exact de l'intelligence. — Le Docteur Noir seul parut en moi, Stello se cacha.

— J'étais malade en 1819. Je crachais le sang. Mais comme, à force de jeunesse et de courage, je me tenais debout, marchais et sortais, il fallut continuer le service jusqu'à la mort. Ce n'est que lorsqu'un homme est mort qu'on croit à sa maladie dans un régiment. — Après son enterrement, on dit : Il paraît qu'il était vraiment malade. — S'il est au lit on dit : Il fait semblant — s'il est malade de la poitrine et sort pour prendre l'air, on dit : C'est se moquer de ses camarades et leur faire faire son service. — Cette dureté se gagne. On se moque de vous si vous avez pitié d'un soldat. Là vous avez horreur d'un homme qui se brûle la cervelle, on croit que cette impression (*sic*) ressemble à la révolte contre l'autorité. On devient impassible et dur. —

Je pris ce parti contre moi-même et je dis : J'irai jusqu'à la fin. — Je marchai une fois d'Amiens à Paris par la pluie avec mon Bataillon, crachant le sang sur toute la route et demandant du lait à toutes

les chaumières, mais ne disant rien de ce que je souffrais. Je me laissais dévorer par le vautour intérieur.

S. L.; L. R., p. 59 avec quelques *addenda*. Plutôt que des «aperçus généraux», ce sont des souvenirs personnels que le poète commence à trier.

Les drames et les romans médiocres (qui sont toujours ce qui a le plus de succès dans toute nation, la majorité étant médiocre) tendent à présent à faire de l'intérêt et des rencontres surprenantes en inventant des rapports accumulés et inimaginables : ainsi, si un ouvrier rencontre à un bal champêtre une grande dame, il se trouvera qu'il est justement chargé de faire son bracelet et de le lui porter et qu'il est aussi le fils de son mari et qu'il est aussi l'assassin d'un sot qui va faire de la rivalité avec lui dans son grenier.

S. L.; L. R., p. 60. — Le mélodrame du type « socialiste » florissait à ce moment. Le 9 juillet — horreur! — Sa Majesté souscrivait à 50 exemplaires du *Sacerdoce littéraire*, satire des grands romantiques par Scipion Marin.

La confession des René, des Obermann, des Werther, fait que les femmes leur cherchent presque toujours une interprétation physique.

C. D. — Aggrave en somme la dépréciation de la p. 194.

---

6 août.

1° La France n'est plus chrétienne.

La majorité est sceptique, indifférente, à peine déiste.

L'épreuve la meilleure a été faite. — Sous les auspices d'un grand talent un journal a été entrepris réunissant les deux idées de religion et de démocratie. Il n'a pu être populaire.

Ceci est un des points les plus importants de désaccord entre l'esprit de la nation et l'esprit de la branche aînée des Bourbons.

Ayant vu l'animadversion qu'excitait le pouvoir religieux dans l'armée et la Garde Royale, je n'hésite pas à placer ce point comme le premier.

2° Le second est le penchant à faire pacte avec l'étranger.

Les nations étrangères diviseraient la France.

3° Le troisième est la nécessité où ils seraient de s'appuyer sur le système de l'hérédité et toutes ses conséquences aristocratiques, quand il est de fait que la division des propriétés a rendu le pouvoir aristocratique impossible.

C. D. — Constatation importante pour la pensée de Vigny et pour l'élaboration de sa morale; souvenir donné à la tentative de *l'Avenir,* à laquelle il avait si joyeusement adhéré, et qui n'a pu concilier fortement démocratie et christianisme.

Sans doute Vigny se rappelle-t-il enfin les conférences faites, en particulier à Versailles en 1820, par des prédicateurs de choix.

---

11 août.

Aujourd'hui, malgré moi, l'idée d'une pièce de théâtre sur la primitive Église chrétienne m'a préoccupé fortement. Cette idée m'a tenu en extase tout le jour à travers les conversations.

C. D.

Amour plus chaste que le mariage, un amant cherchant à élever sa maîtresse tandis que le mari l'abaisse continuellement.

C. D. — Retour évident sur son propre cas — comparé à la vilenie de Merle et aux promiscuités qui étaient l'atmosphère du milieu conjugal de Mme Dorval. Cf. le *Journal* de Fontaney, en particulier aux dates du 16 mars, du 27 mai, du 15 août, des 19 et 27 octobre, du 8 décembre, etc.

---

17 août.

Je ne me sens jamais de spleen : j'ai trop de vie et d'activité de cerveau pour cet abattement; mais souvent une mauvaise humeur violente qui naît d'une indignation facilement exaltée par la vue de l'hypocrisie ou de la sottise.

C. D. — Discrimination que bien des commentateurs de Vigny n'ont pas faite : cf. cependant le début de *Stello* dans notre édition, p. 416.

C'est une plaisante idée que d'avoir fait de l'Éternel un grand-juge, ayant un bourreau nommé Satan et des valets de bourreau nommés les Diables, le tout condamnant pour toujours et exécutant toujours.

C. D.

---

20 août.

J'ai fait un roman *synthétique* dans *Cinq-Mars*, un roman *analytique* et *critique* dans *Stello*. Je ferai le roman de passion dans la *Deuxième Consultation*.

C. D. — Héloïse est certainement encore au centre du plan de la *Deuxième Consultation*. Peut-être faut-il, après que Vigny a brûlé une tragédie sur *Julien*, qu'il trouve dans la *Vision d'Hébal* de Ballanche ces lignes qui le remettent en face de son héros préféré (p. 87) :

«Et Julien veut rétrograder, et il entreprend un labeur au-dessus des forces humaines. Et un beau génie et un grand caractère tombent dans l'opprobre et dans l'absurde».

---

24 août.

Le sentiment de la solitude, du silence, du rêve éveillé dans la nuit est la poésie même pour moi et la révélation de l'existence angélique future de l'homme.

Je n'eus jamais ce sentiment plus complet que lorsque je fis *Eloa*.

C. D. — Même en admettant la spontanéité de ces «ravissements» auxquels, de nouveau, s'abandonne le poète, il faut signaler que l'article «palingénétique» de Nodier auquel il va faire allusion tout à l'heure paraît vers ce moment.

Nodier vient d'écrire une belle chose, c'est la *Palingénésie de la matière.* — Il affirme que la Création n'est pas achevée. C'est une belle idée.

L'être compréhensif doit suivre l'homme et n'est pas créé.

C. D. — La *Revue de Paris* du 12 août avait publié, de Nodier, l'article *De la palingénésie humaine et de la résurrection*, qui devait susciter, en octobre, une réponse de Balzac, et qui reprenait une idée swedenborgienne.

C'est l'étonnement surtout où nous jette la présence de la mort qui fait l'effroi que nous en avons, l'immobilité de celui qui parlait tout à l'heure ne peut se croire ni se comprendre au premier moment.

C. D. — Souvenir probable du saisissement — qui alla jusqu'à l'évanouissement — dont Vigny souffrit lors de la mort de son père.

Quand j'ai dit : « La Solitude est sainte », je n'ai pas entendu par solitude une séparation et un oubli entier des hommes et de la Société, mais une retraite où l'âme se puisse recueillir en elle-même, puisse jouir de ses propres facultés et rassembler ses forces pour produire quelque chose de grand. — Cette production ne peut jamais être qu'un reflet des impressions reçues de la Société, mais il sera d'autant plus brillant

que le miroir sera plus clarifié par la retraite et plus épuré par la flamme d'un amour extatique de la pensée et l'ardeur d'un travail opiniâtre.

C. D. — Distinction indispensable, délicate à pratiquer s'il s'agit de définir les proportions de «retraite» et de «société» souhaitables : voir déjà, là-dessus, Saint-Evremond ou le chevalier de Méré. En tout cas, A. Deschamps (*Dernières Paroles*, 1835, p. 220) comme le *Journal des Gens du monde* (1834, p. 62) allaient systématiser faussement le précepte de *Stello*, XL, ou plutôt la *prescription du Docteur Noir* stipulant, non pas un fakirisme dont on a souvent accusé Vigny, mais le désaveu des «Associations, même les plus belles : elles tendent à classer et diriger les intelligences». Autonomie de pensée, et non «tour d'ivoire».

Stello a donné le vertige à la critique. — Les petits journalistes accoutumés à rendre compte d'un livre par la couverture et la préface ont divagué et radoté complètement lorsqu'il a fallu rendre compte d'un livre fait, non pour être lu, mais pour être étudié.

Des envieux et des écoliers m'ont amèrement et bassement critiqué. — Des hommes prévenus en ma faveur me donneront à la hâte des éloges exagérés. Où sera celui qui me jugera sans partialité et qui, s'enfonçant avec patience dans la question principale et les questions accessoires du livre, les discutera et jugera mes solutions avec la gravité qui convient à de telles matières ?

C. D. — Le 23 avril, *le Charivari* s'égaie du «mal de tête» du ridicule Stello; le 28, *l'Européen* de Buchez prend la défense de

la tradition révolutionnaire, et attaque l'auteur qui insulte «des noms que nous entourons de notre respect et de notre admiration». Ces critiques, antérieures à la publication en volume le 9 juin, redoublent au cours de l'été et déchaînent une vraie polémique : le 29 septembre *l'Européen* fulminait contre «un Alfred de Vigny, et toute la race des écrivains mercenaires... race matérialiste d'égoïstes». Aussi, le 3 juin 1832, Vigny se plaint-il à La Grange de l'engouement dont jouit Robespierre en ce moment.

Les efforts des saint-simoniens mis en paroles d'abord, puis en écrits, puis en exemples, ne sont point méprisables et tendent à détruire le dernier reste de l'esclavage, la *domesticité.*

Le salarié ayant succédé à l'esclave, ils tentent une société modèle d'où il soit retranché.

C. D. — Les «écrits» saint-simoniens du temps se multiplient et portent de plus en plus sur la question du travail.

Les saint-simoniens se figurent qu'ils croient, comme un homme se figure qu'il est aimé, une jeune fille qu'elle aime.

C. D.

Si Dieu nouait et serrait autour de chacun de nous un tissu d'évènements aussi pressé que celui qui sort de la main d'un poète ou d'un romancier, lequel de

nous peut faire serment qu'il ne deviendrait pas pareil à Œdipe ou à Falkland? Mais les écueils sont plus rares et le vulgaire moins passionné.

C. D. — Falkland est le «criminel» du *Caleb Williams* de Godwin.

Courageuse résignation. Désespoir calme. Voilà la plus saine des philosophies. Je l'écris chaque jour et chaque soir pour ne pas oublier que c'est notre destinée.

C. D.

Le Consulat et l'Empire. — Enfance. Éducation. Habitude de travaux nocturnes.

Restauration. — Passions. Services militaires et Poésie à travers tout — jusqu'en 1826.

Révolution. — Depuis la fin de la Restauration, solitude, repos. — Travaux poétiques et philosophiques.

Je diviserai ainsi mes mémoires qui rempliront le premier livre. Le second sera continué. C'est celui-ci sous le nom de *Journal.*

C. D. — Ébauche qui aura suivi le commencement de rédaction de la page 199, mais qui ne servira qu'après 1848 de plan à une rédaction de *mémoires.*

L'état des croyances de la majorité de la France est ceci :

En religion : indifférence.

En politique : Démocratie. — Égalité.

En intelligence : Liberté de la Presse illimitée.

Il faut que les gouvernements tâchent de s'accommoder avec cela. Le troisième article est plus incommode que les autres ensemble.

C. D. — Continuation des vues amorcées, p. 203.

On devrait fouetter les femmes qui parlent de politique. Cette petite rage qui se réjouit du meurtre, dans ces grands enfants lâches qui ne s'exposent jamais, est la chose la plus dégoûtante.

C. D.

A tout prendre, je ne vois guère en les analysant profondément dans la Fatalité et la Providence que des effets dont la cause est la lutte des caractères les uns contre les autres. Ces effets extraordinaires étonnent, et on les attribue, par effroi, à des puissances inconnues, l'Orient et l'Antiquité à la *Destinée fatale*, l'Occident à la volonté providentielle, ce qui revient au même en changeant le nom et l'appelant *Livre de Dieu* où l'avenir est inscrit.

— Les *nécessités* de Herder sont encore un corollaire de l'idée *fatale*. Mais je ne vois nulle part une place assez grande donnée à la volonté de l'homme.

C. D. — On voit combien Vigny est éloigné d'une conception fataliste de la «destinée» : même s'il devait admettre que «la lutte des caractères» est elle-même déterminée par des circonstances sur lesquelles on ne peut rien, il opposerait à ce déterminisme la part relative de libre arbitre à laquelle il s'arrêtera.

Ce qui m'a souvent lassé dans les femmes, c'est qu'à chaque maîtresse que j'eus (valant la peine de s'appeler ainsi) ce fut une éducation à faire pour qu'elle fût en état de causer avec moi.

S. L. — Peut-être écrit au moment où Vigny s'aperçoit que Mme Dorval n'échappe guère à cette règle.

Je l'ai dit et pensé souvent, *Stello* a donné le vertige à la critique. — Personne n'a laissé voir qu'il eût senti ni le fond ni la forme même. Comment n'ont-ils pas vu qu'un livre de désespoir devait être désespéré dans sa forme même et dégoûté même de la symétrie des compositions ordinaires, qu'il devait laisser tomber ses récits et ses réflexions feuille à feuille comme un arbre qui se dépouille?

C. D. — «Vertige» n'est-il pas trop dur? Aussi bien le fond réel de *Stello* — le conflit entre l'exaltation d'âme et la raison

pratique des sociétés — que la forme — récits enchâssés dans des dialogues — ne pouvait manquer de décevoir le public et la critique.

---

28 septembre.

Je me rappelle en travaillant un trait fort beau que la Princesse de Béthune me conta un soir.

M. de X savait fort bien que sa femme avait un amant — mais les choses se passant avec décence il se taisait. Un soir il entre chez elle — ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.

— Elle s'étonne. Il lui dit :

« Restez au lit; je passerai la nuit à lire dans ce fauteuil, je sais que vous êtes grosse et je viens ici pour vos gens. »

Elle se tut et pleura : c'était vrai.

S. L. et *L. R.*, p. 61. — Au-dessous de cette mention d'une histoire connue, Vigny écrit : « fait de ce trait la comédie de *Quitte pour la peur* ».

Il n'y a pas de Roi dont on parle plus et qu'on connaisse moins que Louis XIV.

S. L. — Serait-ce des études relatives à *La Duchesse de Portsmouth* que sort en définitive cet aveu, qu'un lecteur des *Mémoires* de Saint-Simon hésite généralement à faire ?

Début d'octobre.

Une actrice vraiment inspirée est charmante à voir à sa toilette avant d'entrer en scène. Elle parle avec une exagération ravissante de tout, elle se monte la tête sur de petites choses, crie, gémit, rit, soupire, se fâche, caresse en une minute. Elle se dit malade, souffrante, guérie, bien portante, faible, forte, gaie, mélancolique, en colère; et elle n'est rien de tout cela, elle est impatiente comme un petit cheval de course qui attend qu'on lève la barrière, elle piaffe à sa manière. Elle se regarde dans la glace, met son rouge, l'ôte ensuite, elle essaie sa physionomie et l'aiguise, elle essaie *sa voix en parlant haut,* elle essaie *son âme* en passant par tous les tons et tous les sentiments. Elle s'étourdit de l'art et de la scène par avance, elle s'enivre...

S. L. et *L. R.*, p. 60. — Vigny a écrit dans la marge : *Bien.* En 1832, H. de Latouche avait donné, dans le *Keepsake français*, *L'Émeraude*, puis *Le Voleur* du 5 janvier, une fantaisie dont Vigny a pu se souvenir : *La Loge d'une Actrice*, c'est-à-dire de Mme Dorval.

Je voudrais bien savoir quel est celui de vous
Qui, donnant à sa belle un premier rendez-vous,
N'a pas maudit cent fois cette étrange torture
De l'attendre la nuit rôdant à l'aventure.

On a couru longtemps dans Paris, pour trouver
Une chambre bien sombre où l'on viendra rêver
En sûreté, sans bruit, sans amis, sans famille,
Sans gros garçon qui pleure et sans petite fille
Qui tombe entre les pieds...

P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 121.

Boutade évidemment suggérée par les mésaventures mêmes du poète en cette matière. La vie de famille de Marie Dorval est compliquée de la précocité de ses filles Gabrielle et Louise, plutôt qu'encombrée de marmaille : cf. le *Journal intime* de Fontaney vers les mois de septembre-octobre 1832.

Bonaparte meurt en disant *Tête d'armée* et repassant ses premières batailles dans sa mémoire. Canning en parlant d'affaires. Cuvier en s'analysant lui-même et disant : *La tête s'engage.*

Et Dieu? — Tel est le Siècle : ils n'y pensèrent pas.

Oui, tel est le siècle. — C'est que la raison humaine est arrivée en ces hommes et doit arriver en tous à *la résignation de notre faiblesse et de notre ignorance.* Soyons tout ce que nous pouvons être, sachons le peu que nous pouvons savoir. C'est assez pour si peu de jours à vivre.

S. L. et *L. R.*, p. 62. — On s'est plu, en réunissant les propos suprêmes des grands hommes à l'article de la mort, à y voir l'ex-

pression même de leur moi. Vigny cite le dernier vers des *Amants de Montmorency*, qui déplorait chez des amoureux désespérés l'absence de tout sentiment religieux capable de retenir du suicide des êtres désemparés.

POUR LA 2e CONSULTATION. — La résignation qui nous est la plus difficile est celle de notre ignorance. Pourquoi nous résignons-nous à tout, excepté à ignorer les mystères de l'Éternité? — A cause de l'Espérance qui est la source de toutes nos lâchetés. — Nous inventons une foi, nous nous la persuadons, nous voulons la persuader aux autres, nous les frappons pour les y contraindre.

Eh! pourquoi ne pas dire :

« Je sens sur ma tête le poids d'une condamnation que je subis toujours, ô Seigneur, mais ignorant la faute et le procès, je subis ma prison. *J'y tresse de la paille* pour l'oublier quelquefois : là se réduisent tous les travaux humains.

« Je suis résigné à tous les maux et je vous bénis à la fin de chaque jour lorsqu'il s'est passé sans malheur. — Je n'espère rien de ce monde et je vous rends grâce de m'avoir donné la puissance du travail qui fait que je puis oublier entièrement en lui mon ignorance éternelle. »

S. L. et *L.R.*, p. 62. — Inutile de signaler ici la préoccupation pascalienne en même temps que le stoïcisme intellectuel du poète.

VUE. — L'élégante simplicité, la réserve des manières polies du grand monde causent non seulement une aversion profonde aux hommes grossiers de toutes les opinions, mais une haine qui va jusqu'à la soif du sang.

Jeanne, Républicain hardi, vient d'avoir un assez beau procès.

La Presse dévorera l'éloquence, elle l'a déjà mangée à demi. — Dans l'Antiquité, qui perdait une représentation de Cicéron perdait tout, aujourd'hui on se dit : « Je ne l'ai pas entendu ce matin? qu'importe, je le lirai demain. »

Les *nouvelles* qu'on a la manie d'écrire sont au roman ce qu'est le vaudeville à la comédie. Elles l'étranglent. Le caractère en est bien mauvais, triste et froid.

Quelquefois notre langue a embelli ce qu'elle a touché. Cela est rare, il est vrai. — J'aime mieux Michel-Ange que *Michelagnelo* (*sic*), et Florence que *Firenze.*

Le véritable citoyen libre est celui qui ne tient pas au gouvernement et qui n'en tient rien. — Voilà ma pensée et voilà ma vie.

La Comédie Saint-Simonienne se termina par une mascarade grotesque. Cependant les Saint-Simoniens

qui se sont mépris sur la durée de leur idée ont été bons à la propager.

L'amélioration de la classe la plus nombreuse et l'accord entre la Capacité prolétaire et l'Hérédité propriétaire sont toute la question politique actuelle.

S. L.; L. R., p. 65-66.

Jeanne, ancien combattant de Juillet mêlé aux bagarres des 5-6 juin fut condamné (voir *Moniteur,* cour d'assises de la Seine, 29-30 octobre) à la déportation malgré une fort belle défense qui fit, même à ses adversaires, rendre hommage à ce «républicain dangereux».

Les «nouvelles» sont à la mode en ce moment : outre les rééditions de Ch. Nodier en 1832, Boucher de Perthes et d'autres auteurs donnaient ce titre à leurs récits.

La «mascarade grotesque» fait allusion en particulier à la *prise d'habits* du 6 juin, à Ménilmontant. Cf. S. Charléty, *Histoire du saint-simonisme*, Paris, 1896, p. 219.

D. Les Médicis et les nobles ont été bien pour les arts parce que la noblesse était à peine un pouvoir et n'était qu'un nom élégant donné à l'opulence héréditaire et à la gloire des aïeux.

Anc. Papiers Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres,* 1906-1907, p. 163.

Pour la 2e Consultation. — Le suicide improvisé est supportable, mais le suicide réfléchi ne l'est pas.

Après que vous avez pendant plusieurs jours fait votre barbe en ayant soin de ne pas vous couper le menton, vous seriez bien ridicule de venir vous occire de sang-froid — cela voudrait dire : j'ai essayé de quelques jours de vie, de dîners et de déjeuners, etc.

S. L. — Vigny a parfois de ces sursauts d'humour, quoique assez rarement. Cf. à cette dépréciation humoristique du suicide la suggestion de la p. 183.

Le Docteur Noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant, doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce qu'a la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence et ce silence sera la meilleure critique de la vie.

S. L.; L. R., p. 66. — Prélude du vers fameux de *La Mort du Loup.*

La phrase finale : «mais cette raison...» a été ajoutée après coup.

La maladie démocratique, c'est l'Élection.

La rivalité, les calomnies, les haines, les bassesses, le mépris du génie, des talents, de l'inspiration, de la noblesse des manières, de toutes les distinctions

enfin, tout est engendré par ce droit absurde qui au total produit des supériorités de convention, de fausses supériorités.

En effet, c'est un art comme un autre, une intrigue facile qu'une conduite assez habile, assez adroite et dissimulée pour capter les suffrages d'une multitude qui ne voit que les apparences. Il ne s'agit que de lui...

S. L. au dos de « Une actrice vraiment inspirée... ». Interrompu par le format de ce papier même.

Il est à peine besoin de rappeler que la clairvoyance alarmée du poète se rencontrait, non seulement avec les adversaires « théocratiques » du suffrage populaire, mais avec des vues aussi décisives que celles de Balzac, en particulier dans *Le Médecin de campagne* (conversation avec l'abbé Janvier), qui paraîtra en septembre 1833 mais est écrit d'octobre 1832 à juillet 1833.

Ouverture des Chambres. — Un homme a voulu assassiner Louis-Philippe.

Je désire pour les royalistes qu'ils n'aient pas voulu venger la duchesse de Berry en imitant Louvet.

Je suis heureux que le crime n'ait pas été consommé pour que la France ne devienne pas Italienne.

S. L. — « Italienne », c'est-à-dire, pour l'auteur de *La Maréchale d'Ancre*, portée à l'assassinat politique.

CONSULTATION; SUJET : L'*HABEAS CORPUS*, LE VIDE DES LOIS. — Le Docteur Noir rencontre un homme en qui l'orgueil d'être nommé le premier législateur de son temps est devenu une vraie maladie. Il était avocat et avocasse du matin au soir.

Le Docteur lui montre le défaut de toutes les lois en le menant près du lit d'un homme qui meurt en prison où il a été laissé PRÉVENTIVEMENT neuf mois. Il est reconnu innocent, absous et meurt à l'audience. Dans son agonie, il s'écrie : «Rendez-moi ma santé, mon temps, ma famille, mon bonheur perdu par cette prison. Si je suis innocent, pourquoi donc m'avez-vous tué? — Si je suis innocent, pourquoi ai-je pu être tué sans que vous soyez des assassins? — Si vous êtes des assassins, pourquoi n'y a-t-il pas quelqu'un qui ait le droit de vous mettre en accusation?»

S. R. et *L. R.*, p. 67. — *Habeas corpus*, acte passé sous Charles II d'Angleterre et précisant la Grande Charte au bénéfice de la sécurité individuelle. Peut-être Vigny songe-t-il au péremptoire Lerminier comme à un «législateur» intarissable.

---

5 novembre.

On ne peut trop mettre d'indulgence dans ses rapports avec les jeunes gens qui consultent. — Je pense qu'il faut toujours les encourager, les vanter, les élever à leurs propres yeux, tirer d'eux tout ce que

renferme leur cerveau et l'exprimer comme un grain de raisin jusqu'à la dernière goutte.

J'étais lieutenant de la Garde Royale, en garnison à Versailles, en 1816, je crois, lorsque je fis une assez mauvaise tragédie de *Julien l'Apostat*, que j'ai brûlée dernièrement. — Telle qu'elle était je la montrai à un M. de Beauchamp, qui avait fait quelques livres d'histoire. Après avoir entendu la préface et le premier acte, il me serra la main vivement et me dit : « Souvenez-vous de ceci : *à dater d'aujourd'hui, vous avez conquis votre indépendance.* » Ce fut un des encouragements qui me touchèrent le plus, et l'un des premiers, car je n'osais rien lire à personne. — Peut-être que s'il m'eût dit le contraire je me fusse livré à l'instinct de paresse, si puissant sur l'homme que la principale occupation des hommes qui sont au pouvoir est toujours de le combattre.

Ceci me remet en mémoire un homme d'esprit, mon cousin, le comte James de Montlivault. Je lui reprochais un jour qu'il fatiguait les soldats du Régiment dont il était colonel et où j'étais capitaine. — *Mon ami,* me dit-il, *il faut toujours exiger des hommes plus qu'ils ne peuvent faire, afin d'en avoir tout ce qu'ils peuvent faire.* — C'était un bon principe militaire venant d'un bon officier.

S. L.; L. R., p. 63. — Alphonse de Beauchamp (1767-1832), auteur de nombreux ouvrages de vulgarisation historique, habitait à Versailles, près de la place Saint-Louis, quand Vigny y tenait garnison. Sur J. de Montlivault, cf. *Correspondance*, I, p. 52.

Bossuet met par trop de simplicité dans les explications de chaque mot de l'*Histoire universelle.* On sent trop qu'il écrit pour un enfant. Il ne peut dire *Anachronisme,* sans ajouter sur-le-champ : cette sorte d'erreur qui fait confondre le temps.

S. L.,; L. R., p. 64; au verso de «la résignation...».

La «fatalité théologique» de Bossuet se trouve dénoncée dans le livre de Buchez que Vigny a dû pratiquer, l'*Introduction à la science de l'histoire, ou science du développement de l'humanité.* Paris, 1832.

Oh! l'encens du théâtre est un encens impur.
En haut l'acteur brillant, en bas le peuple obscur,
L'un parmi les flambeaux, l'autre dans la poussière
Entament dans la nuit une lutte grossière;
Une voix parle seule au-dessus des rumeurs,
Tantôt la voix l'emporte et tantôt les clameurs;
L'un parle avec effroi, l'autre avec rage écoute...

P. Flottes, *Alfred de Vigny,* p. 120.

SYLVIA.

Le chevalier de Malte l'aimait peu. Elle lui avait d'abord déplu. — Il se disait : «C'est une coquette !» tant qu'elle ne se donna pas. Il la foulait aux pieds.

Frère hospitalier; — pieux, rêveur. — Méprisant la mort. Ne craignant ni le pouvoir ni la misère. — Prêtre militaire.

Tout à coup il la possède. Il s'attache à elle et entre dans sa vie.

La vie du théâtre. — Les tortures de ce jeune gentilhomme.

L'*amour des périls* de cette femme. — L'*amour* de son *malheur,* de ses *humiliations* et de ses *fautes* même.

La candeur de l'actrice. — Désespoir attachant, gaieté enivrante, folie d'enfant, pleurs d'enfant.

Il voudrait n'être qu'un ami pour elle et se séparer de l'amour pour que l'infidélité, quand elle viendra, ne la force pas à l'abandonner.

Ma Sapho.

L. R., p. 255.

La dernière ligne trahit à la fois une inquiétude particulière et l'envoûtement où Marie Dorval tient Vigny à une date qu'on peut placer au début de l'hiver 1832-1833. *Sylvia* (dont des scènes ont été écrites) serait une comédie en cinq actes en vers.

C'est surtout dans les *Lettres à Éva,* au moment de la rupture définitive, qu'apparaîtra la profondeur de pitié qui, chez Vigny, s'associait à une intensité sensuelle incontestable.

Le génie épique a la place d'étendre ses ailes dans le grand roman. Dans le drame, il faut qu'il se réduise

à de trop étroites proportions. — Comme je trouve l'histoire à la gêne même dans les drames de Shakespeare! comme il a senti qu'il étouffait!

L. R., p. 62.

---

29 novembre.

Je n'ai jamais lu deux *Harmonies* ou *Méditations* de Lamartine sans sentir des larmes dans mes yeux. Quand je les lis tout haut les larmes coulent sur ma joue. — Heureux quand je vois d'autres yeux plus humides encore que les miens!

Larmes saintes! Larmes bienheureuses! d'adoration, d'admiration et d'amour!

S. L. (*D.* 630); *L. R.*, p. 64. — Lamartine, alors à Beyrouth, se rappelait au souvenir de ses amis par divers messages dans la presse.

Si quelque chose ne me repoussait, je ferais un hymne à la Duchesse de Berry, qui vient comme une Madone :

Son enfant dans ses bras et son lys à la main!

Mais quoi! faire la cour à une infortune aussi belle, c'est se confondre avec ceux qui se préparent des faveurs pour l'avenir. Je n'ai point d'enthousiasme pour sa cause, sans quoi je serais allé combattre et non chanter.

S. L. (*D.* 630); *L. R.*, p. 65. — Une miniature (Musée Carnavalet) représente la duchesse de Berry avec une fleur de lys aux

doigts; quant à l'enfant, il sera portraituré abondamment dans les publications carlistes de l'époque.

Y a-t-il chez Vigny, toujours ombrageux en face de Chateaubriand, un recul motivé par l'attitude de celui-ci et par la légende qui faisait de lui le plus fidèle défenseur d'une grande infortune?

1er décembre.

Rien n'égale la légèreté des Français, même dans les jours où ils prennent l'air pédantesque et important. Vitet a fait une préface autrefois pour prouver que la réalité historique était préférable à la Poésie. Des critiques s'évertuent à vouloir prouver le contraire. Ils ne voient pas que la Poésie des caractères élevée jusqu'à l'unité et la stature des figures antiques peut s'envelopper dans la réalité historique la plus exacte et que c'est là le comble de l'art.

S. L. — L'auteur des *Barricades* et des *États de Blois*, avec qui Vigny sera plusieurs fois en conflit latent, préconisait comme on sait la simple utilisation dramatique des *chroniques*.

C'est le temps des comédies politiques sans conviction.

Un petit homme qui se promenait dans Paris le lorgnon à la main et en habit de velours pendant tout le temps que la Duchesse de Berry faisait la guerre elle-même dans la Vendée, vient de partir pour l'aller

trouver et lui offrir ses services depuis qu'elle est prisonnière.

S. L. — Quel est ce «petit homme»? Chateaubriand pour la taille, mais point pour le costume.

L'Amour physique et seulement physique pardonne toute infidélité. L'Amant sait ou croit qu'il ne retrouvera nulle volupté pareille ailleurs et, tout en gémissant, s'en repaît.

Mais toi, Amour de l'âme, Amour passionné, tu ne peux rien pardonner.

S. L.; L. R., p. 67. — Réflexion insérée entre le 29 novembre et le 3 décembre — crise grave dans les amours du poète et de la comédienne.

Les *Pensées de Jean-Paul,* dans la traduction La Grange que pratique Vigny, renferment une pensée analogue — fort différente de ce qu'imaginent communément les théoriciens de l'amour (Paris, 1829, p. 14) : «Un amour violent veut seulement punir et cependant pardonner ensuite. — Le plus haut degré de l'amour ne connaît que *oui* et *non*, point d'intermédiaire, point de purgatoire, rien que le ciel et l'enfer.»

Pour l'homme qui sait voir il n'y a pas de temps perdu.

Ce qui serait désœuvrement pour un autre est observation et réflexion pour lui.

S. L.; L. R., p. 68. — Témoignage qui s'ajoute à ceux des pages 30 et 79.

---

2 décembre.

Le charlatanisme est à son comble. Je ne sais ce qui peut le faire cesser si ce n'est son excès : j'espère en lui beaucoup.

La consistance. — *Avoir de la consistance,* en France, n'est pas une phrase vaine. Cette expression représente parfaitement l'aplomb et la considération qu'une longue et honorable vie peut donner et que le talent ne donne pas à lui seul.

S. L.; L. R., p. 68. — «État de stabilité, de solidité», disent les dictionnaires pour *consistance.* Vigny voit, sous la monarchie bourgeoise, ces caractéristiques passer des choses aux hommes.

Le but des *Consultations* doit être de fortifier l'âme contre tout ce qui s'attaque à sa partie faible. Les crimes viennent de faiblesse.

La force vient du cerveau dans l'homme. Je l'ai vu chez le Docteur Blanche où Eugène Hugo ne peut s'empêcher de salir ses vêtements. Antoni Deschamps, fou.

C. D. — Le docteur Esprit Blanche, qui tient avec le docteur Brierre de Boismont une place si importante dans les soucis du poète — et en général des hommes de lettres du temps — aide à cette revendication de la force «cérébrale». Il est d'accord avec

Magendie, qui commence peu après ses expériences sur le liquide céphalo-rachidien. Cf., sur les débuts de la fameuse maison de santé, E. de Crauzat dans la *Chronique médicale* des 15 août et 1er septembre 1900.

Pour la 2e Consultation. — Réunir l'idée du suicide à celle de la folie.

Désespérée d'avoir été infidèle, la jeune femme devient folle. Il s'applique à renouer le fil de ses idées, jusqu'à ce qu'elle mourût dans ses bras.

S. L. — Situation qui ne semble pas sans analogie avec la nouvelle de Balzac intitulée *Adieu* (mars 1830).

---

3 décembre.

Le théâtre (symbole). — Pour Rachel. Le journaliste à com[édienne?]. — La passion du monde est de voir. Si les hommes pouvaient tous voir ce que fait chacun, s'ils pouvaient se construire un théâtre assez vaste pour y voir agir les *grandeurs* et les *célébrités*, ils seraient heureux et transportés chaque jour. — C'est pour cela qu'ils ont créé le Théâtre, mais le Théâtre ne parle que du passé ou ne s'explique sur les événements présents que par des allusions très détournées. Il a fallu un théâtre de chaque jour où les grands personnages vinssent jouer le matin leur rôle de la veille ou le soir celui du matin, où les spectateurs fussent vingt, cent, huit cents, mille à la

fois; où tous les yeux d'un Peuple fussent attentifs à la même scène au même moment, sans que les spectateurs eussent besoin de quitter leur demeure; ce Théâtre a été fait, ce Théâtre c'est un journal.

Là viennent jouer tous à la fois les Peuples et les Rois. Acteurs, observez-vous bien! tous vos gestes sont remarqués et comptés, le Monde a tous ses yeux ouverts sur vous. L'applaudissement est rare et le murmure fréquent. Hâtez-vous surtout de changer de scènes, car en un jour une scène est usée et elle use et dévore votre nom ou si ce n'est elle c'est celle que joue une autre célébrité dans quelque autre coin du globe.

Celui qui fait mouvoir chaque jour à son gré ces personnages vivants, celui qui les présente sur son théâtre dans le sens et sous le jour qui lui plaît, celui qui les grandit ou les rapetisse à son gré, c'est le journaliste! ce sera toi demain si tu veux! vois si tu trouves assez vaste cette occupation!

S. L.; L. R., p. 68. — Le journaliste envisagé ainsi succède amèrement au grand metteur en scène du *Manuel* d'Épictète, XXV : «Tu es acteur dans la pièce où le maître qui l'a faite a voulu te faire entrer.» Il ne peut s'agir ici de la grande tragédienne Rachel Félix qui, à cette date, est encore une jeune élève du Conservatoire.

Mais Vigny met au nombre de ses projets *Rachel, drame en cinq actes en prose*, comme une œuvre distincte de *Marie Sylvia, tragi-comédie en cinq actes et en vers.* Le développement futur de l'image, pour la publicité sous toutes ses formes, donnera raison au poète.

Ballanche, dans son *Essai sur les institutions sociales*, dit qu'il ne peut y avoir aucune raison d'écrire la Poésie en vers depuis que Poèmes *ne se chantent plus.*

Il nomme notre Poésie une *langue triée* à laquelle on ajouta la rime.

Il se trompe. Tout homme qui dit bien les vers les *chante* en quelque sorte.

S. L.; L. R., p. 70. — L'*Essai sur les institutions sociales* de Ballanche, publié en 1818, avait été réédité, dans les *Œuvres*, en 1830 (Paris et Amiens, in-8°). C'est au chapitre x (*Théorie de la parole*) que le philosophe lyonnais désavouait la poésie en vers.

Le noble et *l'ignoble* sont les deux noms qui distinguent le mieux, à mes yeux, les deux races d'hommes qui vivent sur terre.

Ce sont réellement deux races qui ne peuvent s'entendre en rien et ne sauraient vivre ensemble.

S. L.; L. R., p. 70. — Le 28 avril 1832 avait été promulguée la loi sur les titres de noblesse, qui pouvait inciter Vigny à une sorte de rébellion. Cf. Nietzsche, *Le Gai Savoir,* tr. Albert, § 55 : «Qu'est-ce qui rend noble?»

Quand on veut rester pur, il ne faut pas se mêler d'agir sur les hommes. L'application des idées aux

choses n'est qu'une perte de temps pour les créateurs de pensées.

Paléologue, *Vigny*, p. 85. — Cf. les chap. XXXVIII et XXXIX de *Stello.*

Est-il concevable qu'il se trouve encore des Poètes pour chanter des batailles gagnées, des combats du fer contre la chair, du feu contre la peau?

C. D.

Les «chantres de batailles» ne manquent pas au début de la monarchie de Juillet.

Rien de si rare que les écrivains dont on voit le fond, ce sont les plus grands.

On ne voit pas la conscience de Bossuet, de Fléchier, Bourdaloue, Massillon. Très peu celle de Fénelon même. On voit le fond de Montaigne, de Pascal surtout, enfermé entre Dieu et l'humanité, entre l'autorité et la liberté, et délibérément entre son génie et sa foi.

C. D.

---

6 décembre.

A présent la liberté c'est l'argent; l'esclavage, c'est la misère.

C. D. — Cf. Chamfort : «Les pauvres sont les nègres de l'Europe».

Laurette ou le Cachet rouge faite en trois jours, destinée au dénouement d'un grand roman : c'est un sacrifice fait à la *Revue des Deux Mondes.*

C. D. — Buloz a-t-il vraiment rogné les ailes à un récit qu'on imagine mal comme «dénouement d'un grand roman»?

C'est le 23 décembre 1832 que Vigny annonçait à Buloz l'ouvrage qu'il préparait : *Laurette* ne devait paraître que dans la livraison du 1er mars 1833 de la *Revue des Deux Mondes.*

---

27 décembre.

MADAME DE ST AIGNAN.

La Duchesse de St Aignan était en prison avec André Chénier. Ma mère l'a connue. Elle vient de me raconter qu'elle l'avait vue souvent depuis à *St Aignan,* terre en Touraine. — Madame de St Aignan conservait si précieusement le portrait d'André Chénier qu'elle ne voulut pas le laisser copier. « J'ai fait serment, dit-elle, de ne jamais m'en séparer.» — Elle avait aimé beaucoup André Chénier. Elle parlait beaucoup des lectures qu'il faisait de ses vers dans la prison. — C'était une femme d'un air très noble, d'un regard très digne, dont les yeux étaient doux et la bouche un peu moqueuse, parlant avec une facilité remarquable et une grâce d'expression toute particulière. — On l'appelait *la femme* Aignan en prison. — Elle a dit souvent à ma mère qu'elle avait des lettres qu'André lui écrivait de la chambre de sa prison à la sienne. Elle avait aussi des vers de lui.

Ma mère aimait à peindre en miniature, elle lui demanda le portrait d'André Chénier à copier! Elle lui dit : Voilà bien celui de mes enfants si vous voulez, mon amie, mais pour celui-ci, j'ai juré de ne le pas quitter un moment.

Ma mère se le rappelle parfaitement. — Il avait été fait en prison, les yeux levés au ciel, une cravate de couleur, dénouée, une pose négligée et abandonnée.

Le Duc de S[t] Aignan était petit, bossu et affreusement laid. M. de Tienne, mon cousin, refusa de lui donner sa fille qui épousa depuis M. de S[t] Chamans.

La Duchesse de S[t] Aignan avait *miraculeusement* des enfants superbes, deux fils et une fille.

Musée Condé à Chantilly, ms. de *Cinq-Mars,* note reliée dans le t. III, f[o] 139.

M[me] de Saint-Aignan, la compagne de captivité de Chénier, est ainsi à nouveau «située» dans l'épisode de Saint-Lazare. L'épisode du portrait se retrouve dans *Stello,* chap. XXXVI.

L'estime universelle est acquise à l'homme qui sacrifie tous les autres à son intérêt.

Sacrifiez vos desseins et vos passions, on dira de vous : « Il n'avait pas cette passion ni ce désir puisqu'il ne l'a pas satisfait. »

S. L. — Cf. Nietzsche, *Le Gai Savoir,* trad. H. Albert, § 21 : « L'éloge de l'altruiste, du vertueux, de celui qui se sacrifie — donc

l'éloge de celui qui n'emploie pas toute sa force et toute sa raison à sa propre conservation — cet éloge n'a certes pas jailli de l'esprit de désintéressement.»

Les plus effrayés du choléra étaient les plus vieux. — On dirait qu'à force de vivre, ils s'imaginent qu'ils accumulent avec les années les pierres d'un bel édifice que rien ne peut détruire et dont il faut avoir bien soin à mesure qu'il vieillit.

S. L.; L. R., p. 70.

Sur le choléra et la terreur de Paris sous ce fléau, cf. surtout les *Souvenirs* du Prince de Broglie, t. IV, p. 363.

---

31 décembre.

Minuit. L'année expire enfin; cette douloureuse année a soufflé sur nous le Choléra et les guerres de toute nature. Tout ce qui m'est cher a été préservé.

Étranger à toutes les haines, j'ai été heureux dans toutes mes affections, et n'ai fait de mal à personne, j'ai fait du bien à plusieurs.

Puisse ma vie entière s'écouler ainsi.

S. L.; L. R., p. 70.

Il est significatif que Balzac fasse tenir à son Daniel d'Arthez, dans *Illusions perdues*, les mêmes propos devant L. de Rubempré:

«N'est-ce pas un viatique fortifiant que de poser le soir sa tête sur l'oreiller en pouvant se dire : «Je n'ai pas jugé les œuvres «d'autrui ; je n'ai causé d'affliction à personne; mon esprit, «comme un poignard, n'a fouillé l'âme d'aucun mourant...»

1833.

L'attaque de paralysie dont la mère de Vigny est frappée le 6 mars laisse ce fils passionné dans un vrai désarroi : Mme Dorval n'entend rien à tant d'inquiétude, et c'est pour le poète, au cours du printemps et au milieu de l'été en particulier, une amertume qui s'ajoute à bien d'autres que de n'être pas compris par l'actrice. Le 21 avril, grâce à des efforts où Vigny a sa part, elle débute au Théâtre-Français; d'autre part *Quitte pour la peur*, écrit pour sa représentation de bénéfice à l'Opéra le 30 mai, témoigne de l'ardeur que le poète continue à ressentir pour sa maîtresse et du souci qu'il a de sa carrière.

Peu nombreuses restent, en dehors de cette saynète fameuse, les œuvres réellement terminées cette année.

La cinquième édition de *Cinq-Mars* paraît bien chez Gosselin et Levavasseur, avec l'annonce de la *Seconde Consultation* sous presse, et aussi d'«un nouveau roman historique» en 2 volumes et de «nouvelles historiques» : Sainte-Beuve avait beau jeu de railler, quand les autres romantiques étaient si féconds, le silence de celui-ci.

Le foyer de la Comédie-Française redevient à la mode, et l'auteur de *La Maréchale d'Ancre* y paraît quelquefois,

mais, fils incomparable, il s'astreint le plus souvent à tenir compagnie à sa mère et peut se donner ce témoignage : «Je lui faisais longuement la lecture, lui donnant du calme et du bonheur et n'ayant moi-même ni l'un ni l'autre.»

Année de désarroi par conséquent, de véritable désespérance, de déception amoureuse comme de désespoir filial. Est-ce sa décoration de la Légion d'honneur le 2 mai? est-ce l'affaire qui occupe le Tribunal de police en juillet? Vigny se remet à tirer au pistolet, comme si son honneur devait être en jeu dans quelque duel; il songe au Maine-Giraud avec plus de sollicitude, comme si un tel refuge, malgré les répugnances de sa famille, s'offrait déjà à son inquiétude.

Il adhère au prospectus de l'*Europe littéraire* et «non politique», mais résiste à une proposition de Buchez qui voudrait l'embrigader dans une équipe d'écrivains sociaux.

Projets de cette année : *Un traité du serment,* contre le serment politique; *Astrolabe, Sémélé;* un 5ᵉ acte de *Julien l'Apostat; Monk;* un recueil d'*Élévations; Le major André,* roman en 1 volume. *La Duchesse de Portsmouth,* dont il arrête le plan le 7 juin, est commencée la nuit du 20 au 21 (chap. 1). De tout cela, peu de chose surnagera, mais *Daphné* trouve cette année-là sa première cristallisation, et c'est en somme la question sur laquelle Vigny tenait à se mettre au net avec lui-même qui commence à prendre forme.

Les lectures de cette année — outre les livres que des amis lui envoient en hommage et dont le romantisme suranné cesse de l'intéresser — comportent :

Clarisse Harlowe de Richardson, *Affinités électives* de Gœthe, *Obermann* de Sénancour. S'il a, après le 17 avril, pris connaissance du *Dialogue* de Leopardi *entre la Nature et un Islandais,* que le *Siècle* donne en traduction, rien ne trahit pour l'instant une préoccupation décisive. Par contre les dis-

cussions politiques et leurs affleurements dans le monde du journal et du livre le passionnent. Il pratique probablement, de Lourdoueix, *De la Restauration de la Société française* (Paris, 1833), puisque le rédacteur et futur directeur de la *Gazette de France* est d'accord avec l'auteur de *Cinq-Mars* (p. 326) sur le rôle de Richelieu et sur la guerre entre Royauté et Noblesse françaises.

Notre Byron est grand comme poète lyrique. Il aime à peindre l'homme puissant par le génie et par une âme intrépide, par une volonté inflexible, pliant sous le poids d'un crime et sans force contre le remords.

C'est une fable inutile à l'humanité. Le crime est rare dans l'homme de génie.

Représenter plutôt l'homme perdu entre le ciel et la terre, l'homme actuel n'ayant plus la foi pour le soutenir et attaqué par la vie et les vivants.

Et fort de sa force, supportant la vie, supportant ses idées et luttant tout à la fois contre l'extérieur et l'intérieur.

Donnez ainsi un contre-poison à tout poison.

C. D. — Vigny songe principalement à *Manfred*, et condamne la doléance romantique du personnage et du poète. Cependant il ne dit pas, comme vers le même temps Carlyle : «Ferme ton Byron, ouvre ton Gœthe». Il laisserait entr'ouvert son Pascal et chercherait de divers côtés un réconfort dans son culte de *l'esprit pur*.

Pour « Astrolabe ». — Condamnés à la mort, condamnés à la vie, voilà deux certitudes.

Condamnés à perdre ceux que nous aimons et les voir devenir cadavres, condamnés à ignorer l'avenir et le passé de l'humanité et de la divinité et à y penser toujours.

Voilà des certitudes encore : est-ce là douter? Serons-nous sceptiques en disant cela? Assurément non.

Mais pourquoi cette condamnation?

Vous ne le saurez jamais. Les pièces du grand procès sont brûlées, il est insensé de les chercher.

C. D. — Cf. les *Pensées* de Pascal (§ 904 de l'éd. Michaud). Sur *Vigny et Pascal*, cf. W. Küchler dans *Die neueren Sprachen*, 1923, t. 31, p. 355.

L'*Histoire universelle* de Bossuet, c'est Dieu faisant une partie d'échecs avec les rois et les peuples.

L. R., p. 72. — Boulainvilliers (*3e Lettre sur les anciens Parlements*, I, 68) réprouvait semblablement — et d'une façon qui peut avoir impressionné Vigny — le providentialisme historique de Bossuet.

Chateaubriand vient de faire une brochure — plaidoirie pour la duchesse de Berry, dans laquelle il est un peu républicain. Le moindre écrivain républicain ne se croit nullement obligé d'être un peu monar-

chique. — Marque certaine que le mouvement des esprits est démocratique, puisque le plus ardent *monarchiste* fait le démocrate.

L. R., p. 78. — Le 29 décembre 1832 avait paru le fameux *Mémoire* de Chateaubriand *sur la captivité de Mme la Duchesse de Berry*. Sur le succès de cette intervention romantique cf. M.-J. Durry, *La vieillesse de Chateaubriand*. Paris, 1933, p. 114.

Bonaparte, c'est l'homme; Napoléon, c'est le rôle. Le premier a une redingote et un chapeau; le second, une couronne de lauriers et une toge.

L. R., p. 82. — Cf. *Commediante-Tragediante* de *Servitude*.

---

21 février.

Madame Sand vient à minuit chez une de ses amies et veut passer la nuit chez elle. Bizarre conversation.

C. D. — On devine assez qui désigne l'expression «une de ses amies» : l'intimité croissante et le sans-gêne excessif entre Mme Dorval et la nouvelle venue inquiètent Vigny jusqu'à la fureur.

Cette femme monstrueuse a dit hier tout à coup à son amie nouvelle : «*Eh bien, c'est fini, je me suis donnée*

bier à [illisible]. » Elle a eu cet homme qui la méprisait et le lui disait. Ainsi, sans scrupule, elle trompe son amant pour lequel elle avait quitté son mari.

Elle ajoutait : *Il m'a traitée comme une fille. Il m'a dit : ce n'est pas la peine de vous tromper un jour pour vous avoir une nuit.* Il m'a dit : « Vous avez le ton d'une fille sans en avoir les avantages et la fierté d'une marquise sans en avoir les grâces. »

C. D. — Sur George Sand en 1833, cf. W. Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, tomes I et II, et J. Pommier, *A propos d'un centenaire romantique : Lelia,* dans la *Revue des Cours et Conférences*, 15 janvier 1934. «Comment un homme de cette taille a-t-il de ces petites manières?» se demandera bientôt George Sand, dans sa spontanéité tempétueuse, sans songer à tout ce que sa liaison avec Mme Dorval avait d'inquiétant. C'est en juillet 1833 que Vigny, ayant surpris une lettre de G. Sand à Mme Dorval, écrivit en marge : «J'interdis à Marie de revoir cette Sapho qui l'ennuie.» Entre le 18 et le 24 juillet, le poète avait demandé à Gustave Planche d'indiquer à G. Sand qu'elle pouvait envoyer à Laon, poste restante, ses lettres à Mme Dorval : mélange de déférence et de répugnance pour l'«amie» de sa maîtresse qui n'est pas pour rien dans son tourment. Cf. Th. Marix[1], *George Sand et Marie Dorval* (*Rev. du Berry et du Centre,* mars et juillet 1934).

Astrolabe sera le type de ce que fut l'homme jeune et passionné dans le *vrai* moyen âge, et non le type de ce qu'il est à présent, réchauffé à froid.

C. D.

L'AME ET LE CORPS.

L'âme de Stello se sépara de son corps un jour, et, se plaçant debout, en face de lui, toute blanche et toute grave, elle lui parla ainsi sévèrement :

« C'est vous qui m'avez compromise. C'est vous qui m'avez forcée d'être faible quand j'étais si forte, et de parler de choses indignes de moi, pour répondre à cet air amoureux que vous avez, et ne pas démentir l'ardeur de vos yeux et les caresses de votre sourire.

« Quittez cette femme et me laissez penser. »

Discours sur cette femme, etc., etc.

Lorsque vint le jour, le corps se leva avec elle pour partir et lui dit : « Allons-nous ? » Et ils allèrent rejoindre la belle maîtresse.

L. R., p. 247. — La littérature médiévale offre des textes de «débats» de ce genre. D'autre part, l'aveu de complet envoûtement physique, en même temps que de clairvoyance d'esprit, peut être situé au début de 1833.

Mouvements de poésie qui s'élancent malgré moi.

Ô ma Muse! ma Muse! je suis séparé de toi. Séparé par les vivants qui ont des corps et qui font du bruit. Toi, tu n'as pas de corps; tu es une âme, une belle âme, une déesse.

L. R., p. 82.

Après le 6 mars.

Le 6 de ce mois de mars, ma mère, ma bonne mère a eu une attaque de paralysie sur tout le côté droit, joue, bras et jambe; les saignées l'avaient rétablie.

Aujourd'hui, elle a une seconde attaque d'apoplexie que deux saignées suspendent; mais on ne peut parvenir à dégager le cerveau, qui s'égare et reste perdu, peut-être pour toujours. — Elle avait un jeune médecin, M. Magistel; j'y joins M. Salmade, médecin expérimenté et âgé, pour que sa prudence empêche l'ardeur trop hardie de l'autre.

L. R., p. 82. — Les trois docteurs mandés auprès de Mme de Vigny demeurent, Magistel, 109, Faubourg St-Honoré; Salmade, 8, rue Royale; Double, 3, quai Voltaire (ce dernier appelé le 19)

Sémélé.

Ô humanité! Tu as voulu voir et toucher l'essence divine : tu l'as reçue dans ton sein et elle t'a dévorée.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 174.

Sémélé, dans le *Dictionnaire abrégé de la Fable* de Chompré, dont se sert Vigny, p. 79 et p. 413 de l'édition de 1811, est simplement donnée comme la fille de Cadmus et de Thébé, qu'aima Jupiter (par qui elle fut la mère de Bacchus). Junon lui

conseilla d'exiger que Jupiter se fît voir dans toute sa gloire : « La majesté du dieu ayant mis le feu à la maison, elle périt dans les flammes ».

J'ai craint pour le drame de *Julien* qu'on ne permette pas de dire : la majorité des chrétiens, quelle est-elle? Elle nie la Divinité de Jésus-Christ.

C. D. — Le souvenir de l'hérésie d'Arius, le relief qu'il conviendrait de lui donner, est-ce vraiment la raison pour laquelle le *drame* de *Julien* est resté un projet?

Je me sens puissamment organisé pour la volupté physique.

C. D. — Témoignage assez singulier que se donne Vigny, et auquel vont correspondre, dans certains agendas, diverses mentions à l'appui.

Barbier vient de publier *Il Pianto*. Les délices de Capoue ont amolli son caractère de poésie, et Brizeux a déteint sur lui ses douces couleurs virgiliennes et *laquistes* dérivant de Sainte-Beuve. — Ils ont mêlé leurs couleurs et leurs eaux; à peine retrouve-t-on dans ce *Pianto* quelques vagues du fleuve jaune des *Ïambes*. L'eau bleuâtre qui entoure ces vagues est pure et belle, mais ce n'est pas celle du fleuve débordé d'où jaillit *La Curée*.

Brizeux est un esprit fin et analytique qui ne fait pas des vers par inspiration et par instinct, mais parce qu'il a résolu d'exprimer en vers les idées qu'il choisit partout avec soin.

Il a des théories littéraires et les a coulées dans l'esprit de Barbier, qui dès lors, se méfiant de lui-même, s'est parfumé de formes antiques et latines qui étouffent son élan satirique et lyrique.

Barbier et Brizeux devraient ne jamais se voir, malgré leur amitié.

Il arrive à Barbier ce que je lui ai prédit, on s'écrie : « C'est beau, mais c'est autre chose que lui ».

L. R., p. 80. — On écrirait plutôt *lakistes* (*Lake school*).

Au cours d'un voyage en Italie (où il avait rencontré à Rome Lamennais et W. Scott), Barbier avait écrit les poèmes qui, publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, furent réunis sous le titre *Il Pianto* (mis en vente le 26 janvier) : déception pour les fervents des *Ïambes*. — Quant à Brizeux, il devait publier dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre 1833 les vers de *Scientia* qui ne s'imposaient guère.

---

11 mars.

Il y a quelques jours, M. Buloz est venu me proposer de me faire trouver à table avec M. Carrel qui désire beaucoup me connaître. — J'ai éloigné ce rapprochement disant que :

Je craindrais que cela ne ressemblât trop à un accord politique et que les convenances qui m'empêchent de servir aucune autre opinion que celle de

la légitimité de la branche aînée des Bourbons m'empêchaient de me rapprocher du chef de la *République modérée.*

Quoique je ne doive nulle reconnaissance à la Restauration qui me traita toujours avec froideur et dédain.

Que cependant, si Henri V mourait comme le duc de Reichstadt, je n'hésiterais pas à servir de tout mon pouvoir la République dont le gouvernement me semblerait infiniment plus convenable aux intérêts du pays que la *Monarchie élective actuelle.*

C. D. — Le mois de mars 1833 est marqué par la fameuse nouvelle qui donne à la captivité de la duchesse de Berry à Blaye, une tournure imprévue : le 26 février, le *Moniteur* avait publié la déclaration par laquelle la princesse avouait son mariage secret. Chateaubriand devait partir pour Prague peu après l'accouchement de la captive (M.-J. Durry, *La Vieillesse de Chateaubriand*, Paris, 1933).

Le roi de Rome était mort le 22 juillet 1832.

Stello. — La *Troisième Consultation* sera sur les hommes politiques.

La *Quatrième Consultation* sera sur l'idée de l'amour, qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté et de l'émotion.

L. R., p. 72.

Les *Affinités électives* que le *préfacier* de Gœthe critique amèrement. C'est un grand malheur que de porter avec soi, dans l'avenir, son maladroit critique comme un ballon sa nacelle.

L. R., p. 72. — On en était encore à la traduction de 1810 où l'«insipide jeu de mots» d'*Affinités* était critiqué par un consortium de traducteurs : maladresse qui choque à bon droit un lecteur avisé.

LE CYGNE.

Si un serpent s'attache à un cygne, le cygne s'envole et emporte son ennemi roulé à son col et sous son aile.

Le reptile boit son sang, le mord et lui darde son venin dans les veines. Il est soutenu dans l'air par le cygne, et, de loin, à ses écailles vertes, à ses faux reflets d'or, on le prendrait pour un brillant collier.

Non, il n'est rien que fiel et destruction, et il ramperait sur terre ou sous terre, il se noierait dans les bourbiers, s'il n'était soutenu dans les hautes régions par l'oiseau pur et divin qu'il dévore.

Ainsi l'impuissant Zoïle est porté dans l'azur du ciel et dans la lumière par le poète créateur qu'il déchire en s'attachant à ses flancs pour laisser, fût-ce en lettres de sang, son nom empreint sur le cœur du pur immortel.

L. R., p. 260. Fac-similé dans J. Aicard, *Alfred de Vigny*, p. 251. — Le rattachement de cette esquisse symbolique à l'impres-

sion ci-dessus avait été vu par Blaze de Bury, *Idées sur le Romantisme* (*Revue des Deux Mondes*, 1er juillet 1889). Le symbole est un souvenir possible de l'image initiale de Byron dans la *Révolte d'Islam* :

For in the air do I behold instead
An Eagle and a Serpent wreathed in fight.

M. J. Giraud (*Œuvres choisies de Vigny*, p. 294) rappelle Cicéron, Virgile, Voltaire.

Du 17 au 18 mars.

Nuit d'angoisses.

Je la passe debout, près du lit de ma mère. — Au jour, son visage était effrayant. Dans la journée, ma mère me reconnaît. Elle me pénètre de douleur et de reconnaissance en me parlant avec amour; elle est charmée de me voir près d'elle, je lui fais plus de bien que les médecins, dit-elle. — J'ai réussi avec ma voix à la calmer en lui parlant.

---

19 mars.

Nuit affreuse. — Saignée.

Consultation de MM. Salmade, Magistel et Double. — Émétique.

Le cerveau est dégagé. Sa vie sauvée.

Depuis ce jour, elle s'affaiblit, puis reprend des forces.

Elle a sa tête et me donne ses clefs. Elle me prie de diriger ses affaires, heureuse de n'avoir plus à y penser. Elle me dit devant Lydia et le médecin qu'elle

n'a pas fait de testament et ne laisse rien qu'à moi, et à Angélique, sa femme de chambre, une pension qu'elle me prie de lui faire. J'en fais sur-le-champ l'engagement et le remets à Angélique devant elle. — Cela lui donne beaucoup de calme. La nuit est bonne.

Je trouve un ordre admirable dans ses papiers; je les remets devant elle dans son secrétaire, et je ne prends rien de l'argent qu'il renferme; je veux que, si elle est guérie, elle retrouve tout dans l'état où elle l'a laissé.

Je paie toutes les dépenses de sa maison.

Quand son sang coule, mon sang souffre; quand elle parle et se plaint, mon cœur se serre horriblement; cette raison froide et calme comme celle d'un magistrat, brisée par le coup de massue de l'apoplexie, cette âme forte luttant contre les flots de sang qui l'oppressent, c'est pour moi une agonie comme pour ma pauvre mère, c'est un supplice comparable à la roue.

L. R., p. 82. — L'«âme forte» de Mme de Vigny — dont son fils a hérité et parle avec une admiration si légitime — est attestée par un contemporain tel que Frénilly (*Mémoires*, p. 214).

Angélique est une fidèle servante.

---

27 mars.

Jour de ma naissance.

Je l'ai passé à écouter et regarder ma mère dans son lit de douleur. Il y a trente-six ans, elle y était

pour me donner le jour; qui sait si elle n'y est pas pour quitter sa vie ?

L. R., p. 84. — Sur les conditions de misère et d'angoisse qui accompagnèrent la naissance de Vigny à Loches, cf. F. Baldensperger, *Nouvelle Contribution à sa biographie intellectuelle.* Paris, 1933, p. 155.

J'ai entendu le concert historique de Fétis. Cet érudit en musique a imaginé de rassembler les monuments musicaux de la France et de les faire exécuter avec les mêmes instruments qu'au seizième siècle. La viole, la basse, l'orgue soutiennent la mélodie simple et grave des chants. Jamais l'art ne m'a enlevé dans une plus pure extase, si ce n'est lorsque, étant malade à Bordeaux, j'écrivais *Eloa.*

Les chants divins qui m'ont ravi surtout sont ceux de *Laudi spirituali,* cantiques à la Vierge, chantés par les confréries italiennes.

Il y avait aussi un air de danse grave, dansé à la cour de Ferrare, au mariage du duc Alphonse d'Este; air d'une modestie et d'une grâce incomparables. Je voyais passer, en l'entendant, ces belles princesses aux yeux baissés et aux longues robes traînantes, se tenant droites et recevant des aveux d'amour avec réserve.

Il y avait un madrigal à cinq voix (par Palestrina), délicieuse composition pleine d'amour et de suavité. Puis un *concerto passegiato* pour violes, harpe, orgue et théorbe. — La terre parle avec ces instruments;

avec l'orgue le ciel répond. — Puis enfin la *Romanesca,* air tel qu'un ange en peut inventer pour adorer.

Que j'ai admiré ces médailles de la musique !

L. R., p. 78. — Fr. J. Fétis (1784-1871) avait été, à la Pension Hix, le camarade de classe de Vigny. Devenu musicographe et professeur d'harmonie, fondateur de la *Revue musicale,* il organisa dès 1832 des concerts historiques que sa nomination au Conservatoire de Bruxelles devait interrompre.

Visiblement, le caractère «éthéré» de cette musique préclassique enchante Vigny dans la période d'angoisse filiale qu'il traverse : son imagination plus que ses dispositions musicales s'y trouve intéressée. *La Romanesca* est, musicalement parlant, une «gaillarde» italienne. L'air grave suscite en Vigny les mêmes images que la musique de Bach chez Gœthe.

---

31 mars au soir.

Ma pauvre mère était *douloureusement mieux* ce soir. Elle était calme, elle était gaie, ne souffrait pas et s'amusait de la nouvelle du mariage de Mary Bunbury. Elle m'a dit : «*Quoique je ne sois pas là tout entière,* écris-lui que je prends beaucoup de part à son bonheur.»

L. R., p. 84. — Il n'y a, dans les proches de M. et Mme de Vigny, qu'Alicia Mary Bunbury, la première-née du second mariage de sir Hugh, qui réponde à la mention de ce texte. A moins que le mariage du 26 mars 1822 ne soit postérieur à sa naissance, elle aurait eu onze ans à cette date.

Même état. — Ma mère m'a dit : « Je serais bien égoïste de ne pas te laisser prendre mes livres, moi qui ne pourrai plus lire. »

« Il vaudrait mieux pour moi être morte que rester ainsi. » — Pauvre mère, elle me tue avec ces mots-là.

L. R., p. 84.

---

3 avril.

Un vaisseau cargue toutes ses voiles dans l'orage et se laisse aller au vent. Je fais de même dans les chagrins et les grands événements; pour ménager les forces de ma tête, je ne lis ni n'écris, et je ne laisse prendre à la vie sur moi que le moins possible.

Malgré tout ce travail de la volonté, la douleur nous saisit malgré nous et reste là.

L. R., p. 84-85.

---

10 avril.

Sur Julien.

Libanius raconte que Julien fut assassiné par un chrétien. — Il en donne pour preuve que le grand roi ayant offert une énorme récompense à celui de ses sujets qui avait tué l'empereur, personne ne se présenta.

C. D. — Cf. Libanius dans ses *Lettres;* sur la fin authentique de Julien, J. Bidez dans la *Vie de l'Empereur Julien*. Paris, 1930, p. 328.

Pour *Chatterton :* 20 avril, Évariste Gallois à dix-sept ans, inventeur comme Pascal, s'est fait tuer par désespoir d'être méconnu. C'est le Chatterton de la Suisse. J'ai donc bien fait d'écrire *Stello.*

C. D. — Jacques-Hubert Galloix (1807-1828) est ce jeune Genevois spleenétique qui, attiré à Paris en 1827 par l'éclat des lettres dans la capitale, meurt en 1828 dans la maison de santé du Dr Dubois. «Galloix qui souffre vaut Byron», a écrit Victor Hugo dans *Littérature et Philosophie mêlées* (1833).

Vigny, qui a pu le rencontrer chez Soumet, Nodier, Ancelot ou V. Hugo, se trompe sur son âge et sur son prénom (qu'il confond avec celui du dolent Boulay-Paty).

La vie de famille attendrit l'homme. Un mameluk est acheté à l'âge de douze ans en Circassie. Il est élevé en soldat, en centaure. Il a des esclaves égyptiennes qui jamais ne lui donnent d'enfants en Égypte; il n'a ni père ni fils; il a des compagnons d'armes qu'il ne pleure pas quand ils tombent.

Il est l'homme le plus énergique de la terre.

Quelquefois j'envie cet homme et je regrette mes quatorze ans d'armée.

L. R., p. 85.

---

22 avril.

Le dévouement n'est bon que relativement à soi-même et à Dieu peut-être. Il est sûr du moins qu'il donne à la conscience un bien-être infini et des épanchements adorables. — Quant au monde il n'en sait aucun gré. Le monde n'y croit pas; il en est comme importuné. Le monde estime et élève les égoïstes. Un égoïste me semble se grossir et tenir plus de place par le cas qu'il fait de lui-même.

C. D. — A part les dates, Vigny aura quelque raison d'écrire à Marie Dorval le 9 avril 1835 : «Tout est dévouement en moi, toutes les heures de mes jours et de mes nuits souvent se passent depuis quatre ans à chercher comment te rendre heureuse, et pendant ce temps-là, etc.»

Le dévouement à un être est une folie sublime, *mais une folie.* — L'égoïsme est admiré par les nations et les individus l'adorent.

Sortez d'un monde fait ainsi, sans daigner le regretter.

C. D. — Cf. Leopardi, et en général toute une tradition pessimiste. Vigny songe surtout (cf. p. 233) à son cas et à la duperie *sociale* qui laisse les grands dévouements presque toujours ignorés ou incompris.

Quand on se sent pris d'amour pour une femme, avant de s'engager, on devrait se dire : « Comment est-elle entourée ? quelle est sa vie ? » Tout le bonheur de l'avenir est appuyé là-dessus.

L. R., p. 77. — Encore une réflexion suscitée, chez l'amant de Marie Dorval, par l'étrange pêle-mêle où se complaisait la grande artiste.

L'analyse conduit à tout. Descartes, Pascal, Newton, Socrate, les plus grands étaient les plus forts dans l'analyse de tout.

Dieu seul peut avoir la synthèse universelle.

C. D. — Vue finale qu'on pourrait dire « Thomiste ».

Analyse de moi. — Examen intérieur.

J'étais né doué d'une sensibilité féminine. Jusqu'à quinze ans je pleurais, je versais des fleuves de larmes par amitié, par sympathie, pour une froideur de ma mère, un chagrin d'un ami, je me prenais à tout et partout j'étais repoussé. Je me refermais comme une sensitive.

La vie, l'armée rude et forte achevèrent de clore le cercle de fer dont j'entourai mon cœur. — Je serrai dans ce cercle inexorable la sensibilité qui était en moi et l'orgueil doubla ma volonté. La puissance de ma volonté est immense. Elle dompte mes organes

comme des roseaux, leur ôte et leur rend la vie à son gré.

Dès ce temps ma sensibilité fut contenue sous un masque d'airain. Mes sens même ont agi inutilement en moi-même, jamais ils n'ont pris sur moi que l'empire que le *vouloir* leur a laissé.

L'imagination même, je me suis appris à la fermer d'une écluse immuable lorsque je le veux et à rouvrir ses flots quand j'ai décidé qu'elle pouvait s'écouler.

C. D. — Témoignage, difficile à contrôler, que se donne Vigny de l'éducation de la volonté dans son cas. Cependant nous savons, par un témoignage comme celui de Frénilly, que sa mère avait tenu, en femme de tête qu'elle était, à réprimer par une pédagogie à l'*Émile* l'excès de sensibilité de son fils.

Clarisse est un ouvrage de stratégie, en quelque sorte. Vingt-quatre volumes employés à décrire le siège d'un cœur et sa prise. C'est digne de Vauban.

L. R., p. 72. — Vingt-quatre volumes, c'est vraiment trop dire, même pour les lentes opérations de Lovelace : *Clarisse Harlowe* comportait au maximum dix volumes in-8° dans la traduction Letourneur.

L'ennui est la maladie de la vie. On se fait des barrières pour les sauter.

L. R., p. 77. — Retour à Pascal et au «divertissement».

Je n'ai compris ce mot *s'amuser* que comme exprimant le jeu des enfants et des êtres sans pensées. Du moment où l'on pense, qu'est-ce que cela? *Aimer,* oui, car l'amour est une inépuisable source de réflexions, profondes comme l'éternité, hautes comme le ciel, vastes comme l'univers.

L. R., p. 76.

Quand ils jettent leur pensée dans le tourbillon profanateur de l'action [les poètes sont fatalement sacrifiés à l'inintelligence des masses].

Bonaparte aimait la puissance et visait à la toute-puissance; c'était fort bien fait, car elle est un fait et un fait incontestable, facile à prouver, tandis que la beauté d'une œuvre de génie peut toujours se nier.

L. R., p. 74.

Les Français ressemblent à des hommes que je vis un jour se battant dans une voiture emportée au galop. — Les partis se querellent et une invincible nécessité les emporte vers une démocratie universelle.

L. R., p. 77. — Cette réflexion se trouve être celle-là même que Ludovic Halévy détachera le 4 février 1867 du *Journal d'un Poète* avec cet éloge : «Toute l'histoire de ces quarante dernières années n'est-elle pas dans ces quatre lignes?» (*Revue des Deux Mondes,* 15 février 1934).

Louis-Philippe et Thiers veulent me donner la croix.

J'ai dit à Dittmer : « Ce sont des choses dont je ne m'occupe pas. »

On me l'envoie sans que je la demande, car Dittmer m'apprend que Thiers lui a dit : « La croix d'honneur est donnée à M. de Vigny, mais il ne l'avait pas demandée. — Non, a répondu Dittmer, ni désirée ni demandée ». Thiers est resté un instant sans répondre et lui a dit : « Il a bien fait. Il n'avait pas besoin de la demander. » J'ai dit à Dittmer que c'était une réponse honorable pour lui et pour moi...

Je ne puis m'empêcher de me souvenir que sous la Restauration Sosthène de La Rochefoucauld et un autre ministre substituèrent un nom assez méprisé au mien que l'on avait inscrit sur la liste. Je l'ai su il y a quinze jours de Léon de Wailly, alors chargé (*inachevé)*.

C. D. — D'après son *Journal,* Vigny aurait refusé trois fois de demander la Légion d'honneur. Thiers, d'abord ministre de l'Intérieur dans le cabinet du 11 octobre 1832, avait passé le 25 décembre au Commerce et Travaux publics : c'est à ce titre, on le verra, que Vigny recevra le ruban rouge.

1er mai.

J'ai écrit tout entier *Quitte pour la peur,* enfantillage que je fais exprès pour une représentation à bénéfice à l'Opéra.

Si cette petite pièce pouvait occuper la moindre

place en littérature, ce serait celle que tient dans l'atelier d'un peintre une esquisse au pastel dans le goût de Boucher ou de Watteau, une sorte d'ébauche faite en deux soirées et entre deux grands tableaux, pour représenter en quelques traits un temps effacé et des mœurs perdues.

La femme adultère de 1778 n'avait à craindre ni le poignard du moyen âge ni le sabre vengeur du garde national outragé de 1832. C'était un de ces temps de confusion religieuse et morale où les hommes n'ont plus pour guides que leurs sentiments individuels d'honneur ou de bonté. Les dehors seulement sont respectés alors et ce que l'on nomme les convenances.

C. D. et manuscrit de *Quitte pour la peur.* — Cet acte XVIIIe siècle a été écrit, sur une donnée assez scabreuse dont Balzac (*Physiologie du mariage*, 3e P^ie^, Médi^on^ XXVII) avait tiré parti après Chamfort et Collé, et dont Vigny cite une «source» orale (cf. plus haut, p. 212), pour la représentation de bénéfice de Mme Dorval à l'Opéra, «cadre trop grand pour cette miniature». Vigny a-t-il connu la caricature de Musset le crayonnant, «vieux cygne constipé sur le point d'accoucher d'un proverbe après de laborieux efforts»?

---

2 mai.

La croix m'est envoyée.

C. D. — «Par ordonnance royale du 30 avril 1833, rendue sur le rapport du ministre du Commerce et des Travaux publics» (*sic*), Vigny était fait chevalier de la Légion d'honneur, entre Louis Vitet et Jal.

«Cette fois, écrit Vigny le 16 juin à un vieux compagnon

d'armes, le capitaine de La Coudrée, on m'envoie sans que je m'y attende cette décoration à laquelle je ne pensais plus. Il me semble que c'est une dette de la Restauration que la Révolution acquitte » : de fait, Vigny aurait pu, trois ans après Hugo et Lamartine (décision du 19 avril 1825), être décoré au moment d'*Othello.*

---

18 mai.

Je ne puis vaincre la sympathie que j'ai toujours eue pour Julien l'Apostat.

Si la métempsycose existe, j'ai été cet homme.

C'est l'homme dont le rôle, la vie, le caractère m'eussent le mieux convenu dans l'histoire.

C. D. — Vigny va loin dans l'aveu de sa sympathie pour l'Apostat. On sait que, jeune homme, il avait ébauché une tragédie en son honneur.

Dans ses rapports avec le ciel l'homme a toujours été en suspens entre *la foi* et *l'examen.*

Les sophistes du Bas-Empire étaient les protestants du paganisme.

C. D. — La foi à certaines époques, l'examen à d'autres, ne l'emportaient-ils pas sur leur contrepartie?

Décidément, puisque l'élément religieux est si fort parmi les hommes, ce qu'il y a de plus intéres-

sant à examiner c'est l'influence des religions sur la morale.

C. D. — Il semble qu'on puisse attribuer à ces notes de 1833 la date plus précise de *mai :* c'est en ce mois que P.-J.-B. Buchez, dont Vigny suit les travaux, publie l'*Introduction à la science de l'histoire, ou science du développement de l'humanité.* Le malaise de l'époque, la nécessité de réglementer la concurrence, les principes d'une «physiologie sociale», y tournaient (p. 36) autour de la *nécessité d'une croyance.*

---

30 mai.

On joue *Quitte pour la peur.*

La multitude me hait, elle se soumet de force à mes livres que lui imposent les poètes et les philosophes, mais elle sent le mépris que j'ai pour elle et me le rend en haine.

Le sujet lui donnait ce soir quelque chose à deviner, la multitude s'appliquait à comprendre. Elle a réussi à comprendre l'événement mais n'a pas compris la satire philosophique, et la question sociale lui a échappé.

C. D. — Vigny s'exagère l'antipathie du public de son temps — dans l'espèce l'assistance de l'Opéra — à l'égard de la moralité paradoxale de sa saynète.

Le *Figaro* du 30 mai écrit : «... Depuis longtemps aucune solennité dramatique n'avait excité un pareil intérêt. Toute la bonne compagnie de Paris semble avoir décidé de s'y donner rendez-vous.» Note analogue dans plusieurs journaux.

C'est par la partie commune de son talent que l'on réussit au théâtre, comme dans la vie publique on est populaire par les qualités vulgaires. La part inférieure fait passer la supérieure dans son enveloppe grossière.

Je ne cherche à montrer que la part la plus choisie de mes idées : je ne serai jamais populaire.

C. D. — A rapprocher des notes p. 135 et à considérer évidemment comme une façon assez prétentieuse, de la part de Vigny, de constater l'insuffisance de son tempérament dramatique.

---

7 juin.

J'arrête le plan de *la Duchesse de Portsmouth.* Suite de *Cinq-Mars.*

C. D. — Comment l'histoire de Mme de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, aurait pu s'organiser à la suite de *Cinq-Mars,* c'est ce que seule l'indifférence de l'écrivain à l'égard de la chronologie permet de supposer.

Après avoir achevé l'histoire de *la Duchesse de Portsmouth* qui sera le second degré de la décadence de la noblesse, le degré de la corruption employée par Louis XIV et succédant au degré de la hache commencé par Richelieu, je ferai un autre roman intitulé *le Soldat* qui sera la dernière partie de mon épopée, — puis un premier roman prenant le plus grand et le premier martyr sous saint Louis, — précédé d'un vo-

lume qui servira de préface à tout l'ouvrage et sera intitulé *Histoire de la grandeur et du martyre de la noblesse de France.*

Tout sera ensuite réimprimé par ordre, après que chaque roman aura eu son succès séparément.

C. D. — C'est dans la nuit du 20-21 juin que serait écrit le chapitre premier. On voit ici le genre de roman *à thèse* que Vigny, qui n'a jamais répudié *Cinq-Mars* — au contraire — envisageait encore comme possible.

LE DESPOTE.

Des Polonais en Sibérie. — Nous sommes déracinés de notre sol, comme des arbres puissants et condamnés à pousser dans les neiges et les glaçons.

Des Cosaques en Pologne. — Et nous Mongols, nous Tatars, nous voici jetés et semés sur la terre de l'Occident.

Les Polonais. — Cette terre est hideuse et froide. Les glaçons nous repoussent les mains. Point de verdure, point de soleil.

Les Cosaques. — Cette terre est molle et verte, nous la haïssons. Plus de crépuscule de six mois, plus de chasse aux ours, plus de longues aurores boréales. Et nos chevaux sentaient l'air sec du pays; ici, ils s'amollissent et dorment tristement.

L. R., p. 248. — Il est heureux que Vigny ait laissé à l'état d'ébauche ce pauvre canevas, avec son opposition assez gratuite

entre aspects du sol qui ne sont pas différents à ce point. En attendant qu'il lise A. de Custine, Vigny est vaguement renseigné par Ancelot, qui a fait et conté un voyage en Russie, par Julvécourt, et par les poésies, favorables à la Pologne, d'amis tels que J. Lefebvre ou Papion du Château.

---

18 juin.

Docteur Noir. — Le *vouloir* est toute la vie. Si vous *vouliez* être heureux vous le seriez. C'est la volonté qui transporte les montagnes.

La volonté est la foi humaine. Sachez vouloir faire vos idées et vous les ferez.

C. D.

---

19 juin.

Le travail fortifie l'esprit. Je ne sais si la prière trop extatique ne l'affaiblit pas comme la rêverie mélancolique.

La rêverie qui ne produit pas affaiblit.

Tout ce qui fortifie l'homme est bon. — Tout ce qui l'affaiblit est mauvais.

La faiblesse produit tout mal, la force tout bien.

Les crimes viennent de la faiblesse.

Les vertus de la force.

C. D. — Cf. p. 227.

De se taire. — Pourquoi cet hommage aux idées toutes faites? — Pourquoi cet humble hommage aux choses consacrées? — Pourquoi l'homme ne dirait-il pas à l'homme : Je voudrais bien croire ceci de la religion, mais je ne puis le croire et j'en suis désolé.

Pourquoi notre hypocrisie de livres?

Pourquoi cette teinte de dissimulation dans les plus hardis d'entre nous?

Pourquoi Byron est-il moins courageux que Shelley? Pourquoi le désespéré Byron fait-il hommage à la Bible et au catholicisme?

Tout cela :

Peur de l'Enfer.

C. D. — C'est la première fois que Shelley apparaît *nommément* sous la plume de Vigny, et probablement par l'effet d'une lecture de la *Vie de Byron.*

La fatalité est une folie inventée par l'esprit de paresse qui domine toujours les hommes. L'homme est libre de faire tout ce qu'il lui plaît, en long et en large, dans une étendue de quatre mille lieues et de six pieds en hauteur, durant cent ans, en traitant les choses au mieux.

C. D. — Il est significatif de trouver, chez un des plus grands admirateurs de Vigny, J. Barbey d'Aurevilly, la même pensée à quarante années de là : «Quand l'homme ne comprend plus rien

à la vie, il invente et il applique, à tort et à travers, le mot de *destin*.» (*Romanciers d'hier et d'aujourd'hui.*) Vigny se rencontre du reste avec Shakespeare, *Henry IV*, 1re Partie, V, 4 :

> ...now two paces of the vilest earth
> Is room enough.

Les anciens étaient *naturels, vrais* dans leurs manières, comme sont encore les Italiens et quelques peuples orientaux. J'ai été ému en relisant l'entrevue d'Alexandre et de Néarque, au retour de celui-ci après son admirable expédition maritime. Le premier événement dans l'histoire de la navigation est ce voyage du golfe Persique à l'Indus. — J'aime les pleurs d'Alexandre recevant Néarque et demeurant longtemps sans pouvoir parler, parce qu'il croit que ses Macédoniens et ses vaisseaux ont péri. — L'homme antique ne faisait jamais de fausse dignité; il pleurait sans rougir de ses larmes, quelque grand qu'il fût.

Si j'ai le temps, je montrerai cette belle et vraie nature antique sur la scène.

L. R., p. 81. — Le souvenir de Chénier est en tiers dans ces allusions, mais il est évident qu'une lecture enthousiaste de l'*Anabase d'Alexandre* par Arrien, à laquelle le *Manuel d'Epictète* pouvait l'amener puisqu'elle est attribuée au même auteur, occupe le poète.

L'idée de l'éternité des peines est une idée étrange et qui a produit de grandes choses mais d'horribles douleurs.

C'est un grand reproche à faire au Christianisme.

Aujourd'hui l'homme est faible et larmoyant. Le Christianisme l'a affaibli; le Philosophisme l'a achevé.

C. D. — Cf. Nietzsche, *passim*.

---

20 juin.

Eros. — L'esclave de Néron, Eros, se tua devant lui pour l'encourager à mourir.

Ce serait un poème à faire sur le dévouement. Quel était-il donc, ce sombre et mystérieux attachement?

L. R., p. 247. — C'est à Epaphrodite qu'on attribue une initiative analogue.

---

21 juin.

Une religion sans culte serait comme un amour sans caresses où l'on dirait : je vous aime, n'en parlons plus.

C. D. — Lamennais avait dit (*Sur la foi*) : «Une religion sans mystères serait une religion fausse, puisqu'elle ne nous donnerait ni l'idée ni le sentiment de l'infini.» Vigny se rapproche de sa conception de l'amour, «confession perpétuelle».

Luther a dit : « Le cœur de l'homme est une meule de moulin; si vous n'y mettez rien à moudre elle se moudra elle-même. »

C. D. — Michelet devait publier en 1835 seulement sa traduction des *Mémoires de Luther,* mais il avait donné dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1832, un article sur le réformateur.

C'est une effrayante chose que la facilité avec laquelle les Français affectent la conviction qu'ils n'ont pas le caractère du voisin jusque dans leurs œuvres les plus élevées. Rien ne montre mieux l'absence de foi et de caractère.

L. R., p. 79.

1er juillet.

Docteur Noir. — Le Docteur n'était armé que contre les idées, jamais contre les hommes pour lesquels il avait une céleste pitié.

C'était la Pitié d'un fort et courageux prisonnier pour des compagnons de captivité faibles et malades.

C. D. — Préfiguration de l'alexandrin fameux sur les souffrances humaines.

Le Serment. — La foi est le respect de Dieu.
L'honneur est le respect des hommes.

Le serment devant la croix était la base de tout et immuable.

Le serment sur l'honneur dépend de l'opinion de chaque homme sur lui-même.

Or, comme avec des sophismes et des paradoxes on grandit tous les crimes et tous les vices, il est commun de voir un homme renoncer à l'honneur de sa vie pourvu qu'elle ait de l'éclat, et se jouer aisément des serments.

Dans une telle société le serment est une dérision du Ciel et des hommes.

C. D. — «Le parjure est vraiment la plaie de la société», disait déjà Vigny dans *La Maréchale d'Ancre* (a. IV, sc. 1), et *Servitude*, vers la fin : «...la parole humaine... devient le serment même, parce que vous y ajoutez le mot : *Honneur*. Dès lors, chacun a sa parole et s'y attache comme à sa vie.» Barbey d'Aurevilly reprendra ces vues (*Les Moralistes électoraux*).

Idée de poème. — La Fornarina. — Ô maîtresse de Raphaël, tu le vis s'épuiser dans tes bras.

Qu'as-tu fait, ô femme! qu'as-tu fait? Une idée par baiser s'écoulait sur tes lèvres...

Elle s'endort dans les bras de Raphaël après qu'ils sont allés visiter la Campagne de Rome. — Elle rêve que ses idées, tuées par elle, viennent se plaindre : les idées de Raphaël sont des tableaux sublimes. Les personnages se groupent, puis se détachent en soupirant et reprennent leur vol vers le ciel.

La Fornarina s'éveille, embrasse Raphaël : il était mort.

L. R., p. 79. — Le peintre Gigoux prépare un Léonard pour le Salon de 1834. Vigny est d'accord avec Balzac (*Peau de Chagrin*) sur Raphaël d'Urbin, «épuisé d'amour — témoignage d'indigence secrète», par contre, au gré de Ch. Maurras (*Gazette de France*, 28 juillet 1902).

La légende de la Fornarina s'est modifiée depuis les recherches de A.-M. Bessone Aureli, *Chi era la Fornarina?* 1928. Mais les trois sonnets adressés par Raphaël à sa maîtresse Margherita, avec cette pensée douloureuse : «La suprême douceur vient à la mort», justifiaient l'interprétation de Vigny — faisant d'ailleurs un retour sur lui-même et sur Marie Dorval.

Jeudi 1er août.

Je voudrais bien savoir si les animaux étaient immortels avant la chute d'Adam.

C. D. — Vigny complique une question qui avait de bonne heure arrêté les adversaires de Descartes et de Malebranche : cf. Bouillier, *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, Amsterdam, 1728, p. 229. Nestor Roqueplan, *Où vont les chiens?*

De la vie. — C'est une prison perpétuelle. Les captifs n'ont que deux états : Léthargie ou Convulsions, Ennui ou Inquiétude, et vont toujours de l'un à l'autre. De temps à autre on en tire un de la prison pour n'y jamais rentrer. On ne sait où il va. Les Cap-

tifs n'ont cessé de raisonner sur cela et n'ont jamais pu rien découvrir de certain et ils ne cessent de discuter là-dessus. Nouvelle inquiétude qu'ils se donnent. Ceux qui ont fait la plus belle conjecture forcent les autres à l'adopter. — Les Captifs ne savent pas pourquoi ils sont en prison, quelle a été la faute, le procès et le juge, mais ils savent qu'ils sont cruellement traités.

Ils ne cessent d'écouter un petit nombre qui parle ou tour à tour ou à la fois. Dans ce petit nombre, les uns disent : Désolez-vous, les autres : Consolez-vous. Les uns affaiblissent les prisonniers, les autres les fortifient.

Voilà l'état vrai de l'homme dans la vie.

C. D. — Les *Pensées* de Pascal (éd. Michaud, § 904, 978 en particulier) sont clairvoyantes sur «tout ce qu'on appelle divertissement ou passe-temps, dans lesquels on n'a en effet pour but que d'y laisser passer le temps sans le sentir, ou plutôt, sans se sentir soi-même...». Mais il est certain, comme on l'a remarqué, que le 3e épisode de *Stello* influe sur le choix des images, et que l'épisode d'A. Chénier — avec les souvenirs de famille qu'y joignait Vigny — impose au pessimisme du poète des métaphores particulières.

Plus je vais, plus je m'aperçois que la seule chose essentielle, pour les hommes, c'est de *tuer le temps.* Dans cette vie dont nous chantons la brièveté sur tous les tons, notre plus grand ennemi, c'est le *temps,* dont nous avons toujours trop. A peine avons-nous

un bonheur, ou l'*amour*, ou la *gloire*, ou la *science*, ou l'émotion d'un spectacle, ou celle d'une lecture, qu'il nous faut passer à un autre. Car *que faire?* C'est là le grand mot.

L. R., p. 73. — L'inspiration pascalienne de ces vues a pu être renforcée chez Vigny par la lecture de la *Lélia* de G. Sand. «Les arts, l'industrie et les sciences..., qu'est-ce, sinon le continuel effort de la faiblesse humaine pour cacher ses maux et couvrir sa misère?»

Les rois font des livres à présent, tant ils sentent bien que le pouvoir est là. — Il est vrai qu'ils les font mauvais.

L. R., p. 73. — Vigny songe-t-il aux *Discours, Allocutions et Réponses de S. M. Louis-Philippe*, qui commencent à paraître (17 volumes de 1833 à 1847) ou à *Deux Ans de Règne, 1830-1833*, par A. Pépin (17 août 1833)? D'autre part, une traduction des *Poésies du roi de Bavière*, par W. Dickett, avait paru en 1829.

Les gouvernements regardent la littérature comme une colonne inutile où leur jugement est écrit : ils voudraient l'empêcher de s'élever.

L. R., p. 73. — On sait la vénération de Vigny pour André Chénier : est-ce la publication, le 26 octobre 1833, du *Jeu de Paume*, précédé d'une introduction par Latouche, qui ramène sur le sujet de *Stello* l'amertume du poète?

Spinoza était juif (portugais) et se nommait Baruch.

Son système est ceci :

« Une substance dans la nature — une, éternelle, indépendante, indivisible et simple; modifiée en étendue elle produit tous les corps, en pensée toutes les intelligences. »

Athéisme et Panthéisme réunis. *Tout est Dieu*, et *Dieu n'est pas* comme être intelligent et indépendant.

Mort le 21 février 1677.

C. D. — Initiation singulièrement tardive du poète à une philosophie qui semble lui parvenir à travers V. Cousin. D'après l'auteur d'un article anonyme sur *les Mercredis de Vigny* (*Europa*, 1838, t. II, p. 94), Henri Heine serait le répondant du spinozisme dans l'entourage français du poète.

Obermann est spiritualiste sans être ni chrétien ni déiste. Je parcours *Obermann*. J'en suis mécontent. C'est un livre de *femme malade*.

C. D. — Il est possible qu'en attendant le fameux article-préface de G. Sand pour *Obermann*, Vigny songe déjà aux arguments à lui opposer. Malgré ce désaveu, Vigny se trouvera souvent d'accord avec la doléance clairvoyante du héros de Senancour.

La confusion des René, des Obermann, des Werther, fait que les femmes leur cherchent presque toujours une interprétation physique.

C. D. — Très probablement suggéré par la lecture du fameux article de la *Revue des Deux Mondes* (15 juin 1833) où George Sand examinait «trois ordres de souffrances».

Dans le roman, un homme parfait comme Grandison ennuie toujours. Dans l'histoire, comme Washington, il paraît froid, et, dans la vie, il est froidement aimé. Un homme parfait est aimé comme Dieu, assez froidement.

C'est que les passions seules intéressent les hommes, toujours agités par des passions. Les pendules seules se meuvent par des principes; les hommes font des principes et agissent contre ces principes mêmes.

L. R., p. 81. — Le héros «parfait» est, comme on sait, exclu des meilleures possibilités par les théoriciens classiques.

Septembre 1833.

PRIÈRE POUR MA MÈRE.

Ah! depuis que la mort effleura ses beaux yeux,
Son âme incessamment va de la terre aux cieux.
Elle vient quelquefois, surveillant sa parole,
Se poser sur sa lèvre, et tout d'un coup s'envole;

Et moi, sur mes genoux, suppliant, abattu,
Je lui crie en pleurant : « Belle âme, où donc es-tu ?
Si tu n'es pas ici, pourquoi me parle-t-elle
Avec l'amour profond de sa voix maternelle ?
Pourquoi dit-elle encor ce qu'elle me disait
Quand, toujours allumé, son cœur me conduisait ?
Ineffable lueur qui marche, veille et brûle,
Comme le feu sacré sur la tête d'Iule... »

L. R., p. 294.

Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions ; j'éléverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.

L. R., p. 77. — Merveilleux programme, par lequel l'impitoyable négation critique du poète redevient positive et constructive. La « désillusion » fera place à une certitude — celle qui trouvera son symbole dans *l'Esprit pur.*

1834.

Les trois récits qui forment la trilogie de *Servitude* étant terminés (à diverses dates) et livrés au directeur de la *Revue des Deux Mondes,* Vigny accepte de défendre la scène française dans la *Revue du Théâtre;* il se préoccupe, surtout, de plaider la cause de cette clientèle douloureuse, les poètes, et, en août 1834, il lit le manuscrit de *Chatterton* au Comité de la Comédie-Française et manœuvre dès lors pour y faire donner à Mme Dorval le rôle de Kitty Bell; à peu de jours de là, il note dans son *Journal,* sans trop de mécontentement, que le *Moïse* de Chateaubriand a été, à l'Odéon, reçu par des rires.

Les indications se multiplient dont un Δ va désigner l'attribution à *Daphné;* représentée par son initiale grecque pour la commodité de la notation, mais aussi par un tétraèdre, une pyramide qui doit symboliser les trois pans d'une structure terminée en pointe : ainsi voit-il le plan de son livre projeté. Les lectures sont à l'avenant : Épictète pour la première fois, Platon et bien d'autres à travers le *Cours de philosophie* de V. Cousin; toute une liste de «sources» fournie le 14 juin par H. de Triqueti, les *Mémoires* de Grimm pour la part à faire à Jean-Jacques, etc.

Mais surtout, c'est cette année-là qu'achevant de se mettre en règle avec la société utilitaire de Juillet, contre laquelle il prend la défense de l'officier de carrière et du poète (les deux «parias» du moment, avec la femme tyrannisée), Vigny soumet à une analyse impitoyable les don-

nées sociales et morales du présent et du passé. Un désir d'impitoyable «dissociation des idées» anime le poète. On ne saurait mieux comparer cette décision d'y voir clair, de ne point céder à un mirage quelconque ,qu'au dessein du solitaire de Maria-Sils se proposant en 1886 d'achever un ouvrage en quatre volumes dont le titre est «à faire préciser» : *La Volonté de puissance,* essai d'une transvaluation de toutes les valeurs. Et Nietzsche ajoute, dans la lettre qui annonce à sa sœur ce dessein iconoclaste : «Pour cela, j'ai besoin de *tout,* de santé, de solitude, de bonne humeur.» Vigny n'est pas assuré — il s'en faut — d'avoir cela : en revanche, ayant acquis la certitude que «l'analyse est une sonde» (*Stello*), il scrute allègrement nombre d'idoles.

La publication des *Paroles d'un Croyant* le 8 mai ne le met pas en confiance avec Lamennais prophète; une nouvelle lecture de Victor Cousin, sans l'attirer à l'éclectisme, lui permet de refaire son éducation d'historien de la philosophie. Celle du moraliste s'aide probablement des *Maximes* de Chamfort (rééditées en 1830), de Machiavel; et il relit l'*Histoire des Variations* de Bossuet.

Vis-à-vis des pouvoirs constitués, comme à l'égard de la publicité de plus en plus déchaînée, le poète maintient ombrageusement tout ce qu'il synthétise de ce nom : «l'honneur».

Le pathétique de la situation, c'est bien pour Vigny le croissant empire qu'a pris sur lui Marie Dorval, alors que «Dalila», amante traîtresse et menteuse, elle tourne en dérision l'homme qui s'est confié à elle; surtout, un entourage des plus vils fait comprendre au gentilhomme que des promiscuités peu supportables accompagnent cet amour auquel s'ajoute un vif désir d'élever au grand style, à la scène comme dans la vie, la frémissante actrice. Elle entre aux Français, et ce devait être dans le rôle de Desdemona.

Œuvres auxquelles songe Vigny : *Sylvia, la Duchesse de Portsmouth, Michel Servet.*

C'est, sans doute, une mauvaise raison qu'il se donne en notant qu'aucun gouvernement ne laisserait passer un drame sur *Julien l'Apostat,* «à cause du Christ». Quand il l'appelle «poème épique en prose», il n'est guère moins prétentieux.

1er janvier.

Pour Stello.

Après avoir démontré dans *Stello* que les poètes sont repoussés par les hommes politiques et dans *Daphné* qu'ils le sont par les masses quand ils jettent leur pensée dans le tourbillon profanateur des actions, le Docteur Noir lui dit :

— Ô *Stello,* sachez jouir de votre pensée et l'aimer isolée, cachée, et indépendante de ce que le monde en pourra faire.

Id.

La forme sera celle d'un compte rendu à sa maîtresse.

Trois volumes où l'homme raconte sa vie.

Récit de sa mort.

Sa vie commencera où a commencé sa destruction de la foi, elle est de quarante ans accomplis.

Un accident qu'il fait exprès de ne pas empêcher le fait mourir.

Le dernier trait est encore un trait prescrit par l'honneur.

Toute sa conduite est aussi parfaite qu'eût été celle d'un chrétien.

Elle a, de plus, qu'elle n'exige pas qu'il réprouve les faibles et blâme trop cruellement les faiblesses.

La fable doit être inventée dans ces limites.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 713. — Cf. Chamfort : «La pensée console de tout, et remédie à tout, etc.»

Daphné. — Prouver qu'une âme contemplative comme celle de Julien, quand elle daigne donner quelques-unes de ses idées à l'action, la domine et l'agrandit; tandis qu'une âme active comme celle de X, quand elle veut s'élever à la contemplation poétique ou philosophique, ne s'y peut guinder.

L. R., p. 88.

Il y a des hommes qui vivent d'émotions, d'autres de sensations, d'autres d'abstractions (?) seulement.

C. D. — Peut-être en quelque rapport avec la classification de Machiavel (*Le Prince*, ch. xxii) en êtres procédant de soi, procédant d'autrui, ne procédant ni de l'un ni de l'autre.

---

18 janvier.

L'Amour, drame.

Un homme désespéré d'aimer, conduit à toutes les bassesses par une femme qui l'aime, qui lui est fidèle,

qui n'est point vile, mais que l'amour-propre entraîne à faire faire des sacrifices pour lutter avec une autre femme. Cette autre veut se venger.

Les hommes et les femmes sont importunés de la vue de deux amants longtemps unis et qui se suffisent.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 713. — ... Et inversement : le ménage Boufflers, le couple Sismondi sont deux exemples notoires d'une sympathie quasi dévotieuse vouée par les contemporains à des «amants longtemps unis et qui se suffisent».

---

19 janvier.

Un singe qui, après avoir fumé une pipe, croirait qu'il est un homme, me représenterait parfaitement certains acteurs qui, après avoir représenté un grand caractère, croient l'avoir.

Gobert s'est cru Napoléon pendant un an et Samson M. de Talleyrand.

Ibid. — Gobert, acteur de l'Ambigu, puis du Vaudeville et de la Porte Saint-Martin, tenait ainsi que Samson, comique de l'Odéon et rival de Potier, un rôle flatteur dans *Schœnbrunn et Sainte-Hélène.*

Notes pour Daphné.

Socrate mit l'analyse dans la philosophie. C.

Il n'a point laissé de système mais des directions fécondes. C.

Il puise ses idées dans la conscience et l'*analyse.*

L'École d'Alexandrie voulut unir la *synthèse* à l'*analyse :* les néoplatoniciens en sortirent.

L'Antiquité n'avait ni géologie, ni chimie, ni physique régulière. Seulement astronomie et mathématiques.

Socrate part du *γνῶθι σεαυτόν*, nosce te ipsum;

Descartes du *Cogito ergo sum.*

Descartes a une méthode aux trois quarts *analytique.*

1. Ne se fier qu'à l'évidence.

2. Diviser les objets autant que possible.

3. Faire des démembrements aussi nombreux, aussi étendus et variés qu'on pourra. La 4e partie est l'ordre, l'enchaînement régulier des idées.

Descartes part de la conscience comme Socrate.

Il se perd dans l'*hypothèse* de la *véracité* de Dieu.

Beau dans l'analyse, mauvais dans la synthèse.

18e siècle. Condillac dans le *Traité des Sensations* fait d'abord l'analyse, puis tout à coup l'hypothèse de l'*Homme statue.* Il parle sur son idée, non sur la nature. Cousin s'écrie : synthèse sans analyse, science fausse; analyse sans synthèse, science incomplète. — Mais mieux vaut cent fois une science incomplète qu'une science fausse. Mais il donne la préférence à l'analyse qui trouvera un jour sa synthèse.

Cousin n'osant prendre parti entre l'idéalisme et le sensualisme, ces deux parties de la conscience qu'y trouve la réflexion, ni pour le scepticisme quand la réflexion pèse et balance l'idéalisme et le sensualisme

en appelle à la spontanéité, au mysticisme de l'inspiration.

1829. Cousin, tome 2, leçon 4. Il est humiliant pour la raison et la réflexion d'en revenir à leur préférer l'instinct.

Je mettrai à Daphné un sensualiste, un idéaliste, un sceptique. L'Épicuréisme se résolvait en impassibilité ἀταραξια. Le stoïcisme en apathie, ἀπαθέια, Ἀπέχου, abstiens-toi. Le stoïcien est optimiste.

L'Académie et des philosophes tels que Carnéade de Cyrène, Antiochus, etc. sont sceptiques.

Vivant un siècle avant le Christ Ænésidème constitue le scepticisme.

Les Alexandrins sont éclectiques, accusés de syncrétisme (Confucius).

L'esprit oriental et *la religion* dominent *l'esprit grec et la philosophie.*

L'École d'Alexandrie est *mystique.*

Julien est alexandrin et dédaigne l'ignorance chrétienne et arienne; il croit pouvoir s'en passer. Il est mystique.

Eunape est un mauvais *divinateur.*

C. D. — Vigny semble suivre de très près, dans ces notes de lecture — ou de re-lecture — le *Cours d'histoire de la philosophie* de Victor Cousin, 3e, 7e, 9e leçons. Les C. désignent ces emprunts. C'est à propos d'Alexandrie que l'historien de la philosophie signalait (p. 318) l'« esprit oriental » que le poète étend ici à l'hellénisme philosophique.

L'amour doit être une confession perpétuelle.

C. D. — Cf. Chamfort : « Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit, il n'y en a point pour le cœur. »

Toute question a autant de *non* que de *oui* à sa suite. C'est la volonté qui choisit.

C. D.

Mon père avait une croix de Saint-Louis qu'il me donnait à voir à la Saint-Louis tous les ans. Cela me donna le goût de l'armée et le désir de l'avoir m'y fit *supporter la paix.*

J'intitulerai mon recueil d'histoires de guerre *La Croix de Saint-Louis.*

C. D.

Il n'y a point de Poète en prose. Ballanche serait celui des prosateurs qui approcherait le plus du Poète s'il était possible qu'un Poète existât sans la partie divine de son œuvre qui est l'harmonie.

C. D. — On s'occupe probablement de Ballanche en 1833-34, et le mystique lyonnais, en particulier, tient une grande place

dans l'*Écho de la Jeune France* (cf. 1833, p. 313; 1834, p. 341), auquel collaborent plusieurs amis de Vigny. On sait qu'en particulier dans *Orphée* et dans la *Vision d'Hébal* il employait une sorte de prose poétique.

---

4 février.

Je lis Épictète pour la première fois en grec et en latin et je suis convaincu que Pascal voulait faire un ouvrage de pensées détachées du manuel *εγχειριδιον*.

Je rencontre à chaque pas des tournures de phrase pareilles à celles de Pascal et de La Bruyère.

Ils furent tous deux imitateurs de la forme d'Épictète.

L'ironie brève et grave fréquente.

C. D.

---

10 février.

Relu Cousin.

Rien de plus dangereux à mon sens que sa doctrine de *l'optimisme historique.*

La *moralité de la victoire* est la raison du plus fort. C'est la plus grossière des doctrines, c'est le fatalisme oriental.

C. D. — *De la philosophie de l'histoire* dans *Fragments philosophiques*, 2e édition. Paris, 1833, tome Ier.

L'*Idéal* est bien un mot mis dans le monde par Platon, mais je crois que ce qui l'a retenu dans l'idéalisme sur la pente de l'extravagance, c'est ce qu'il tenait de plus régulier de l'École Pythagoricienne.

Platon se servait toujours de l'analyse psychologique et logique pour tirer de la *conscience* humaine un argument qui ne vînt pas des sens.

Aristote analyse aussi profondément; le principe de l'État pour lui est l'utilité. Il s'en sert pour l'appliquer à *l'esclavage* qu'il justifie.

Il loue la tyrannie.

C. D. — «Une intelligence d'homme, est-il dit dans le *Phèdre*, doit s'exercer selon ce qu'on appelle *Idée*...»

Les Stoïciens bons, désespérés et doux. Forts et miséricordieux.

C. D.

Platon est stoïcien dans sa *République* et dans le *Livre des Lois*. Tous les philosophes anciens furent plus ou moins stoïciens ou épicuriens avec des différences fort peu sensibles.

C. D.

L'ennui est la grande maladie de la vie; on ne cesse de maudire sa brièveté, et toujours elle est trop longue,

puisqu'on ne sait qu'en faire. Ce serait faire du bien aux hommes que de leur donner la manière de jouir des idées et de jouer avec elles, au lieu de jouer avec les actions qui froissent toujours les autres et nuisent au prochain.

Un mandarin ne fait de mal à personne, jouit d'une idée et d'une tasse de thé.

L. R., p. 86.

Comment désire-t-on quelque chose après trente ans ? Quelquefois je ne le conçois pas. Un état de la vie ne vaut pas mieux que l'autre.

C. D. — Bien que « trente ans » sonnent pour Vigny en 1827, son désenchantement personnel prend surtout forme vers ce moment-ci.

Daphné.

Les stoïciens étaient les *trappistes* de l'antiquité. Ils couchaient sur un bois de lit avec une paillasse.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 714.

Platon dit : *γνῶθι σεαυτόν* et *age quod agis.*
Connais-toi toi-même et fais tes actions.

Agis dans le présent avec vigueur sans trop rêver à l'avenir.

Ibid.

La philosophie antique renferme toute sagesse humaine dans cette maxime : *souffre et abstiens-toi,* sentant que nos plus fortes inclinations sont vicieuses et tendent à la destruction de la société.

Ibid.

Comme quoi toutes les synthèses sont de magnifiques sottes.

L. R., p. 89.

Je ne peux plus lire que les livres qui me font travailler. Sur les autres, ma pensée glisse comme une charrue sur du marbre. — J'aime à labourer.

L. R., p. 89. — Rapproché par Ed. Eggli d'une déclaration caractéristique de Schiller : «Ce qui n'a pas de profondeur ne m'attire pas longtemps.»

On dirait que la question religieuse trop débattue a fatigué la tête du monde. Il n'a plus la force d'y penser.

L. R., p. 89.

---

21 février.

Si tel malheur auquel je pense m'arrivait, j'irais mettre le feu à une église pour me venger de Dieu.

Paléologue, p. 116.

Il n'y a rien qui mérite enthousiame sur la terre. Mais la Force (morale et physique), *virtus,* mérite quelque considération. La Persévérance à accomplir son idée est la Force même, peu m'importe l'idée.

C. D. — Cf. les vues pascaliennes sur la Force qui doit accompagner la Justice pour rendre celle-ci opérante.

Un Christ dans une alcôve. Rêve d'une femme qui l'entend lui reprocher les plaisirs qu'elle a goûtés avec son amant devant la croix. Elle souffre et se sent percer les mains en expiation toutes les nuits.

Paléologue, p. 95. — Mme Dorval est-elle en cause, avec sa piété foncière de Bretonne? Est-ce une sorte d'exagération des fameuses effusions de Mme de Krudener — rapportées volontiers par Villemain?

Δ. Par frayeur, quelques-uns se feignent chrétiens à présent et prêchent la religion comme philosophie politique et comme poésie, mais comme foi ne la sentent pas et ne la pratiquent jamais.

C. D. — Le retour à un *fidéisme* d'opportunité était fort marqué dans la bourgeoisie de «juste milieu» et aussi parmi les intellectuels. Cf. *Poëmes*, p. 365.

La terre est révoltée des injustices de la création; elle dissimule par frayeur de l'éternité; mais elle s'indigne en secret contre le Dieu qui a créé le mal et la mort. Quand un contempteur des dieux paraît, comme Ajax, fils d'Oïlée, le monde l'adopte et l'aime; tel est Satan; tels sont Oreste et don Juan.

Tous ceux qui luttèrent contre le ciel injuste ont eu l'admiration et l'amour secret des hommes.

L. R., p. 92. — Cf., sur la faveur dont jouissent les «contempteurs des dieux», le couplet de Lucifer au 2[e] chant d'*Eloa*.

Le christianisme est un caméléon éternel. — Il se transforme sans cesse.

L. R., p. 93. — Le caméléon, légendaire pour ses changements de couleurs, est incorporé à la littérature depuis une fable de

La Fontaine (VIII, 13) et une fable de Lamotte (II, 9). Un constant travail de transformation s'opérant en morale religieuse : Nietzsche ne cessera de méditer là-dessus.

Si j'étais peintre, je voudrais être un Raphaël noir : forme angélique, couleur sombre.

L. R., p. 89. — Vigny est ramené à ses vives curiosités artistiques, cette année-là, par diverses circonstances : l'édition d'*Éloa* illustrée au trait par Ziegler le rapproche des continuateurs de Girodet; il s'intéresse fort au Salon.

Dr. : Nos philosophies n'ont abouti qu'à deux choses : se jeter ventre à terre, ou s'arracher les cheveux.

C. D. — Plutôt voltairien d'intention et de forme.

Tout gouvernement n'est que le symbole agissant d'une pensée arriérée.

C. D. — Cf. Nietzsche, *Volonté de Puissance*, § 215 : « L'*instinct de troupeau*... — une puissance devenue maintenant souveraine — est quelque chose de foncièrement différent de l'instinct d'une *société aristocratique* : c'est de la valeur des *unités* que dépend la

signification de la totalité ... Notre sociologie tout entière ne connaît pas d'autre instinct que celui de troupeau, c'est-à-dire de tous les *zéros totalisés* ... »

Δ. La philosophie antique renfermait toute la sagesse humaine dans cette maxime : Souffre et abstiens-toi. *Ἀνέχου καὶ ἀπέχου*, sentant que nos plus fortes inclinations sont vicieuses et tendent à la destruction de la Société.

La loi chrétienne fait de cette victoire continuelle sur nous un précepte éternel. Donc l'individu est reconnu partout comme ennemi naturel de la Société s'il ne se contrefait.

Donc la Société est contraire aux penchants naturels de l'homme, mais l'espèce se détruit sans la société. Il faut donc, pour la conserver, renouveler sans cesse cet essai. Mais cet essai ne peut être que mauvais puisqu'il s'oppose toujours (dans un but de conservation) à notre nature tendant sans cesse à la destruction.

On ne peut espérer que des *à peu près* de dix ans de durée environ.

C. D. — Cf. Chamfort : « La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec les décombres du premier. On en trouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société, etc. »

Il n'y a pas un homme qui ait le droit de mépriser les hommes.

Je n'ai pas rencontré un homme avec lequel il n'y eût quelque chose à apprendre.

L. R., p. 93. — Assez analogue à la pensée de Pascal : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. »

Il n'y a jamais eu ni ordre ni liberté nulle part, et jamais on n'a cessé de désirer l'un ou l'autre.

L. R., p. 93. — « La liberté dans l'ordre » étant le programme du meilleur libéralisme, Vigny se détache, sinon de cette devise, du moins de la prétention qu'aurait un parti de la réaliser.

La *Seconde Consultation* est le correctif et distinguera le folliculaire du Poète. Il faut que le Poète reste pur.

C. D.

Daphné. — Le plus bel effort de l'optimisme de l'avenir a été le Christianisme qui a dit, voyant combien le monde est mauvais : « Quittez ce malheureux monde et votre âme trouvera un doux repos » (*Luc*, XVII, 2).

Mais c'est aussi le dernier cri du désespoir.

L'Évangile est le désespoir même : or si l'Évangile est la raison même, la raison c'est donc le désespoir.

C. D. — Cf. p. 316, 356, 440.

Condamnés à la mort, condamnés à la vie, voilà deux certitudes. Condamnés à perdre ceux que nous aimons et à les voir devenir cadavres, condamnés à ignorer le passé et l'avenir de l'humanité et à y penser toujours ! Mais pourquoi cette condamnation ? Vous ne le saurez jamais. Les pièces du grand procès sont brûlées : inutile de les chercher.

C. D. — Aggravation d'une idée pascalienne de tout un poids supplémentaire et d'une image insistante.

Pour juger la conduite secrète ou future d'un homme, on ne se trompe guère en supposant tout ce qu'il y a de pis.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 714.

Δ

L'amour-propre des auteurs a des intervalles et des repos entre les publications et les critiques, celui des

hommes d'action entre une entreprise et une autre; mais l'amour-propre des acteurs est toujours en exercice, il n'a pas le temps de dormir une heure.

Ibid.

Δ

L'homme, créature inachevée, tient encore du singe et du chien.

Imitation et servitude, séidisme dans les plus fiers.

Ibid. — Nul évolutionnisme authentique dans la première pensée, mais plutôt le souvenir de Chamfort : «Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant...» Cependant une intention «palingénésique» ne laisse pas de s'y ajouter.

Δαφνή.

Julien donnait, faisait donner et recevait la mort avec le sourire sur les lèvres.

Sourire de pitié,
Sourire de paisible désespoir,
Le vôtre, ô Stello!

R.D.M., 15 déc. 1920, p. 715.

Le malheur des écrivains est qu'ils s'embarrassent peu de dire vrai, pourvu qu'ils disent; — il est temps de ne chercher les paroles que dans sa conscience.

Ibid., et *L. R.*, p. 90.

On se donne un grand mouvement en attendant la mort, selon son tempérament et son caractère.

Ibid., p. 715.

Les hommes du Nord sont plus mélancoliques comme Shakespeare, les hommes du Midi ont une forme plus arrêtée dans l'art et plus pure avec moins de cœur comme Eschyle, Sophocle, Dante. — Choisissez.

C. D. — Bonstetten et M[me] de Staël, celui-là dans *L'homme du Midi et l'homme du Nord* (1847), celle-ci dans la plupart de ses œuvres, *Corinne*, l'*Allemagne*, *Dix Ans d'exil*, avaient institué des confrontations qui restent toujours, d'ailleurs, sujettes à conteste et à revision.

Scrupule. — *Stello* était décourageant dans son premier volume. — J'ai reçu des lettres de plusieurs jeunes gens désespérés et trop portés au suicide. — J'ai remarqué d'ailleurs qu'ils se faisaient illusion sur leur talent et leur vocation.

J'ai cherché à me rendre compte de la cause de leur mal et je crois l'avoir trouvée. La liberté de tout imprimer les a saisis au dépourvu et ils n'ont pu soutenir le défi qu'ils avaient porté. Ils tenaient en réserve ce prétexte de l'esclavage qui empêchait leurs pensées de prendre leur vol, et quand le grand air a été ouvert à leurs idées, les ailes leur ont manqué. — La honte leur a fait chercher la mort.

C. D. — L'épidémie de suicides intellectuels qui sera parmi les points de départ de *Chatterton* a-t-elle vraiment cette cause : l'abolition de la censure? Les ambitions démesurées de ces idéalistes déçus font partie des aberrations romantiques.

---

5 mai.

Fatalité et Providence, même chose. — L'imagination des hommes est d'une pauvreté déplorable, dit le Docteur Noir, ce misérable monde après avoir réfléchi quatre mille ans (à ce qu'on m'assure) n'a rien trouvé de mieux que les deux puissances qu'il a nommées Fatalité et Providence.

Les religions, les philosophies et leurs livres vont de l'un de ces points à l'autre sans pouvoir s'en écarter.

Je ne puis en vérité comprendre qu'ils ne se soient pas avisés de voir que l'un est exactement la même chose que l'autre.

Le Destin antique est une Puissance qui tient l'homme par un fil, le fait marcher comme le pantin

des fantoccini, sans qu'il ait la liberté de s'écarter d'un pas.

La Providence laisse jouer l'homme entre ses griffes et lui tend un piège éternel. Il court, elle l'arrête. Il s'arrête, elle le pousse, il fait mal elle le caresse, il fait bien elle le tape et le jette à la renverse. Et cependant elle savait d'avance où il devait arriver.

Le Destin est fort sérieux de caractère et dit à l'homme : Tu seras criminel puisque je l'ai écrit, tu tueras ton père, tu épouseras ta mère, mais je suis seul responsable, je prends ta faute sur moi, le criminel est vertueux; l'homme sera comme Œdipe.

Coll. Spœlberch de Lovenjoul. — A rapprocher des *Destinées*. Les virgules négligées, dans le paragraphe avant-dernier, témoignent de la hâte de cette graphie.

Si le bonheur n'était qu'une bonne heure? s'il ne nous était donné que par instants?

L. R., p. 89. — Pour Volney en particulier (*Discours sur la loi naturelle*) le bonheur n'est qu'un état accidentel.

Pauvres hommes! Vous avez donné au bourreau le nom de la victime, vous avez inventé LA *mort* en voyant LE mort.

Qu'est-ce donc que cela : le règne de la mort? La mort n'est rien, n'est pas. Est-ce une chose qui vous

touche et vous renverse ? non. — C'est l'absence de l'être et du mouvement, voilà tout.

Quelqu'un n'était pas, est et cesse d'être, voilà toute l'histoire. Ma mort était autant avant moi qu'elle sera après.

C. D. — Faut-il rappeler que, par son ami Pauthier de Censay, Vigny connaissait les *Livres sacrés de l'Asie* et en particulier des aphorismes comme cette pensée de Lao-tseu : «Tous les hommes désirent uniquement se délivrer de la mort; ils ne savent pas se délivrer de la vie»?

---

7 août.

Terminé en quelques nuits le premier volume de mes *Souvenirs de Servitude militaire.* Peu à peu les raisonnements, les preuves, grandissant de volume en volume, feront sentir la barbarie des armées permanentes.

C. D. — «Volume» contenant, comme on sait, trois nouvelles dans un cadre approprié. La «suite» resta simple projet.

Septembre.

Consultations. Les douze pages. — Montaigne dit quelque part qu'on pourrait écrire en douze pages ce que nous savons en philosophie : faire ces douze pages et les mettre à la fin d'une ordonnance.

C. D. — Il est probable que Vigny songe aux quelques pages où Montaigne résume, dans l'Apologie de Raimond Sebond (*Essais*, l. II, chap. xii), les «trois genres» de résultats philosophiques.

Plus le cerveau est intérieurement occupé, plus la face est immobile. La demi-occupation, l'élan, le sentiment se peignent seuls sur la figure. Le travail intérieur absorbe les forces au-dedans et pâlit le front et les joues.

L. R., p. 91. — Cf. p. 175.

Dans l'état actuel des théâtres, et tel qu'est le public, j'ai peu d'estime pour une pièce qui réussit, c'est signe de médiocrité; il faut au public quelque chose d'un peu grossier; Henry Monnier était un acteur trop fin pour le parterre.

Ingres est trop pur de dessin, Decamps trop original, Delacroix trop coloriste. — Je me méfie aussi d'un livre qui réussirait sur-le-champ et sans un an au moins d'intervalle, pour que l'élite puisse y convertir la masse idiote.

L. R., p. 92. — Ancien élève de Girodet, Vigny pour son compte se ralliera plutôt à Ingres qu'à Delacroix, si analogue à lui par certains côtés de l'esprit.

Nous nous plaignons qu'il n'y a pas de foi politique en France. Eh! de quoi nous plaignons-nous? N'est-ce pas la preuve la meilleure de l'esprit infiniment subtil qui règne dans la nation? Elle sent le vrai

partout, et où il manque, elle dit qu'il n'y a rien. Or aucun parti ne satisfait ses besoins actuels, ni ne leur donne le moindre espoir éloigné. Il n'y a de foi politique en un gouvernement que dans les esprits bornés.

L. R., p. 91.

J'aime peu la comédie, qui tient toujours plus ou moins de la charge et de la bouffonnerie. Il est plus philosophique de faire conclure pour l'idée dominante du livre, sans effort et par la présence et l'action simple et naturelle des personnages.

L. R., p. 91.

On a fait des satires gaies; je veux faire, soit dans des livres comme *Stello*, soit au théâtre, des satires sombres, tristes et mélancoliques.

L. R., p. 89. — On voit mal comment, avec Scribe comme grand fournisseur des scènes parisiennes, la note envisagée par Vigny se fût fait entendre.

La Prescience de Dieu, n'est-ce pas le Destin?

La Providence est plus gaie, plaisante amèrement et dit à l'homme : Je te donne la vie. Voyons ce que tu

vas en faire? Je sais bien ce que tu devrais faire mais je ne veux pas te le dire, par malice. — Je sais d'avance ce que tu feras, mais il me plaît de ne pas t'en empêcher.

Tu es libre de faire le mal, mais je t'en punirai peut-être dans la vie et certainement après, pour l'Éternité. Tu es libre de faire le bien mais tu n'en seras peut-être pas récompensé ni dans la vie ni après. Car si, par exemple, tu es né hors de telle Église, tu es perdu et condamné d'avance. Quant au bien et au mal, tu n'as aucun guide pour les connaître et tu disputeras sur cette science toute ta vie. J'ai créé le péché, la douleur et la mort, tu ne sauras jamais pourquoi. L'homme sera comme Job.

L'homme a droit de répondre : « Pourquoi m'avez-vous condamné à être Œdipe ou Job? Peu m'importe de savoir si je suis libre ou non, puisque ma liberté est aussi aveugle et aussi bornée que l'antique esclavage. Quel est le meilleur, d'être conduit par le bras à un mal inévitable et l'on ne sait où ? ou bien de pouvoir marcher dans une cage remplie de souricières dans lesquelles vous tombez, cages qu'une main invisible porte on ne sait où ?

« Fatalité, Providence, livre du Destin ou livre de Dieu, je suis votre esclave et je suis certain que nul de mes semblables ne vous comprendra. Lorsqu'ils disent vous avoir compris, je ne le crois pas.

« Vous êtes une seule puissance qui faites de moi ce qu'il vous plaît, que je ne dois ni bénir, ni maudire mais ignorer jusqu'à la mort. Voilà la réalité ».

C. D. — Voici dès 1834 Vigny en face du problème augustinien par excellence : le libre arbitre de l'homme en face de la volonté divine. Cf. *De libero arbitrio :* «Concessa præscientia et omnipotentia, sequitur naturaliter... nos per ipsos non esse factos...»

Le poème initial actuel des *Destinées* s'annonce dans la «réponse de l'homme».

Celui des contemporains que ces questions intéressaient le plus profondément, c'est en somme Ballanche, que Vigny pratique, et qui devait publier en 1835, dans la revue *le Polonais*, un article intitulé *Providence et Destin.*

Ce qui se rêve est tout pour moi.

Le rêve est aussi cher au penseur que tout ce qu'on aime dans le monde réel et plus redoutable que tout ce qu'on y craint.

Paléologue, p. 73.

Dès que tu es seul, descends au fond de ton âme, et tu trouveras en bas, assise sur la dernière marche, la Gravité qui t'attendait.

Paléologue, p. 74.

Ma tête, pour retenir les idées positives, est forcée de les jeter dans le domaine de l'imagination.

Paléologue, p. 74.

Disposition native chez le poète, qui nous dit qu'enfant il se

servait de groupes d'objets pour se rappeler les chiffres; cf. aussi sa justification des «images» et comparaisons p. 25.

Il est d'accord avec Schopenhauer, *Parerga*, ch. III, § 37 *bis* : «Un mot se fixe mieux dans la mémoire si on l'a rattaché à une chose d'imagination, qu'à un simple concept.»

Où me conduiras-tu, passion des Idées, où me conduiras-tu?

J'ai possédé telle Idée; avec telle autre j'ai passé bien des nuits.

Vous m'avez donné mon imagination pour maîtresse.

La volupté de l'âme est plus longue, l'extase morale est supérieure à l'extase physique!

Paléologue, p. 77-78.

La presse est une bouche forcée d'être toujours ouverte et de parler toujours. De là vient qu'elle dit mille fois plus qu'elle n'a à dire, et qu'elle divague souvent et extravague.

Il en serait ainsi d'un orateur, fût-ce Démosthène, forcé de parler sans interruption toute l'année.

L. R., p. 95.

L'Admiration est un sentiment dévoué qui donne un bonheur infini. — Je l'éprouve souvent.

C. D. — Chamfort, citant M. de Mairan : « J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, etc. »

DAPHNÉ. — Si le monde peut trouver de la paix et du bonheur, c'est sous l'empire d'un despote intelligent, sous le règne d'un philosophe comme Julien, choisissant le génie dans tous les rangs.

Règnes des Marc-Aurèle, des Antonins, de Périclès.

C. D. — Retour, au moins pour l'Antique, à la vieille notion du « despote éclairé », mais ici éclairé par lui-même, non par les conseils d'une tête raisonnable.

M. de Charette vient de vendre tous ses biens et de donner la valeur d'un million (de la fortune de sa femme) à la Duchesse de Berry dans la dernière guerre de la Vendée. On ne le sait pas, il vit avec trois mille francs.

Quel bruit eût fait de son sacrifice le moindre écrivain ou joueur de presse !

R.D.M., p. 714. — Le 27 décembre 1832 avait comparu devant la cour d'assises de la Loire-Inférieure Athanase de Charette, ex-pair de France, « fugitif » : l'orléanisme était ravi de faire son procès au dévouement.

La contemplation du malheur même donne une jouissance intérieure à l'âme, qui lui vient de son travail sur l'idée du malheur.

L. R., p. 92. — Vue idéaliste qui éloigne Vigny de La Rochefoucauld, goguenard : « Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui » et de Baudelaire : « Serait-ce le nouveau, l'inattendu de l'évènement, ou le pressentiment de la part qu'y prendraient ceux avec lesquels l'occasion viendra d'en parler? etc. »

J'aime les airs qui fouettent le sang aux peuples comme *la Marseillaise,* mais cela ne vaut pas grand'chose comme musique ou poésie; cela met en train les enfants.

Ce qu'on croit légèreté dans les Français est faiblesse de cerveau et incapacité d'attention.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 715.

Consolons-nous de tout par la pensée que nous jouissons de notre pensée même, et que cette jouissance, rien ne peut nous la ravir.

L. R., p. 92. — Cf. p. 277 et Chamfort : « La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, elle vous le donnera. »

Michel Servet, drame. — Trois questions. Qu'un homme admirablement brave peut dédaigner de se mêler du matériel des affaires publiques.

Qu'un homme devient commun dès qu'il est populaire et ne plaît à la multitude que par le côté vulgaire de son esprit.

Qu'un homme qui vient au pouvoir après avoir délié les idées est forcé d'être violent et cruel pour arrêter le débordement qu'il a causé.

Que les plus petites causes produisent les plus grands évènements.

Une femme cause sans le vouloir la dissension entre Calvin et Servet. En donnant la préférence à Servet dans une futile discussion, elle jette le germe de la haine de Calvin.

Elle écoutait à la dérobée les discours des réformateurs. Elle se sauve de la maison de son père. Le jeune évêque de Genève lui avait fait la cour. Mélanchton, Théodore de Bèze, Calvin et Servet, unis de cœur et d'esprit, divisés après la victoire et Calvin cruel.

Servet lui dit : « J'étais plus grand que toi. Ceux qui réussissent sont grossiers, etc. Tu le sais bien, etc. » Incertitudes.

Relire le traité de Bossuet.

C. D. — Cf. F. Baldensperger dans la *Revue de Paris* du 1er novembre 1933. — Vigny s'informe surtout dans l'*Histoire des Variations* de Bossuet.

Il est plaisant que Joseph de Maistre, qui a l'insolence d'accuser Pascal, Rousseau, Locke, Bacon de légèreté, dise ceci :

« Le mal est sur la terre très justement et Dieu ne saurait en être l'auteur. C'est une vérité dont nous ne doutons ni vous ni moi et que je puis me dispenser de prouver. » Et il passe à autre chose.

Il me semble que cette bagatelle valait qu'on s'y arrêtât. Hume valait la peine qu'on l'écoutât quand il dit dans ses essais :

« Aux yeux de l'homme rien ne peut absoudre la Providence d'avoir créé le mal et la mort. »

C. D. — Au chapitre XIV de *Port-Royal* (dont le premier volume paraîtra le 18 avril 1840, le deuxième, le 19 février 1842), Sainte-Beuve s'élèvera avec véhémence contre Joseph de Maistre. Pour Hume, cf. p. 192.

L'Éternité des peines détruite par un regard de Dieu sur Eloa, l'ange de la pitié. L'Ange le plus entraîné et le plus faible.

Dieu a pitié de cette victime de la pitié.

C. D.

Dans les temps les plus vicieux de l'histoire, je vois que la majorité est consciencieuse et cherche le vrai et l'honnête.

J'ai rendu grâce à Dieu en mon âme en faisant cette remarque : j'ai cherché à l'appliquer à tous les temps, en tremblant, et je l'ai trouvée juste avec bonheur.

J'en ferai grand usage et l'appliquerai à notre temps et au passé.

L. R., p. 90. — Vue aussi optimiste qu'admissible sur la moyenne texture des sociétés : comment dureraient-elles si ce *minimum* d'honnêteté en était banni ?

Le *gentleman* ou gentilhomme est l'homme d'honneur même qui, par les convenances, est retenu dans les limites de bonne conduite et de bienséance que la religion n'atteindrait pas; car il y a des choses que ferait un prêtre et que jamais ne pourrait faire un galant homme.

L. R., p. 87. — En progrès sur Chamfort : « L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner. »

La religion de l'honneur a son dieu toujours présent dans notre cœur.

D'où vient qu'un homme qui n'est plus chrétien

ne fait pas un vol qui serait inconnu ? L'*honneur* invisible l'arrête.

L. R., p. 94. — Désormais se précisera pour Vigny la «religion» à laquelle il élèvera des autels dans son œuvre comme dans sa vie.

ROMAN MODERNE. — UN HOMME D'HONNEUR. — L'honneur est la seule base de sa conduite et remplace la religion en lui. — Le faire passer sa vie entière par toutes les professions *actuelles*, dont en même temps son contact fera ressortir les défauts et dont sa conduite fera la satire.

L'honneur le défend de tous les crimes et de toutes les bassesses : c'est sa religion. Le christianisme est mort dans son cœur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence.

L. R., p. 86. — Peut-être vaut-il mieux que ce *Jérôme Paturot* de l'honneur n'ait pas été écrit : l'essentiel, si noble, pénètre la vie et l'œuvre du poète.

SÉMÉLÉ, poème. — Sémélé s'écrie : «Ô ne sois plus homme; viens me voir comme un Dieu !»

Et Jupiter descendit avec des rayons. Il la brûle, il la dévore. Elle se consume et se tord dans la souffrance.

Ô humanité, tu es comme elle. Tu as voulu voir et toucher l'intelligence divine, tu l'as reçue dans ton sein et elle t'a dévorée.

A présent tu te désespères, tu brûles, tu te consumes désespérée et tu souffres de la révélation céleste.

C. D. — Voir plus haut, p. 242, et plus bas, p. 310.

Le cœur nous pousse tard et longtemps après les dents. La peur de la mort et l'idée d'une fin irréparable et d'une perte éternelle est la première rêverie sérieuse de l'enfant.

Quand il a compris cela il commence par se plaindre lui-même de ne pas vivre toujours, ensuite il se plaint de perdre ceux qu'il lui est doux de voir. Puis il les plaint de souffrir, mais ceci assez tard.

C. D. — La «généalogie de la pitié» semble assez exactement reconstruite par le poète d'*Eloa*.

Les peuples vivent autant que leur religion. Ô Paris, vas-tu...

C. D. — Pour l'auteur de *Paris*, la conclusion de cette réflexion inachevée n'est pas douteuse : «Vas-tu cesser de vivre?» Cf. d'ailleurs le sonnet *L'Esprit parisien*, de mars 1836.

Le Misanthrope rend la vertu ridicule, *Don Quijote*, l'imagination chevaleresque du dévouement,

Candide, l'optimisme et la confiance en Dieu.

A présent, je crois que l'esprit du temps nous doit porter à ne pas tourner en ridicule, mais à plaindre sérieusement la vertu d'être déplacée dans la Société humaine et cette Société de ne pouvoir la loger décemment.

C. D. — Vigny étend au *Misanthrope*, d'accord avec J.-J. Rousseau, l'objection faite depuis longtemps à *Don Quichotte* et y englobe *Candide*.

SÉMÉLÉ.

Sémélé, Sémélé, l'insatiable amante,
Le désir est en toi, le désir te tourmente;
Sur ton lit aux pieds d'or, tu tournes nuit et jour
Tes flancs voluptueux que fait trembler l'amour,
Tes longs bras nus et blancs qui vont tordant ta couche,
Tout mordus, tout meurtris du courroux de ta bouche,
... Tes épaules d'ivoire et ta large poitrine
Et tes pieds tourmentés d'une vigueur chagrine,
Sémélé, qu'es-tu donc?...

P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 124.

Mme Dorval revient en septembre 1834 d'une longue tournée en province.

Le tempérament ardent, c'est l'imagination des corps.

L. R., p. 90.

Je ne sais pas si l'apprêt qu'il exige n'est pas un des germes de mort de l'amour.

Cette nécessité d'être toujours sous les armes finit par fatiguer l'un et l'autre amoureux.

L. R., p. 94. — La « mort de l'amour » intéresse surtout Vigny en attendant son propre cas, grâce à l'*Adolphe* de B. Constant.

Tel est l'homme moderne en France. L'honneur est sa foi, sa conscience sa morale, le devoir sa loi; il est actif et savant. Sa science première est celle de son état; il ne veut plus permettre à son imagination d'errer dans les champs de la théologie et de la superstition; il combat et sert la patrie et l'espèce humaine dans les temps présents sans vouloir préjuger de l'éternité. Il désire que Dieu soit et qu'il reçoive le juste dans sa paix; mais il ne croit pas toujours et n'affirme plus rien. Quelle est l'idée qui soutient son courage? Il ne le dit même pas.

L. R., p. 264. — A la suite de la mention de l'héroïsme de l'enseigne Bisson (voir plus haut, p. 43) : exemple caractéristique d'un procédé cher à Vigny, et qui consiste à reprendre, dans le

passé, une des insertions du *Journal* et à y accrocher (s'il y a de la place) un *post-scriptum* de sa pensée. C'est ici l'autonomie de l'homme d'honneur que Vigny souligne.

1er octobre.

JANUS : La troisième *Consultation* sera sur les hommes politiques.

Elle commencera au milieu d'une émeute où (sans conviction) un homme cherche à se faire grand par les actions. Caractère aventurier de (d'Alvimare Octavien) c'est un type excellent à mettre en scène.

Faire défiler Monk, Marat, Julien l'Apostat.

La quatrième *Consultation* sera sur l'idée de l'amour qui s'épuise à chercher l'éternité de la volupté et de l'émotion.

C. D. — Un comte Louis d'Alvimare, maréchal de camp, habite à ce moment 9, rue de Surène.

Le temple vieillit, s'écroule et laisse l'idée... Un temple indien s'écroule; on y trouve ceci : Dieu est la vie, etc.

Le temple égyptien s'élève, s'écroule; on trouve dans ses cendres cette maxime : . . . Le Temple de Platon et de Socrate s'élève, s'écroule et laisse en croulant celle-ci...

L'Église du Christ s'élève, s'écroule et laisse cette idée...

Le monde en est donc à ceci.

Le recueil des moralités qui commence à Confucius est un abrégé des principes des religions. Il en faudrait faire un résumé et quatre pages suffiraient à ce que sait le monde.

Les religions sont les verres de la pendule, la pendule est la morale.

La *prophétie* est la poésie de la prévoyance. Isaïe prévoit, avertit au nom du Ciel.

C. D. — Vigny, en grande défiance à l'égard de Lamennais, ne semble pas s'être pressé de méditer les *Paroles d'un Croyant* (publiées le 8 mai 1834) : mais il semble que le deuxième chapitre de ce petit livre fameux laisse ici quelque trace, et que l'auteur de *Daphné* tienne à évaluer le résidu des religions, là où le pamphlétaire breton avait surtout fait un rappel des ombres et un inventaire des ruines : d'où, en somme, des «prophéties» différentes, bien plus optimistes ici malgré tout. Cf. aussi *La Tragédie de l'Homme* de Madàch.

Δαφνὴ.

Stello étant les mémoires de mon âme, j'y mettrai ceci :

J'aime au théâtre que chaque personnage raisonne fortement dans son idée.

Excepté la poésie, tout est plus ou moins de la conversation écrite. — Ainsi, toute la prose de Montaigne, de Voltaire, etc.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 714.

Pour *Daphné*.

La poudre de diamant.

Les religions sont des œuvres de poésie. Elles élèvent des temples sur une idée pour la faire voir de loin et...

On devrait faire les mémoires d'une momie comme on fait ceux de la maréchale de Créquy : ce serait un bien beau livre d'histoire.

Ibid. — Les sept volumes in-8°, publiés en 1834-1835 sous le nom de la marquise de Créqui par un soi-disant comte de Courchamps sont assez singulièrement invoqués ici.

Th. Gautier devait publier en 1857 son *Roman de la Momie*.

---

17 octobre.

Le monde s'est toujours partagé entre deux puissances : Providence ou Destin. Ces deux pouvoirs n'en sont qu'un, puisque le Destin peut être considéré comme l'instrument de la Providence. Que vous importe d'être pris et dirigé forcément par un geôlier

qui prend sa résolution de lui-même ou qui en reçoit l'ordre d'un gouverneur ? Vous n'en êtes pas plus libre de vos volontés.

C. D. — A comparer avec le poème liminaire actuel des *Destinées.*

Δ. Le Docteur remarque bien que l'Évangile, l'*Imitation de Jésus-Christ,* le livre des *Pensées* de Pascal et tous les livres qui attestent le Christianisme n'ont qu'une idée, c'est le néant de toute chose humaine et le mépris de la vie et du temps en vue de la croix et de l'éternité. Tout le Christianisme est un édifice bâti pour habiter dans un monde meilleur que celui-ci, mais c'est une renonciation complète à la terre. Le Christ dit : « Je ne veux pas d'un bien que je n'ai que pour si peu de temps et si mélangé de mal qu'il en est empoisonné pour moi. »

D'un autre côté la sagesse antique des Stoïciens réduit l'art de vivre à celui de souffrir sans plainte et de tenir son âme dans une paix intérieure perpétuelle en la tenant toujours dans une contemplation forcée qui la rende insensible à la vie. Le stoïcien est ladre (?). La vie est condamnée par la philosophie humaine et divine. Qu'espérez-vous d'elle? En conclurons-nous qu'il faille y renoncer? Non, mais ne la rendez pas plus mauvaise qu'elle n'est en vous créant des imaginations qui ne peuvent aboutir qu'à vous rendre fou. Il est arrêté que vous ne saurez rien de

votre secret, ne le cherchez pas, mais employez tous vos efforts à développer le bien et le beau de la vie et étouffer le mal et le laid, à faire résigner l'homme à la société, à le rendre moins indigné des éternelles imperfections de ces sociétés par la considération des siennes, qui ne cesseront jamais. — Pourquoi voulez-vous que l'homme vaille mieux que l'auteur? Les sociétés ne sont-elles pas toujours l'œuvre de l'homme?

C. D. — Sur le «scepticisme moral dans le christianisme», cf. Nietzsche, *Le Gai Savoir,* trad. H. Albert, § 122. Vigny développe des vues très justes en leur principe sur l'inspiration ascétique, hostile au monde, du Christianisme primitif. Mais il va de soi que Vigny, qui fait prévoir, ici comme sur d'autres points, l'auteur de *Zarathoustra,* ne cède ni au vertige du «retour éternel» ni à l'illusion du «surhomme», surtout biologique, dont Nietzsche a fâcheusement encombré l'idéologie moderne. Son scepticisme reste «social» et chrétien malgré tout, malgré sa répudiation — de plus en plus marquée dans *Daphné* — de tout ascétisme.

Passion. — Ô mystérieuse ressemblance des mots! Oui, amour, tu es une passion, mais passion d'un martyr, passion comme celle du Christ.

Passion couronnée d'épines où nulle pointe ne manque.

L. R., p. 94.

La vérité sur la vie, c'est le désespoir. La religion du Christ est une religion de désespoir, puisqu'il désespère de la vie et n'espère qu'en l'éternité.

L. R., p. 93. — Cf. p. 291.

Les trois forçats. — A Brest, aux galères, près tous trois d'être libérés, ils se font serment mutuel de ne plus commettre aucun crime.

Cherchant de l'ouvrage, sont repoussés de tous les coins et se réunissent pour allumer du charbon et s'asphyxier.

— Nous n'avons plus de foi chrétienne, nous aimons nos frères parce que le cœur nous le dit; nous n'avons jamais tué.

— Moi, j'ai fait de la fausse monnaie.

— Moi, j'ai fait de faux billets.

— Moi, j'ai aidé à l'enlèvement d'une jeune fille.

— Allons chercher du travail.

Chaque bourgeois leur dit :

— Qui êtes-vous?

— Nous ne sommes pas des criminels sanglants, nous voulons vivre en paix avec la société; nous n'avons jamais frappé ni l'homme ni la femme.

— Qui êtes-vous?

— Nous ne sommes pas vos ennemis. Nous avons heurté la société dans ses lois, mais jamais nous n'avons fait mourir le citoyen. Nous avons blessé les mœurs et les lois, mais non les vivants.

— Étrangers, nous vous demandons qui vous êtes et vous nous répondez ce que vous n'êtes pas.

— Nous sommes forçats libérés.

— Retirez-vous et mourez de faim.

— Mourons donc et allumons le réchaud.

L. R., p. 272. — Il est possible, comme le suggère P. Flottes (*Pensée politique*, p. 89), qu'il y ait là un souvenir de *La Ville des Expiations* de Ballanche, parue dans la *France littéraire* de 1832 à 1835. C'est en tout cas l'un des thèmes des *Misérables.*

Paris est inondé de feuilles périodiques dont les écrivains se jettent l'un à l'autre au visage d'ignobles et violentes injures, et tout couverts de cette boue trouvent encore le moyen de se sourire, de se prendre la main et de vivre ensemble familièrement, avocats insolents de causes auxquelles ils ne croient pas. Tandis que l'on a vu des officiers, ainsi partagés dans les deux camps, accomplir en silence leurs devoirs rigoureux et faire de chaque côté leur manœuvre mortelle en respectant le nom et l'honneur de leur ennemi fraternel. Vous vouliez bien vous tuer, mais non pas vous flétrir.

Anc. Pap. Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 86. — Le déchaînement de la presse vers cette époque amènera des restrictions de censure.

Le bourreau et le soldat. — J'ai bien fait de nommer J. de Maistre un *esprit falsificateur* dans *Stello.* De Maistre fait semblant de confondre le soldat avec le bourreau. Ce qui fait le bourreau infâme, c'est qu'il tue sans danger.

Comme l'assassin : c'est l'assassin de la loi.

C. D. — Retour sur la thèse fameuse, à peine paradoxale au gré de la Sainte-Alliance et des autocraties orientales, que J. de Maistre avait développée dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Stello se désole de ne pouvoir pas prendre la vie au sérieux tout à fait. Le Docteur Noir la prend comme une partie d'échecs, jeu sérieux sans rire ni pleurer, mais méritant une étude assez attentive. (Ceci à compléter par les plaisirs de l'art ou de la noblesse; mais plaisirs non naïfs.)

C. D.

Aucun des critiques ne s'est avisé de voir que *Stello* veut dire à la fois : je conduis et j'arrête; mouvement et ordre réguliers.

C. D.

Que les officiers doivent avoir des droits de citoyens.

C. D. — Dans *Servitude et Grandeur militaires,* Vigny n'a point poussé jusqu'au bout cette revendication civique : elle lui tenait à cœur, comme en témoignent des ébauches qu'on trouvera dans notre édition (p. 288). «Quelques droits de citoyen» y étaient revendiqués.

---

29 novembre.

Fin de *Stello.*

Après toutes les *Consultations* il se tue, heureux de sa résolution, passe dans une paix ineffable les jours qui précèdent sa mort.

C. D. — On a vu combien la question du suicide a préoccupé l'auteur de *Stello* au cours des deux années 1833 et 1834 — fort théoriquement d'ailleurs. La réédition d'*Obermann* par Sainte-Beuve et l'article de George Sand (*Revue des Deux Mondes,* 15 juin 1833), *Lélia*, d'autres ouvrages encore, ramènent ce problème au premier plan.

La Restauration n'était ni redoutée ni aimée. Si elle eût été l'un ou l'autre, elle était sauvée : on ne l'a défendue que par honneur et par acquit de conscience; on l'eût défendue de manière à la maintenir.

L. R., p. 87.

Il est déplorable qu'un poète comme Lamartine, s'il s'avise d'être député, soit forcé de s'occuper des

bureaux de tabac que demandent des commettants. Il devrait y avoir des députés abstraits, députés de la France, et d'autres députés des Français.

L. R., p. 87. — *Pia vota!* C'est d'ailleurs cette année que Vigny fait au sujet de Lamartine un «mot» que Liszt rapporte en mai à Mme d'Agoult : «Il ne fait pas de l'opposition, mais seulement de la contradiction.»

Le beau. — La majorité des publics grossiers, en France, cherche dans les arts *l'amusant* et jamais *le beau*. De là les succès de la médiocrité.

Avec *La Maréchale d'Ancre*, j'essayai de faire lire une page d'histoire sur le théâtre. Avec *Chatterton*, j'essaye d'y faire lire une page de philosophie.

L. R., p. 88 et 90.

Les acteurs sont bien heureux, ils ont une gloire sans responsabilité.

L. R., p. 88. — Écho des nouveaux ennuis que créent les répétitions de *Chatterton* à l'auteur de la pièce.

---

20 décembre.

Si le suicide est permis, c'est dans l'une de ces situations où un homme est de trop au milieu d'une famille

et où sa mort rendrait la paix à tous ceux que trouble sa vie.

C. D. — Vigny, qui cite ailleurs Hume, connaît peut-être, du philosophe écossais, l'*Essay on suicide.* Voir aussi p. 217.

La Création est une ébauche. Le tableau se perfectionnera-t-il ? Peut-être ? Qui sait ? Il n'est pas en train pourtant.

C. D. — Cf. p. 206, où Nodier était loué pour une vue analogue.

Bientôt le monde ne vaudra pas la peine qu'on en fasse le tour.

C. D. — Idée qui fait prévoir les vers de *La Maison du Berger :*

La Science
Trace autour de la terre un chemin triste et droit.

Servitude. — Ce livre sera la préface de toutes mes œuvres.

C. D. — Sans doute contemporain de la décision prise par Vigny, en 1834, de compléter les deux récits déjà publiés.

Je crois, ma foi, que je ne suis qu'une sorte de moraliste épique. C'est bien peu de chose.

L. R., p. 87.

Les hommes d'action s'étourdissent par le mouvement, pour ne pas se fatiguer à achever des idées ébauchées dans leur tête. Doués d'un peu plus de force, ils s'assoiraient ou se coucheraient pour penser.

L. R., p. 90. — Cf., à propos de la supériorité de la pensée sur l'action, surtout *politique*, les pages 278 et 323.

Les masses vont en avant comme les troupeaux d'aveugles en Égypte, frappant indifféremment de leurs bâtons imbéciles ceux qui les repoussent, ceux qui les détournent et ceux qui les devancent sur le grand chemin.

L. R., p. 94. — Cf. Nietzsche, *Volonté de Puissance*, 12 : «*L'espèce inférieure*» — «troupeau», «masse», «société» — désapprend la modestie et enfle ses besoins jusqu'à en faire des valeurs *cosmiques* et *métaphysiques*. Par là l'existence tout entière est *vulgarisée :* car, en tant que la masse gouverne, elle tyrannise les hommes d'exception, ce qui fait perdre à ceux-ci la foi en eux-mêmes et les pousse au nihilisme» (tr. H. Albert, p. 55).

L'année est finie. Elle m'a menacé d'un grand malheur, mais à force d'activité je l'ai détourné. Ma mère est vivante et rétablie.

J'ai assis la base de trois grandes œuvres.

D.

1837.

C'est l'année de *Chatterton,* et l'on a pu dire très justement que le triomphe, de nature assez exceptionnelle, remporté par une pièce bien peu dramatique (trente-neuf représentations entre le 12 février et le 8 juillet, puis des tournées en province) forme dans l'existence de Vigny une sorte de *halo* dont la persistance est plus durable pour lui que pour son public. Les applaudissements de la jeunesse intellectuelle et artiste n'ont pas manqué à un aîné dont le mérite proclamé se doublait d'un point d'honneur connu : de ce succès, le poète a conclu, un peu facilement, que le grand public lui-même entrait à fond dans ses vues apitoyées, alors que cette victoire était de celles qu'on ne remporte qu'une fois. L'article que lui consacre Sainte-Beuve, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre, glisse une remarque assez juste : «Au lieu de peindre la nature humaine à plein, Vigny a décrit une maladie littéraire, un vice littéraire, celui de tant de poètes ambitieux froissés et plus ou moins impuissants.» — Mais, objectait Vigny, s'ils sont ainsi faits ? Comme le disait A. Karr dans le *Mercure de France* du 15 avril, si les « ouvrages ou livres »

ont leur détresse particulière ? En tout cas, toute une plèbe de poètes infortunés se tourne vers Vigny, et un personnage dont on s'exagérait l'aristocratie et la richesse se penche sur d'humbles détresses.

D'autre part, Mme Dorval, associée au triomphe du poète par les acclamations du 12 février et par une légende dès longtemps ébruitée, n'est point pour cela pieusement fidèle à son protecteur. Elle lui échappe par ses tournées en province, et le 44 de la rue Saint-Lazare sera le théâtre de rencontres plutôt brèves, souvent orageuses, entre l'interprète de Kitty Bell et le père spirituel de Chatterton.

D'ailleurs l'antagonisme entre une revendication intellectualiste et les exigences du pouvoir s'accusera irrémédiablement, au cours même de ces temps de célébrité : Vigny prend malaisément son parti de ce fait. L'attentat du 28 juillet qui, au jour anniversaire du régime, braque sur le roi et sur son entourage la machine meurtrière de Jacques Gérard, rend suspectes la presse, la pensée, la littérature, l'indépendance des écrits et des paroles promulguée par la Charte : Lamartine à la Chambre et Montalembert aux Pairs auront beau faire, en appeler de la licence à la liberté, la Censure semble nécessaire à la Chambre; le 2 juin Fulchiron, le 29 août Charlemagne, après d'autres, dénoncent l'«apologie du suicide» qui paraissait surtout enclose dans *Chatterton :* un théâtre subventionné peut-il jouer des pièces aussi subversives! Ce dernier législateur revient à la charge dans une lettre à la *Revue des Deux Mondes,* et de déplaisantes polémiques — loin du fond réel de la question — enveniment celle-ci à plaisir.

Tout cela contribue à fixer l'écrivain à Paris, l'année où Juste Olivier, en février, l'avait invité à accompagner Sainte-Beuve à Lausanne. *Servitude* ayant paru en librairie

le 17 octobre, Vigny peut revenir à son grand projet dramatique, plus important que l'éventuel *Lord Littleton : Sylvia,* opposant le chevalier de Malte à l'actrice. Est-ce à cet effet qu'il reprend les *Mémoires* de Grimm?

Par contraste, la vie de Gœthe l'intéresse, et il lit en octobre ses *Mémoires* (sans doute la médiocre traduction d'Aubert de Vitry, 2 vol. 1823, et les *Fragments* donnés en 1833 par la *Nouvelle Revue Germanique*); les enquêtes américaines de G. de Beaumont, *Marie,* et la *Démocratie en Amérique* de Tocqueville, ne sauraient manquer d'intéresser un esprit comme le sien.

L'ennui est la maladie de la vie.

Pour la guérir, il suffit de peu de chose : *aimer,* ou *vouloir.* — C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant il suffirait d'*aimer* quelque chose, n'importe quoi, ou de *vouloir* avec suite un évènement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

L. R., p. 104. — Sur l'ennui, cf. Pascal, *Pensées,* § 121, etc., avec le corollaire fameux de la «distraction» indispensable.

Je remarque aux répétitions qu'il y a tel acteur qu'il faut laisser aller dans le moment où il est. — En lui voulant donner une nuance, il en fait une couleur,

et, étalant cette teinte nouvelle, il change le ton général de l'ouvrage.

L. R., p. 105. — La suite des répétitions de *Chatterton* oblige Vigny à une reprise du rôle difficile qui lui avait été pénible au moment d'*Othello*.

Toujours en conversation avec moi-même, je me parle de choses dont les hommes ne se parlent que rarement entre eux : et c'est une chose de jour en jour plus pénible pour moi que de répondre à ceux qui me parlent sur des futilités.

Je pourrais dire à presque tout le monde : « Je voudrais être seul dans ce moment pour écrire ce que je pense tandis que vous me parlez. »

La vue des hommes m'incite à des pensées intérieures, contraires souvent à celles que je dis, et faites pour êtres tenues en réserve pour un temps meilleur, parce que je sais qu'elles amèneraient de trop longues explications qui me fatigueraient la poitrine. Je me tais et je deviens distrait. D'autre fois, je parle d'autre chose avec une longue digression et sans plaisir. Les attentifs ou ceux qui m'aiment peuvent deviner aisément que la crainte de perdre une autre idée meilleure m'interrompt quelquefois et me fait dire des paroles oiseuses.

L. R., p. 103. — Voltaire disait : « La terre est couverte de gens qui ne méritent pas qu'on leur parle. » Chamfort (*Des savants et des hommes de lettres*) hasarde plusieurs pensées analogues.

---

31 janvier.

Répétitions fréquentes de *Chatterton* interrompues par la mort de la femme de M. Joanny. Geffroy vient trois fois passer plusieurs heures chez moi, et répéter son rôle. Intelligent, mémoire sûre et facile; trop habitué aux rôles de vieillards. Manque d'enthousiasme et d'*amour* dans le talent. Joanny vient répéter chez moi. Mémoire parfaite. Chaleur et force tragique. Manque de finesse et d'esprit. Sensibilité, noblesse. Un des meilleurs acteurs de l'âme : tragédien.

C. D. — Caractéristiques bienveillantes — comme il est naturel — des interprètes masculins de *Chatterton*. Cf. sur Geffroy (1804-1895), chargé du rôle de Chatterton, et sur Joanny (1775-1854) le quaker, les signalements prévus par l'auteur (en tête de la pièce, p. 243-244 de notre édition). Joanny avait, le 17 janvier, écrit à l'auteur : «Que l'on répète sans moi, que l'on s'occupe des décorations et des costumes, et *Chatterton* pourra encore être joué avant la fin du mois.»

La critique de nos jours (je ne m'informe pas de ce qu'elle fut autrefois) procède d'une manière assez perfide. Elle ne trouve pas que son rôle de juge lui suffise : elle veut se faire devineresse. Elle écoute aux portes. Elle entend dire qu'un Drame se compose dans tel système nouveau d'analyse mêlé d'action, vite elle se hâte de le prédire d'un air magistral et prophétique. Que risque-t-elle? Les lenteurs du

théâtre lui donneront bien le temps d'annoncer vingt fois l'évènement déjà accompli par le poète. Et le jour de la représentation, elle s'écriera de loin en lorgnant les acteurs : Voilà qui n'est pas mal, ceci est une tentative vers ce que j'ai prédit, c'est une exécution de ce que j'ai enseigné.

Anc. Papiers Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres* (1906-1907), p. 83. — «M. Alfred de Vigny..., que faites-vous donc?» était la conclusion d'un article du *Vert-Vert*, reproduit par *le Voleur* du 15 février : indiscrétion qui a dû d'autant plus tomber sous les yeux du poète que le même numéro contenait un compte rendu élogieux de *Chatterton*. Par ailleurs, la *Revue des Théâtres* (1834, p. 238) avait annoncé la prochaine représentation de *Sylvia* un peu plus tard (p. 252). «*Sylvia* s'appelle *Chatterton.*» Mais était-ce vraiment là de la critique?

Gœthe fut ennuyé des questions de tout le monde sur la vérité de *Werther*. On ne cessait de s'informer à lui de ce qu'il renfermait de *vrai*.

«Il aurait fallu, dit-il, pour satisfaire à cette curiosité, disséquer un ouvrage qui m'avait coûté tant de réflexions et d'efforts incalculables dans la vue de ramener tous les divers éléments à l'unité poétique.»

La même chose arriva à Richardson pour *Clarisse*, à Bernardin de Saint-Pierre pour *Paul et Virginie.*

Quand j'ai publié *Stello*, la même chose pour madame de Saint-Aignan, dont j'avais inventé la situation dans le dernier drame d'André Chénier; la même pour Kitty Bell, dont j'ai inventé l'être et le nom. Pour

Servitude et Grandeur militaires, mêmes questions sur l'authenticité des trois romans que renferme ce volume.

Mais il ne faut pas en vouloir au public, que nous décevons par l'art, de chercher à se reconnaître et à savoir jusqu'à quel point il a tort ou raison de se faire illusion.

Le nom des personnages réels ajoute à l'illusion d'optique du théâtre et des livres, et la meilleure preuve du succès est la chaleur que met le public à s'informer de la réalité de l'exemple qu'on lui donne.

Pour les poètes et la postérité, il suffit de savoir que le fait soit *beau* et *probable.* — Aussi je réponds sur *Laurette* et les autres : *Cela pourrait avoir été vrai.*

L. R., p. 74. — On peut supposer Vigny, surtout informé par son protégé Xavier Marmier, auteur d'*Études sur Gœthe* qui paraissent en 1835. Sur la vraisemblance des récits de *Servitude,* si contestée par Sainte-Beuve, cf. notre édition, p. 263 ss.

L'honneur, c'est la poésie du devoir.

L. R., p. 96. — A joindre aux « litanies » de l'honneur qui terminent *Servitude.*

Quand vint la révolution de juillet, le soldat était mort en moi depuis quatre ans : il ne restait que l'écrivain, regardant si la liberté serait tuée ou sauvée.

L. R., p. 96.

Le seul gouvernement dont, à présent, l'idée ne me soit pas intolérable, c'est celui d'une république dont la constitution serait pareille à celle des États-Unis américains.

Le moins mauvais gouvernement est celui qui se montre le moins, que l'on sent le moins et que l'on paye le moins cher.

L. R., p. 96. — Écrit probablement après lecture de l'ouvrage de Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, dont les premiers volumes paraissent le 31 janvier et contiennent (chap. v) en particulier une réponse à cette question : *Peut-on comparer les dépenses publiques des États-Unis à celles de la France ?*

Une des choses qui m'ont le plus touché dans les *Mémoires de Sainte-Hélène*, c'est que ce pauvre Napoléon ne pouvait pas obtenir un exemplaire de Polybe, pour y lire des instructions imaginaires sur la guerre qu'il n'aurait plus jamais le plaisir de faire.

L. R., p. 97. — Publié en 1823, le *Mémorial* de Las Cazes est sans doute repris par Vigny, à propos de *La Canne de jonc*, qu'il achève pendant l'été.

L'indépendance fut toujours mon désir et la dépendance ma destinée.

Le cœur a la forme d'une urne. C'est un vase sacré tout rempli de secrets.

Le mot de la langue le plus difficile à prononcer et à placer convenablement, c'est *moi.*

L. R., p. 98. — Vigny se doute-t-il, à propos du cœur qui a la forme d'une urne, que Herder (*Zur Litteratur*) compare le cœur à l'urne où se mêlent les billets de loterie du sort ?

Le *moi* haïssable est, en effet, tenu en suspicion et en dépréciation par le XVIIe siècle, laïque aussi bien que religieux.

Notre littérature ne jette souvent que des cris de malade, comme *Volupté, Dernières Paroles,* etc.

Bonaparte et tous les aventuriers ont posé le pied sur les événements qui les menaçaient, comme le toréador sur le front du taureau. En relevant la tête, le taureau le jette sur son dos. — Il s'y assied.

Aucun siècle n'est regrettable pour le nôtre. — Cela ressort de toute vue de l'histoire.

La beauté souveraine n'est-elle pas cachée, toute formée, derrière quelque voile que nous soulevons rarement et où elle se retrouve ? *Inventer,* n'est-ce pas *trouver ?* INVENIRE.

L. R., p. 98 et 100. — Cette dernière vue platonicienne, qui rapproche *trouver* d'*inventer,* a été souvent alléguée par l'esthétique idéaliste.

Voici mes amis qui succombent à une faiblesse d'un moment, et qui consentent à lire leurs poèmes dans des salons.

L'un *Hamlet*, l'autre *Macbeth*, traduits; l'autre des vers satiriques. Ils vont s'user dans ce frottement, perdre leur caractère et s'arrondir comme des cailloux.

L. R., p. 100. — Vigny n'avait-il pas cédé à semblable «faiblesse» en lisant chez Mme d'Agoult *La Frégate la Sérieuse?* Il est vrai qu'elle avait fait naufrage dans ce salon.

Il semble ici songer à Léon de Wailly pour *Hamlet* et à Émile Deschamps pour *Macbeth*.

---

12 février 1835, à six heures du soir.

On va jouer *Chatterton*. J'écris cette note debout, je me sens très calme, convaincu que si le drame ne réussit pas, cela ne fera que retarder le succès inévitable des pièces spiritualistes.

Il est impossible que dans six années, s'il les faut attendre, ce que j'ai voulu faire ne soit pas senti.

Unité, simplicité d'action, développement continu d'une même idée. Poésie, philosophie.

---

12 février, à minuit.

Chatterton a réussi.

Je rentre très fatigué. — J'ai observé le public et je l'ai regardé en face pendant la représentation entière

par le trou d'une décoration. Je ne me détachais de la toile que pour donner des instructions et faire des recommandations aux acteurs et aux comparses. — J'examinais le public rangé sur son cirque, comme il m'examinait sur mon théâtre. — Je le regardais comme on regarde un ennemi dans un duel, les coups que je portais au cœur j'en voyais l'impression, ceux que je portais à la tête je les y voyais arriver aussi. — Une attention profonde, voilà mes premières récompenses. Le public était là comme un seul homme, me disant par sa contenance ces mots que j'ai sentis successivement :

« J'ai confiance en vous, je vous sais consciencieux, je vous écoute, parlez. »

Ensuite il m'a dit :

« Je suis touché de ce que vous me dites, votre plainte sur la position du poète est juste. »

Puis il m'a dit : « Je sens que vous avez souffert cela. »

Et puis il m'a tendu les bras et m'a dit : « Je suis à vous, je vous aime, je suis votre ami. »

C'est alors que mes amis sont venus à moi et se sont jetés à mon cou en fondant en larmes. Ils balbutiaient des paroles sans suite, des cris : mon ami, mon ami. — Ils ont souffert aussi ce martyre que j'ai écrit.

Un sentiment doux et triste remplit mon cœur et des larmes inondent mes yeux malgré moi. Je pense aux douleurs que nous fait éprouver une trop grande défiance de la méchanceté de nos frères. J'ai des re-

mords d'avoir mal jugé mes concitoyens. Il semble qu'ils aient pris ce soir à honneur de me prouver qu'ils étaient dignes de plus d'estime et capables d'une attention soutenue, patiente, grave. La finesse toute française et la promptitude de leur perception ont fait qu'aucune de mes intentions les plus fines et les plus déliées ne leur est échappée. Ils savaient gré à chaque acteur de chaque geste, et toutes les nuances de cœur ont été senties admirablement.

Quel bonheur! France! France! on peut donc te parler gravement quand on est grave et avec tristesse quand on est mélancolique et que l'on a au fond du cœur un incurable dédain de soi-même et une pitié bienveillante de la pauvre humanité.

L'abattement de mon visage a frappé mes amis. — J'avais donc fait saigner leurs cœurs! Je me le reprochais en les voyant si bons.

Tout se tourne en besoin d'être seul et de me mettre à penser. — On me croit triste. — Ce n'est point de l'affliction, mais un travail intérieur continuel et impossible à arrêter. — Il n'a rien de commun avec le cœur et fait seulement que le visage s'abat.

Le 11 mars.

Dix-huitième représentation de *Chatterton* à l'Odéon, public de jeunes étudiants. C'est le public le plus intelligent de Paris. Dix fois supérieur à celui des Français. Sait gré de tout, est profondément ému et

craint d'interrompre l'idée en applaudissant des gestes. Après la pièce il remercie avec de grands cris.

C. D. — Sur ces soirées triomphales, et en particulier la première, voir les témoignages rassemblés dans notre édition de *Chatterton*, p. 379 du *Théâtre en prose.*

L'ORGUE.

Les églises du Christ jour et nuit sont ouvertes;
Mais les piliers sont seuls, les stalles sont désertes,
Le marbre bleu des morts est humide, et chez nous
Personne ne sait plus l'essuyer des genoux.
L'étranger n'y vient voir que les lignes du cintre;
Les tableaux des martyrs n'ont devant eux qu'un peintre
Qui, debout, l'œil en flamme et la main sur le cœur,
Adore saintement la forme et la couleur;
Et l'Église sans foi, ce triste corps de pierre,
Qui dans l'autre âge avait pour âme la prière,
L'Église est bien heureuse encore qu'aujourd'hui
Les lévites de l'Art viennent prier pour lui...

L. R., p. 259. — Faut-il compter, parmi ces «lévites de l'Art», Th. Gautier que Vigny connaît (*Portail* en tête de la *Comédie de la Mort; Ténèbres*, pièces à paraître en 1838) ? *L'Artiste* devient l'organe favori de cette tendance.

Avant le 4 avril.

Ce qui manque aux lettres, c'est la *sincérité.*

Après avoir vu clairement que le travail des livres

et la recherche de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde dominât dans mes livres et leur donnât le caractère sacré que doit donner la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord de nos yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. — C'est d'après cette pensée que, dans la nuit du 29 au 30 juin, je me laissai aller au besoin de dire au public, comme à un ami, ce que je venais de faire pour lui. — J'étais encore tout ému de l'enthousiasme fiévreux du travail et je ne pouvais m'empêcher de dépasser la barrière du dernier mot du drame. Le moule était plein et il me restait encore de la matière à employer.

A présent, au moment de l'imprimer et relisant à froid ces pages, j'ai été tenté de les brûler comme j'ai fait souvent de beaucoup de mes œuvres. Je pensai que cet enivrement paraîtrait sans doute ridicule, présenté à des lecteurs distraits; mais aussi je songeai à ceux qui se pénètrent plus profondément des émotions qui naissent d'une œuvre sérieuse, et il me sembla que je leur devais un compte fidèle du travail que je venais de faire, et qu'il fallait les faire remonter jusqu'à la source même des idées dont ils avaient suivi le cours.

C'est pour cela que, m'attendant bien à paraître extraordinaire, j'ai voulu passer par-dessus ce qu'il y a de puéril ou d'exagéré dans l'inspiration aux yeux des gens froids.

L. R., p. 101. — *La Dernière Nuit de travail*, sorte de préface confidentielle de *Chatterton*, qui avait été rédigée, l'année précédente, dans une sorte de fièvre de sympathie, doit sembler trop exaltée pour le «froid» public. Un article de Kératry, dans le *Livre des Cent-et-un* auquel collaborait Vigny, dénonçait (t. VI, 1832) les lettres cultivées «sans foi et sans croyance».

Il est certain que la Création est une œuvre manquée ou à demi accomplie, et marchant vers sa perfection à grand'peine.

Dans les deux cas, soyons humbles et incertains.

Il n'y a de sûr que notre ignorance et notre abandon — peut-être éternel !...

L. R., p. 103.

Il n'y a que le mal qui soit pur et sans mélange de bien. Le bien est toujours mêlé de mal. L'extrême bien fait mal. L'extrême mal ne fait pas de bien.

L. R., p. 97.

Un acteur prend un drame comme une robe, le revêt, le chiffonne et le jette pour en mettre un autre. Mais cette robe dure plus que lui.

L. R., p. 103.

Je ne demande au Ciel qu'une seule chose que je n'ai pu obtenir, c'est la solitude. Une solitude où on ne me parle pas, où ce ne soit pas folie de répondre. Cela rompt mes idées par le milieu. J'écris avec le sentiment perpétuel de la peur d'une question, d'un cri, d'un rire de famille qui va me venir briser. Je sens tous mes projets s'éteindre ainsi et s'évaporer l'un après l'autre.

C. D. — L. Dorison notait, après avoir transcrit cette doléance, que Vigny la faisait «au plus beau moment de son activité».

Un article de Carrel avance que le poète n'est durable dans sa gloire qu'autant qu'il combat ou aide le mouvement politique. Mais Dante, Milton, Horace, Montaigne, Newton, Klopstock, Gœthe, quelle tendance politique avaient-ils?

C. D. — La mission sociale de l'art devient l'un des articles favoris du programme hostile à «l'art pour l'art», en particulier pour la *Revue républicaine* de 1834.

J'ai remarqué que l'habitude de voir le défaut de chaque œuvre tourne à l'accroissement de l'ennui. Pour accroître le plaisir, je m'amuse à présent à faire le contraire. Il est facile de supposer un sens caché à la plus mauvaise œuvre et, en suivant cette idée que

n'a pas eue l'auteur, de s'en faire pour son usage une œuvre sublime. — Cette opération, on ne cesse de la faire sur les morts; je veux m'amuser à la faire sur les vivants.

J'ai commencé cela hier à la Porte-Saint-Martin, sur *Le Monomane.*

L. R., p. 101. — La première du *Monomane* de Ch. Duveyrier (Mélesville) étant d'avril, on peut mettre à cette date ce singulier jeu d'esprit de Vigny.

Le flux et le reflux. — Ce qui est au-dessus des individus et des masses, c'est ce que l'on pourrait nommer le cours des choses. Flux et reflux invisible. Peut-être n'est-ce que le mouvement perpétuel d'un lac immobile, peut-être est-ce celui d'une mer qui s'avance en conquérant. Ah! c'est là ce que jamais l'homme ne saura clairement. Mais ce cours irrésistible, invisible, emporte les prudences humaines où elles ne croyaient pas aller.

S. L. — Notions qui éloignent de plus en plus Vigny de niais systèmes tels que ceux d'Azaïs et le rapprochent du point de vue de Schopenhauer.

Δαφνή. — Deux lignes parallèles dans la composition : l'époque de *Julien,* notre époque, entrelacées par une action double.

C. D.

A l'aide d'une attention pénétrante, il est facile d'arriver à se représenter ce qui a dû se passer dans une tête humaine avec trois points donnés : le caractère, la nature physique et la circonstance; l'X inconnue à dégager c'est le dialogue vrai.

Le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate,* exemple louable.

C. D. — Mais Vigny, grand admirateur de *L'Esprit des lois,* ne s'exagère-t-il pas le mérite de Montesquieu dans le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate?*

DAPHNÉ. — Julien commence un poème; dans les intervalles il dirige le monde et gagne des batailles.

Il donne le poème à un de ses amis, Libanius, en mourant.

Un vers lui coûte plus que le plan d'une bataille.

L. R., p. 99. — Cf. plus haut, p. 278.

L'autre jour, je montai à Montmartre.

Ce qui m'attrista le plus fut le silence de Paris quand on le contemple d'en haut. Cette grande ville, cette immense cité ne fait donc aucun bruit, et que de choses s'y disent! que de cris s'y poussent! que de plaintes au ciel! Et l'amas de pierres semble muet.

Un peu plus haut, que serait cette ville, que serait cette terre? Que sommes-nous pour Dieu?

L. R., p. 99. — Vigny monte à Montmartre, le 1er octobre, pour s'entendre sur *Benvenuto Cellini* avec H. Berlioz, qui écrit à Hubert Ferrand : «... C'est une rare intelligence et un esprit supérieur, que j'admire et que j'aime de toute mon âme. Il publiera aussi sous peu la suite de son *Stello.*»

Il m'est arrivé ce mois-ci trois choses heureuses :

Émile Péhant, placé à Vienne comme professeur de rhétorique. — *Sauvé.*

Chevalier, marié par amour, et *heureux.*

Léon de Wailly a hérité de cinq cent mille francs, dit-on.

Que les autres soient heureux au moins; leur vue me fait du bien.

L. R., p. 99. — Péhant, qui avait publié (*Voleur*, 5 janvier 1835) des sonnets qu'il croyait destinés à lui donner la gloire, avait accepté — non sans résistance — de gagner sa vie en province : cf. la lettre que lui écrit Vigny le 16 septembre 1835. Pitre Chevalier épousait Mlle Decan de Chatouville et Vigny assiste à son mariage. Léon de Wailly devait éprouver plus tard un amer retour de fortune.

Cf. Th. Hardy, *Desperate Remedies*, p. 292 : «Le bonheur que puise un esprit généreux dans l'idée que les autres sont heureux est souvent plus grand que le bonheur qui excitait primitivement cette pensée.»

Eloa, d'abord repoussée (en France) puis adorée après dix ans; *Stello*, nié d'abord à cause des opinions sur l'ingratitude des hommes du pouvoir envers les Poètes et la médiocrité des hommes de la Terreur, adopté deux ans après; *Servitude et Grandeur militaires* révolte à présent par la hardiesse de mon avis sur Bonaparte; dans trois ans on ira au delà. Ils ont fait de Bonaparte le Grand Lama et le Christ et m'en veulent de ne le considérer que comme un grand homme.

C. D. — Vigny songe surtout à la réprobation première du *Globe* (15 avril 1826), muée en louanges (21 octobre 1829), et au persiflage du *Journal de Paris* et du *Mémorial catholique*. Pour *Stello*, les avis ont toujours été partagés entre appréciateurs et hostiles, puisque l'importance du sujet et l'originalité de la forme sont encore sujets à discussion. Pour *Servitude*, la presse, en octobre 1835, se montrait plus que réservée. Voir, sur ces questions, la partie *Jugements et Opinions* de chacun des volumes de notre édition.

Sainte-Beuve fait un long article sur moi. Trop préoccupé du Cénacle qu'il avait chanté autrefois, il lui a donné dans ma vie littéraire plus d'importance qu'il n'en eut, dans le temps de ces réunions rares et légères. Sainte-Beuve m'aime et m'estime, mais me connaît à peine et s'est trompé en voulant entrer dans les secrets de ma manière de produire. Je conçois tout à coup un plan, je perfectionne longuement le moule de la statue, je l'oublie et quand je me mets à

l'œuvre après de longs repos, je ne laisse pas refroidir la lave un moment. C'est après de longs intervalles que j'écris, et je reste plusieurs mois de suite occupé de ma vie, sans lire ni écrire.

Sur les détails de ma vie, il s'est trompé en beaucoup de points. Jamais je ne comptais sur la popularité d'*Eloa* et je voulais l'imprimer à vingt exemplaires. En faisant *Cinq-Mars*, je dis à mes amis : « C'est un ouvrage à public. Celui-là fera lire les autres ». Je ne me trompais pas.

Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent.

L. R., p. 75, et placé singulièrement à l'année 1833.

La *Revue des Deux Mondes* publie le 15 octobre l'article où Sainte-Beuve faisait un portrait d'ensemble de l'auteur de *Servitude* et de *Stello*. Le 12 octobre, le critique s'était encore informé de quelques détails biographiques complétant une documentation restée insuffisante après une visite manquée du poète le 11; le 14 — mais trop tard — celui-ci insistait pour que le critique se laissât renseigner. D'ailleurs, dès la publication de l'article, Vigny remerciait Sainte-Beuve par une lettre attendrie (*Correspondance*, t. I, p. 402). Les réflexions désenchantées que le *Journal* consigne ici ne manqueront pas, lors de la publication de Louis Ratisbonne, et avec la note glissée par celui-ci, de causer de l'humeur à Sainte-Beuve.

———

Pour Lord Littleton, poème.

Il avait en horreur tout pouvoir, excepté
Celui de la pensée et de la vérité.
La mâle république était, dit-il, son rêve.
Non celle de Platon et celle de Genève,
Car il craignait beaucoup le règne des pédants,
Mais une qui passait dans ses songes ardents
Comme dans le chaos rouge passe et repasse
Un astre nouveau-né qui se perd dans l'espace,
Et qui, cherchant sa route et son temps et son lieu,
Tourne encor lentement sous le souffle de Dieu...

Du reste, il s'ennuyait beaucoup, et sur la terre
Ce qu'il aimait le moins, c'était son Angleterre
A cause du brouillard et de la liberté
Qui, dans ce pays-là, rime à captivité...

[Scène avec Clorinda, sa maîtresse.]

Le jeune lord cherchait dans vos yeux ses pensées,
Vous, les siennes. Vos mains, dans ses doigts enlacées,
Dans ses doigts palpitaient, et ces muets accents
Des nerfs avaient pour vous un ineffable sens...

[Il avoue qu'on lui a prédit sa mort pour ce même jour, à minuit, mais il raille son destin. Et Clorinda avance la pendule : l'aiguille dépasse minuit. Cependant Littleton trouve dans un tiroir une montre oubliée là; elle marque minuit seulement :]

Il dit : C'est singulier, — devint rouge, et mourut.

Ms. inachevé (Arch. Marc Sangnier), analysé et cité en partie dans P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 103.

A ce Thomas, 2nd Lord Lyttelton, blasé de vingt ans, se rattache un cycle singulier : le 4e Lord Holland, H. Ed. Fox, racontait sur ce jeune aristocrate une histoire de télépathie que la comtesse A. Potocka a entendue, qu'elle relate dans son *Voyage d'Italie* (1826-1827). Il y a, sur la mort de ce «naughty Tom», toute une série d'histoires et de commérages : cf. *Mrs Montagu, Queen of the Blues*, ed. by R. Blunt, London, 1923, t. II, p. 76-78.

En note, Vigny a ajouté : «Si le sommeil donne de tels songes, quels songes doit donner la mort!»

J'aime l'humanité. J'ai pitié d'elle. La nature est pour moi une décoration dont la durée est insolente, et sur laquelle est jetée cette passagère et sublime marionnette appelée l'homme.

L'Angleterre a cela de bon qu'on y sent partout la main de l'homme.

Tant mieux. Partout ailleurs, la nature stupide nous insulte assez.

L. R., p. 98. — Cf. la réprobation de la nature, chez Leopardi en particulier. Elle est fondamentale pour l'auteur de *La Maison du Berger*.

Las des compositions trop tortillées, je viens d'en faire une de celles dont on peut dire : c'est une idée — comme de *Chatterton*. — Il n'y a rien de compliqué

— c'est tout simple. Un caractère développé et voilà tout; je ne sais pas comment on jugera d'abord le Capitaine Renaud; mais je suis sûr que, plus tard, si ce n'est dès à présent, on sentira qu'il représente le caractère de l'officier éclairé comme il doit être.

Je l'ai écrit du 22 juillet au 11 août 1835.

L. R., p. 97. — Sur les conditions où fut écrite *La Canne de jonc*, cf. notre édition, p. 273.

Je ne sais pourquoi j'écris. — La gloire après la mort ne se sent probablement pas; dans la vie, elle se sent bien peu. L'argent? Les livres faits avec recueillement n'en donnent pas. — Mais je sens en moi le besoin de dire à la *société* les idées que j'ai en moi et qui veulent sortir.

L. R., p. 97. — Cf. Nietzsche, *Le Gai Savoir*, trad. H. Albert, § 93 : «Pourquoi écris-tu?» La réponse est, comme ici, quoique un peu moins *sociale et altruiste* : «Pour me débarrasser de mes pensées.»

De *Marie* par M. de Beaumont. Roman mal composé. Mauvais style et cherchant le faux ton épique de prose poétique.

Notes sur les noirs.

— Les noirs affranchis ne savent pas soutenir leur existence. A Baltimore en 1828, 1829, 1830, il est mort 1 nègre libre sur 23 et 1 esclave sur 45.

— L'ouvrier libre, travaillant par lui-même, travaille mieux que l'esclave; il est plus profitable de payer un ouvrier qui fait bien que de nourrir un esclave qui fait mal.

— Point de noblesse aux États-Unis. Les masses n'admettent pas la transmission des honneurs par le sang, mais conservent l'hérédité de l'infamie.

— Les mulâtresses n'ont d'autre condition que de se prostituer aux blancs.

— Les blancs sont les nobles, les mulâtres et noirs les serfs, les ilotes, les parias.

— Les filles publiques repoussent les noirs, craignant de dégrader la dignité d'une blanche.

Le peuple américain, *Peuple faiseur de lois*, livre aux sauvages Indiens une guerre de procureur.

La vie publique en France est dans les salons et à l'Opéra. En Angleterre, en Amérique, elle est à la tribune et dans les clubs.

Les lettres et les arts ne sont pas invoqués par les passions, mais par les besoins.

Le peuple américain ne demande à ses mandataires que tout juste ce qu'il faut de littérature pour comprendre ses affaires, le surplus c'est de l'aristocratie.

Le théâtre n'a jamais été en Angleterre qu'une mode des hautes classes ou une débauche du bas peuple. Ce sont les classes moyennes de ce pays qui ont peuplé l'Amérique. Elles haïssent et défendent les théâtres.

Industrie, cœur glacé de l'Amérique.

Société et civilisation, deux choses distinctes.

L'esprit industriel matérialise la société, en réduisant tous les rapports des hommes entre eux à l'utilité.

L'intérêt souille l'âme.

[En note : Antiquité règne des sens.

Christianisme règne de l'âme.

Philosophie depuis Voltaire : règne de l'intelligence et de l'utile.

Plaisirs, sentiments, intérêts.

Les amphithéâtres, les églises, les manufactures.

La passion de la France, c'est la gloire, de l'Italie l'amour, de l'Angleterre l'intérêt.]

Personne ne connaît en Amérique cette vie tout intellectuelle qui se nourrit de rêveries, d'idéalités, a horreur des affaires, et pour laquelle la méditation est un besoin, la science un devoir, la création littéraire une jouissance délicieuse.

Un fait grave. La couleur des esclaves africains change toutes les conséquences de l'affranchissement.

L'affranchi blanc de l'Antiquité n'avait presque plus rien de l'esclave. Le noir affranchi n'a presque rien de l'homme libre.

Admissible *en principe* aux emplois publics, l'homme de couleur n'en possède aucun.

La grande plaie des États du Sud est l'avenir de deux races ennemies qui doivent un jour s'y combattre quand tous les noirs seront affranchis.

2 P[ie] : la loi du Maryland exclut du droit électoral tout homme de couleur, même ceux qui sont libres depuis longtemps.

Il y a *trois millions* d'esclaves aux États-Unis.

Les passions haineuses des Américains sont plus fortes que les lois.

Les Américains détruisent les Indiens en leur vendant de l'eau-de-vie qu'ils aiment avec fureur et qui les tue.

P. 89 : traversée dans la forêt, très bien.

Coll. Spœlberch de Lovenjoul.

Gustave de Beaumont (1802-1868) avait fait avec Tocqueville le voyage d'où celui-ci rapportait les éléments de la *Démocratie en Amérique*, lui-même se bornant à un roman en deux volumes : *Marie, ou l'esclavage aux États-Unis* (Paris, 1835). Vigny extrait de ce roman assez décousu quelques précisions essentielles sur la mentalité américaine.

Ne jamais perdre de vue ce but : moraliser la nation et la spiritualiser.

C. D. — Devise admirable, et d'application malaisée.

Dimanche. — J'ai écrit ce soir les meilleurs vers dramatiques de ma vie. *Sylvia*, au premier acte, scène avec le Grand Inquisiteur.

C. D. — Retrouvera-t-on jamais ces « meilleurs vers » ? La pièce, en tout cas, était assez avancée pour être annoncée, comme devant paraître, dans un volume du poète.

Je ne copie des légendes ni ne contrefais des chroniques, ceci est une histoire que je fais et que je veux écrire pour les hommes de mon temps, avec le langage et l'esprit de mon temps et s'il se peut au profit de mon temps. — Me laissant aller souvent à des réflexions qui seront miennes et dont je puis porter tout le blâme, s'il y a lieu, car je ne les emprunterai à personne, préférant de beaucoup mes propres idées sur toute chose à celles des autres, quelque bonnes que celles-là puissent être ; je dirais volontiers ce que je ne sais plus quel noble jeune homme dit à Henri IV : *j'aime mieux être le fils légitime d'un pauvre gentilhomme que le bâtard d'un roi.* Est-il rien de si bâtard que la pensée d'un illustre ancien ou d'un célèbre moderne, habillée à la façon du jour? Cette façon dont je fais du reste peu de cas, n'aimant que le fond, cette façon, dis-je, change au moins tous les dix ans et n'empêche point que l'on ne devine sous elle le corps étranger. J'aime que l'on voie avec ses yeux fût-on louche ou myope. Il y a des peintres qui disent là-dessus de bonnes choses, prétendant que le bleu que voit un homme n'est point le même bleu qui se reflète dans les prunelles d'un autre homme. Eh bien! que chacun peigne à sa manière, l'un sombre, l'autre clair, un troisième rude et âpre, un quatrième pâle et doux, celui-ci rubéfiant comme Rubens, celui-là pur et angélique comme Raphaël, hommes auxquels (soit dit en passant) la fortune semble avoir donné de propos délibéré les noms de leur génie; que chacun donc peigne comme il voit, et aussi parle comme il pense,

crie comme il sent; c'est la permission que je prends sans la demander, convaincu que l'humanité ne peut perdre à savoir ce qu'un homme a éprouvé et dit dans la sincérité de son cœur. J'aime tant cette familière causerie que dans cet instant même je ne puis me sevrer de poursuivre et d'ajouter que j'ai pris, dès l'âge où l'on commence à réfléchir, la coutume de m'examiner moi-même et m'analyser avec autant de soin que je ferais un autre homme; étant convaincu qu'une expérience morale faite sur un individu peut conduire à de justes inductions sur la masse. J'ai connu un habile médecin qui était tellement de mon avis qu'il faillit s'étouffer en expérimentant sur lui-même combien de temps on pouvait rester dans un four, heureux qu'il fut d'être délivré par son domestique : c'est un des plus honnêtes hommes de France et des plus instruits. Je fais volontiers de même, avec moins de danger, sur mon âme, et cent fois par jour je dis le plus grand mal de moi-même à mes amis, non sans un grand triomphe de ma part quand ils me confessent qu'ils se sentent même faiblesse ou pareil défaut.

Je dois donc dire que j'ai cru démêler en moi deux êtres bien distincts l'un de l'autre, le *moi dramatique,* qui vit avec activité et violence, éprouve avec douleur ou enivrement, agit avec énergie ou persévérance, et le *moi philosophique,* qui se sépare journellement de l'autre moi, le dédaigne, le juge, le critique, l'analyse, le regarde passer et rit ou pleure de ses faux pas comme ferait un ange gardien. Les deux personnes

parleront tour à tour dans ce livre et je me persuade qu'on reconnaîtra facilement le son de leur voix; l'histoire viendra toute du premier et les réflexions du second, digressions quelquefois, mais on les pourra bien passer, et j'aurai soin qu'on les reconnaisse de loin à quelque signe pareil à ces lampions qu'on pose dans la nuit sur le bord des fossés, pour empêcher les voyageurs d'y tomber.

Anciens Papiers Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 84.

Il semble que ce morceau, à demi humoristique, ait été écrit pour servir de préface à la réunion des trois récits de *Servitude*, ou de *Stello*, aujourd'hui précédés d'un chapitre premier d'un caractère un peu différent. Cependant le passage du ms. de *Stello* (cf. notre édition, p. 9) qui s'explique sur «l'une des préoccupations de mon âme» conserve certaines tonalités de celui-ci.

---

7 novembre.

Dîné seul avec Sainte-Beuve. De moi, ayant vu les livres de notes où j'inscris mes idées : «Vous regardez défiler votre armée et vous arrêtez les soldats qui vous plaisent le plus pour les peindre. — Votre tête est une forêt : je n'ai pu peindre de cette forêt qu'un point de vue, un chemin; une autre fois je peindrai une autre des mille routes qu'a suivies votre pensée.»

[Chateaubriand et Lamennais sont dépeints si petits par Sainte-Beuve que Vigny se sent tout attristé :)

C'est l'avis de Sainte-Beuve qu'ils n'écrivent que par peur de ne pas entendre l'écho de leur nom; or je les avais faits plus grands en sondant ce que j'ai cru leur pensée... Des *Mémoires d'outre-tombe,* Sainte-Beuve dit que Chateaubriand n'est occupé qu'à tâcher d'être *l'alpha et l'oméga* de la littérature nouvelle; à mesure qu'un ouvrage paraît, il y puise des beautés lesquelles il ajoute à ses *Mémoires* pour sembler les avoir devinées autrefois. De même pour le *La Boétie* de Lamennais.

Sainte-Beuve est d'avis que, chez eux, il n'y a que peu de foi religieuse, aucune conviction politique. Il dit que Béranger reçoit Lamennais, rit de lui et dit : « Lamennais est bon garçon et ne croit pas à la Divinité. » [« Lui! s'écrie Vigny, lui qui a fait *L'Indifférence !* »] Ainsi ces deux hommes n'aiment que l'éloge donné à leur rôle; chacun veut être le centre d'un monde et croit résumer son siècle à lui seul. Chacun sort par l'action de la solitude où il devrait chercher la perfection de sa pensée intérieure et de son œuvre. — Je voyais Lamennais comme un prêtre qui, sentant que le Pape et les Rois laissent tomber la croix, a eu l'idée de la porter dans le camp des Barbares et de l'y planter comme firent les Chrétiens du temps du Bas-Empire. Les Barbares sont les gens de la plus basse populace qu'il veut révolter ou aider à se révolter pour fonder sa Théocratie, façonnée en inquisition dans Joseph de Maistre.

J'ai dit à Sainte-Beuve que, moi qui ne les connais pas, je les voyais ainsi. Mais non. Il les connaît. L'un

est prétentieux, poète manqué, demi-pèlerin et demi-jacobin. L'autre un colérique et haineux prêtre, reniant le Christianisme, remorqué par les Saint-Simoniens, et ne sachant où il va. Les Sages de notre temps sont frappés de folie pour ne pas savoir se connaître eux-mêmes, le *γνῶθι σεαυτόν* de Socrate est oublié d'eux.

C. D. — Sainte-Beuve paraît bien avoir distillé là quelques-uns de ses «poisons» : l'entrevue que son ami lui demandait par un billet du 3 novembre (*Correspondance*, t. I, p. 408) se transforme en ce dîner en tête-à-tête. Peut-être est-ce alors que Vigny a demandé : «Qu'est-ce donc que les poètes dévoués qu'on oppose aux poètes égoïstes? — *Turbidus*, lui ai-je répondu, est un poète dévoué», — et il entendait par là Edgar Quinet, puisque *Ahasvérus* a paru en 1833 et que s'élaborent *Napoléon* et *Prométhée* (Sainte-Beuve, *Mes Poisons*, p. 141). D'ailleurs les deux «amis» n'auront plus d'entrevue un peu longue, mais il est possible que ce soit celle-ci qui a fait écrire au critique (*ibid.*, p. 157) : «De Vigny a une première couche épaisse et luisante et comme un enduit d'amour-propre; c'est dur à passer; mais, une fois passé cela, on le retrouve spirituel et assez aimable.»

Lamennais avait récemment préfacé le *Contr'un* (26 septembre).

Je voulais qu'on dît de *Chatterton* : c'est vrai, et non : c'est beau.

C. D. — Peut-être un article de Coquerel dans la *Revue de Paris* du 20 juillet amène-t-il à nouveau l'auteur de *Chatterton* à affirmer son désir de vérité essentielle.

---

27 novembre.

Dalila... Ô symbole redoutable de la femme, maîtresse perfide qui livre à ses ennemis celui qui l'aimait, livre les secrets de sa conscience ou de son génie, le vend à ses adversaires, lui si grand, si fort qu'il n'est vulnérable que par elle !

C. D. — Revenue d'une tournée en province, et se laissant aller de plus en plus à «livrer» à des tiers le secret des intimités, Marie Dorval devient la Dalila qui, en fin de compte, sera symbolisée dans *La Colère de Samson.*

---

6 décembre 1835.

Le jugement, la mémoire et l'imagination vont leur train dans notre tête. Mais à côté d'eux il y a, je crois, une quatrième faculté qui peut aller sans eux : c'est celle qui fabrique la rime et le mètre. On pourrait l'appeler le moulin ou la vielle. Cela roule sans qu'on y songe et produit un son assoupissant et régulier.

C'est la faculté mécanique de la poésie, celle qui fait le rimeur mais non le poète : ce n'est rien mais cela trompe souvent.

C. D. — A rapprocher des vues de Vigny sur l'obsession.

L'Évangile est le désespoir même.

La religion du Christ est une religion de désespoir

puisqu'il désespère de la vie et n'aspire qu'à l'éternité.

M. Paléologue, p. 112. — Voir plus haut, p. 316, et cf. Nietzsche, *passim*.

Il faut donc reconnaître que la science n'améliore pas une nation. — Lacenaire y a puisé les arguments froids qui l'ont aidé à endurcir son cœur et à trouver des paradoxes en faveur du meurtre, et du meurtre considéré comme industrie, s'appuyant sur le matérialisme et le panthéisme.

C. D. — Lacenaire (1800-1836), le fameux assassin, intellectuel distingué, estimait que l'homme n'était que «de la matière organisée en mouvement».

Je pense qu'il y a des cas où la dissipation est coupable. Il est mal et lâche de chercher à se distraire d'une noble douleur pour ne pas souffrir autant. Il faut y réfléchir et s'enferrer courageusement dans cette épée.

L. R., p. 99. — Donc, point de «divertissement» à la Pascal : stoïcisme seulement atténué, d'ailleurs, par l'exercice même de la «réflexion».

---

19 décembre.

Étude de moraliste. Présent et avenir.

Il y a deux sortes d'âmes parmi nous, les unes jouissent du moment présent et oublient, à l'instant même où elles se possèdent de cette enivrante émotion, et ce qui a précédé et la préoccupation de ce qui va suivre.

Le point où elles peuvent arriver est un dessèchement complet du cœur. Un étourdissement perpétuel leur rend aussi bonne et aussi vive une impression qu'une autre, elles s'y livrent entièrement et sans réserve. Une âme de cette sorte, dès qu'elle voit venir ensuite le moment où elle va sentir le remords et l'effroi du vide de sa vie et de son cœur, s'empresse de s'étourdir et de se jeter dans l'action exagérée de ce qui se présente devant elle, ou cherche une occupation qui la passionne. Elle en prend vite le ton, l'allure et le mouvement et réussit à tuer sa mémoire et ses sentiments. Elle s'éveille de temps à autre, épouvantée, et se demande s'il est vrai qu'elle aime et soit aimée, alors comme le *moment* la saisit encore elle pleure abondamment la destruction de son être qu'elle ne comprend pas et dont elle n'a pas la force de se rendre compte. Mais qu'une troupe gaie de femmes et d'hommes vienne devant elle, cette impression qu'elle avait est passée, elle ne s'en souvient plus que justement assez pour se demander si elle n'était pas ridicule, elle se mettra sur-le-champ à la gaîté délicate ou grossière (comme on voudra) et ensuite elle retom-

bera comme affaissée et hébétée. Caméléon perpétuel, elle finit par n'être ni heureuse ni malheureuse, c'est seulement une flamme qui ne s'allume qu'au mouvement des autres, et par elle-même n'ayant plus de vie, demeure incapable d'*être* et ne méritant plus qu'on compte sur elle plus que sur une bulle de savon toujours emportée par le vent et coloriée par les objets qu'elle rencontre.

L'Âme contemplative au contraire est attentive à la fois aux trois points de l'existence, le passé, le présent et l'avenir; ne cessant de revoir ce qui *a été* et l'évoquant par la mémoire, de considérer ce qui *est* en le contemplant avec le jugement, de conjecturer les probabilités de ce qui *sera* par l'imagination soumise aux calculs de la raison et aux lois de la volonté. Elle sait, elle voit et elle sent profondément. Elle rapporte au cœur les émotions que lui donne sa triple vue et à ce centre d'amour et de bonté se perfectionne et s'agrandit sans cesse la grandeur et la puissance de son être. Plus cette intelligence est large et haute, plus sa bonté s'accroît et s'épure, plus se répand autour d'elle une indulgence sans bornes et sans mesure. Mais plus aussi s'accroît dans une proportion égale le dédain de la nature humaine à qui elle pardonne, et la tristesse d'être condamnée à ce spectacle humiliant des individus et des peuples dégradés. Elle sent au milieu du monde la solitude s'étendre autour d'elle. Sa pensée la produit comme la flamme que le sauvage de l'Amérique jette à ses pieds sur l'herbe de la prairie et qui forme autour de lui un cercle démesuré. - – Cette

âme plus forte que l'autre et plus grandement créée peut produire des œuvres ou des actions immortelles, mais voyant trop clair dans les choses de la vie elle en perd la jouissance. Elle ne s'anéantit pas comme l'autre : ayant doublé sa vie au contraire, elle possède tout, amplement et vigoureusement, mais elle désire au delà et n'est pas satisfaite du moment et de la réalité si elle n'a pas l'assurance d'un avenir aussi beau et le souvenir d'un passé pareil. Mais cette âme détachée d'elle-même par une abnégation constante tend à des dévouements sublimes et féconds pour l'humanité et pour un être préféré, pendant que l'autre, toujours occupée à se préparer, à la hâte, des jouissances vives, courtes et étourdissantes, s'enferme dans un égoïsme stérile qui ne peut profiter qu'à elle-même.

Si Dieu prend en aide la pauvre race humaine, qu'il daigne jeter à pleines mains les semences de l'espèce trop rare des âmes contemplatives, et qu'il tarisse dans leur sève celle des âmes faibles et mobiles en qui le *moment* seul produit une secousse galvanique, dont l'énergie convulsive ressemble à l'excès de la vie mais n'est en effet que la singerie de l'âme par l'agacement sensitif des nerfs.

C. D. — Cette noble effusion, qui se passe de commentaire tant elle est l'aveu profond du poète, semble se placer au cours des relations reprises avec M[me] Dorval : celle-ci va retrouver sa place au Théâtre-Français dans *Chatterton.*

Hugo, qui avait exagéré l'amour de l'aristocratie féodale, du blason et de l'ogive, s'ouvre une porte de derrière et est prêt à s'excuser sur l'art. Sous Louis-Philippe, se montre bonapartiste avec affectation. Invente cette ombre d'opposition, sans danger parce que les d'Orléans s'appuyaient sur les anciens impérialistes.

P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 104.

On peut supposer que cette observation, d'ailleurs fort juste, vient sous la plume de Vigny à propos de la publication des *Chants du crépuscule*, où des pièces comme *A la colonne*, *Napoléon II*, témoignent nettement de l'orientation napoléonienne de Hugo.

Le jugement est la faculté qui nous vient le plus tard et s'en va le plus tôt. Les enfants n'en ont pas, les vieillards n'en ont plus.

C. D.

Je sens bien qu'aucun gouvernement ne laisserait passer un drame sur Julien à cause du Christ.

C. D.

La moindre idée suffit à faire vivre une société, l'honneur y peut suffire.

C. D. — C'est, on le sait, toute une «religion» qui, en 1835, prend ici son point de départ. Y comparer Nietzsche, *Volonté de Puissance*, § 914 : «Une forme nouvelle de moralité : Fidélité — Serment associé à la notion de ce que l'on veut, ou laisser tomber, ou faire» et § 948 : «Notion d'honneur». Il va de soi que l'intensité attribuée à l'honneur par l'auteur de *Servitude*, «vertu de la vie», «conscience exaltée», est nécessaire à une religion de cette nature.

---

20 décembre 1835.

Pythagore a dit le premier : *Mon ami est un autre moi-même.* N'est-ce pas dire : aime ton prochain comme toi-même.

C. D.

Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires (on l'a bien observé) sont, en effet, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion; mais ce ne sera que des choses sociales et fausses que je ferai perdre et que je foulerai aux pieds les illusions; j'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricordieuse et universelle indulgence qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande.

L. R., p. 77, mais placé bien trop tôt chronologiquement. — Programme «positif» que Vigny se donne en pleine «transvaluation des valeurs».

1836.

L'auteur de *Chatterton* se considère plus que jamais comme «mandaté» pour la défense des «parias» de la littérature — même si de faciles glissements à la bohème les guettent — et aussi pour la lutte persistante contre la peine de mort, quand de nombreuses exécutions capitales — Lacenaire le 9 janvier, Fieschi et ses complices le 19 février, Alibaud le 11 juillet, Benito Pereira le 5 août, — attirent la foule à la barrière Saint-Jacques. Il semble à l'auteur de *Chatterton,* non sans raison, qu'un lien douloureux rattache l'excitation mentale, propre à la poésie, à certaines agitations criminelles, et bien des faits lui donnent raison : le 28 mai, un jeune poète musicien est condamné à cinq ans de réclusion pour vol d'un manteau dans un café; la bohème intellectuelle devient inquiétante; cet assassin sinistre, Lacenaire, est un poète. «C'est au législateur, dit justement Vigny, à guérir cette plaie.» Le législateur suit *pede claudo.*

Le voyage de Vigny à Londres, du 9 juillet au 14 septembre, fait un tort évident à la série des notations quotidiennes : c'est dans ses *lettres* de cette période qu'il faut chercher ses impressions sur cette Angleterre qu'il n'avait

jamais visitée chez elle. Le voyageur n'est pas bien portant : «douleurs d'estomac, malade», note-t-il le 10 juillet, après un «lever du soleil triste». Il utilise le 25 le chemin de fer qui, en 15 minutes, le conduit à Depford : grande nouveauté ! Il visite des vaisseaux de ligne britanniques à Greenwich, et ce descendant de marins s'extasie et s'attriste. Puis la vie recommence, sédentaire pour lui autant qu'elle est mouvementée pour Mme Dorval en tournées...

Sa notoriété, d'ailleurs, porte plutôt ombrage aux dispositions moyennes du public : il y paraît, non seulement au succès déclinant de *Chatterton,* mais à la tiédeur qui accueille deux pièces — d'ailleurs médiocres — tirées d'un épisode célèbre de *Servitude et Grandeur militaires : Laurette ou le Cachet rouge,* par Saint-Georges et Lewen au Vaudeville, *Sous la Ligne, ou les Trois cachets rouges,* par Deforges et Dumersan au Palais-Royal. Le 1er septembre 1836, l'article d'un ancien protégé du poète, Gustave Planche, dans la *Revue des Deux Mondes,* le déçoit.

La musique reprend une grande place dans sa vie, puisqu'à l'intimité de Berlioz s'ajoutent des relations — plus espacées — avec Liszt et avec Chopin, et que Daniel Stern, l'Égérie du premier de ces virtuoses, reparaît dans son existence, tout au moins mondaine.

C'est autour de *Daphné* que continue à tourner la pensée créatrice de Vigny, et la rédaction de cette œuvre semble commencée vers la fin de 1836. Cependant, suivant sa manière, il ébauche d'autres œuvres pour donner à sa rêverie ou à sa méditation quelques points fixes dont peut se saisir son imagination : de cette année semble dater le *Plan d'un roman chouan* où la «mort du loup» et la «religion de l'honneur» sont des titres de chapitres (cf. notre édition des *Poëmes,* p. 370), *le Pamphlet, Tristan,* ou, plus

éventuels encore et destinés à lui servir d'aide-mémoire, *Grégoire VII, l'Épreuve.*

Lectures (assez raréfiées en raison du voyage) entreprises ou projetées : Gibbon, *La Vertu des Païens* de La Mothe Le Vayer, Lamennais, l'*Essai* de Chateaubriand *sur la littérature anglaise,* la brochure de Sellon sur la peine de mort, probablement le *Cours* de Broussais (Paris, 1836), qui insiste sur la vieille distinction pythagoricienne entre l'âme végétative et sensitive, résidant dans le corps, et l'âme rationnelle dont la tête est le siège.

---

12 janvier.

M. de Sellon m'envoie de Genève une brochure nouvelle sur la peine de mort.

Il ressort du récit d'une exécution ce fait que :

Les juges ont condamné un scélérat, — (un temps très long s'étant écoulé jusqu'à l'exécution), — le bourreau a tué un homme régénéré, moral et chrétien.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 715. — De Sellon (1782-1839), philanthrope genevois, membre du Conseil souverain de Genève avait professé dès 1826 un *Cours sur la peine de mort* (cf. *le Globe* du 23 novembre 1826).

Une fable. — Un homme est condamné à mort après un crime, un assassinat. — Un an s'écoule entre la condamnation et l'exécution. Échappé à l'étranger et grandi dans sa vie. Dans cet intervalle, il

devient illustre et vertueux. — Le jour arrive, on l'arrête, on l'exécute. La loi le tue en santé, lui donne la mort en pleine vie, la honte en pleine gloire.

Donc, les juges condamnent un scélérat; mais le bourreau tue un homme régénéré, moral et chrétien.

L. R., p. 107. — C'est l'une des thèses des futurs *Misérables* d'Hugo qui s'annonce ici. D'autre part, il ne faut pas oublier que dès 1832 Jean Valjean — alors Jean Tréjean — se trouvait évoqué par *Le Manuscrit de l'Évêque*, première amorce des *Misérables* de 1845.

Les criminalistes de tous les temps ont déclaré que la *vengeance* n'était pas le but de la *loi pénale,* qui, dans sa rigueur, ne se propose que de *prévenir* le retour du mal : tel est l'*esprit chrétien.*

Si tel est l'esprit chrétien sur la terre, pourquoi a-t-il un autre esprit pour le ciel, en fondant les *peines éternelles* qui ne sont qu'une *éternelle vengeance ?*

L.R., p. 107.

Avoir une tête sérieuse où chacun vient verser des sottises chaque jour par les deux oreilles, quel supplice!

L. R., p. 106.

Ce matin, j'ai trouvé M. Magistel, jeune médecin, étudiant chez lui un cerveau dans un crâne sur une table. J'ai passé deux heures avec lui à examiner cela. Les bosses extérieures du crâne sont représentées à l'intérieur par autant de cavités égales, les veines même sont sillonnées intérieurement. — L'énorme quantité de cervelle que nous avons fait notre empire sur les animaux. Le lion, l'éléphant même n'en ont pas la moitié.

La cervelle, divisée en quatre parties peu distinctes, est un amas de graisse sillonnée de lignes rouges et semblable à une éponge.

Ses cavités sont nombreuses; il les a ouvertes devant moi. — Il m'a semblé plus que jamais *qu'une seule formation* préside à toute chose et que la tête humaine est une boule semblable à la terre. Nos os sont les rochers; nos chairs le sol gras et humide; nos veines, les fleuves et les mers; nos cheveux, les forêts.

Je n'ai éprouvé aucune horreur à cette vue, mais seulement une vive curiosité et une admiration religieuse pour ce perpétuel miracle de la vie.

L. R., p. 107. — Rencontré probablement au 3e Bon de la Garde nationale, le Dr Magistel, chirurgien que Vigny consultait pour sa mère en 1833, habite 109, faubourg Saint-Honoré. Il va de soi que Vigny se lance dans des similitudes hasardeuses, que s'interdit par exemple Magendie dans ses Cours du Collège de France, entre «identités de structure».

La phrénologie, à laquelle Balzac s'était rallié dès sous l'action du Dr Gall, retrouvait un certain crédit en ce moment : F. Lélut,

médecin de Bicêtre, publiait en février un volume sur ce sujet. Des phrénologistes examinèrent le crâne de Fieschi.

L'unité de formation du monde, souvent contestée, est chère à des esprits comme Léonard de Vinci et Gœthe. Des analogies plus superficielles seront fréquemment évoquées par Hugo, par exemple dans *Le Rhin.*

On ne peut répandre son âme dans une autre âme que jusqu'à une certaine hauteur. Là, elle vous repousse et vous rejette au dehors, écrasée de cette influence souveraine et trop pesante.

L. R., p. 110. — Vigny dépasse, sur l'*incommunicable des âmes*, la pensée d'Helvetius sur le même problème en fait d'intellects : «Le degré d'esprit nécessaire pour nous plaire est une mesure assez exacte du degré d'esprit que nous avons.»

Daphné. — Julien prend la résolution de se faire tuer en Perse quand il est certain qu'il a été plus avant que les masses stupides et grossières ne pouvaient aller. — Il sent qu'il est un fardeau et s'est trompé en croyant pouvoir élever la multitude à la hauteur de Daphné.

L. R., p. 106. — Interprétation que maintiendra à demi *Daphné.*

Les jeunes auteurs prennent des sujets plus forts que leurs pensées et leur style. Le cheval jette à terre le cavalier.

L. R., p. 106. — Il est possible que Vigny songe à *La Mer*, d'Autran (1835), lequel lui en a voulu d'un accueil peu engageant, ou à *La Cité des Hommes* (même date) de son ami Ad. Dumas.

Février.

[Vigny suit le procès de Fieschi et de ses complices.]

Le visage de Morey était sombre et pensif, son regard scrutateur et sinistre... Pépin parla et agit en sot épicier.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 185. — Le procès intenté à Fieschi, Pépin, Morey, auteurs de l'attentat du 28 juillet 1835, occupe l'attention pendant plusieurs semaines. Vigny note aussi la vulgarité de soudard de Fieschi.

---

18 février.

Quelques jours après la représentation de *Chatterton* et l'article de Planche, Musset et Madame Sand ont composé chacun un sonnet que voici : on me les donne aujourd'hui (Buloz).

Par Musset :

Ô critique du jour, chère mouche bovine,
Que te voilà pédante au troisième degré !
Quel plaisir ce doit être, à ce que j'imagine,
D'aiguiser sur un livre un museau de fouine,

Et de ronger à l'ombre un squelette ignoré!
J'aime à te voir surtout, en style de cuisine,
Te comparer sans honte au poète inspiré,
Et gonfler ta grenouille aux pieds du bœuf sacré.

De quel robuste orgueil l'autre jour je t'ai vue
Te faire un beau pavois au fond d'une revue!
Oh! que je t'aime ainsi, dépeçant tout d'abord

Quiconque autour de toi donne signe de vie,
Et puis, d'un laurier-rose, amer comme l'envie,
Couronnant un chacal sur le ventre d'un mort.

Par Madame Sand :

Quand vous aurez prouvé, messieurs du journalisme,
Que Chatterton eut tort de mourir ignoré,
Qu'au Théâtre-Français on l'a défiguré,
Quand vous aurez crié sept fois à l'athéisme,

Sept fois au contresens et sept fois au sophisme,
Vous n'aurez pas prouvé que je n'ai pas pleuré.
Et si mes pleurs ont tort devant le pédantisme,
Savez-vous, moucherons, ce que je vous dirai?

Je vous dirai : « Sachez que les larmes humaines
Ressemblent en grandeur aux flots de l'Océan;
On n'en fait rien de bon en les analysant;

Quand vous en puiseriez deux tonnes toutes pleines,
En les faisant sécher, vous n'en aurez demain
Qu'un méchant grain de sel dans le creux de la main. »

Coll. Christian Lazard; L. Ratisbonne dans la *Revue moderne* du 1er juin 1865. — L'article de G. Planche sur *Chatterton*, dans

la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1835, avait d'autant plus fâché l'auteur qu'il avait aidé le critique à prendre pied dans la revue de Buloz. La véritable répulsion initiale qu'éprouvait Vigny à l'égard de George Sand, «homme-femme», s'est-elle apaisée à la lecture de ce sonnet en sa faveur?

[Après le 27 février.]

MINUIT, APRÈS LA LECTURE DE *Jocelyn*. — J'ai lu, j'ai pleuré, j'aime dans ce livre tout ce qui est hymne, prière ou méditation. Tout cela est beau et grand. L'adoration dans le temple, les rêveries de Jocelyn, de Laurence avant qu'il soit reconnu pour femme, l'admiration qu'il a pour cet angélique enfant, tout cela est adorable. Là surtout est le caractère délicieux et fécond du beau talent de Lamartine, inépuisable dans tout ce qui est sentiment, amour de belle nature et description d'une beauté.

L. R., p. 109. — ... Ce qui n'empêchait pas une boutade rapportée par Sainte-Beuve (*Mes Poisons*, p. 147) : «De Vigny dit de *Jocelyn* : „Ce sont des îles de poésie noyées dans un océan d'eau bénite.»

DAPHNÉ. — Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la *vitalité* dans l'Empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire.

Voilà comme il faut l'envisager.

Comment ne pas éprouver le besoin d'aimer ? Qui n'a senti manquer la terre sous ses pieds sitôt que l'amour semble menacer de se rompre ?

L'amour est une bonté sublime.

Le travail est un oubli, mais un oubli actif qui convient à une âme forte.

Aimer, inventer, admirer, voilà ma vie.

L. R., p. 110-111.

Oiseleur ou tentateur. — « Ce gouvernement, Maxence, est oiseleur ou tentateur.

Quelquefois il prend dans un filet; quelquefois il cherche à séduire; ceux qui sont pris ou séduits sont également perdus, plus les seconds que les premiers. »

Anc. Pap. Ratisbonne. — Semble se rapporter au « roman chouan » entrepris, ou plutôt ébauché, par Vigny.

TRISTAN.

Le Tentateur. — Un poète acheté par le pouvoir : son désespoir, sa honte.

1re Scène. — Les grandes Indes; Esclave, Camoëns.

IIe Scène. — A Lisbonne : le couvent.
IIIe Scène. — Lisbonne : le Cardinal et Henri.
IVe Scène. — Madrid.
Ve Scène. — Philippe.

Tu veux donc vivre vieux, et ne bois pas ta vie
Jusqu'au fond : c'est un vin mauvais jusqu'à la lie
Et dont le bord lui seul...

Scène. — Alcôve. — L'Infante, Camoëns. L'Infante cachée — demande à ce passant... un noble, un prêtre, un marchand, un bourgeois, un homme du peuple, un homme de lettres.

Scène. — Les hommes qui [harcèlent ?] les passants dans des tavernes pour vendre leur corps.

Ag. — Camoëns a été de tout temps l'une des figures de poètes que Vigny a affectionnées et considérées comme des substituts de Chatterton. Il est possible que Mme de Flahault — Mme de Souza en secondes noces — (morte le 16 avril 1836) ait aidé à renseigner Vigny sur l'auteur des *Lusiades.*

LA FEMME TROP LIBRE. — 3e Consultation.

Désœuvrée, laissée libre, mariée à un vieillard impuissant, aime Cœlio, se donne à lui, vit avec lui dans le grand monde. L'aime d'un ardent amour et résolue à ne le pas...

La nuit était revenue et elle s'étendait dans un ciel très sombre.

— Oui, s'écria tout à coup Stello en s'éveillant, l'enthousiasme et l'amour sans bornes doivent avoir des autels et par eux seuls peut vivre la société des hommes.

— Si la médiocrité n'existait pas, dit le Docteur Noir, et si les femmes n'étaient trop libres.

— Trop, s'écria Stello étonné. — Oui, trop, répondit le Docteur. Je n'en visite jamais une qui si elle est franche ne puisse me dire : *je ne sais que faire et je ne sais que lire.*

Et leur faiblesse est écrasée par l'amour qu'elles ne cessent de demander à grands cris. Elles se meurent également d'être trop aimées et de ne pas l'être *assez.*

Mahomet seul les a comprises en les parquant comme des animaux.

La faiblesse et la liberté tuent les femmes. — Une trop grande carrière ouverte devant elles et l'impuissance de la parcourir. De là l'ennui et le désœuvrement et l'infidélité plus ou moins criminelle par satiété du bonheur. Elles ne cessent d'attendre l'amour dévoué, quand elles l'ont elles le brisent.

S. L. — On est en pleine émancipation féminine l'année où Hortense Allart publie *La Femme dans la démocratie* : la *Gazette des Femmes* réclame en juillet-août 1836 le droit de vote au nom de l'égalité devant l'impôt, etc. Cf. Abensour, *Le féminisme sous le règne de Louis-Philippe.* Paris, 1913.

Vigny songe-t-il à Mme H. de Mauchamps, dont se moque Mme de Girardin, et qui dirige de 1836 à 1838 cette *Gazette* qu'elle a fondée ? Cette dénonciation est plutôt humoristique dans la forme, et d'ordre général.

Les vues de Napoléon, qui «applaudit aux maximes de l'Orient», semblent avoir frappé Vigny — comme Balzac — lecteur du *Mémorial* : ce seront celles de Schopenhauer.

---

22 mai.

DAPHNÉ.

La femme est trop libre. Tous ses vices viennent de sa liberté et de la place qu'elle a dans la vie, trop grande, et n'ayant rien à faire.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 715.

L'ÉPREUVE, *plan de Drame.*

Un vieux ambitieux, vaincu dans son avarice par un rival plus riche et plus puissant que lui, qui veut le ruiner, entreprend de perdre et corrompre sa fille. Vertueuse comme Clarisse, elle résiste et est soutenue dans sa résistance par son amour pour un jeune homme obscur. Les lettres du prince de Condé ne la touchent pas, elle s'indigne contre son père et, dans une scène où son père l'enferme avec l'homme qui va arriver, au moment où son père va la laisser seule, après l'avoir supplié en se traînant sur les genoux, elle le poignarde. Le prince vient; c'était son amour; elle meurt d'effroi et de remords.

R. D. M., *ibid.*, p. 716.

La femme reçoit tout de l'homme, et sa pensée aussi n'est fécondée que par lui.

P. Flottes, *Vigny*, p. 212. — On sait le mot qui a couru sur George Sand et ses inspirateurs : « Le style, c'est l'homme. »

Une troupe d'oiseaux de passage ne regarde pas ceux qui tombent en volant, mais continue sa route avec le vent. Une troupe d'acteurs lui est pareille; elle ne s'arrête pas à voir ceux qui se brisent ni ceux qui ne peuvent plus voler : elle continue sans pitié. Tout est pour elle dans l'instant présent.

L. Séché, *Alfred de Musset*. Paris, 1907, t. I, p. 84-85, corrigé par E. Dupuy, *Alfred de Vigny*. Paris, 1910, t. I, p. 383-385. — Cette charmante image a toute une histoire, et émouvante à souhait. Musset avait recommandé, en mai 1831, à son grand ami et à Marie Dorval une jeune artiste, Aglaé Larché. Longtemps après, Vigny écrivait, au crayon, cette glose mélancolique en tête de la lettre qu'il retrouvait dans ses papiers.

La tragédie française. — Le genre *bâtard*, c'était la tragédie *faux antique* de Racine. Le drame est vrai, puisque, dans une *action* tantôt comique, tantôt tragique, suivant les caractères, il finit avec tristesse comme la vie des hommes puissants de caractère, énergiques de passion.

Le drame n'a été appelé *bâtard* que parce qu'il n'est ni *comédie* ni *tragédie,* ni Démocrite rieur, ni Héraclite pleureur. Mais les vivants sont ainsi. Qui rit toujours, ou toujours pleure? Je n'en connais pas, pour ma part.

En tout cas, comme Henri de Transtamare, le bâtard a roulé par terre le légitime et l'a poignardé.

L. R., p. 108. — Retour agressif aux tendances shakespeariennes de 1829 et à l'hostilité déclarée à Racine. Henri II, roi de Castille (1333-1379), dit Henri de Transtamare, tua à coups de poignard son frère Pierre le Cruel et se fit proclamer roi en 1368.

Dittmer vient me voir. Causé de *Servitude et Grandeur militaires.* Il pense, comme moi, que l'honneur est la conscience exaltée, et que c'est la seule religion vivante aujourd'hui dans les cœurs mâles et sincères. Mon opinion porte ses fruits.

L. R., p. 109. — Dittmer, ancien camarade de régiment devenu petit fonctionnaire, reste en grande sympathie avec Vigny sans être de ses vrais intimes de cette époque. Peut-être, ayant collaboré à des «drames historiques», ranime-t-il les opinions de son ami à cet égard.

Je ne fais pas un livre, il se fait.
Il mûrit et croît dans ma tête comme un fruit.

L. R., p. 109.

Les Panthéistes en imposent beaucoup à la France. Le dogmatisme la met dans un état réel de crainte d'écoliers tout à fait risible.

L'imagination lui paraît puérile, elle qui est plus grande que tous leurs raisonnements verbeux.

C. D. — Sans doute Vigny est-il frappé de l'importance croissante, pour les générations nouvelles, de ce *Dieu inconnu* que George Sand célèbre en ce moment même, auquel Edgar Quinet, même dans son *Napoléon*, n'est pas éloigné de faire appel.

LES LÉGISLATEURS POÈTES. — Mahomet a mieux aimé réduire *la famille* à l'état de momie que de l'enterrer et la laisser mourir dans la terre. Il l'a laissée immobile.

Confucius a divinisé l'ignorance et rendu la société immobile par la lenteur de l'instruction primaire et la difficulté de l'examen.

Les Égyptiens ont bien fait de renfermer le Prêtre dans le sanctuaire, il est trop vulgarisé dans le Christianisme, de sa corruption est venu le mépris, du mépris l'examen et la Réforme, de la Réforme la philosophie voltairienne et la destruction de la foi.

C. D. — Pauthier de Censay s'occupe en ce moment de *la Grande Etude*. Plutôt qu'à un sacerdoce trop séculier, c'est au monachisme excessif que l'on peut attribuer une détérioration de la foi au moyen âge.

Idées fausses : « la comédie est la peinture des mœurs, le drame celle des passions. »

La comédie, c'est la société.

Le drame, c'est l'humanité.

C. D.

Il y a un drame satyrique à faire sur Érostrate. — Tourner en ridicule et faire prendre en haine cette manie de célébrité à tout prix.

Ag. — Parmi les œuvres qui pouvaient ramener la curiosité sur le légendaire incendiaire du temple d'Éphèse, désireux d'attirer l'attention sur lui-même, l'*Érostrate* de son ami X. Labenski (Plonius, en 1839) et la satire d'A. Barbier.

Le défaut de la tragédie historique est de rapetisser le grand personnage. N'ayant pas assez d'espace, elle le mutile pour le faire entrer dans sa cage et ne prend qu'une épaule du colosse.

... je suis invulnérable
Et trois fois dans le Styx on me trempa naissant.

Ag. — Cette idée, hostile à la « tragédie historique » et au drame à la Hugo, sa continuation, explique peut-être pourquoi Vigny ne s'associe pas, à son retour d'Angleterre et en octobre 1836, à la démarche par laquelle Hugo, Dumas, C. Delavigne sollicitent du ministre un Second Théâtre-Français authentiquement favorable à leur répertoire.

---

7 juillet.

On a le désir de la foi.

Le style est un orgue à vingt tiroirs. Un grand maître doit en savoir jouer sur tous les tons avec ses deux fortes mains.

C. D.

Tout écrivain qui a écrit une fois dans sa vie le *pour* et le *contre* sur une question importante doit perdre tout crédit sur l'esprit public de sa nation.

Ag. — Probablement relatif à Lamennais (cf. p. 388) et à la versatilité que Vigny lui reprochera toujours, et aussi à Chateaubriand. Mais cette méfiance de l'« esprit public » est-elle bien vraie? Et l'« esprit public » n'est-il pas désireux de trouver l'expression de ses idées *du moment?*

---

14 juillet.

L'aspect de Londres est celui d'un beau bazar.

Ag. — Le samedi 9 juillet, « je pars pour Londres... belle campagne après Beauvais ».

« Gigantesque Bazar » : qualification plus complète que, dans une lettre à La Grange du 28 août, Vigny donne de la métropole britannique.

Jamais bras de mer n'ont plus complètement séparé deux peuples que la Manche n'a fait l'Angleterre et la France.

Ag. — Voir en particulier, sur les impressions anglaises de Vigny, ses lettres à Brierre de Boismont (27 juillet), à Adolphe Dumas (9 août), Antoni Deschamps (18 août) et Édouard de La Grange (28 août) : la «tenue» de l'Angleterre, en face d'un certain «débraillé» français, comporte bien d'autres nuances.

Il va de soi que ce contraste entre deux civilisations est un lieu commun de nos voyageurs. «Il est étonnant qu'étant si voisins, nous soyons si éloignés de goût et de sentiments», écrit l'abbé Du Resnel au moment de l'anglomanie commençante (1737) : trad. de Pope, *Les Principes*.

---

15 juillet, à Londres.

On ne triomphe jamais de la stupidité du genre humain. Il y a des poètes qui s'y sont essayés et ce qu'ils ont produit sur les masses a été de peu d'effet. — Le coup était fort pourtant, mais ils n'ont pu détruire deux *stupidités :*

1° L'amour de la vie dont on ne sait que faire et que l'on tue avec l'opium, le vin, le jeu, etc. et qui a enfanté le désir de l'immortalité de l'âme;

2° La faiblesse d'esprit qui donne le besoin des images pour fixer les idées.

L'amour de la vie, l'ennui de la vie ont enfanté toutes les doctrines.

De l'amour de la vie sont nées les doctrines de l'immortalité de l'âme :

Plutôt vivre éternellement dans les flammes qu'être anéanti.

De l'ennui de la vie sont nés tous les matéria-

lismes, mais sombres et désolés, de l'avenir de néant qui s'avance sans cesse.

C. D. — Interprétation assez morose de deux tendances rattachées à des points de départ discutables.

Dimanche, 17 juillet.

La messe à la chapelle de l'ambassade espagnole.

Ag. — Peut-être les circonstances rappellent-elles à Vigny que les émigrés de la Révolution, et Chateaubriand parmi eux, ont assisté à la messe dans cette chapelle.

Les ministres et les hommes d'État parvenus et sortis des lettres ont l'air de nous regarder avec dédain et de nous dire : « Mon livre n'est autre chose qu'un agréable prélude. »

C. D. — Sans doute écrit après la réception de Guizot à l'Académie française le 22 décembre et la publication de son discours de réception.

---

16 juillet.

Ce qui me surprendrait le plus, si quelque négligence des critiques pouvait surprendre, ce serait de voir que pas un d'eux ne s'est aperçu que l'originalité

de *Stello* tient au mélange d'ironie et de sensibilité du Docteur Noir dans ses récits.

C. D. — Mal informé, et surtout plus avisé des incompréhensions que des marques d'adhésion, Vigny oublie ou ignore la *Revue de Paris* de juin 1832, annonçant «un spirituel pastiche où se trouvent très artistement fondues la manière de Sterne et la manière de Hoffmann», ou G. Planche (*Revue des Deux Mondes*, 1er août 1832) discernant à travers la forme «inattendue et nouvelle» de l'écrivain «le plus personnel, le plus intime et le plus spontané de ses livres». L'accueil en Angleterre, évidemment, avait été plus chaud pour un livre fort saturé d'éléments britanniques.

L'amour devient plus grand après la possession; même quand on a l'ambition effrénée de posséder toutes les idées, sentiments d'une femme, cet amour l'écrase et va quelquefois jusqu'à la pousser à se tuer.

C. D.

L'abolition du duel amène l'assassinat.

C. D.

Lecture de l'*Essai* de Chateaubriand *sur la Littérature anglaise*. A propos de la page 268 :

Il a raison de dire : « arrière l'école animalisée et matérialisée »; mais il aurait pu s'apercevoir que je l'ai spiritualisée.

C. D. — L'*Essai sur la Littérature anglaise* de Chateaubriand paraît le 25 juin 1836, pendant que Vigny est à Londres, et le poète français, qui n'y trouve pas le romantisme français équitablement jugé, n'attend pas le compte rendu sévère de l'*Athenaeum*, 16 juillet 1836, pour noter son propre mécontentement. Cf. *supra*, p. 350.

Londres, 3 septembre.

Sur Chateaubriand. — Plan d'article que je ne ferai pas, mais qu'il serait juste d'écrire.

Quelques hommes abusent de la bonté des Nations comme souvent les femmes poussent à bout l'indulgence d'un homme pour elles. Il n'y a pas de Nation plus généreuse que la nôtre. Quand un homme fait le malheureux ou le malade, il désarme la critique. On se tait sur son compte. Vous vous dites renversé par la fortune, nous ne voulons pas battre un ennemi à terre.

Aucun parmi nos charlatans n'a abusé plus impudemment de cette bonté que M. de Chateaubriand. Il n'a cessé de faire le persécuté et de flatter les journalistes. Il a fait passer ses prétentions aristocratiques à la faveur de ses flatteries démocratiques. A présent, las du silence qu'on garde sur lui, fatigué surtout d'entendre vanter des noms plus nouveaux et plus

grands que le sien, il vient de faire à la fois une mauvaise œuvre et une mauvaise action.

Ingrat envers la nouvelle école qui n'a cessé de le vanter, il s'irrite contre elle et affecte de citer des noms obscurs et médiocres, — croyant sa parole infaillible et croyant faire oublier les gloires véritables. — Il rapproche son nom de celui de Luther, ose parler de son génie à lui et dire que Luther n'avait que de l'esprit; que lord Byron l'a imité, ne voit dans Walter Scott que le portrait de Rébecca. — Ceci dans le but de faire dire par la France « cet homme est l'alpha et l'oméga du siècle, tout vient de lui », puis de faire conclure qu'il est plus grand que les plus grands, et comme il a senti que tout le monde ne serait pas de son avis sur l'Angleterre, il se fait pardonner sa vanité inouïe en se donnant un air de nationalité. — Hypocrisie politique, littéraire et religieuse, faux air de génie, c'est tout ce qu'il y a dans cet homme qui n'a jamais rien inventé. — *René* est imité de *Werther, Atala* de *Paul et Virginie.* — *Les Martyrs* sont une mosaïque dont chaque partie est tirée d'un monument antique. Le *Génie du Christianisme* est un livre de mauvaise critique littéraire fort arriérée. Les *Études sur la littérature anglaise* sont un pamphlet contre la nouvelle école, œuvre de fatuité et d'*ignorance.*

Anc. Pap. Ratisbonne; Fernand Gregh dans *Les Lettres,* 6 juin 1906, p. 81.

On peut supposer que Vigny, qui a passé peu auparavant à la Librairie française Baillière et a été fâché de n'y point trouver *Volupté* de Sainte-Beuve, a pu lire ici, ou au club, l'*Essai* de Cha-

teaubriand *sur la littérature anglaise.* Est-ce le venin inoculé par Sainte-Beuve, la veille du départ, qui continue à courir? L'absence de génie chez Luther, l'école *animalisée,* etc. sont bien dans l'*Essai.*

J'ai vu Aulnay, petite maison arrangée par Chat[d]; que penser en cherchant les rapports entre l'œuvre et l'auteur? Une maison basse et faible, voilée au dehors par des créneaux hypocrites, ornée dans l'intérieur par des cariatides du goût dépravé de Louis XV, un jardin anglais et une tour où l'on trouve une chapelle à la Vierge.

Ms. de *Cinq-Mars,* au musée Condé à Chantilly; au crayon, t. III, f° 59. — C'est fin 1823, en faisant visite à Latouche, «le paysan de la Vallée-au-Loup», que Vigny avait pu voir l'architecture composite de la résidence de Chateaubriand. Cf. *Correspondance,* t. I, p. 58.

GRÉGOIRE VII, *Drame en cinq actes.*

Expliquer l'époque organique à désirer.

Le spirituel régnant sur le temporel.

Le plus grand nombre ayant le prêtre ou le poète pour interprète et régnant par l'élection sur l'homme armé qui est son bras.

La Fraternité chrétienne couronnée d'une triple couronne.

C. D. — Reprise d'une idée qui était apparue au poète comme fort tentante depuis longtemps. Informateurs probables de Vigny

pour ce projet : J.-C.-A. Boulland, *Essai d'histoire universelle*, t. Ier (publié le 18 juin 1836); De Potter, *Histoire philosophique, politique et critique du Christianisme et des Églises chrétiennes depuis Jésus jusqu'au XIXe siècle*, t. VI, 1836 : «les Papes et les Schismes». Il faut ajouter l'*Histoire des Papes* de Ranke, terminée cette même année, et bientôt traduite en anglais. Ne pas oublier que Grégoire VII a tenu une grande place dans les préoccupations saint-simoniennes.

Obermann. — Obermann est de bonne foi quand il dit que le Christianisme n'est pas fort regrettable. I, p. 345.

P. 348, maladresse du Christianisme d'avoir une *populace d'hommes de Dieu* en confiant le sacerdoce à tout le monde.

C. D. — Vigny a lu, dans l'*Obermann* de Senancour (2e édition préfacée par Sainte-Beuve, Paris, A. Ledoux, 1833, 2 vol. 8°), ou dans la 1re édition (2 vol. Paris, an XII-1804), des passages qui lui agréent fort, mais qu'il transcrit mal. T. Ier, p. 347 : «Je suis si loin d'avoir de la partialité contre le christianisme, que je déplore ce que la plupart de ses zélateurs ne pensent guère à déplorer eux-mêmes. Je me plaindrais volontiers, comme eux, de la perte du christianisme : avec cette différence néanmoins qu'ils le regrettent tel qu'il fut exécuté, tel même qu'il existait il y a un demi-siècle; et je ne trouve pas que *ce christianisme-là soit bien regrettable.*» T. Ier, p. 350 : «Jamais on ne fit une maladresse plus surprenante que de confier le sacerdoce aux premiers venus, et d'avoir une populace d'hommes de Dieu.»

En parlant d'une femme : elle était *malheureuse par goût.* Ses gémissements lui étaient précieux et nécessaires.

C. D. — Vigny pense-t-il à la dolente Marceline Desbordes-Valmore ?

Que l'abbé de Lamennais avait déjà, en 1823, l'idée qu'il a mise en œuvre dans *l'Avenir :* il se trompe en cela, on l'excuse par amitié. Lamennais s'est contredit, s'est donné un démenti violent et a perdu sa place dans la société, — parce que l'on ne fait croire à une idée qu'en y ayant foi soi-même, du moins en apparence et avec persévérance.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 716. — Sans doute suscité par les *Affaires de Rome* (5 novembre 1836). Vigny n'avait qu'à se représenter, dans les *Nouveaux Mélanges* de Lamennais (Paris, 1826), les articles de 1823, *Du devoir dans les temps actuels*, *Du projet de loi sur les congrégations*, et les *Pensées* qui terminent le volume, pour se sentir en droit de marquer une grave contradiction dans la pensée de l'auteur.

Trois romans, *Série historique :* Histoire de la noblesse. — 1. Les nobles règnent paisiblement : féodalité. — Ils se défient des Bourbons qui s'établissent cruellement. — Le roi Jean.

2. Cinq-Mars. — Louis XIII par Richelieu décime les nobles.

3. La Duchesse de Portsmouth. — Louis XIV les

avilit dans ses antichambres, les ruine par le jeu et la vanité.

4. La Révolution les fait *parias*, ce qu'ils sont à présent.

C. D. — Retour au cycle fondamental des préoccupations «historiques» du poète. On pourrait lui opposer les «trois âges de l'aristocratie» selon Chateaubriand : supériorités, privilèges, vanités.

---

11 novembre.

Un pauvre vieillard nommé George Shakespeare vient de mourir de faim dans les rues de Londres.

Ag. — Coïncidence retenue en faveur de la «propriété littéraire».

---

19 novembre.

Si l'on voulait calculer de combien de rêveries se compose une idée juste, on en sentirait mieux le prix.

C. D. — Cf. p. 186.

Myrto.

(Diviniser la conscience.)

Julien ne cesse de l'interroger. Myrto est la dépositrice de ses idées.

L. R., p. 109, pour le début; ensuite *R. D. M.*, 18 décembre 1920, p. 716. — Myrto, «la jeune Tarentine» de Chénier, prend quelque temps une place que *Daphné* ne maintiendra pas et qui répond à une prétention personnelle.

Un retour sur soi-même nous agite en secret, malgré nous, et gronde sous le travail de la tête, au fond de notre cœur.

La Destinée m'a refusé la guerre que j'aimais; j'ai fait *Servitude et Grandeur militaires* avec le désir de hâter la destruction de l'amour de la gloire guerrière que je n'ai pu conquérir et que le temps détruira tout à fait. Je suis poète et je vais écrire *Myrto* pour rapetisser la gloire des hommes d'action, montrer combien leur tâche est facile et misérable et que, s'il le fallait, l'âme la plus contemplative serait la plus grande dans l'action.

Ibid. — La «gloire des hommes d'action» est, en effet, rapetissée par l'auteur de *La Canne de Jonc,* mais moins nettement qu'il ne l'imagine. On connaît d'ailleurs sa théorie sur la supériorité des «contemplateurs».

Quand je voudrai m'amuser à ce jeu des affaires publiques, je le prouverai par moi-même, mais rien d'assez grand ne s'offre à faire encore.

Ibid. — On sait quel désaveu la Révolution de 1848 devait donner à cette ambition conditionnelle.

Cybèle ou les Pénates.

Stello sentait en lui une nature forte, saine et amoureuse.

— Où donc est la vie?

Le Docteur dans la lutte : c'est la lutte que nous aimons et non le succès. En toute chose, il en est ainsi. La vie est un perpétuel combat; se faire des barrières pour les sauter, voilà toute l'occupation des hommes.

Myrto.

Julien s'aperçoit que publier ses idées, c'est faire métier de femme. Poète ou philosophe, on cherche des compliments, on mendie l'éloge. Il y renonce. Il veut la gloire de l'action où l'homme commande. Mais Libanius lui fait voir qu'il mendie l'enthousiasme de l'armée et du peuple. Cependant, comme l'effet de ses idées est plus prompt, il continue.

Ibid., p. 715. — Témoignages parmi d'autres des hésitations du poète sollicité — au moins en pensée — par d'autres formes d'activité.

---

18 décembre.

L'Académie a un grand malheur, c'est d'être la seule corporation un peu durable qui n'ait jamais cessé d'être ridicule.

Ag. — «L'Académie française ne croit plus en elle-même», avait écrit, moins ironiquement, *le National* du 11 août 1834.

---

25 décembre-Noël.

L'Apostat. — Vous n'aurez pas de nom, vous ne serez que l'Apostat. Voyez ce que vous faites tous, sans savoir où vous allez seulement.

Ag. — Gibbon, trad. Guizot, t. IV, p. 365 : «Le titre d'Apostat a terni la réputation de Julien; et le fanatisme, en cherchant à obscurcir ses vertus, a exagéré la grandeur réelle et apparente de ses fautes.»

Pour se venger un homme fait aimer à une femme une impudique qui la trompe, et attend qu'elle ait vécu avec six hommes pour pouvoir le publier. — Il le sait — comment il se venge.

Ag.

---

29 décembre.

Je n'ai jamais pu parvenir à m'intéresser à des imbéciles.

Ag.

1837.

L'année où Vigny termine, sous sa forme actuelle, l'épisode de *Daphné* qui doit faire partie de la *Seconde Consultation du Docteur Noir,* est, pour le «ravitaillement» du *Journal,* l'une des plus riches — à condition que le carton

Δάφνη entre en ligne de compte au moins autant que les *disjecta membra* des carnets ou agendas. La grippe, vers la fin de l'hiver, sévit durement dans la maison du poète, et son rôle de garde-malade est aggravé : l'éternel «frère hospitalier» se console de son assujettissement par la pensée. L'auteur de *Chatterton* cherche en vain un éditeur pour les inédits de Sedaine dont dispose, digne d'apitoiement et d'aide, la fille de cet écrivain. Un engagement au Gymnase à partir du 1er novembre met fin aux tournées de Mme Dorval en province. Les *Œuvres complètes* du poète, entreprises par les éditeurs Delloye et Lecou, le questionnaire sur les lettres contemporaines, auquel le prince royal de Bavière le prie de répondre, lui donnent une impression mélangée de satisfaction et de mélancolie.

La fin de l'année est attristée par le plus grand deuil jamais éprouvé par ce fils admirable : la mort de sa mère en décembre. Il l'avait prise chez lui, pour la soigner et la distraire après l'attaque qui l'avait frappée en 1833, et, avec les deux domestiques et la demoiselle de compagnie nécessitées par ce ménage augmenté, s'était imposé des dépenses excédant son revenu (désormais «une cuisinière de second ordre» suffira) : sa chaude affection, sa déférence passionnée d'enfant resté unique, étaient pour lui le devoir. Même Mme Dorval, si «femme» par d'autres côtés, ne comprend rien à un dévouement filial de ce genre. Vigny s'y est souvent absorbé : ainsi peut s'expliquer que, le 31 décembre 1837, le poète ne soit pas des 54 écrivains qui votent la fondation de la «Société des gens de lettres» ; en avril suivant, et quand s'organise ce groupement, il n'y adhère d'ailleurs pas davantage. Lié avec Berlioz comme il l'est, a-t-il l'impression que l'artiste sûr de lui ne doit pas s'appuyer sur une collectivité, mais conquérir son public, peu à peu ou de haute lutte?

Ses principales lectures concernent *Daphné*. Grâce aux emprunts qu'il fait à la Bibliothèque royale où il connaît Van Praët et Charles Magnin, la documentation historique et religieuse commence à occuper le premier plan de son attention studieuse : la copieuse liste de titres, fournie le 14 juin 1834 par H. de Triqueti, lui sert de guide. S'y ajoutent un petit nombre évident d'ouvrages actuels : *Lazare* de Barbier, *Les Confédérés de Bar* de Mickiewicz, le *Titan* de Jean-Paul. D'autre part, Vigny se plonge dans J.-B. Say, Boulland, Villeneuve-Bargemont, pour s'initier à l'économie politique ou à l'histoire universelle.

Il est probable qu'il lit les deux volumes d'*Œuvres complètes de Malebranche,* publiées cette année-là par E. de Genoude et H. de Lourdoueix, dont l'épigraphe est, pour le second volume : «Le Verbe est le lieu des intelligences comme l'espace est le lieu des corps.» Spinoza, relu, est évidemment contrebalancé par Platon dans ses méditations.

---

3 janvier.

Julien l'Apostat, d'abord fervent chrétien, voit que les vices se perpétuent sous d'autres formes. — Voyant que la vertu n'y gagne pas et que le sacrifice de l'Empire Romain est fait en pure perte, de désespoir rejette le monde dans le paganisme qui n'a *pas cessé* et n'a fait que changer de forme... sent qu'il s'est trompé et se fait tuer...

Et je parlerais de lui s'il n'était tombé entre le moment où j'ai pensé à lui et celui où j'ai pris ma plume.

Ag.

Lundi 9 janvier.

Le ballon de M. Green part de la caserne Poissonnière. Sept hommes y montent. — La nacelle est faite en forme de panier d'osier parfaitement rond. L'intérieur, doublé de drap vert, renferme plusieurs sièges où tous les voyageurs sont assis.

Au-dessus de la nacelle est une couronne de fer d'une circonférence égale à celle de la nacelle même. A cette circonférence viennent aboutir les filets du ballon.

Le lest a été jeté trop tard par ménagement pour les spectateurs. Le ballon a heurté sa nacelle contre les murs d'une haute maison du faubourg Poissonnière.

Les Anglais remplissent la cour. Leur sentiment national, bien plus vif que le nôtre et plus unanime, les amène partout où un compatriote est en vue. — Par un froid extrême, jamais une duchesse française habitant Londres ne se lèverait à 8 heures du matin pour voir un ballon français. Il y avait là des lords et des ladies de très haut rang.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 719. — L'ascension du 9 janvier 1837 a suscité, entre autres, un poème de Villenave fils, *Le Ballon monstre, vers sur la 228e ascension de M. Green*, avec cet alexandrin que l'auteur d'*Eloa* a dû fort peu goûter :

L'amour dans un ballon serait l'amour des anges.

Sur l'aérostier anglais Green et l'une des plus réussies de ses ascensions, à une époque où il est un «vieux routier de l'espace», cf. J. Turgan, *Les Ballons*, Paris, 1851, p. 152. Quant à la pré-

sence, malgré tout, de spectateurs et de spectatrices appartenant au monde parisien, la belle Delphine en particulier, cf. Vicomte de Launay, *Lettre parisienne* du 11 janvier 1837 : « Quand la nacelle a frappé contre un pan de mur, le cri de la foule a été superbe : c'était un bel effroi unanime... »

---

10 janvier.

Une chose curieuse, c'est à quel point les académiciens se prennent peu au sérieux. Leurs élections sont pour eux affaire de convenance, de relations, de famille et de politesse.

Du mérite et de la renommée littéraire, il n'en est pas question.

R D. M., 15 décembre 1920, p. 719.

Il y a des hommes avares et prodigues, — avares par le cœur, prodigues par la tête. Il y en a qui sont violents et lâches à la fois.

Ag.

---

15 janvier.

Le Propriétaire amoureux. — Personnage comique à faire. Il est amoureux de sa maison, il a peur que quelque chose la surcharge, il regarde sans cesse ce qu'on apporte, il frémit du poids de chaque

meuble et s'attriste quand un homme trop gros y monte.

Le *Propriétaire* amoureux doit être le type du Bourgeois riche. — Le nommer *Proprio* ou *Prospero*, ou quelque nom venu de *Tellus*, *Ops*, *Opimus*, *Fortunato*, etc.

C. D. — Puisque le «terme» se paie le 15 du premier mois de chaque trimestre, on peut supposer que c'est le propriétaire de Vigny au 6 de la rue d'Artois qui lui inspire cette notation, d'un comique modéré, plutôt digne en tout cas du crayon de Murger ou d'H. Monnier.

Notes et observations à mesure que j'écris Δάφνη.

Janvier 1837.

Commencé à écrire *Lamuel.*

VUES GÉNÉRALES SUR LA DEUXIÈME CONSULTATION écrites à mesure que je l'écris. — Que ce soit une épopée à triple nœud et triple fable avec *unité de pensée* comme *Stello* et *Servitude et Grandeur* (oraison funèbre de l'armée de la Restauration).

Emmanuel aura trois actions dans trois siècles différents, mais à des époques de fièvre religieuse, et une quatrième fable enveloppera comme un cadre les trois premières. Dans ce cadre sera la destinée d'Emmanuel qui se passera sous les yeux de Stello et du Docteur Noir. — Cet homme, le réformateur religieux dans un siècle froid, sera broyé entre l'*enclume* et le

marteau, et de son sang sortira l'idée. — L'ordonnance, sur le *Théosophe,* comme elle était sur le *Poète* dans *Stello.*

— Je m'impose cette loi, que pas un mot ne sorte de ma plume qui n'aboutisse à un rayon de cette Roue dont le centre est la question posée.

Les premiers chapitres qui seraient des introductions indifférentes dans d'autres ouvrages sont ici des premiers coups de fleurets que se portent les deux lutteurs, et ils portent.

C'est le Barbare Judaïsé.

Le changer — moins ridicule et plus blasé.

Pour mettre *en œuvre* une *Passion sociale* comme la réforme religieuse, il faudrait être aussi fort et insensible que *Luther* et *Voltaire.* Les premiers par leur nature *délicate* et *pure* sont les seconds dans l'action : l'application implique toujours quelque chose de grossier.

C'est la nature élevée et non la nature grossière qui est la plus à plaindre. Tout est peine pour elle dans la vie. Sa force idéale est sublime et elle la doit ménager.

Carton Δάφνη dans les papiers Tréfeu; publié par F. Gregh dans son édition de *Daphné.*

L'intérêt, d'ailleurs de plus en plus hostile, que Vigny prend à l'action de Lamennais, « réformateur religieux dans un siècle froid », est parmi les incitations les plus évidentes qui font entreprendre au poète *Daphné,* ou plus exactement ce *Lamuel* qui ne s'y fondra qu'en partie. L. Séché (*Vigny,* I, 411) avait cité deux des passages ci-dessus à l'appui de cette démonstration.

16 janvier.

Ecrit le chapitre 3.

On ne peut trop attaquer et censurer les sociétés pour tâcher de les moraliser, de les arracher aux intérêts matériels, de les spiritualiser, de les rendre susceptibles d'enthousiasme pour le beau, le bon et le vrai.

Dans l'*Emmanuel,* je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : Vous êtes froides, vous n'avez de Dieu que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez, par la lenteur avec laquelle vous acceptez les idées. — Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous. Les plus sensibles en sont morts dans l'*action.*

Ordonnance ou conclusion. — Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, en les jetant de votre *aire* inaccessible.

Les *Consultations* seront toujours des *romans satiriques.*

En ayant l'air de désespérer des progrès d'un enfant, on les lui fait faire. Il faut lui dire : « Je suis sûr que vous êtes incapable de jamais vous élever jusqu'à cette hauteur »; il fait effort et s'y élève. Il faut piquer d'*honneur* les enfants et les sociétés. C'est ce que je veux faire par mes consultations.

Je frapperai juste et, dès lors, ce sera frapper fort,

car la France, nation du bon sens, n'adopte pas le faux raisonnement.

Abailard naquit en 1079, mourut en 1142, âgé de 63 ans : 29 ans religieux.

Héloïse, en 1164, âgée de 63 ans aussi.

Ramus fut massacré en 1572, à la Saint-Barthélemi.

Il professait au collège de Presle.

Ibid. — Mis en présence de ce scolastique fameux, Vigny pouvait se reporter au livre — romanesque mais assez pittoresque — de son ami Roger de Beauvoir, *L'École de Cluny, ou le Sophisme* (Paris, 1832) pour lequel il le remerciait dans une lettre du 9 février 1833. D'autre part, le *Cours* de V. Cousin (p. 350, 9e leçon) faisait une large place à Abailard.

---

21 janvier.

La mort d'Emmanuel est heureuse. Celle de Prospero désespérée. Jean Loir tombe dans des fureurs de taureau échappé lorsqu'il voit ce qu'il a fait. Il s'enivre pour se défaire de la lueur de raison qui l'embarrasse.

Et vous, Emmanuel, jeune et bel ange de 19 ans, le ciel vous donnera des palmes divines.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 186.

Comme plus tard E. Renan dans *Caliban*, Vigny ne semble voir, dans les énergies populaires, qu'une violence massive et un instinct brutal.

22.

Le propriétaire amoureux.

L'ignorance impertinente et fastueuse des gens du monde se rit des coups que frappe la critique sur les Poètes.

23.

A la fin du livre, il devient Receveur général des finances. — « Ne t'ai-je pas dit (à l'ouvrier Jean Loir) que tu devais nous secourir et te battre pour nous? etc. — Oui. — Tu l'as fait? — Oui. — Tu es un héros : que te faut-il de plus? »

Loir a cru et suivi Lamuel. — Lamuel lui a tout ôté et [a] jeté le crime dans sa famille, et ne lui a rien donné à la place : il tue Lamuel.

Δ. — Allusion évidente à l'« escamotage » de la Révolution de juillet par les classes possédantes.

---

26 janvier.

Plus attentif à voir mes idées publiées à travers les rangs de la société et germer par degrés, je suis plus satisfait d'un plagiat que d'un éloge. Aussi je viens de voir avec plaisir dans un journal démocratique : *le Bon sens,* du 2 janvier, mes propres expressions de *Servitude et Grandeur* répétées dans un article politique :

« Dans ce grand naufrage des croyances, l'honneur est peut-être le seul frein moral qui nous soit resté! »

Heureusement, comme un *frein* est plus utile à un cheval qu'à un vaisseau au milieu d'un naufrage, j'avais écrit :

« Dans le naufrage universel des croyances, quels débris où se puissent rattacher encore les mains généreuses? hors l'amour du luxe d'un jour, rien ne se voit à la surface de l'abîme... Un point m'a paru solide sur cette sombre mer... L'honneur... etc. »

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 718. — Le « journal démocratique » lu par Vigny manquant à la Bibliothèque nationale, il n'est pas possible de vérifier cette consécration donnée à l'idée favorite de Vigny. Cf. *Servitude*, p. 245 de notre édition.

---

30 janvier.

Vue générale de composition.

1.

Lamuel a été blessé à la poitrine par un homme de ce même peuple pour lequel il s'était dévoué. — Dès ce moment, il renonce au combat et demeure dans un étonnement profond.

Le Docteur lui lit *Daphné.*

2.

Il découvre que c'est Jean Loir qui a blessé Lamuel.

Il lui lit des lettres de Mélanchton.

3.

Il voit que Jean Loir avait été poussé par Prospero.
Il les confronte.
Il raconte J.-J. Rousseau.

Le Christianisme va toujours s'affaiblissant et montrant sous sa robe usée le *Platonicisme* toujours vivant. Combien de temps il a fallu pour accomplir cette idée, et que ce n'est que dans les époques de fièvre religieuse que les coups ont pu réussir, et réussir à quoi? à ôter le vêtement pour laisser l'homme nu. — Quel manteau avez-vous à lui jeter à présent?

Δ.

A PROPOS DE LUCAIN. — Dans les temps où les croyances dépérissent, le Poète épique fait bien de retrancher le merveilleux et de n'être qu'historien et philosophe.

C. D. — Il est probable que *Les Poètes latins de la décadence* (1834), — où Désiré Nisard, combattant la jeune littérature française par des comparaisons avec la «décadence» latine, confrontait en particulier Victor Hugo avec Lucain, — ramènent l'attention de Vigny sur l'auteur de *la Pharsale.* «Lucain ou la Décadence» tient une grande place dans le livre de Nisard.

---

2 février.

Écrit le chapitre : Christ et Antechrist. — Qu'il y ait à la fin du volume un *Dialogue imaginaire entre Julien et Jésus.* — Stello l'entend distinctement.

26.

— L'*Amour,* le Poète, Stello, cherche le beau et le bien; l'*Intelligence,* le Philosophe, le Docteur Noir, cherche le vrai.

Il dit que le vrai est que les hommes ne sont pas dignes du beau et du bien.

2 février.

— Vous voyez, dit le Docteur Noir, que Lamuel aurait mieux fait de jeter ses idées comme vous ferez les vôtres dans une forme toute philosophique ou poétique, que de se jeter, à corps perdu, dans le flot grossier pour lui faire rebrousser chemin. Mais il ne pouvait que ce qu'il a fait parce qu'il n'était ni tout à fait Poète ni tout à fait Philosophe.

— On ne sait si Lamuel est un homme ou un enfant.

Un chapitre intitulé : *Le Monde est froid.*

Δ. — Il s'agit du chapitre IV de *Daphné,* d'ailleurs inachevé dans la rédaction que nous possédons.

Noter que la division pratiquée par Vigny entre le Poète et le Philosophe attribue au premier le Beau et le Bien tout ensemble — alors qu'une répartition tripartite bien connue, qui à travers Edgar Poe remonte à Coleridge, distingue aussi entre le Beau et le Bien.

C'est chez les mystiques, mais aussi dans la pure tradition des stoïciens que se retrouve cette idée du monde qui est «froid» ou «chaud» par période. De toutes les lectures possibles, c'est celle de Montlosier, *Des Mystères de la vie humaine* dans l'édition de 1833 en deux volumes, qui peut s'être trouvée opportune à cet égard.

---

4 février.

Je commence à écrire la *Seconde consultation du Docteur Noir.*

Lamuel. — Ce sera, comme Stello, un triple roman patriotique, philosophique et politique.

Je n'ai personne en vue; mais Molière, en faisant *Tartuffe,* ne pensait à aucun homme en particulier; il pouvait se dire : *Qui se sent Tartuffe se mouche !*

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 718.

---

6 février.

Lamuel s'est effrayé de voir que, comme prêtre, il ne pourrait rien sur les esprits. Il élève les enfants et, après la communion, ils s'enfuient et deviennent des hommes légers et froids, sans enthousiasme religieux, sans exaltation. — Il s'en désole et se demande si la société se glace et si la terre est gelée.

Stello, commisération, *Hélas !* éternel.
Le Docteur Noir, mépris, *Pourquoi ?* perpétuel.

— Après les trois drames. — Stello entre tout à coup trop avant dans les idées de Lamuel au moment où le Docteur l'avait guéri et lui occasionne une telle rechute qu'il va se faire jeter à la rivière.

Martyr inconnu ! C'est vous, Stello, qui l'avez

perdu. Il a cru encore à la possibilité de l'application de la Poésie à la vie, ne voyant pas combien la race humaine est grossière.

— Ô Lamuel, vous croyez être religieux, non, vous êtes philosophe. — Si vous étiez religieux véritable, vous seriez resté aux pieds de la croix.

1. — Ce sont «les deux mots qui ne cesseront jamais d'exprimer notre destinée de doute et de douleur» (*Stello*, fin du chapitre XL) que Vigny met en ligne une fois encore.

---

7 février.

Arrêté le plan de *Daphné* qui n'était pas assez simple. Ceci est trop tragique pour un poème. C'est un Drame que je ne puis garder pour la scène parce que nul gouvernement ne le laisserait représenter.

— Faites venir la religieuse, dit le Docteur Noir.

— Que pensez-vous, ma sœur, dit-il, lui prenant la main avec égards, des écoles d'Alexandrie et de celles de Carthage, etc., et sur le Christ? — Elle rougit à la première question, pleura à la seconde, parce que l'effronterie de ces questions lui parut impudique. — « Combien de malades avez-vous secourus? » — Elle raconte le nombre des sœurs qui sont mortes en les soignant.

— Celle-ci est vraiment religieuse, dit le Docteur Noir; vous n'êtes, vous, que des demi-philosophes et des demi-poètes, vous qui ressemblez à Samuel.

— Vous vous écrivez, ô mon cher Lamuel, des

paraboles apocalyptiques pour vous faire, entre vous, de petites frayeurs, en ressuscitant pour votre usage les vieilles peurs que personne n'a plus.

Les victimes de tout cela sont les êtres simples de cœur et faibles de nature qui sont pris par votre exemple.

L'art est la religion, le spiritualisme moderne : tendance vers une autre foi.

Stello le Poète a l'enthousiasme pur qui se connaît ; la religieuse, l'enthousiasme pur qui s'ignore, la foi simple, mais ignorante et illettrée.

Lamuel, la volonté ardente et impressionnable, mais peu intelligente et bornée par la vue trop courte de l'Église, seulement cercle trop étroit. — Il est sincère dans l'idée de l'affranchissement de l'espèce humaine et la réalisation de la liberté et [de] l'égalité chrétienne...

Dr N. — Saint Augustin est un avocat et un journaliste.

— Polus (*Gorgias* de Platon). — Le *Théagès* de Platon fournit Demodocus à Chateaubriand.

Charmide. — Phénix. — Phèdre.

11 février.

X. fait honte à Julien du Christianisme et le presse de le quitter. Julien est fervent, mais, quand il découvre l'Arianisme, il s'éloigne et revient au Platonisme. — Une conversation de Libanius avec Phèdre à Daphné renverse tout.

Phèdre conseille à Julien de quitter la vie parce qu'il perd la race humaine.

D[r] N. — Quel est donc votre projet? Quel est le fond de votre pensée? Stello s'incline, reçoit quelques mots dans son oreille.

— C'est, dit Lamuel, cette passion nouvelle de secourir l'humanité et de lui donner à la hâte cette direction si sûre. — Ce n'est pas cela, dit le Docteur Noir, — il se trompe lui-même et sur lui-même. — Lisons... *Daphné* suit.

La M[ennais]. — Une assemblée de directeurs de famille et d'épouses, enrégimentés à un Pape démocratique, rendraient ce Pape tout-puissant.

— Belle théocratie.

Δ. — On peut supposer qu'à partir de la mi-février, Vigny abandonne provisoirement son travail de documentation et de rédaction partielle : un billet de Brizeux à La Villemarqué, 18 février 1837, demande qu'on diffère une visite à M. de Vigny «qui s'est fait garde-malade de sa famille grippée».

Les hommes ont vaincu leurs deux ennemis, l'esprit de retardement et la nature.

C. D. — Pensée analogue dans Nietzsche, *Aurora*, § 5 : «Le grand résultat que l'humanité a obtenu jusqu'à présent, c'est que nous n'avons plus besoin d'être dans une crainte continuelle des bêtes sauvages, des barbares, des dieux et de nos rêves.»

Le monde est aux conquérants parce que la majorité est grossière et faible.

C. D. — Cf. plus haut, p. 71.

Février.

Lazare, poème de Barbier. Le titre est trop symbolique, et tout le monde ne peut pas comprendre qu'il représente la douleur humaine.

C. D. — C'est surtout la misère ouvrière de la Grande-Bretagne industrielle que Barbier avait voulu symboliser dans son livre.

---

10 avril.

La tête de La Mole, l'amant de Marguerite de Valois, vient d'être retrouvée dans la rivière, près de l'île des Cygnes, dans une cassette où elle l'avait fait enfermer.

Vendu à un historien, disent les journaux sans le nommer.

R. D. M., p. 717. — On recueillit en effet dans la Seine, près de l'île des Cygnes, un coffret de bois revêtu de lames d'acier, hermétiquement fermé par une serrure; sur le couvercle, parmi des lis à demi effacés, le chiffre M. de V. surmonté d'une double couronne royale. Ce coffret contenait une tête embaumée et garnie de quelques mèches de cheveux, une écharpe, des fleurs desséchées et un petit poignard dont la pointe était tachée de sang.

Avril.

Les médecins ne guérissent le corps que des crises. Les grands écrivains ne guérissent l'âme que des luttes passionnées. Le régime seul peut harmoniser les parties du corps : la pratique des principes philosophiques est le régime de l'âme.

C. D.

Le caractère de chaque homme a un âge et y demeure. Les écrits ou les actions de chaque homme célèbre exercent leur puissance principalement sur les personnes qui ont l'âge de son caractère.

C. D. — Vigny, qui reviendra sur cette idée en 1840, devance le développement qu'en donnera Schopenhauer (*Parerga : De la différence des âges de la vie*) : « J'ai observé que le caractère d'à peu près tous les hommes semble particulièrement adapté à un âge particulier : de sorte qu'il se comporte mieux à son avantage dans celui-là. »

---

15 avril.

M. Mickiewitch (*sic*), — auteur des *Pèlerins Polonais*, a fait un drame : *les Confédérés de Bar,* me consulte.

Avis donné de ne pas faire, du seul Français de la pièce, un rôle de niais !

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 718.

David d'Angers avait, le 27 janvier 1836, conduit chez Vigny

son grand ami polonais. Celui-ci avait soumis sa pièce au poète (qui fait des réserves) avant de la faire juger par G. Sand. Un envoyé français, marionnette d'un type qui malheureusement n'est pas inexistant, s'agitait là au chevet de la Pologne moribonde.

---

18 avril.

La traite des auteurs. — Les éditeurs sont des négriers. — Rien de difficile à un auteur qui n'a que sa plume pour vivre, comme de se dérober à eux.

L'éditeur cherche des ouvriers qui rapportent et tâche d'abord de les réduire à la plus profonde misère.

Si un ami donne secours à l'écrivain, ils critiquent l'ami jusqu'à ce qu'il l'abandonne. Alors il travaille, on l'exploite, avec un traité on le lie pour un autre; on l'engage pour sa vie enfin, à tant par mois.

Un de ces exploiteurs est à mettre dans un roman — ou en comédie.

Il serait plaisant de voir l'imprimeur de Luther se croyant supérieur à lui.

C. D. — Comparer ces vues amères sur le métier d'auteur aux péripéties mises en scène par Balzac dans la 2e partie des *Illusions perdues, Un grand homme de province à Paris,* écrite de 1832 à 1838. La question de «supériorité», invoquée finalement par Vigny, est d'un autre ordre que le problème pratique. C'est le 24 mars qu'a été déposé à la Chambre le rapport de la Commission chargée d'étudier les conditions de la propriété littéraire, et, pour Vigny comme pour Balzac, il s'agit là, non sans raison, d'une des questions fondamentales du monde actuel.

---

22 avril.

Le juif a payé la Révolution de Juillet parce qu'il manie plus aisément les bourgeois que les nobles. — Le juif paie Prospero et paie J. Loir, l'ouvrier vrai. — Ce juif est beau, gros, pâle, heureux et triomphant des Chrétiens qui adorent le veau d'or dans tous les pays. — Au dernier chapitre, il raconte que le Grand Turc et le Pape l'ont également bien reçu et qu'il a acheté une croix à un Empereur et l'autre à un Roi. — Le monde est à lui. — Les Duchesses font les honneurs de ses salons, quand il veut, et les Barons chrétiens sont ses humbles serviteurs.

Lamuel remarque un nom juif, le même, dans les trois histoires. — C'est la famille à laquelle il a affaire.

Δ. — Le poète se remet à ses lectures après la grippe à laquelle sa famille et lui-même ont été sujets. Plus nettement qu'en France, la question de la puissance juive s'était posée en Angleterre, au cours du séjour de Vigny à Londres, en août 1836, lors de la mort de Nathan de Rothschild. Mais, contrairement à une idée qui surgit ici et qu'on trouve chez certains publicistes du temps, les Rothschild ont été bien plus inquiets que ravis de la Révolution de Juillet et ne semblent pas avoir souhaité une émancipation financière qui pouvait se retourner contre eux.

---

23 avril.

Toutes ces *Consultations du Docteur Noir* aboutiront à la déification de l'intelligence et à la peinture de ses peines.

Δ.

---

5 mai.

DAPHNÉ.

Si tu es bien, tout est bien. S. V. B. E.
Si vales bene est.

C'est la formule des lettres antiques qui, presque toutes, commencent ainsi... Voir celles de Cicéron à Atticus.

Vue générale. — Après avoir profondément réfléchi, j'ai vu que la majorité incommensurable des lecteurs se méprennent éternellement sur la pensée des défenseurs de l'*Enthousiasme* et de l'*Idéalisme* si, à l'exemple de Cervantes et de Molière (*Misanthrope*), ils le peignent ridicule pour le montrer disproportionné. C'est pourquoi j'ai entrepris de le peindre, non *ridicule*, mais *malheureux*, afin que, la *Pitié* étant excitée au lieu du rire, on ne pût se méprendre et que la *société* s'accusât et non lui.

La société se méprendrait sur l'intention de l'écrivain s'il peignait la vertu ridicule.

Δ. — Même souci que page 310.

---

7 mai.

Sur Lamuel.

Il a trouvé les prêtres si prosaïques, si vulgaires et jouant d'une façon si profane avec le Christianisme, qu'il l'a cru mort et a résolu de seconder la première religion nouvelle qui se présenterait. Le peuple n'a pas voulu de lui et l'a accablé sans le comprendre

Récit de ses désespoirs et de ses passions. (— Et moi! dit la religieuse.) — Il se fait trappiste, et elle va soigner les cholériques jusqu'à ce qu'elle meure.

Le noble enthousiasme se condamne lui-même plutôt que de nuire.

La religieuse pâlit un peu, mais ne fait point de scène. — Une lettre instruit le Docteur seulement.

Δ.

---

19 mai.

Le plan de *Daphné* me mécontentait. — Je l'ai refait aujourd'hui définitivement. Les Banquets sont d'une forme plus antique et résument mieux la vie de Julien et les idées de l'époque. — La philosophie sociale se discutait dans les banquets, comme au moyen âge au Conclave, à présent dans les parlements.

Le Juif de Lamuel se trouve volé par Prospero et dit : « Le Bourgeois chrétien actuel a cela de particulier qu'il n'est plus chrétien et qu'il est plus habile juif que nous. »

Δ.

---

25 mai.

Lu et traduit Grégoire de Nazianze, le second volume, contenant ses Poèmes, *De vita sacra*, etc., etc.

Δ. — Le 2 avril, Vigny a emprunté à la Bibliothèque royale, outre Synesius, le tome II des *Opera* de Grégoire de Nazianze dans l'édition Morel in-f° de 1611, ainsi que la traduction Boyd (London, 1814) des *Select Poems*.

---

26 mai.

Note matérielle. — *Stello* a 277 pages de mon écriture, 302 1/2 d'impression dans la troisième édition, la meilleure.

Emmanuel, ou Lamuel, est dévoué, mais en aveugle. Stello ne l'est pas moins, mais le Docteur Noir voit, et l'arrête.

Δ. — Le manuscrit de *Stello* (appartenant à Louis Barthou) se compose en effet de 277 grands feuillets dont on trouvera le signalement dans notre édition, p. 431. La 3e édition, chez Gosselin (parue le 24 septembre 1836), contient, à vrai dire, plusieurs coquilles et indécisions dans la mise en pages.

---

27 mai.

Je crois qu'après moi on dira que les deux qualités dominantes en moi furent la *conception* et la *composition*.

C. D.

---

28 mai.

Lamuel, vous allez plus vite de deux siècles que les Peuples; ils ne peuvent vous suivre; — vous êtes leur martyr à cause de cela. — Puissiez-vous recevoir votre récompense!

A Stello. — Mais il ne vivra même pas après lui; il meurt ignoré et ne laisse ni les œuvres ni la mémoire de ses paroles et de ses actions.

Δ.

Mai.

Sur Cinq-Mars. — Mes études historiques furent poussées fort avant dès l'enfance. On ne se contentait pas des études du collège et moi, éternel et ardent questionneur, je ne cessais le soir, au retour de la pension de M. Hix, après que les autres enfants étaient endormis, de venir obséder mon père de questions sur les personnages dont je savais vaguement les grands noms. Les mémoires m'étaient permis alors et jetés comme réponse pour se défaire de mes questions. Un jour, mon père pour m'en corriger me dit que je ressemblais à l'*Interrogant Bailli* de Voltaire, cela me fit faire une question de plus; il me lut l'*Ingénu.* Depuis ce jour-là je ne questionnai plus, je lus, je dévorai toute la bibliothèque de mon père et celles de ses amis. Après avoir lu les mémoires du Cardinal de Retz, il me vint dans l'esprit d'écrire l'histoire de la Fronde. J'avais quatorze ans, c'étais fort mauvais certainement et je déchirai cela depuis, mais j'en conservai la mémoire la plus minutieuse des faits de cette époque et cette première passion de curiosité historique me laissa des personnages que j'aimais un souvenir pareil à celui que l'on a des hommes qu'on a connus dans l'enfance. Il me sembla depuis acquitter une véritable dette d'amitié lorsque j'écrivis *Cinq-Mars* et peignis l'abbé de Gondi. — Mon père veillait fort avant dans les nuits et pour l'imiter je rallumais ma bougie dans ma chambre et j'écrivais au crayon mon

histoire de la Fronde. — Bientôt j'abandonnai cette idée pour adorer les Poètes quand on me fit traduire Homère du grec en anglais et comparer page par page à *l'Iliade* de Pope. — L'abbé Gaillard, l'un de mes instituteurs, eut l'excellente idée de ce travail qui m'enseignait deux langues avec le sentiment de la Muse épique dont la Lyre résonnait deux fois à mes oreilles.

Cependant après que cet invincible amour de l'harmonie se fut exhalé en vers dans mes Poèmes, il me restait un regret, c'était de n'avoir rien créé d'assez large pour être comparable par la composition aux grands Poèmes épiques. Je pensais que les romans historiques de *Walter Scott* étaient trop faciles à faire en ce que l'action était placée dans des personnages inventés que l'on fait agir comme l'on veut tandis qu'il passe, de loin en loin, à l'horizon une grande figure historique dont la présence accroît l'importance du livre et lui donne une date. Ces Rois ne représentant ainsi qu'un chiffre, je cherchai à faire le contraire de ce travail et à renverser sa manière. J'emportai cette idée avec moi tout en écrivant quelques Poèmes que je faisais en une nuit et en 1824, à *Oloron* dans les Pyrénées, je composai entièrement et écrivis sur une feuille de papier le plan entier de *Cinq-Mars*. Il n'y a pas de livre que j'aie plus longtemps et plus sérieusement médité. Je ne l'écrivais pas, mais partout, je le composais et j'en resserrais le plan dans ma tête. Il est très bon à mon sens de laisser ainsi mûrir une conception nouvelle, comme un beau fruit qu'il ne faut pas se

hâter de cueillir trop tôt. J'attendais mon retour à Paris pour faire des recherches qui m'étaient nécessaires et ce ne fut qu'en 1826 que je me mis à écrire ce livre d'un bout à l'autre et, comme on dit, d'une seule encre. — Je savais assez l'histoire pour pouvoir ordonner et composer l'action sans avoir sous les yeux les mémoires du temps; mais il fallait que la tragédie du roman tournât autour de tous ces personnages et les enveloppât de ses nœuds comme le serpent de Laocoon sans déranger l'authenticité des faits, et c'était là une grande difficulté à vaincre dans l'art, pour une époque aussi éclairée de toutes parts que celle de Louis XIII par les mémoires particuliers. Mais la pensée de personnifier dans Richelieu l'ambition froide et obstinée luttant, avec génie, contre la Royauté même dont elle emprunte son autorité; l'amitié dans le sacrifice et l'abnégation de M. de Thou me séduisait et ne me donna pas de relâche jusqu'à l'exécution du projet que j'avais formé. — J'avais d'ailleurs le désir de faire une suite de romans historiques qui serait comme l'Épopée de la Noblesse et dont *Cinq-Mars* était le commencement. — J'en écrirai un dont l'époque est celle de Louis XIV, un autre qui sera celle de la Révolution et l'Empire; c'est-à-dire la fin de cette race morte socialement depuis 1789.

Anciens Papiers Ratisbonne; vente Andrieux. On a vu ce «plan entier» de *Cinq-Mars* dans notre édition, p. 541, où les lectures documentaires de Vigny sont signalées.

On sait que la pension Hix était l'internat où Vigny enfant a

passé quelques années; cf. Lefeuvre, *Histoire du Lycée Bonaparte.* Paris, 1852, p. 31 et 311.

L'*Interrogant Bailli,* «le plus grand questionneur de la province», paraît dès le premier chapitre du conte de Voltaire.

Une idée en trois actes, comme *Stello, Servitude et Grandeur militaires.*

Mon cerveau, toujours mobile, travaille et tourbillonne sous un front immobile avec une vitesse effrayante. Des mondes passent devant mes yeux distraits, entre un mot qu'on me dit et le mot que je réponds.

Dr N. — Le Désir. — Un désir perpétuel qui n'est jamais satisfait produit l'action, mais il vaut mieux l'écrire que de le satisfaire. Il en reste une gloire plus vraie. — La gloire d'Auguste appartient à toutes les circonstances et presque tous les hommes de son temps. Celle de Virgile à Virgile.

Julien. — «Ces misérables sont par trop plats; les voilà qui m'ennuient de leurs éléphants sacrifiés à Neptune. Ils ont pris au sérieux tout ce que je leur avais dit et, prenant le corps de mon idée, ils en ont perdu tout à fait l'essence. Quelle insupportable vie!»

Lamennais a dit : un philosophe *doux et humble de cœur* et un philosophe chaste seraient le phénomène

le plus inexplicable; mais jamais on ne se trouvera dans l'embarras de l'expliquer.

Il ne se souvient pas de *Julien l'Apostat.*

A. — Les *Paroles d'un croyant*, parues en 1834, suscitent à nouveau l'animadversion du poète. Vigny, qui avait collaboré au *Keepsake français*, publié en 1830 par son ami Soulié, a pu y lire, page 170, *L'Athée*, auquel Lamennais opposait l'homme de bien, doux et humble. Plus loin dans le passé, l'*Essai sur l'indifférence* allait dans le même sens.

---

2 juin.

Lu les lettres *de saint Jean Chrysostome.*

Ses craintes des Isaures qui ravageaient tout.

Les moines, dit Libanius (certaines gens habillés de noir) courent en troupes faire la guerre aux temples, en abattant les toits et les murailles, brisant les idoles, renversant les autels et tuant les prêtres qui voulaient s'y opposer. — Ils font plus de désordre encore dans les campagnes que dans les villes, — et c'est là l'origine du nom de *Païen* parce que les *Paysans* — *Pagani* (de *Pagus*, bourg), — défendaient ardemment leurs temples.

Dialogue. — Saint Jean Chrysostome reproche aux habitants d'Antioche de sortir avant la célébration des mystères, sitôt qu'ils ont écouté une de ses *Homélies*, — *comme si vous veniez d'entendre un musicien.* Vous vous retirez quand nous avons cessé de parler.

Dialogue. — Qui est la cause des désordres? l'amour des richesses, maladie incurable.

— Je souris, dit le juif, car il venait de m'emprunter pour ses moines.

Dans le ton des lettres et homélies de saint Jean Chrysostome, on sent l'homme qui pressent la chute de l'Empire, inévitable, prochaine.

Ses homélies et ses discours sont de mauvaises et pesantes déclamations de rhétorique. Des sermons adressés aux habitants d'Antioche, contre les juifs, etc.

— Ses lettres mêmes ont la même pesanteur. Les anciens faisaient toujours de la belle phrase et de la rhétorique, et voulaient vaincre la douleur par la dialectique quand ils consolaient un ami.

5 juin.

Page 46. *Ceinture de la Reine.* α. PLATON, 1er *Alcibiade.* Les Isaures, Lettre de S. J. Chrysostome.

Page 56. *Hist. de Julien,* page 447. — Le fils du charpentier, etc.

16 juin.

Page 62. Carthage où l'on adore *Vénus-Uranie;* SALVIEN, *Traité de la Providence,* écrit en 440.

24 juin.

Saint Chrysostome : Du commerce des femmes.

Page 70. L'Église.

On ne peut exprimer le scandale qu'ils causent

dans l'Église. Ils vont recevoir ces jeunes filles à l'entrée de l'Église et leur servent d'eunuques; ils écartent ceux qui pourraient les incommoder dans leur passage, ils marchent devant, d'une contenance fière et orgueilleuse. Ils les servent pour se rendre plus agréables, pendant qu'on célèbre les saints et adorables mystères. Ces infortunées créatures les en aiment davantage. — Elles s'applaudissent de leur extravagance; ce qui devrait étouffer leur tendresse, c'est ce qui la redouble.

Δ. — Vigny consulte, traduit par Grégoire et Collombet en 1834, Salvianus Massiliensis, «maître des évêques», et l'auteur de *Libri octo de providentia seu gubernatione Dei.*

Le 17 juin, Vigny empruntait à la Bibliothèque royale les 4 volumes des *Homélies,* etc., de saint Jean Chrysostome, traduction A. Auger (Paris, 1785) et les *Opuscules* (Paris, 1691). Il s'agit en particulier de l'homélie *Contre ceux qui ont des Vierges...*

---

20 juin.

Les sœurs adoptives — mœurs curieuses.

Il faut peindre l'entrée à l'Église des habitants d'Antioche.

Saint Chrysostome, *Apologie des religions,* dit sur *Antioche chrétienne :*

— Les femmes vont devenir inutiles; les jeunes garçons prennent leur place. Ce crime abominable se commet avec toute sorte de liberté, et il est presque passé en coutume, on n'en rougit plus. Ceux qui le commettent s'en font honneur, croient être à la mode

et passent pour galants hommes. — Ceux qui ne s'abandonnent pas à ce désordre en ont la réputation; premièrement, parce que le nombre en est fort petit et qu'ils sont confondus dans la foule des criminels.

Δ. — Cf. saint Jean Chrysostome, *Homélies au peuple d'Antioche.* Gibbon, *ouvr. cité.*

---

28 juin.

Page 74. *Le livre de la sagesse* et *l'Évangile de Saint Jean.*

Gibbon, *Histoire de la Déc...* L. 4.

Page 71. Sa sœur adoptive.

Saint Chrysostome.

Page 73. Mêlé d'eau de mer. — Athénée, L. I. XXXII.

Philosophie juive. — Eusèbe, *Préparation évangél.* — 8, 9, 10.

Page 54. Les cuirasses. Julien, *Éloge de Constance.*

Page 68. Détail du repas. — Athénée a fait une véritable carte du restaurateur du temps de Marc-Aurèle et de Commode (L. 12).

Page 76. Sur saint Athanase, Gibbon.

Page 77. Apetius, Gibbon (T. 4).

Page 78. Chevaux de poste (Ammien dit : *quæ progressa fusius aluit concertatione verborum : ut catervis*

antistitum jumentis publicis ultro citroque discurrentibus per synodos, quas appellant, dum ritum omnem ad suum trahere conantur arbitrium, rei vehiculariæ succideret nervos).

Δ. — L'importante citation d'Ammien Marcellin sur les prêtres disputeurs se trouve dans *Rerum gestarum*, XXI, 16. Pour saint Jean Chrysostome, *supra*, p. 422.

La Théologie est un délire studieux. — Titre d'un chapitre. L'image soutient l'âme dans l'adoration comme le chiffre dans le calcul.

C. D. — Cf. p. 492.

---

6 juillet.

L'adoration et les *Codes* sont les deux parties de la religion. — Or l'histoire prouve que les âmes capables de réelle adoration et d'extases ont été toujours disproportionnées, et mal comprises par les hommes. — Ceux qui les ont conduits ont simulé l'adoration.

Les *enthousiastes*, adorateurs de la divinité, jettent les hommes dans les voies malheureuses parce qu'ils vont trop vite dans l'avenir et marchent à trop grands pas.

Julien, Mélanchton, Rousseau se repentent et souffrent en voyant ce qu'ils ont fait.

Δ. — L'adoration, les Codes, pôles de la religion : cf. Maurice Barrès et *la Colline inspirée* pour une forme émouvante donnée à une «polarisation» semblable.

Mélanchton, «le saint Augustin du luthéranisme», attire Vigny plus que les autres réformateurs. Dans *l'Écho de la jeune France,* périodique auquel ont dû l'intéresser plusieurs anciens amis qui y collaboraient, le «Qu'avons-nous fait?» des réformateurs était allégué dès 1833 (t. I, p. 124). Le tome VII de *l'Histoire... du Christianisme* de L. J. Ant. de Potter semble avoir renseigné Vigny sur bien des points d'histoire religieuse.

POÉSIE. — Il faut se confier à ces 4.000 personnes qui au compte de lord Byron sont les seules sur le globe qui sachent lire et sentir la poésie. Je désire beaucoup que sur ce nombre il s'en trouve la moitié en France.

C. D. — Byron écrit dans son *Journal* que l'essentiel est d'être entendu de 4.000 personnes au monde.

---

10 juillet.

La Religieuse qui aime Lamuel jalouse de Dieu.

L'Élection. — Dénouement. — Lamuel croit qu'il sera élu; mais les Barbares savants ne savent élire que selon leur intérêt privé et pécuniaire. — La grossièreté de l'élection. Comment elle se fait. — La fausseté de ce principe. C'est le juif qui est élu.

Julien, Julien, tu as retardé le Soleil de deux années! N'est-ce pas assez pour ta gloire, impérial Josué!

Δ.

---

20 juillet.

Cinq-Mars et *la Duchesse de Portsmouth* doivent s'appeler Romans politiques.

Il n'y a que deux choses à enseigner : le Travail et le Dévouement.

C. D. — Peut-être suscité chez Vigny par la discussion de la nouvelle loi scolaire, assez différente d'intention, comme on pense, de ces nobles vues (14 mars 1835, dépôt et discussion du *Projet de loi sur l'instruction secondaire* à la Chambre).

Daphné. Pensée-mère.

Daphné est la ville de la *Conservation polythéiste.*

On essaie près d'Antioche d'y rallumer la piété aux Dieux et le sentiment religieux qui *périt.*

— Tout va s'engloutir malgré le Christianisme, quand l'invasion le saisit, déjà évanoui, et rend à l'*espèce humaine* une nouvelle jeunesse, une nouvelle *vie* primitive et naïve.

Les *civilisations* finissent par l'invasion.

« Laissez-les faire », dit Libanius.

— Mais le *Banquier* juif sourit de ces efforts et dit :

« Jéhovah n'a pas abandonné son peuple éternel. Il m'a donné la Royauté de la Richesse et l'intelligence de l'opulence qui est le sceptre du monde. »

— Un juif règne en ce moment sur le Pape et sur le Christianisme; il paie les souverains et achète les

nations. *Roi du Crédit* et des larges *mouvements de l'or.*

— Qui pouvait sauver le monde de l'indifférence religieuse et créer l'*unité* tant cherchée, si ce n'était la *raison* et le triomphe de la matière opulente qui déclasse l'homme et l'*animal* par les riches travaux de la gigantesque machine.

S. L. — Il est possible que cette sorte de vue d'ensemble ait été rédigée par Vigny plus tard; elle n'est pas datée et son écriture n'a pas de caractéristiques qui la classent nettement. En bonne logique, elle doit être de 1837. «Daphné», primitivement femme, et confidente aux côtés de Julien, désigne nettement le faubourg «conservateur» de l'incertaine Antioche.

Août.

UNITÉ DU POINT DE VUE : ORDONNANCE. — Le cœur de l'homme tend sans cesse à se glacer. — Il faut lui laisser ce qui l'échauffe et ne pas le tiédir. — L'enthousiasme religieux est si pur et si beau! Ceux qui l'ont étouffé se sont repentis.

Vue sur les trois fables du volume.

Julien est *contre-révolutionnaire;* protestant contre le Christianisme qu'il croit devoir perdre la civilisation, tandis que Libanius qui voit plus loin lui fait voir que le Christianisme se sauve en s'enveloppant dans sa mythologie et en faisant de nouveaux Pénates, les autres étant usés. Alors il veut périr et sent sa faute.

Mélanchton est aussi *contre-révolutionnaire* protestant

contre le catholicisme, il s'aperçoit par la vue des anabaptistes qu'il s'est trompé et regrette ce qu'il a fait et la destruction de la foi entière.

Ce réformé moins éclatant est plus exquis que le grossier Luther.

Rousseau a d'abord suivi Voltaire, puis il voit par la corruption d'une femme arrivée au *Sadisme* et à la folie ce qu'il a fait aussi, il se tue à Ermenonville. *Fausse nature.*

Ce philosophe moins puissant est plus sensible que le railleur Voltaire, grossier et cynique.

Après que Lamuel est mort. Le Doct. : *Voyez Stello.* — Ces hommes! *Ils s'étaient laissé prendre par leur idée au lieu de la posséder.* Ils en étaient puérilement esclaves jusqu'au jour du réveil. Ils ont fait perdre dix-huit cents ans à l'humanité et l'ont considérablement attiédie en la jetant dans le doute où elle est. Ils avaient un sentiment de la Divinité trop grand pour des hommes et qui leur a fait croire que tous étaient des forts pour comprendre comme eux *l'essence divine, la justice, la vertu, la Beauté.* Leur angoisse, leur punition, leur torture sont montrées et leurs grandes et sublimes erreurs, causées par leur trop de force.

Lamuel renonce à toucher au Christianisme et comme il s'est engagé à parler et ne sait plus que dire, ses raisonnements ayant été tués d'avance, il veut haranguer le Peuple et en regardant ses amis et le regard fixe du Docteur, il tombe mort, d'impuissance et de honte et d'effroi.

L'enthousiasme, s'il est religieux et pur, n'a pas d'expérience humaine et est disproportionné et malheureux. C'est lorsqu'il est singé ou méfiant qu'il peut réussir.

S. L. — De nouveau l'idée «mystique» du refroidissement (voir plus haut, p. 404) semble marquer un contact entre la pensée de l'auteur de *Stello* et des préoccupations semi-théosophiques.

Pour Rousseau, Vigny dira à Mme Maunoir, en 1843 (il est vrai qu'il voudrait peut-être faire plaisir à cette Genevoise) qu'il est d'accord avec lui sur bien des points : seule une conception plus vraie du «civilisé» sépare de Jean-Jacques l'auteur de *La Sauvage*.

DAPHNÉ. — Julien pousse l'idée chrétienne jusqu'au dépérissement de l'espèce et à l'anéantissement de la vitalité dans l'Empire et dans les individus.

Arrivé à ce point, il s'arrête épouvanté et entreprend de rendre sa vigueur à l'homme romain et à l'Empire.

Voilà comme il faut l'envisager.

Δ. — Inutile d'insister sur l'analogie *de fond* qui s'aperçoit entre le dessein de Vigny et la suprême «entreprise» de Julien.

---

23 août.

STELLO : fin de la *3e Consultation.*

La perpétuelle lutte du Poète est celle qu'il livre à son idée. Si l'idée triomphe du Poète et le passionne trop, il est sa dupe et tombe dans la mise en

action de cette idée et s'y perd. Si le Poète est plus fort que l'idée, il la pétrit, la forme et la met en œuvre. Elle devient ce qu'il a voulu, un monument.

C. D. — Développement de l'idée amorcée p. 428 à propos des penseurs que domine leur idée; cf. Gœthe, vis-à-vis des Romantiques allemands, estimant que l'idéologie, dans certains cerveaux, l'emporte sur toute objectivité.

Chaque grain du sablier est d'une grande pesanteur. Les hommes ne peuvent l'endurer et ne cessent de chercher à le faire glisser plus légèrement. Eh! à quoi servent les cris de *vanité des vanités,* on le sait bien, mais quand on est venu à bout, en se montant la tête, de prendre au sérieux sa vie et ses passions, on est trop heureux. On a rempli *ses vides journées.*

C. D.

Le droit de l'héritage vient du mort et consacre la propriété du vivant, mais c'est un mérite passé qui sort de la tombe et avec le marbre de cette tombe écrase le vivant et étouffe les droits de son génie ou de son travail.

Non, cela ne peut être juste devant Dieu. La vie ne peut être ainsi toujours sacrifiée à la mort. Il faut

là une réforme. — Il est trop impie que tous les fils calculent les jours de tous les pères.

C. D. — On voit que si Vigny rejoindrait à certains égards les adversaires contemporains de la succession et de l'héritage en ligne directe, c'est pour des raisons de sentiment plutôt que d'économie politique. Il aggravera — sans doute en raison des propres ennuis de Lydia et de lui-même — son hostilité, qui aboutira le 15 avril 1859 à ceci : «Si l'*hérédité* et la *succession* doivent faire un martyr de tout homme qui a les cheveux blancs, abolissons la propriété plutôt que d'anéantir le respect de la vieillesse.»

LAMUEL, LE GREC ET LE BARBARE. — Partout, en tout siècle, dans toute nation, seront le Grec et le Barbare.

Les deux nations antipathiques.

C. D. — Répartition des forces sociales qui fait prévoir Renan et son *Caliban* et que certains mouvements populaires semblaient justifier.

L'AMOUR. — Stello, l'enthousiasme même, est sorti guéri, à la première consultation, de la Politique qui repousse et hait le Poète.

Par la seconde, de la Théosophie qui l'égare dans l'abstraction et dont l'application l'égare aussi et l'éteint.

Par la troisième, il voit l'inutilité du dévouement. Mais la question reste douteuse, parce que l'amant

dévoué peut trouver plus de bonheur dans ses sacrifices que la maîtresse ingrate dans ses froides perfidies.

C. D.

Le Docteur Noir. — L'enthousiasme enivre et empêche de voir à quelle hauteur on est du vulgaire. — Je ne suis bon qu'à dégriser vos frères et vous, ô Stello, pour empêcher des chutes trop rudes.

Quand on s'est élevé trop haut par la Pensée et que l'on a vu trop loin, il ne faut pas se mêler à l'action, qui vous vulgarise et vous rabaisse.

(Lamartine ne sait pas combien il me sera précieux par son exemple. Qu'il aille !)

Le Platonisme est un parfum qui ne peut être respiré que par les têtes plus hautes et déjà nourries et embaumées de leurs fortes pensées.

Le Christianisme est un fruit à la portée de la faiblesse.

La faiblesse est éternelle, et il sera éternellement bon à l'éducation toujours nécessaire des masses faibles et des Barbares sans cesse renaissants.

La femme est la faiblesse même. — Suivre la femme élevée par le Platonisme et en mourant, dépérissant, allant à l'extrême, à l'idéalité exagérée, puis atteignant l'idée pure à l'aide du Christianisme (*Julien*) — puis la femme (du temps de Mélanchton)

élevée par le Christianisme modifié perd la tête et va à l'extrême jusqu'à l'anabaptisme et à la folie au désespoir.

La femme élevée par le philosophisme (de Rousseau) perd la tête, se lance comme une fronde et va à l'extrême de l'idée, à l'Athéisme — tandis que les hommes comme Julien, Mélanchton, Rousseau, tous trois Platoniciens, étaient soutenus dans la vertu et la grandeur de l'action par une force stoïque.

C. D. — Il est inutile d'insister sur l'importance de ce fragment, pour la méditation platonicienne de Vigny autant que pour l'élaboration de *Daphné.* C'est le Docteur Noir qui parle — et par conséquent c'est une des opinions contradictoires du poète qui s'exprime ici.

Source de tragédies grandes. — Lorsque l'Église porta la main sur sa hiérarchie, elle se suicida. Les conciles de Pise et de Constance déposèrent les papes Benoist XIII, Grégoire XII et Jean XXIII en 1406.

L'*infaillibilité* périt le jour où les conciles déclarèrent que le Pape devait obéir à tout concile général.

En même temps étaient étouffées les réclamations d'en bas, de Wiclef, de Jean Huss et Jérôme de Prague.

Dès ce moment (dit Boulland) l'Église en se coupant la tête et les pieds devait rester immobile, aussi le devient-elle et l'est-elle encore aujourd'hui.

C. D. — J.-F.-A.-Auguste Boulland, «élève et ami de Buchez», avait publié en juin 1836 son *Essai d'histoire universelle,* ou exposé

comparatif des traditions de tous les peuples, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. 2 volumes : des pages insistantes y étaient consacrées à l'immobilisme inévitable de l'Église.

Eloa. — Prophétie. — Éloa vient au-dessus des prisons où sont les damnés et les considère, emportée par Satan. Elle voit dans leurs crânes leurs pensées. — Contraste de son angélique bonté qui *excuse* toujours le crime après qu'il est raconté par *le remords.* A mesure qu'elle excuse tous les crimes, le jour pénètre dans l'ombre. La lumière s'y fait et la Grâce descend pour détruire les peines éternelles. Satan s'efface et Lucifer, le plus beau des anges, s'assied aux pieds de Dieu.

C. D. — Parmi les *Fins de Satan* imaginées par le Romantisme, celle-ci concilierait la Théologie, l'Espoir humanitaire et la Pitié clairvoyante chère à Vigny.

Lamuel qui a été tué à demi par les Barbares de sa société secrète veut se retirer de l'association et succombe sous la vengeance de sa société secrète.

Calme et sainteté de la sœur grise.

C. D.

Daphné. — Diviniser la conscience.

Lorsque la religion chrétienne a institué la confes-

sion, elle a, je l'ai dit ailleurs, divinisé la confidence. Aussi, comme on aurait pu se défier du confident, elle s'est hâtée de déclarer criminel et digne de la mort éternelle le prêtre qui révélerait l'aveu fait à son oreille. Il ne fallait pas moins que cela pour transformer tout à coup un étranger en ami, en frère, et pour faire qu'un chrétien pût aller ouvrir son âme au premier venu, à l'inconnu qu'il ne reverra jamais, et dormir le soir en paix dans son lit, sûr de son secret comme s'il l'eût dit à Dieu.

Donc tout ce qu'a pu faire le confesseur à l'aide de la foi et de l'autorité de l'Église a été d'arriver à être considéré par le pénitent comme un ami, de parvenir à faire naître ces épanchements salutaires, ces larmes sacrées, ces récits complets, ces abandons sans réserve que l'amitié grave et bonne avait seule le droit de recevoir, avant la confession : l'amitié, la sainte amitié qui rend en vertueux conseils ce qu'elle reçoit en coupables aveux...

Août.

Le droit d'hospitalité est aussi ancien que la famille et la race humaine, nulle tribu, nulle horde si sauvage qu'elle soit ne conçoit qu'il soit possible de livrer son hôte. Un secret est un hôte qui veut se cacher dans le cœur de l'honnête homme comme dans un inviolable asile. Quiconque le livre et le vend est hors la loi des nations.

Ce serait une bien grande honte pour les pauvres règnes qui ne pourraient avoir un peu de durée qu'au

prix de ces lois barbares et se tenir debout qu'avec de si noirs appuis. Mais voulût-on en faire usage, on ne le pourrait pas. Il faudrait, pour que ce fût praticable, que la civilisation eût marché d'un pied et non de l'autre...

Pour moi, s'il fallait absolument aux hommes politiques quelque vieux ustensile des temps barbares, j'aimerais mieux leur voir dérouiller, restaurer et mettre en scène et en usage les chevalets et les outils de la Torture. Car ils ne souilleraient au moins que le corps et non l'âme de la créature de Dieu. Ils feraient parler peut-être la chair souffrante, mais le cri des nerfs et des os sous la tenaille est moins vil que la froide vente d'une tête sur un comptoir, et il n'y a pas encore eu de nom qui ait été inscrit plus bas que le nom de : JUDAS.

Oui, mieux vaut le danger d'un prince que la démoralisation de l'espèce entière. Mieux vaudrait la fin d'une dynastie et d'une forme de gouvernement, mieux vaudrait même celle d'une nation, car tout cela se remplace et peut renaître, que la mort de toute vertu parmi les hommes.

Anciens Papiers Ratisbonne. — « Diviniser la conscience » dans *L. R.*, p. 109. La confession dans *Chatterton*, acte II, sc. 4.

---

14 septembre.

La *Seconde Consultation* a la forme d'une pyramide. Daphné en est la large base; + et +[1] sont posés au centre et au sommet, et Samuel couronne l'édifice.

Page 96. Les Samaritains, le Temple, etc. — T. I, 93 ; II, 438.

La mollesse du Christianisme était telle qu'en Égypte les Évêques adoraient en même temps Sérapis et le Christ (Salvien).

Libanius doit relever cet incroyable arrangement et compromis des deux cultes.

Grandeur et décadence politique des Romains dans la Religion, p. 224.

1. — Il ne semble pas que la traduction de Gibbon par Guizot (Paris, 1812) fournisse les références alléguées : on y trouvera un développement sur le temple juif, t. IV, p. 421. Mais c'est aux 3 volumes des *Œuvres complètes* de Julien, trad. Tourlet (Paris, 1821), qu'a recours Vigny.

Salvien, écrivain gallo-romain (vers 390-490), prêtre de Marseille, avait été traduit en 1834 par Grégoire et Collombet. C'est *De gubernatione Dei* qui insiste sur le côté providentiel de l'invasion des barbares. Il est possible que, pour Montesquieu, Vigny songe aux chapitres X ou XVIII de la *Grandeur et Décadence des Romains*.

---

17 septembre.

Dans la seconde nouvelle doit être le caractère plaisant d'un imprimeur qui se croit supérieur à Luther, et Calvin, et Mélanchton.

Lamuel a cette *religiosité organisatrice* qui cherche toujours le Code dans les religions. — La sœur Saint-Ange a la foi simple qui aime Dieu et aime tous les hommes pour Dieu. — Lamuel remonte à la foi naïve ou plutôt, faisant effort pour y revenir, y suc-

combe. — Sœur Saint-Ange l'emporte au ciel par ses exemples.

Il a entendu les discours des sectaires qui ont exposé toutes les doctrines religieuses actuelles : saint-simoniennes, phalanstériennes, etc. (écrire et résumer les principes sans NOMS PROPRES).

Page 105. L'Empire à deux doigts de sa perte (*Lettre de Julien à Artabius*).

Page 106. Édit de Julien : *Fragm.*, Ép. XI, IX, LXII.

Δ. — Cf. Tourlet, t. III, les *Lettres* de l'Empereur à divers personnages.

---

27 septembre.

Libanius regarde Daphné brûler et s'écrouler en souriant : — Elle ne peut périr, dit-il, elle ne peut périr.

Page 113. Saint Antoine mourut en 356.

Page 112. Paul Catena — chrétien favori de Constance — Rhéteur, puis envoyé comme juge, et si cruel envers les Païens qu'on le surnomma *Catena*.

— Maris, évêque de Chalcédoine.

Δ. — Le « délateur » Catena devait particulièrement répugner à Vigny (cf. Tourlet, t. III, p. 365).

1er octobre.

Après la lecture de *Daphné*, Stello s'arrête et dit : il y a ensuite une page toute couverte de notes de

diverses écritures. — Salvien, en 440 après J.-C., puis un jésuite en ...

Lamuel agit...

Le Docteur Noir raconte Mélanchton; il dit que Mélanchton prit un livre intitulé *Daphné* et y écrivit : « Nous sommes tes seconds Ariens, ô Christ! Seigneur Christ! — Pauvre Julien! »

J.-J. Rousseau prit *Daphné* et y écrivit : — « Ah! Julien, je ferai comme toi, contre-révolutionnaire que je suis. » — Il se tue.

Récit de Paul de Larisse.

Les Romains et les Grecs mouraient sans penser à aucun Dieu, les Barbares faisaient le signe de la croix.

Δ. — Voir plus haut, p. 428, pour l'idée « contre-révolutionnaire » chez Rousseau et chez Julien. — Le souci de rattacher l'un à l'autre les épisodes de *Daphné* n'amène-t-il pas l'auteur à quelque contrainte?

Le dernier détail décisif paraîtra dans *Daphné* et sera même la raison du désespoir suprême de Julien.

---

6 octobre.

Ni Julien, ni Mélanchton, ni Rousseau n'avaient de familles.

La famille est détruite par les réformes prétendues sociales. Elles ne peuvent jamais se faire par à-coup.

Lamuel a sacrifié sa famille à une société qu'il croit enthousiaste, et il se trouve que lui seul avait le véritable enthousiasme divin.

HISTOIRE DE LAMUEL. — Il a abandonné la famille pour la vie publique, et son vieux père se repent de l'y avoir poussé lui-même en lui disant toujours d'être un homme comme Napoléon. — Lamuel veut être plus, et veut être un prophète religieux et réformateur. — Il se ruine à cette roulette — il s'épuise à cette masturbation de l'âme; il ruine et perd sa mère, ses sœurs et son père. Il va se jeter à la Trappe pour se punir et il y tue sa pensée.

Ce n'était pas entièrement sa faute, mais celle du monde qui se refroidit et où l'*Enthousiasme est dangereux ou ridicule.*

Lutte de la famille et de la vie publique. — Lamuel a sacrifié tout pour ses parents. Ils se sont habitués à son sacrifice perpétuel et ont fini par trouver tout simple. Il se révolte à la fois contre tout, le couvent et la famille, ayant vu les misères du peuple et animé par l'amour de l'Espèce humaine et le désir de son bien-être futur.

Mais il revient au désespoir chrétien.

Δ. — Sur le «désespoir chrétien», cf. p. 316 et 356.

DOCTEUR NOIR. — Que voulez-vous, Stello? A l'âge de Lamuel, à dix-neuf ans, on prend au sérieux la comédie que l'on joue plus tard. On est dupe de son cœur.

13 octobre.

Le monde se refroidit. Le feu sacré de tous les enthousiasmes s'est réfugié dans les Poètes. — Qu'ils restent maîtres d'eux-mêmes et ils s'en pourront nourrir et faire fumer dans leur cœur leur encens à la divinité.

Δ. — Comme on l'a dit plus haut, il est possible que Montlosier, *Des mystères de l'âme humaine*, eût quelque part à ces vues. Son livre III, chap. III et IV, envisageait l'action du soleil sur la terre. Son livre III, chap. II, s'élevait contre La Harpe en faveur de «l'enthousiasme, ce souffle divin d'autrefois».

La Poésie, c'est l'*Enthousiasme cristallisé.*

117. Les Poupées divines — Julien, *Misopogon.*

108. Toute la théorie du Νοῦς est extraite du Discours en l'honneur du Soleil-Roi (de Julien) adressé à Salluste...

Δ. — Gibbon (t. IV, p. 377) citait le «discours théologique» *in Solem regem* adressé au préfet Salluste.

19 octobre.

Je trouve en relisant Spinoza qu'il a semé le germe du *Contrat social* de J.-J. Rousseau dans le chapitre XVI de son *Traité des cérémonies superstitieuses des Juifs.*

C. D. — Le titre donné par Vigny est celui qui désigne en général le *Tractatus theologico-politicus*, manifeste en faveur de la liberté de penser, traduit dès 1678.

Si Gœthe avait été égoïste et froid comme on l'a trop dit, il aurait pu composer avec science mais non avec un fond de sentiment chaleureux et tendre comme il l'a fait, il n'eût pas inventé et trouvé en lui sa plus belle œuvre : *la bonté de Werther.*

Gœthe aimait le travail plus que toute chose.

C. D. — La principale information de Vigny semble bien venir d'un article intitulé *Conseils de Gœthe aux gens de lettres* (*Constitutionnel* du 22 janvier 1837 d'après *Revue britannique*).

Le Titan, par Jean Paul Richter, écrit en 1797. — Suite d'un vagabondage prétentieux et plein de fantaisies à la manière de Sterne. — La question n'est qu'obscurément établie. — Il s'agit de savoir :

Quel sera le sort de nos générations supersaturées de romans, de drames, de journaux, de science, d'ambition, d'aspirations véhémentes vers l'impossible et l'inconnu ?

En augmentant la somme de ses désirs augmentera-t-elle la somme de son bonheur ? Ne va-t-elle pas accroître démesurément sa capacité de souffrance ? Ne sera-t-elle pas le géant qui escalade le ciel et qui meurt écrasé ? Titan.

C. D. — Dès 1834, Philarète Chasles avait publié la traduction du *Titan* de Jean Paul Frédéric Richter en 4 volumes (2 tomes in-8°). C'est dans la préface du traducteur que les problèmes relevés par

Vigny sont posés : on sait combien le roman lui-même, avec ses six personnages de femmes, est fluide et inorganique. Il était prêté à Vigny par son ami Édouard de La Grange, lui-même traducteur de *Pensées de Jean-Paul.*

Albano opposé à Roquairol est un être qui souffre parce qu'il traverse la vie en ne goûtant que les voluptés pures et sacrifie au Devoir les délices de la cour et des voluptés illicites. — Il se raffermit à chaque chute dont il est témoin.

Titan est comme Stello la démonstration d'une idée. Jean Paul voulait d'abord faire désirer l'existence d'Albano en ne le montrant pas et ne laissant voir que les victimes de la déviation à la route qu'il estime la seule bonne : l'apothéose de l'âme, de la naïveté, de l'idéal, et le mépris du matérialisme, des plaisirs sensuels, des ambitieuses luttes de l'intelligence.

Mais il se décide à créer le type d'Albano.

Jean Paul dit :

Je vois dans la peinture un passé qui revit; dans la musique un avenir qui naît; — Liane dit ces mots : Léa, Liane sont des femmes de Titan.

C. D. — Malgré l'ancienne sympathie de Vigny pour Jean-Paul (voir plus haut, p. 51) on sent combien ce lecteur mal préparé a de peine à entrer dans la manière diffuse de l'écrivain

allemand. Du moins est-il docile au traducteur et à sa préface, où, p. XXIX, on voyait « Albano opposé à Roquairol ».

C'est Liane qui en effet prononce les mots relevés par Vigny.

Craignez Dieu.

Toujours craindre, est-ce adorer ?

« Je suis plus pieux que tous les hommes, dit Lamuel, parce que je sais mieux que tous la terreur du Tout-puissant. Dans cette terreur vivent sans cesse la nature et la race humaine. La Terre sait que tout ce qu'elle porte est faible comme le verre et doit se réduire en poussière; elle sent ses entrailles frémir et son axe trembler en tournant. Une fièvre éternelle la fait frissonner parce qu'elle sent toujours sa ceinture dévorée par les feux du soleil, tandis que sa tête et ses pieds sont chargés de glaces éternelles. Elle sent la punition et tout ce qu'elle porte la subit en naissant, en vivant et en mourant. Mais c'est l'homme qui souffre la plus dure de toutes. C'est l'homme qui est aux avant-postes dans ce combat éternel, infini, incompréhensible, des êtres créés contre la Puissance créatrice et vengeresse. C'est l'homme qui est le plus près du Ciel et qui sent ses plus rudes coups. »

L'adoration est une passion (Lamuel a la passion de l'adoration).

Les prêtres de la société actuelle sont les Poètes, les peintres, les statuaires, etc.

S. L. — Cf. ce frémissement de la Terre punie à la prosopopée de *La Maison du berger* — et l'opposer surtout à l'optimisme confiant de Lamartine et d'Hugo à la même époque.

On reconnaît dans la dernière phrase une idée chère à tous les Romantismes, et que V. Hugo en particulier devait pousser à l'extrême.

---

29 octobre.

Le père de Lamuel veut que l'on conserve le Christianisme indifférent qui existe avec le matérialisme dans les mœurs et les travaux industriels. — Son fils veut l'Enthousiasme agissant qui renouvelle la foi, voyant que l'Église même est indifférente aux souffrances du peuple. — Mais il est terrassé, ayant vu le dévouement de sa vie et de sa fortune méconnu, et le Peuple chez qui il voulait planter la bannière chrétienne devenu indifférent à l'Enthousiasme qui le transporte, et hostile à son entreprise.

L[amuel]. — Ce livre est un roman imaginaire qui renferme trois romans historiques.

Le Docteur Noir. — Tout bien considéré, j'aime mieux la folie du fils que la sagesse du père.

« Ô mon père, mon père, s'écria le jeune homme, c'est moi qui suis Julien que vous avez condamné. »

Le bon Libanius s'avança et entr'ouvrit ses yeux à demi, et il dit : « Ah ! oui, c'est bien toi, c'est bien

mon enfant,» et il cacha sur sa poitrine et sous sa barbe blanche la tête de son élève qui ne fit aucun effort pour retenir ses larmes devant ses amis.

«Constantin l'Apostat, dit Julien, a le premier quitté la religion de nos pères.»

L'oisiveté et la résignation des chrétiens sont insupportables à Julien.

Au repas :

S. Jean Chrysostome.	20 ans	avocat.
Libanius	80	
Basile	35	avocat.

Tes efforts ont été inutiles pour élever au Platonique amour divin la multitude grossière. — Que faire donc?

— Nous faire chrétiens.

Basile : — Je le suis déjà.

Lamuel.

L'Enthousiasme du Prêtre aimant comme saint Augustin et saint Jérôme est aussi peu compris que celui du Poète, des hommes auxquels il se mêle et en qui il cherche un sentiment pareil au sien. Lamuel n'a trouvé que dans la jeune sœur un sentiment égal; mais il est machinal et tout d'obéissance.

Elle est sans intelligence.

Δ.

La logique algébrique portée dans les expériences politiques est mauvaise en ce qu'elle va trop vite, trop loin et trop droit. Les réformes sociales ne sont possibles que par la marche lente, imperceptible, tortueuse des idées devenues *axiomes* d'abord, puis *désirs*, puis *coutumes*, puis enfin *Lois* durables. Une idée juste de réforme doit avoir l'allure d'une bonne graine semée à propos et non d'une flèche jetée à l'avenir.

L'arbre pousse et répand ses fruits, la flèche ne touche rien et se perd.

C. D. — Souvent objecté — et dès les premières «reconstructions» utopiques de la société par des esprits mathématiques — à une variété d'intelligence que le pragmatisme et le traditionnisme condamnent. Sur l'imprudence des algébristes dans la politique, cf. Schopenhauer, *Parerga*.

DAPHNÉ. — *Emmanuel* aura trois actions dans trois siècles différents mais à des époques de fièvre religieuse, et une quatrième fable enveloppera comme un cadre les trois fables premières. Dans ce cadre sera la destinée d'Emmanuel qui se passera sous les yeux de Stello et du Docteur Noir.

... Cet homme, le réformateur religieux dans un siècle froid, sera broyé entre l'enclume et le marteau, et de son sang sortira l'idée. — L'ordonnance sera sur le Théosophe comme elle était sur le Poète dans *Stello*.

... Dans *l'Emmanuel,* je dis aux masses ce que j'ai dit dans *Stello* aux hommes du pouvoir : « Vous êtes froides, vous n'avez de Dieu que l'or, vous fermez votre cœur et votre porte à ceux qui veulent vous servir et vous épurer et vous élever. Vous les désespérez, par la lenteur avec laquelle vous acceptez les idées. Ceux qui ont été d'une nature élevée se sont repentis de s'être dévoués à vous; les plus sensibles en sont morts dans l'action. » Ordonnance : « Si vous êtes assez grand pour faire des œuvres religieuses et philosophiques, ne les faites qu'en vous isolant de votre nation, et en les jetant de votre *aire* inaccessible. »

Tout est dans l'idée que je prête à Libanius sur les cultes, et l'originalité de la composition est dans la nouvelle interprétation donnée au mot semi-fabuleux : « Tu l'emportes, Galiléen. » J'aime à le faire dire à Julien comme conclusion de son entretien philosophique. J'aime à penser que s'il l'a dit, ce qui est fort douteux historiquement, il l'a dit de la sorte.

Δ. — Cf. le dénouement de *Daphné.*

De Platon. — On n'a pas assez remarqué que les *Dialogues* de Platon étaient des Satyres (*sic*) sur les philosophes de son temps.

Platon était surtout grand moraliste au fond et

artiste grec dans la forme; car il la présente toujours de côté et sans laisser voir la sécheresse de l'argumentation.

C. D.

Épictète l'avait compris : l'indépendance est dans la pensée.

Toute pensée et nulle action : c'est le caractère et la vertu du génie philosophique.

C. D. — Le *Manuel* d'Épictète (I. II, 1; I. XIV, 1) observe que le philosophe obtient toujours ce qu'il désire, car sa pensée ne peut désirer que ce qui est bon : or cela dépend de lui, puisque son intelligence reste juge de ce qui procède de la vertu.

(*A mettre dans la préface de mon prochain drame*). Il y a dans les œuvres d'art deux points de vue. L'un philosophique, l'autre poétique. — Le point de vue philosophique doit soutenir l'œuvre, drame ou livre, d'un pôle à l'autre précisément comme l'axe d'un globe, mais le globe dans sa forme arrondie et complète avec ses couleurs variées et brillantes est une image de l'axe de l'art, de l'art qui doit être toujours en vue, en tournant autour de la pensée philosophique et l'emportant dans son atmosphère... Réchauffer plutôt qu'enseigner.

Les philosophes se trompent donc lorsqu'ils exigent d'une œuvre d'art des démonstrations exactes et géométriques. La beauté et le charme seraient détruits ainsi.

C. D. — Vigny résiste surtout aux utilisations sociales et pratiques de l'art, telles que les préconisaient diverses écoles continuant le saint-simonisme.

La société est mal faite, ou plutôt n'est pas faite : l'homme n'y trouve pas place et Malthus s'en prend à la chair humaine qu'il veut diminuer de quantité. — C'est à l'ordre social et non à l'espèce qu'il faut s'en prendre.

C. D. — Réflexion qui coïncide avec des attaques de plus en plus fréquentes contre la société mal faite, non plus du point de vue saint-simonien, mais de l'angle socialiste ou socialisant. Le supplément du *Constitutionnel* du 19 novembre donne, à ce sujet, un article de Louis Reybaud intitulé *Socialistes modernes* (à propos de Fourier, etc.).

Dans les siècles fatigués (comme est le nôtre) il faut faire porter sa poésie par les ailes de l'action et de la voix humaine, au milieu d'une assemblée.

Il n'y a pas de pays où le lecteur attentif soit plus rare que le nôtre.

C. D.

Jeudi 16 novembre.

Aujourd'hui est mise en vente la première livraison de mes œuvres complètes et des *Poëmes.*

Les *Poëmes* sont tirés à dix-huit cents. *Cinq-Mars* est tiré à dix-huit cents.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 717.

Les éditeurs Delloye et Lecou avaient entrepris la publication des *Œuvres complètes* de Vigny en sept volumes in-8°. Les *Poëmes antiques et modernes*, le premier volume, paraissent le 23 décembre 1837, *Cinq-Mars*, le 30 décembre.

---

19 novembre.

Si l'on voulait calculer de combien de rêveries se compose une idée juste, on en sentirait mieux le prix.

C. D. — Aveu charmant et profond d'une certaine «genèse» des idées; cf. p. 186.

Dès qu'elle est imprimée, la Poésie perd la moitié de son charme. Cela vient de ce qu'on ne sait pas la lire : l'homme du monde, s'il la lit tout bas, le fait avec distraction. La forme régulière et monotone des vers ennuie sa vue, parce que la Poésie est tissue de pensée et d'harmonie. Elle perd la moitié d'elle-même en s'imprimant. — La rime faite pour plaire à l'oreille déplaît aux yeux. S'il lit la Poésie à haute

voix (comme on lit tout, à peu près, du ton d'une gazette), c'est encore pis. Comment sentirait-il l'émotion poétique qui a besoin (et c'est la gloire des acteurs) d'être transmise par l'organe d'une voix humaine émue elle-même? Il jette le Poème et reprend la Prose qui avec son analyse et ses longs développements est faite pour les yeux du lecteur réfléchi, pour la solitude et le silence du cabinet. Il faudrait donc pour faire sentir la Poésie que partout le Poète vînt avec elle comme le rapsode de l'antiquité ou le trouvère du moyen âge, et ce serait là un métier de Baladin.

Il faut se confier à ces quatre mille personnes qui, au compte de lord Byron, sont les seules sur le globe qui sachent lire et sentir la Poésie. Je désire beaucoup que sur ce nombre il s'en trouve la moitié en France.

C. D. — Il s'agit toujours de l'édition de ses *Œuvres complètes*, et non d'une nouveauté; le 22 septembre 1837, faisant peut-être confusion, M[me] de Girardin, dans ses *Lettres parisiennes* écrivait cependant : «Alfred de Vigny vient de compléter un recueil de poésies; l'auteur de *Cinq-Mars* se souvient encore d'*Eloa.*» L'impression, si naturelle, d'une forme diminuée du vers « inspiré » dans la pesante typographie a pu se présenter à nouveau à l'esprit du poète corrigeant ses épreuves.

Le poème de *la Religion* de Racine fils me paraît la source où Delille a puisé toute sa fade Poésie et son style.

C. D.

Lorsque j'écrivis *le Trappiste* j'étais à Courbevoie, officier de la Garde. Je pressentais déjà ce que serait la destinée de la Garde dans un cas semblable à celui de l'Espagne.

C. D. — Voir notre édition des *Poëmes*, p. 310 et 387.

---

5 décembre.

Ce matin, la messe funèbre de Berlioz pour l'enterrement du général Danrémont.

L'aspect de l'église était fort beau; au fond, sous la coupole, trois longs rayons tombaient sur le catafalque préparé et faisaient resplendir les lustres de cristal d'une singulière lumière. — Tous les drapeaux pris sur l'ennemi étaient rangés au haut de l'église et pendaient, tout percés de balles. La musique était belle et bizarre, sauvage, convulsive et douloureuse. Berlioz commence une harmonie et la coupe en deux par des dissonances imprévues qu'il a calculées exprès.

J'ai beaucoup connu le général Danrémont; c'était un homme assez gras, d'un visage doux et affectueux, calme et froid dans ses manières, parlant doucement et lentement.

Il s'était attaché à donner aux fermes résolutions de son caractère l'enveloppe la plus polie. Il était animé dans sa conduite publique par l'âme chaleureuse de sa femme, mademoiselle Baraguay d'Hilliers, femme assez grande de taille, avec des yeux noirs et brillants

comme ceux des Arabes, qu'elle est allée voir; énergique, courageuse, très sensible. Elle est partie pour Alger avec ses deux enfants. Là, elle a appris la mort de son mari; c'est un affreux malheur, mais le plus beau malheur possible. — Son père, le général des dragons de la République et de l'Empire, mourut aussi d'un coup de feu. Le général Danrémont est mort précisément comme Turenne, en visitant les batteries la veille d'une bataille.

L. R., p. 112-113.

Il s'agit du service solennel pour lequel le *Requiem* de Berlioz fut donné, aux Invalides, pour la première fois. Le général Danrémont avait été tué sous Constantine : Vigny était en relations avec sa famille et admirait chez la générale des qualités qu'elle tenait peut-être de sa mère, la rhénane Maria-Eva-Zittier.

Sur la cérémonie, «grande solennité de la semaine», cf. Vicomte de Launay, *Lettre parisienne* du 9 décembre 1837.

---

6 décembre.

Ma vie est un drame perpétuel; je marche sur une poudrière.

Placé entre ma mère qu'une soudaine apoplexie m'enlèvera à la suite de quelque accès de colère, et ma femme contre qui ma mère s'emporte sans cesse, craignant la mort de l'une et l'affliction de l'autre également, ne pouvant faire cesser cette position, faute d'une fortune assez grande, ayant devant moi l'égoïsme millionnaire de mon beau-père, dont les revenus annuels sont de 40.000 livres sterling, c'est-

à-dire un million, et qui prive de tout ses deux enfants du premier lit, — tout ce que me donnent mes travaux s'engloutit dans une maison que je rends plus heureuse et qui me rend malheureux.

R. D. M., 15 décembre 1920, p. 717.

---

7 décembre.

Ce matin, on m'annonce M. de Jenison, l'ambassadeur de Bavière, comme je me levais à midi, ayant passé la nuit à écrire.

Il m'attend dans mon salon, et, peu après que j'y suis entré, aborde la question qui l'amène et que depuis longtemps il méditait peut-être :

« Je viens de Bavière; j'y suis allé à la hâte, près de ma mère, qui était malade; elle est sauvée. »

Je lui réponds par l'histoire de la mienne, qui est chez moi guérie, heureuse, choyée, à quatre-vingts ans.

« Voulez-vous me rendre un service ?

— De tout cœur, s'il s'agit de vous être agréable personnellement.

— Le roi de Bavière a un fils de vingt-six ans, son héritier. Le prince royal de Bavière désirerait entrer en correspondance avec vous. Lui répondriez-vous, s'il le faisait ? »

Je me suis tu un moment, et lui ai dit :

« Ce que vous me demandez est, je puis le dire, un

service véritable, car il faudrait que chaque journée eût quarante-huit heures, et le temps me manquera. Cependant, si vous voulez me donner une assurance importante, j'y consentirai; cette assurance est que ni dans le présent ni dans l'avenir le prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela, ce serait un traité, un marché. »

Il m'a interrompu vivement, en me serrant les mains.

« Oui, c'est un service, et il en sera vivement touché; mais avec vous on sait que de tels services sont sans prix, et il ne vous en offre d'autre que son amitié. — Prenez garde, ai-je ajouté, que rien n'est ferme et persévérant comme mon caractère; ne vous fiez pas à la douceur de ma voix. Rien n'est entêté comme une colombe. J'en ai connu une qu'il aurait fallu tuer pour la chasser de mon lit; je l'y ai laissée, elle a gagné son procès. Tout ce qui me fera ici passer par-dessus la lassitude de parler de choses sur lesquelles je suis blasé, ce sera le plaisir de penser un jour, dans ma vieillesse (si j'ai une vieillesse, chose douteuse), qu'un jeune roi me devra quelques idées justes sur la France et sur son esprit. — Donc, tout étant bien pur, bien désintéressé, regardant cette correspondance comme l'élan de deux âmes qui oublient qu'elles sont dans le corps d'un prince royal et d'un poète, je vous le répète, j'accepterai. »

Autre question :

« Est-ce de vous qu'est venue cette idée de

mettre votre jeune prince en correspondance avec moi?

— Non; lui-même y a pensé le premier après avoir lu vos ouvrages, ainsi que le roi son père.

— Avait-il pensé à écrire à quelque autre avant ou en même temps?

— A personne.

— Je consens à répondre, mais *répondre* seulement; qu'il m'écrive d'abord; vous savez qu'en Angleterre, la terre classique de l'étiquette, le plus haut placé met sa carte le premier chez l'autre.

— Le prince fera tout ce que vous voudrez et tout ce qu'il pourra pour acquérir un ami comme vous et former son âme sur la vôtre.»

D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens?

L. R., p. 114-116. — Le comte F. de Jenison-Walworth (1787-1867), envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. le roi de Bavière, d'origine anglaise et mari d'une Hongroise, avait occupé divers postes : Paris dès 1813 et de nouveau en 1835, Londres, Naples, Athènes. Son portrait par Winterhalter est à la Pinacothèque de Munich.

Le choix du prince royal de Bavière, poète fort romantique pour son compte, était d'autant plus flatteur que ce jeune voyageur avait rencontré Lamartine à Péra, en 1833, et pouvait renouer avec lui. On trouvera au tome II de la *Correspondance* la consultation de Vigny.

Le soir [du 7 décembre?].

J'ai lu toute la soirée à ma mère l'*Histoire de Port-Royal*, de Sainte-Beuve. Elle l'a écoutée avec un plaisir extrême et un esprit plus remis et plus net que jamais depuis quatre ans.

L. R., p. 116. — Comme le premier volume de *Port-Royal* ne devait paraître qu'en 1840, c'est sans doute la leçon d'ouverture de Sainte-Beuve à Lausanne le 6 novembre destinée à la *Revue des Deux Mondes* du 15 décembre et connue en épreuves, qui permet cette lecture filiale.

Le 7 décembre, à cinq heures du soir, est mort Alfred Johannot.

J'ai appris sa mort de Gigoux, qui avait passé la nuit chez lui avec Tony Johannot, pour peindre la tête morte d'Alfred Johannot.

Il y avait dix ans que nous disions : « Il ne vivra pas trois mois. » Il toussait toujours et crachait le sang. — Avant sa maladie, il n'était que graveur; depuis son attaque à la poitrine, il était devenu peintre de premier ordre. On eût dit que les souffrances avaient développé en lui l'intelligence et l'avaient élevé plus haut et porté plus près du beau idéal.

L. R., p. 112. — Alfred Johannot (1800-1837) forme avec son frère un couple célèbre d'artistes romantiques; Gigoux (1806-1894) est un des amis que Vigny gardera dans le monde des artistes.

---

9 décembre.

Achevé de revoir les dernières épreuves de *Cinq-Mars*.

Ce qui fait l'originalité de ce livre, c'est que tout y a l'air roman et que tout y est histoire. — Mais c'est un tour de force de composition dont on ne sait pas gré et qui, tout en rendant la lecture de l'histoire plus attachante par le jeu des passions, la fait suspecter de fausseté et quelquefois la fausse en effet.

L. R., p. 34. — A figuré en manuscrit, comme premier feuillet d'un ensemble d'autographes relatifs à *Cinq-Mars*, dans une vente G. Andrieux des 22 et 23 mars 1929.

Il s'agit, à cette date de décembre, de la 6[e] édition de *Cinq-Mars*, qui paraîtra le 30 chez Delloye et Lecou. L'accueil fait à *Cinq-Mars*, «ouvrage à public», par la presse fut plutôt favorable, mais toujours Vigny s'est alarmé des objections de la critique, qui lui reprochait de l'arrangement systématique.

---

16 décembre.

Vue générale.

Daphné démontre l'ancienneté de la négation philosophique du christianisme, mais que dès lors il pouvait se trouver un homme qui pensât qu'il était bon de ne pas le détruire, pour conserver et perpétuer le trésor public de la morale.

La seconde partie démontre que les philosophes ont regretté leur ouvrage, quelle femme ils ont for-

mée, et quel homme pareil à Théodore... (le jeune homme alors veut être catholique).

La troisième est le trouble désespéré, le cri du jeune Trivulce, qui s'écrie : tout est vieux, le saint (?) est mourant, mais le *philosophisme est mort.* Ceux qui le parlent radotent et divaguent. Il n'y a de vrai que ceci. Il prend un fusil et sort. (Voici une machine bien parfaite et qui remédie à toute chose au monde.)

Le Docteur. — L'action folle!

Trivulce. — «Eh bien! oui! folle si vous voulez, mais je suis fils de mon père, je veux être Roi à mon tour, ne fût-ce que pour un jour.

«Un jour de pouvoir et la mort après, allons! allons!»

Les deux jeunes gens les suivent comme des séides et brûlent leurs livres avant de sortir.

Le Docteur. — «Quand Trivulce sera dictateur, je rirai bien.»

Les contradictions de Rousseau sur la morale.

Il en donne le cœur pour principe et plus tard dit que le cœur ferait d'un homme le plus grand des scélérats.

Mais qu'est-ce que la morale et le bien moral? — L'arbre de la science, quel est-il?

Δ.

Une famille troublée par le danger subit d'un malade n'a pas le temps de sentir d'abord sa douleur tout entière, parce qu'elle court et s'agite comme l'équipage d'un navire en danger; mais c'est après la mort qu'un étonnement profond la saisit et une indicible stupeur de voir l'absence de la vie et du mouvement.

L. R., p. 116.

Vendredi 22 décembre.

Après avoir prié sur le cercueil de ma pauvre mère. Mon Dieu! mon Dieu! avez-vous daigné connaître mon cœur et ma vie? mon Dieu! m'avez-vous éprouvé à dessein? Aviez-vous réservé la fin de ma pauvre et noble mère comme spectacle pour me rendre à vous plus entièrement? Avez-vous donc permis que la mort attendît mon retour? Son âme, sa belle âme, avait-elle encore assez de force pour s'arrêter et m'attendre?

L. R., p. 117. — Peut-être, dans les belles pages qui suivent, le saint Augustin des *Confessions* a-t-il quelque part. Vigny possédait, de ce livre fameux, la traduction de Dom Martin, Paris, 1737.

Mardi soir (26 décembre).

Aurai-je la force de l'écrire? Encore cela, ô mon Dieu! afin que, si j'ai le malheur de vivre et de vieillir, la faiblesse humaine ne me fasse jamais oublier

cette nuit fatale et sombre, mais où quelques signes consolants et divins me sont apparus!

Mon Dieu! je me jette à genoux, à présent, je parle à vos pieds, je m'abreuve de ma douleur, je m'y plonge tout entier, je veux me remplir d'elle uniquement et repasser dans mon âme tous les instants de cette perte de ma mère.

Paisible tout le jour et gaie, elle a embrassé, en jouant avec eux, Henry, fils de mon beau-père, et m'a dit qu'il ressemblait à une petite fille; elle parlait avec gaieté de Noël, *Christmas,* et du jour de l'an, disant qu'elle me voulait à dîner ce jour-là, avec elle, et que je ne devais accepter aucune invitation. A dîner, gaie et douce, elle m'embrasse, toute prête à se coucher. Moi, je sors pour lui chercher quelques petits cadeaux pour le jour de l'an. Je rentre à minuit, elle m'entend passer et m'appelle. J'y vais, elle se plaint d'avoir trop chaud, puis trop froid. «Je souffre partout, disait-elle, mais pas plus dans une partie du corps que dans l'autre.» Je lui couvre les pieds de son édredon et je lui offre d'éveiller Cécilia, sa demoiselle de compagnie. «Non, je ne veux réveiller personne», me dit-elle. Je ne l'écoute pas, alarmé de la faiblesse de son pouls. Lydia se lève et court à elle avec sa chaleur ordinaire et son cœur de fille dévouée. Toutes deux la pressent de questions. — *Je ne sais pas ce que j'ai!* — Une heure vient dans cette incertitude. Elle était fâchée sérieusement contre moi de mes questions et de mon importunité d'avoir éveillé tout le monde. Je monte faire lever encore deux per-

sonnes; Julie et son mari allument le feu, préparent les bains de pieds. Elle disait encore n'avoir besoin de rien. On me priait de me coucher et de ne pas revenir. J'allais m'y rendre, quand de nouvelles plaintes de ma mère, petits gémissements sourds, qui lui étaient familiers pourtant, me décident à aller chercher moi-même le médecin. Un quart d'heure me suffit pour le faire lever, habiller, revenir avec moi et mon portier. Il monte et entend ma mère dire très haut que ce n'est rien; que, demain, elle sera mieux.

« Voilà, me dit-il, une voix forte qui annonce une bonne santé. » Il entre, il était environ deux heures. Il lui tâte le pouls et dit de préparer bains de pieds et sinapismes, écrit une ordonnance de *looch* avec lenteur, me soutient que son oppression vient d'une affection catarrhale, essaye de me tromper en me parlant dans une autre chambre. Hélas! mon Dieu! c'était l'agonie. Je cours à elle, je lui prends la main et lui baise le bras droit. Elle pensait au médecin, qui l'importunait de questions, et disait : « Je ne veux pas le voir! » Un peu après, pendant que je retournais le chercher dans la salle à manger, elle se penche vers Cécilia et lui dit : « Ah! ma petite! la tête me tourne; nous ne nous promènerons pas demain. Mon fils! où est mon fils? »

J'accours; elle était assise sur son lit, je lui baise le front, je la tiens dans mon bras gauche, je serre sa main froide dans ma main droite en lui criant : « Maman! chère maman! un mot à ton Alfred, ton fils, qui t'aime, qui t'a toujours adorée! »

Elle me serre la main et laisse tomber sa tête sur sa poitrine. La vie avait cessé. — Je continuais de l'appeler, l'éther que je tenais sous ses narines était inutile. Tout était fini. Je ne sais qui m'a soulevé, j'étais à genoux près de son lit.

Avez-vous reçu dans votre sein cette âme vertueuse, ô mon Dieu? Soutenez-moi dans cet espoir, que ce ne soit pas un passager désir, qu'il devienne une foi fervente!

Depuis quatre ans, j'avais reçu ses continuelles tendresses et des adieux intérieurement destinés à moi, mais qu'elle n'osait exprimer pour ne pas trop s'attendrir. Là sont mes consolations secrètes. Ses mots échappés nourrissent mon amour pour elle, et apaisent un peu ma douleur; mais pourquoi ne plus entendre sa voix?

Le 9 de ce mois, un samedi, selon ma coutume, j'avais fait porter chez elle mon déjeuner; elle était riante et assise dans son fauteuil favori, les pieds sur son tabouret, me regardant avec son air bienheureux. Elle se mit à dire des vers en cherchant un vieil air et répéta quatre fois ces vers que j'écrivis, les larmes aux yeux :

Une humble chaumière isolée
Cachait l'innocence et la paix.
Là vivait, c'est en Angleterre,
Une mère dont le désir
Était de laisser sur la terre
Sa fille heureuse, et puis mourir.

« De qui est donc ceci, maman? lui dis-je. — De Jean-Jacques, me dit-elle. « Sa fille heureuse, et puis « mourir! entends-tu? » — Je me sauvai, sentant que je pleurais trop.

Mais, mon Dieu! n'est-ce pas un bienfait de votre main, qu'après une tendresse si grande que la mienne, je n'aie pas eu la douleur de la voir périr il y a quatre ans, et que j'aie joui de sa voix et de sa vue pendant si longtemps? que j'aie pu l'amener à s'apaiser dans les irritations violentes de sa maladie, à reconnaître qu'elle était heureuse et vénérée, adorée et divertie de ses ennuis par des soins et des caresses sans fin? à se plaire à la vue des tableaux et en écoutant la belle musique? Est-ce pour qu'elle s'éteignît ainsi plus doucement, que vous avez permis qu'elle allât s'affaissant par degrés jusqu'à la fin et qu'elle conservât toujours cette sublime sérénité, et ce repos pur et profond? — Je cherche inutilement des consolations dans cette assurance qu'elle devait finir manquant de la force de vivre, qu'elle n'a pas souffert et qu'elle a entendu mes paroles et y a répondu par son adieu. Donnez-moi, ô mon Dieu! la certitude qu'elle m'entend et qu'elle sait ma douleur; qu'elle est dans le repos bienheureux des anges et que, par vous, à sa prière, je puis être pardonné de mes fautes.

L. R., p. 117 suiv. — Henry Hugh Bunbury était le cinquième enfant de sir Hugh Mills : il avait alors six ou sept ans.

Le couplet chanté par Mme de Vigny est emprunté à une «romance» de Dalayrac, *Edwin et Emma*, traduite de l'anglais de Mallet.

D'où vient, hélas! qu'après cette profonde ardeur de mes prières, plus paisible que je ne l'étais, je reviens dans ma maison déserte avec plus de force pour contenir mes larmes? Mais d'où vient aussi que mon cœur toujours serré me porte à la chercher sans cesse autour de moi, et que je me dis avec une terreur sans bornes : «Je ne l'ai plus! je ne l'ai plus!» Sommes-nous donc si faibles que nos plus saintes prières ne puissent nous rien ôter des tendresses du sang et des nœuds de famille? Quand vous les rompez pour toujours, pourquoi ne nous pas donner la force de croire qu'ils seront retrouvés, et de le croire sans hésiter?...

Derniers moments! Agonie! Derniers moments, vous ne sortirez jamais de ma mémoire. Je veux plonger cette nuit dans mes plus cruels souvenirs. Si j'ai fait quelque faute, que ce soit mon expiation. J'y trouve un amer bonheur et je veux ainsi me flageller. — Je serai cruel, cruel à moi-même, mon Dieu! cruel et sans pitié : dût mon cœur se fendre et me faire mourir!

Il y a vingt ans, mon père mourut aussi; j'étais près de son lit; ses blessures, ses infirmités, l'âge aussi (de soixante-quatorze ans), après un faible rhume, le faisaient mourir. Il me tendit la main cou-

rageusement. Il avait sa raison entière et dit au médecin : « N'est-ce pas le râle, monsieur ? » Il ne se trompait pas. — « Mon enfant, me dit-il, — j'avais dix-sept ans — je ne veux point faire de phrases, mais je sens que je vais mourir ; c'est une vieille machine qui se détraque. Rends ta mère heureuse, et garde toujours ceci. »

C'était le portrait de ma mère fait par elle-même ; je l'ai encore, placé sur sa tabatière. J'ai obéi et je l'ai rendue heureuse. Cela est écrit dans ma conscience et je l'écris devant tous et devant Dieu. Lorsqu'elle grondait, c'était la maladie qui parlait par sa bouche ; je m'en allais, de peur de répondre.

Mon père, couvert de blessures, était courbé en marchant. L'horrible douleur de l'agonie le redressa violemment ; il mourut droit, sans se plaindre, héroïquement.

J'étais trop jeune pour supporter cette vue ; je m'évanouis. A présent, j'ai plus vécu, j'ai vu mourir. J'ai pu soutenir ma mère ; mais ma douleur est plus profonde et plus grave, son acier me pénètre bien plus avant.

M. de Saint-Chamans, chevalier de Malte, vieil ami de ma famille et de ma mère, est venu me voir et j'ai longtemps parlé avec lui hier, tout le soir.

Une sorte de fierté me donne des forces et me fait relever la tête. Dans ces quatre années d'épreuves qui viennent de se passer, ma vie était entravée de difficultés sans nombre et tout se réunissait contre moi

pour me faire résoudre à me séparer de ma mère. Il me fut souvent conseillé de l'envoyer dans une maison de santé; je refusai, je la logeai chez moi. Ce qu'il m'a fallu de combinaisons pour consoler les femmes qui la servaient et que sa *maladie* lui faisait maltraiter, pour empêcher que les dépenses qu'elle causait ne fussent senties et ne vinssent nuire au bien-être de la famille, était d'une telle difficulté, exigeait tant d'efforts de patience, que je me suis vu plusieurs fois sur le point d'y succomber. Quatre fois, j'en ai été malade, et la fièvre m'a pris après trop d'efforts pour retenir les émotions douloureuses que cette vie me causait.

J'aurais mieux aimé me faire soldat que d'emprunter le moindre argent à mes plus proches parents; et presque tout ce que m'ont donné mes travaux, *Chatterton, Servitude et Grandeur,* mes *Œuvres complètes,* a servi à payer les dettes que des dépenses, toujours au delà de mon revenu réuni au sien, m'avaient fait contracter.

Le travail est beau et noble. Il donne une fierté et une confiance en soi que ne peut donner la richesse héréditaire. Bénis soient donc les malheurs d'autrefois, qui ôtèrent à mon père et à mon grand-père leurs grands châteaux de la Beauce, puisqu'ils m'ont fait connaître cette joie du salaire d'ouvrier qu'on apporte à sa mère, en secret et sans qu'elle le sache.

L. R., p. 124. — Le comte de Saint-Chamans, d'une famille originaire du Limousin, avait servi l'Empire comme officier de cavalerie alors que son frère le vicomte était resté dans l'opposi-

tion. Voisin des Vigny (25, rue Neuve-des-Mathurins), il était resté dans l'intimité de cette famille si éprouvée.

Malgré les mises au point de sa mère, le poète s'est toujours plu, comme on sait, à s'exagérer la fortune et la noblesse ancestrales dont il se jugeait dépossédé.

Les droits d'auteur relatifs aux *Œuvres complètes* de Vigny se montent, de fait, à une somme assez mince comparée aux revenus que, par sa succession, sa femme se croyait en droit d'attendre.

---

27 décembre.

La douleur n'est pas *une*. Elle se compose d'un grand nombre d'idées qui nous assiègent et qui nous sont apportées par le sentiment ou par la mémoire.

Il faut les séparer, marcher droit à chacune d'elles, la prendre corps à corps, la presser jusqu'à ce qu'elle soit bien familière, l'étouffer ainsi ou du moins l'engourdir et la rendre *inoffensive comme un serpent familier.*

Les souvenirs aujourd'hui m'attaquent et me serrent le cœur. Tout les fait naître. Le bruit de la pendule noire de ma mère me rappelle le temps où elle fut achetée. Mon père l'aimait beaucoup. Il la choisit lui-même chez Tarault et l'envoya rue du Marché d'Aguesseau, où nous demeurions. Elle marqua les heures de mon éducation. Sur ses quantièmes, ma bonne mère, bien belle alors, m'apprit les mois de la République et ceux du calendrier actuel. Les premiers me furent plus faciles, et j'aimais les beaux noms de fructidor, thermidor et messidor.

Devant cette pendule s'asseyait mon père, ses pieds sur les chenets, un livre sur ses genoux, moi à

ses pieds, assis sur un tabouret. Il racontait jusque bien avant dans la nuit des histoires de famille, de chasse et de guerre. C'était pour moi une si grande fête de l'entendre, qu'il m'arriva, plus tard, habillé pour le bal, de laisser là les danses et de m'asseoir encore près de lui pour l'écouter. Les chasses au loup de mon grand-père et de mes oncles, les meutes nombreuses qu'ils faisaient partir du Tronchet et de Gravelle pour dépeupler la Beauce de ses loups; la guerre de Sept Ans; Paris, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, le baron d'Holbach, M. de Malesherbes et ses distractions, tout était présent à son esprit et l'est encore au mien.

L. R., p. 125.

---

29 décembre.

Son visage était angélique dans la mort; j'ai pleuré à genoux devant elle, j'ai pleuré amèrement, et cependant je sentais que son âme sans péché était délivrée, et, revêtue d'une splendeur virginale, planait au-dessus de moi et de son beau visage, dont les yeux étaient doucement entr'ouverts comme dans le sommeil des bienheureux. Pourquoi donc ai-je tant pleuré? Ah! c'est qu'elle ne m'entendait plus et qu'il me fallait garder dans mon cœur tout ce que je lui aurais dit.

L. R., p. 126. — Sur la tendresse passionnée qui unissait le fils et la mère, cf. surtout R. de Traz, *Alfred de Vigny*. Paris, 1928, p. 70.

---

31 décembre.

L'année dernière, à pareille heure, j'attendais avec ma mère l'heure de minuit, où l'aiguille noire de sa pendule sauta du 31 au 1er; alors, je l'embrassai en lui disant : « Bonne année! » J'étais à genoux à ses pieds et je pensais bien qu'elle aurait la force de vivre toute cette année. Mon Dieu! vous n'avez pas permis qu'elle me restât jusqu'au dernier jour et vous l'avez enlevée dans mes bras! Mon Dieu! si les épreuves sont une épuration à vos yeux, recevez-la et qu'elle prie à son tour pour son fils, son pauvre fils qu'elle a nommé en mourant!

L. R., p. 127. — Cette pendule, qui semble avoir accompagné le petit ménage des parents de Vigny dans leurs déménagements, reparaît d'autres fois chez Alfred.

1838.

Si jamais « le démon de midi » s'est déchaîné sur une destinée masculine, c'est bien en cette année 1838, pour les quarante et un ans du poète d'*Eloa.* Ayant donné à *Daphné* sa forme à peu près décisive, il répugne de plus en plus à livrer au public — qui, lui semble-t-il, n'y comprendrait rien — cette suite aux *Consultations du Docteur Noir.* Le régime de Juillet, auquel sa mère et des traditions de famille intangibles lui ont interdit d'accorder

mieux qu'une déférence de surface, poursuit ses louvoiements et va des certitudes doctrinaires à un opportunisme un peu louche; les grands émules romantiques de naguère, Hugo et Lamartine, marquent des surenchères démagogiques dont s'effraie l'auteur de *Stello,* en même temps que du panthéisme commode qui gagne visiblement les lettres françaises. Et Sainte-Beuve, de retour de Lausanne, ricane, à constater que Vigny est «réputé ne plus pouvoir rien faire...».

La pauvre Lydia est de plus en plus confinée au rôle quasi muet que son tempérament et son caractère ne pouvaient manquer d'impliquer. Quant à Marie Dorval, «la voyageuse», elle revient en coup de vent de ses tournées et reprend son empire sur le poète en même temps que ses succès devant le public parisien, dans *Marion Delorme* que redonne la Comédie-Française, mais surtout au Gymnase. La trahison la plus mortifiante infligée au poète par cette maîtresse redoutable se place, semble-t-il, vers la fin de l'été de cette année; mais de trahisons, tous ses voyages semblent pleins. Les amours toutes sensuelles que ne se refuse pas ailleurs le poète contrit (L. de Wailly et Jean Gigoux, qui fait cette année son portrait, en sont les confidents, comme Ad. Dumas l'intermédiaire entre Vigny et Marie) ne l'empêchent pas d'«avoir dans le sang» la grande artiste : or son entourage est si vulgaire qu'un double dégoût soulève le cœur du malheureux aristocrate ; la fuite au Maine-Giraud, la retraite au loin, sera la seule victoire possible, et seuls n'y applaudiraient pas des «Jeune France» à tous crins ou des âmes par trop sensibles. La liquidation est lente, et parfois mystérieuse; que veut dire Antoni Deschamps écrivant au méridional Canonge : «Je n'ai pas oublié ce que vous avez fait pour notre ami Vigny et il y pense souvent lui-même, je vous assure»?

Dans le médiocre castel angoumois, Vigny retrouve sans doute la petite bibliothèque janséniste dont a parlé Léon Séché : en même temps que de la voix des aïeux et des occupations rurales qui réclament le gentilhomme campagnard, Vigny bénéficie d'un vrai ressaisissement moral. Il est d'ailleurs interrompu par la hâte d'un voyage en Angleterre, motivé par la mort soudaine de son beau-père : nouveau séjour qui, à ses débuts londoniens, n'est rien moins que plaisant, car le testament — que l'homme de loi refuse d'abord de montrer aux deux semi-héritiers — va les plonger dans la procédure que l'on sait. Des contacts repris avec Mrs Austin, C. Maunoir, etc., étendent agréablement le cercle des relations britanniques du poète.

Projets ébauchés ou repris : une tragédie de *Paraclet, Erostrate, La Duchesse de Portsmouth, La Maison de Candale, La Main de l'Infante,* et, groupant divers canevas où figurait le suicide de J.-J. Rousseau, une *Troisième Consultation du Docteur Noir;* un grand roman d'*Eva* (par lettres?), *Le Chancelier Olivier.* Lectures : *Clarisse Harlowe,* saint Augustin et Nicole, les romans de Schiller dans la traduction Pitre Chevalier, *Le Spectateur* d'Addison, *L'Histoire de la Civilisation* de Guizot, Voltaire, le *Pentaméron* (22 décembre), le *Journal de Walter Scott,* publié par Lockhart.

On ne perd pas son temps en me serrant la main : mon cœur y est toujours pris.

Les Vivian anglais ont une belle devise : *cor nobyle, cor immobyle.*

Ag. — Vieille famille de Cornouailles prétendant remonter à un chef romain, Vivianus Arsenius, les Vivian — représentés du temps de Vigny par John Henry (1785-1855), officier d'artillerie, et par Richard Hussen (1745-1842), officier de dragons — ont en effet la devise qui devait plaire au poète aristocrate.

Du mal. — La satire a des expressions innombrables et variées à l'infini. L'enthousiasme n'en trouve que quelques-unes rares et restreintes. Ne serait-ce pas une preuve de plus de la supériorité du mal sur le bien sur le cœur de l'homme ?

C. D.

Du poème épique. — Les deux choses impossibles à présent sont : dans l'ensemble des poèmes humains, un merveilleux qui se puisse admettre. — Dans le détail de la forme, le vers héroïque. — Le lecteur ne peut pas vivre avec lui.

C. D. — Dans quelle mesure Vigny aurait-il admis les deux démentis donnés à ces vues, d'une part dans *La Légende des Siècles* par V. Hugo, d'autre part, dans une littérature alors au berceau, par le merveilleux scientifique?

Les points sur lesquels on pourra enthousiasmer la France sont en très petit nombre. — Les points qu'il

faudra toucher désormais dans son esprit sont ceux d'une critique philosophique et d'une observation profonde de la vie.

C. D.

Je me réjouis de ce qu'il y ait beaucoup d'auteurs médiocres. Les difficultés de l'art d'écrire seront mieux appréciées de la foule quand la foule entière écrira ou essaiera d'écrire... Campistron devra sentir le mérite de Racine.

C. D.

2e Consultation. — Le jeune homme actuel commence par analyser et se croire vieux. Puis il refait ses illusions à froid comme des poupées de plâtre et les habille ; mais comme il n'est plus pris par elles et en est maître, elles ne le rendent pas heureux.

C. D.

Janvier.

Hélas ! toujours la même vie ! Je quitte le chagrin pour la maladie et la maladie pour le chagrin.

L. R., p. 128.

Les Pères. — Les Pères de la pensée valent bien les Pères de l'Église. Ceux-là seuls doivent être honorés. N'ayez pas, ô jeune homme, une bibliothèque innombrable, ne rassemblez que les *Pères*. Ceux que les autres pillent et imitent. Ils sont un petit nombre dans votre patrie. Sur ce, voyez et comptez.

L. R., p. 245.

Les belles-lettres ont cela d'inférieur et de misérable qu'on n'y montre pas son âme véritable, mais une sorte d'âme secondaire et parée.

C. D. — Scrupule assez nouveau en pleine montée romantique mais dont Baudelaire dans *La Muse vénale* et ailleurs dira toute la vérité.

---

4 février.

Adolphe Dumas, l'auteur de la *Cité des hommes*, était un soir chez Michaud, de l'Académie française, et lui parlait de Ballanche, qui se présentait le lendemain pour l'Académie française :

— Ah ! parbleu, dit-il, puisque nous en parlons, dites-moi donc ses titres ! Qu'a-t-il écrit ?

Il ne connaissait pas le titre d'un seul des huit beaux volumes de ce grand écrivain ! On nomme, je crois, Dupaty.

Qu'est-ce donc que l'Académie, grand Dieu !

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 718. — Adolphe Dumas (1810-1861) est aussi l'auteur du *Camp des Croisés*, dont la première est

donnée à l'Odéon le 3 février, avec Mme Dorval dans le rôle de Léa. La pièce n'ayant pas grand succès, en particulier à cause du «vieil hareng saur» qui reste fameux, on rappelle que l'auteur a été ramené à la modestie par Alexandre Dumas, son Pierre Corneille dont il est le Thomas. Dupaty (1775-1851) est en effet élu en 1835 à l'Académie.

La Chute d'un Ange de Lamartine. — La négligence orgueilleuse de Lamartine prend sa source dans la naïve conviction où il est qu'un vers est beau uniquement parce qu'il est de lui. Il n'est qu'élégiaque et lyrique et nullement dramatique. — Les personnages sont faux, leur langage est d'une mollesse et d'une incorrection inouïes. Il ressemble à Colardeau dans le dialogue, à Chênedollé dans la narration. — C'est une ébauche et une débauche.

Lamartine, dévôt jusqu'ici, ressemble à Vert-Vert après qu'il a appris à jurer avec les Dragons. — Comme composition, c'est un *conte bleu en vers blancs.*

C. D. — *La Chute d'un Ange* a été mise en vente le 12 mai 1838. On voit que si Vigny continuait à apprécier, en bon ami, la générosité de Lamartine dans l'affaire Lassailly, ses réserves étaient sévères à l'égard d'une poésie charmante, mais diffuse à son gré.

---

12 mars.

Soirée chez madame de La Grange (la marquise Édouard de La Grange) donnée pour me faire rencontrer avec Lamartine.

Vingt personnes environ. Les lampes voilées pour la vue d'Edouard. — Lamartine vient à moi et nous causons deux heures *dans un petit coin sombre*, comme dit *le Misanthrope*.

Il est incroyable combien un salon fait dire de sottises aux gens d'esprit par les distractions qu'il donne. J'ai fort étonné Lamartine en lui disant que je n'étais de son avis sur rien. Nous avons parlé d'abord des lois de septembre et de la censure. Je lui ai reproché en termes polis d'avoir abandonné la question des théâtres et lui ai dit que le théâtre à présent était un instrument mutilé et imparfait; que mon opinion était que l'on ne devait pas avoir de censure; qu'une pièce condamnée par le public était morte à jamais, et que par le gouvernement elle vivait d'une vie secrète et menaçante; sous la Restauration on en vit cent exemples. — Il a eu l'idée d'un *jury* de gens ayant intérêt à l'ordre, jury élu. Et ce terme moyen, je ne l'ai jugé possible qu'autant que nul membre ne tiendrait au gouvernement, ajoutant que, par son influence corruptrice, un homme venant du pouvoir en entraîne dix dans ce *peuple valet*, comme l'a dit tristement Paul-Louis Courier. Il me promet de proposer ce jury quand viendront les discussions du budget.

Je lui ai demandé s'il était toujours occupé de l'Orient. Il se montre enthousiasmé des malheurs des mahométans et les regarde comme plus civilisés que nous, à cause de la *charité* extrême en eux.

— Cependant, lui dis-je, l'islamisme n'est qu'un *christianisme corrompu*, vous le pensez bien.

— Un *christianisme purifié!* me dit-il avec chaleur. Il ne m'a fallu que quelques mots pour lui rappeler que le Coran arrête toute science et toute culture; que le vrai mahométan ne lit rien, parce que tout ce qui n'est pas dans le Coran est mauvais et qu'il renferme tout. — Les arts lui sont interdits parce qu'il ne doit pas créer une image de l'homme. — Je lui propose de rédiger en forme de pétition un projet de loi en faveur des poètes faibles et distraits comme La Fontaine. La rédaction en serait à peu près celle-ci :

« Si un poète a produit une œuvre qui obtienne l'admiration générale, il recevra une pension alimentaire de deux mille francs. Si, après cinq ans, il produit une œuvre égale à la première, sa pension lui sera allouée pour sa vie entière. S'il n'a rien produit dans l'espace de cinq années, elle sera supprimée. »

L. R., p. 129. — La propriété littéraire est à l'ordre du jour, et c'est sans doute pour s'entretenir avec Vigny de ce grave problème que Lamartine a demandé à se rencontrer avec lui. Une commission a été, dès 1836, instituée par Gasparin, ministre de l'Intérieur, pour étudier la question : nul plus que l'auteur de *Chatterton* ne se passionne pour ce problème pratique.

D'autre part, Lamartine, de retour de son voyage en Orient, exagère évidemment son enthousiasme pour l'Islam : la profession de foi chrétienne qu'il avait faite à Lady Stanhope était bien plus orthodoxe (*Voyage en Orient*).

26 mars.

La veille du jour de ma naissance, visité la tombe de ma mère. — J'étais seul avec Antoni Deschamps. Je l'ai prié de me quitter et je m'y suis rendu seul.

Le terrain n'a pas été gâté par les pluies. Il m'a semblé la visiter encore comme je faisais tous les jours et tous les soirs dans son lit en ouvrant ses rideaux. Mes idées étaient plus douces et mes émotions moins cruelles que je ne l'aurais cru. J'ai entendu en fermant les yeux sa voix douce et harmonieuse qui me disait : «Bonjour, mon enfant!» et je me suis retracé ces moments, les plus heureux peut-être de ma vie, où je me mettais à genoux près d'elle et où elle me caressait les cheveux avec ses deux mains.

J'ai commandé une pierre faite en forme de toit pour empêcher l'eau de pénétrer, et une grille de fer. Dimanche, cela sera posé. J'y reviendrai pour décider la forme du monument.

L. R., p. 128. — Le monument — fort simple — où Vigny repose aujourd'hui auprès de sa mère au cimetière Montmartre est reproduit dans Labaste et Nicolle, *Œuvres choisies d'Alfred de Vigny*. Paris, 1930, p. 509.

De la critique. — La plus élevée est mesquine presque toujours, parce qu'elle s'attache à la surface et non au fond.

Dans le roman, par exemple, on débat la supériorité des genres de roman sur la plus ou moins grande

étendue que l'auteur donne à la vérité ou à l'invention dans son œuvre d'art. C'est le fond qu'il faudrait voir, et la portée des sentiments et des idées de l'auteur.

L. R., p. 134. — L'auteur de *Cinq-Mars* serait-il mécontent de l'article, flatteur à tout prendre, que J. Stuart Mill consacrait, dans la *London and Westminster Review* d'avril, à l'ensemble de ses écrits? « Trop sérieux pour être absolument beau », son fameux roman historique y était signalé comme pénétré « jusqu'aux derniers recoins » de l'esprit du temps.

De Shakespeare. — Il ne suffit pas d'entendre l'anglais pour comprendre ce grand homme, il faut entendre le Shakespeare, qui est une langue aussi. Le cœur de Shakespeare est une langue à part.

L. R., p. 136.

La traduction conserve, mais l'imitation détruit. Ducis a *arrangé* Shakespeare et l'a détruit en France.

Il a desséché l'ensemble et boursouflé le détail. Le public a cru connaître le grand Shakespeare et n'a rien connu qu'une ombre de chaque fable de ses tragédies. Pourtant il s'en tient là encore.

C. D. — Vigny a raison de déprécier les adaptations faites de Shakespeare par Ducis, mais les siennes n'ont-elles pas eu dans une certaine mesure le même sort?

---

25 avril.

Cette nuit, je lisais le *Stabat mater* en rêvant. A la seconde lecture, j'ai cru voir ma pauvre mère étendue à mes pieds et j'ai pleuré amèrement. Mes sanglots m'ont éveillé, et, en portant ma main à mes joues, je les ai trouvées inondées de larmes.

L. R., p. 131. — Le texte du *Stabat mater* est de Jacoponus (mort en 1306); divers musiciens modernes — de Josquin-des-Prés à Rossini — ont dramatisé ces «séquences» et il est difficile de se rendre compte de la force de cette lecture pathétique.

Je sais apprécier la charge dans la comédie, mais elle me répugne parce que, dans tous les arts, elle enlaidit et appauvrit l'espèce humaine, et, comme homme, elle m'humilie.

Le Petit Pouilleux de Murillo est beau d'exécution, mais si près du singe qu'il me fait honte.

Le Légataire universel, dérivé du *Médecin malgré lui* et de toutes les farces italiennes, me fait mal au cœur comme une médecine. Je ne peux rire du gros rire, je l'avoue, et les saletés de la santé humaine font que je fronce le sourcil de tristesse et de pitié, voilà tout. — Ne pourrait-on trouver ailleurs le comique satirique dont on fait tant de cas? — La mesure du comique du *Misanthrope* et de *Tartuffe* n'est-elle pas supérieure à tout cela et d'une nature plus pure?

L. R., p. 135. — Diverses raisons pouvaient ramener l'attention de Vigny sur la comédie, un peu négligée aux Français : des fêtes en l'honneur de Molière, surtout l'édition de ses œuvres avec introduction de Sainte-Beuve, mise en vente le 11 février 1834. Rappelons que Regnard était un ascendant de la famille de Vigny.

De Voltaire. — L'esprit vif et impatient de Voltaire faisait qu'il ne se donnait pas le temps de résumer ses idées.

Quelquefois pourtant, il le fait vite et comme à la hâte, et il est d'une admirable justesse.

Comme ici, où je trouve jetée au hasard cette ligne sur l'orthographe : « L'écriture est la peinture de la voix : plus elle est ressemblante, meilleure elle est. »

L. R., p. 136. — La citation de Vigny est l'une des dernières allusions élogieuses qu'il fera à Voltaire, repris avec une animadversion croissante à partir de 1842.

J'ai reçu une éducation très forte. L'habitude de l'application et d'un travail perpétuel m'a rendu si attentif à mes idées, que le travail du soir ou de la nuit se continue en moi à travers le sommeil et recommence au réveil. Puis vient la vie de la journée, qui n'est pour moi que ce qu'était la récréation du collège, et, le soir, revient le travail du

matin dans sa continuation vigoureuse et toujours la même.

L. R., p. 136. — Ce serait à sa mère — à laquelle tout le ramène en ce moment — plutôt qu'à ses maîtres que Vigny ferait hommage de cette «éducation très forte» imposée au subconscient.

---

20 mai.

M. de Talleyrand est mort. Les partis l'ont insulté, et on a été jusqu'à écrire : «Il n'y a en France qu'un malhonnête homme de moins.»

Les indignations sont toutes justifiées par sa vie politique. Il a une immense flétrissure sur son nom : c'est d'être devenu le *type du parjure élégant et récompensé*.

L. R., p. 131. — Talleyrand, mort le 14 mai à 4 heures du soir, fut porté aux nues par *le Constitutionnel* seul. Thiers et Molé s'étaient rencontrés dans la maison mortuaire, et on avait fait démentir le bruit selon lequel le second aurait baisé la main du ministre mort : il n'en gardait pas moins sur ses lèvres, comme dira Lamartine, «trop de sourires à trop de fortunes».

Juin.

Adolphe de Benjamin Constant est l'agonie de l'amour. Il faudrait en peindre la vie.

C. D. — C'est en 1841 que Vigny fera lire *Adolphe* à M[me] de La Grange, sans doute comme un livre bien adapté à son propre cas. Mais 1838 marque déjà cette convenance d'une peinture de l'«agonie de l'amour» avec son principal souci.

Soir, juin 19 : Eva.

Ô fatale vanité des femmes, d'où viens-tu ? Quelle désastreuse et faible prétention leur a persuadé qu'elles devaient lutter contre notre sexe comme avec un implacable ennemi !

Ô femme qui t'es faite homme ! tu es perdue.

Tu te crois forte et c'est encore obéir que faire ce que tu fais. Tu obéis et à quelle influence pestiférée? Crois-tu que je l'ignore ? Toute ma vie a été perdue près de toi. J'ai lutté contre tout ce qui t'entourait et m'était hostile. J'ai surmonté l'affreux dégoût que me donnait ta maison et ceux qui l'habitent. Tout cela pour te voir et vivre de ta présence.

La Présence, la présence ! chose divine et bienfaisante. Nécessaire vue qui soutient l'amour par une perpétuelle contemplation de l'objet chéri. La présence qui rassure sur chaque chose. Sur la mort, à laquelle on ne croit plus quand on voit tant de vie, sur l'oubli que démentent les yeux et la parole. Sur l'infidélité même, qui ne semble plus possible.

Ce besoin tu ne l'as pas compris, tu l'as pris pour une insignifiante jalousie.

On peut trop aimer. Je ne l'avais pas cru.

S. L., ainsi que tous les fragments qui suivront, pour cette année 1838, sous la rubrique *Eva*.

La « présence » que Vigny, qui a tant souffert de *l'absence, le plus grand des maux*, devait en effet vénérer) est dans le *T. Tasso* de Gœthe, IV, 4, une « puissante déesse » qui dénoue bien des cœurs. Sur le nom d'Éva, qui reste finalement attaché à *La Mai-*

son du Berger et à sa destinataire, cf. J. Hankiss, *La question d'Éva* dans *Bull. of the international Committee of Historical Sciences*, n° 19. Paris, 1933, p. 414.

Une jeune fille à la fenêtre, distinguée de figure et de manières.

Elle épouse un épicier et, une fois sa femme légitime, devient [? une honnête commerçante obscure] et heureuse par le sentiment de sa dégradation.

Si elle eût mal tourné et fût devenue la maîtresse d'un ambassadeur, elle eût été distinguée de *système* (?) autant que de nature.

Ce qu'on cherche, c'est une existence pareille à sa nature.

S. L. — Au dos d'un feuillet relatif à *Eva*, et avec une foule d'indécisions.

---

22 juin.

Je sens clairement mes idées se dégager du sommeil et se former une à une.

L'une d'elles est triste : elle porte ton image désespérante. Et elle appelle mon cœur. Elle frappe sur lui. Il s'éveille en sursaut, il frémit et résonne et bat comme une cloche funèbre et un gémissement sourd, un soupir profond résonne dans ma poitrine !

La pensée et le supplice commencent. Je vais me lever et fuir pour m'étourdir. Le Docteur Noir a éveillé Stello.

Dès mon enfance il en fut ainsi pour moi. Toujours une peine éveilla mes idées, comme l'ombre de Clytemnestre éveilla les Furies.

C. D. — Cette douloureuse introspection suit de près une scène «affreuse», le 15 juin, avec Mme Dorval. Sur ce double jeu d'impressions présidant au réveil, cf. mainte page de Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu.*

Ah ! de nos lents amours bien sombre est l'agonie,
Après s'être épuisés dans des combats jaloux...

Mais quels gémissements sortent de la poitrine
Quand on voit qu'un grand homme en est tout
[possédé ?
Qu'il sent que c'en est fait, et qu'il est dégradé ?

Hélas ! qui n'a gémi de sentir dans son âme
Près du feu de l'amour brûler une autre flamme ?...

P. Flottes, *Alfred de Vigny,* p. 170.

Le 1er juillet 1838, Pauline Duchambge, signalant à Adolphe Dumas le retour de la « voyageuse », mentionnait aussi une reprise entre Vigny et Marie Dorval : singulièrement orageuse, cette phase suprême, dès le mois d'août, laissait pressentir la fin, et seule «une autre flamme», entre les deux amants, maintenait encore une apparence d'amour. Puis, le 6 octobre et du Maine-Giraud, Vigny écrira : «Tout est fini.»

---

30 juin.

Eva. — Elle était paisiblement assise et tenait un éventail à la main. Elle avait commencé à causer et je l'avais lancée moi-même, à dessein, dans une conversation indifférente, puis je l'avais regardée, comme une balle qu'on a jetée dans un champ, et puis je l'avais abandonnée et je ne l'écoutais plus.

J'étais retombé dans mes rêveries funestes. Je me demandais etc., je me rappelais ses lettres etc., je me demandais ce qu'elle avait fait hier au soir après un entretien comme le nôtre, etc.

Elle m'a regardé et elle a vu clairement que je ne l'écoutais plus.

Alors elle m'a passé doucement son éventail devant le front comme pour chasser mes idées.

Ah ! ce ne sont pas des papillons que mes idées, mais de cruels frelons qui ont un dard empoisonné et déchirant !

30 juin, samedi.

Eva. — Elle était couchée sur son divan.

Notre conversation, comme il arrive toujours, commença sur un ton paisible :

Elle penchait sa tête sur mon épaule et se reposait dans cette attitude.

— Ne penses-tu pas, lui dis-je, que les liens les plus sacrés sont si fragiles qu'il suffise d'un moment de faiblesse, d'un caprice de femme pour les rompre. Cet acte du lit et des draps, en vérité on devrait le

regarder comme aussi indifférent que le soulagement des entrailles et des reins. Mais il en est autrement. Cette caresse-là est la plus précieuse que puisse donner l'amour, à cause de son indécence même et parce qu'il faut vaincre cette sorte de pudeur qui est toujours dans les femmes.

— Mon Dieu ! me dit-elle en se relevant assise, la gravité solennelle de ton langage et de ta voix me fait rentrer en moi-même et penser aussi profondément que quand on songe à l'avenir et à la mort.

— Et c'est justement, m'écriai-je en la baisant sur la bouche, c'est justement quand on songe à la mort que l'on doit rendre heureux pour toute la vie celui qu'on aime. Le faire respecter de tous autour de soi et ne jamais se cacher de lui, l'aimer noblement, loyalement, sans mensonge.

Son profil grave se détachait en noir sur le fond blanc d'une gravure posée derrière sa tête et je remarquai sur sa lèvre quelques petits mouvements convulsifs.

— Hélas! me dit-elle, si l'on trompe c'est par bonté et pour ne pas faire de peine.

— Oh! quelle cruelle lâcheté, repris-je, que de ménager ainsi le cœur de son amant pour le faire ensuite plus malheureux et lui donner des haines justes, des colères et des vengeances éternelles. — Si jamais j'ai ce malheur que tu aies commencé quelque intrigue, dis-moi loyalement de te quitter, avant de me trahir. Écoute bien, ajoutai-je en me rapprochant et lui prenant les deux mains dans les miennes, respecte la

dignité de mon caractère et de mon nom, ne m'avilis pas, ne me force pas à quelque honteuse action qui te perdrait. Je ne sais ce que je ferai si je découvre ta conduite, je ne sais où me portera mon sang — à te donner un coup de couteau? peut-être à m'empoisonner. — Je te baiserai les mains et les pieds si tu veux me jurer que tu me diras de te quitter quand il le faudra.

Je me levai convulsivement ici.

— Ne crois pas, lui dis-je, ne crois pas pouvoir me conserver et me tromper.

Elle essaya de parler en riant :

— J'aimerais mieux cela, dit-elle.

Je lui pris le front dans les deux mains.

— Ne ris pas de mon cœur, de mon pauvre cœur, lui dis-je. Je joue ici toute ma vie et c'est bien grave.

— Eh bien ! je sens que tu as raison, dit-elle enfin. Quitte-moi.

Et elle fondit en larmes.

— Merci, lui dis-je en la baisant sur le front. Puis, faisant un tour dans la chambre :

— Tu garderas cela, lui dis-je, en touchant mon portrait. Tu as pleuré dessus quand j'étais malade.

Cette scène me tuait, la tête me tournait.

— Que dois-je faire? dis-je en tremblant.

Tout d'un coup elle se leva :

— Non, me dit-elle, ne me quitte pas, viens me voir demain. Nous devons parler ensemble.

— Tu ne seras jamais heureuse, lui dis-je.

— Depuis quatre ans je ne le suis pas, dit-elle en parlant tout bas.

EVA. — J'ai éprouvé une étrange chose, c'était le besoin de la servir et de la protéger, de la vanter, de l'élever et de lui faire rendre hommage, dès que j'avais à me plaindre d'elle. C'était comme pour tromper ce monde et montrer à l'extérieur un amour qui pût me persuader moi-même et affaiblir ma peine.

S. L.; F. Baldensperger dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1934. Sans doute sont-ce là des notations mitoyennes entre la réalité et un projet de fiction.

Séide est resté populaire. Les Français ne se croient pas sérieux — idée fausse.

Les anciens étaient épicuriens pour vivre, stoïciens pour la souffrance et la mort.

Tandis que nous nous plaignons de ce que notre oisiveté n'est pas assez riche, la majorité de la nation ne se plaint que de n'avoir pas assez d'occasions de travailler pour vivre.

C'est par là que le peuple est intéressant.

ÉLÉVATION. — La vie est pareille à une montagne.

Sur ses flancs montent péniblement les travailleurs en gémissant des efforts perpétuels de leur marche.

En haut ils trouvent les riches couchés et gémissant de l'ennui de leur léthargie. Tourments de l'ennui.

Ag., derniers feuillets de 1838.

Séide, dont le *Mahomet* de Voltaire fait un assassin : on sait que le «séidisme» est la servilité que Vigny avait tenu à combattre dans *La Canne de jonc.*

ARCHITECTURE. — Le temple antique est élégant et joyeux comme un lit nuptial; l'église chrétienne est sombre comme un tombeau. L'un est dédié à la vie, l'autre à la mort.

L. R., p. 134.

DES PÉNATES ET DES SYMBOLES. — Ils sont nécessaires. L'image soutient l'esprit dans l'adoration comme le chiffre dans le calcul.

DE LA COMPARAISON. — Les hommes du plus grand génie ne sont guère que ceux qui ont eu dans l'expression les plus justes comparaisons. Pauvres faibles que nous sommes, perdus par le torrent des pensées et nous accrochant à toutes les branches pour prendre quelques points dans le vide qui nous enveloppe!

C. D. — F. Brunetière s'est déjà demandé si Vigny connaissait ce texte de Bossuet (*VI[e] Avertissement aux protestants*) : «Toutes les comparaisons tirées des choses humaines sont les effets comme

nécessaires de l'effort que fait notre esprit, lorsque prenant son vol vers le ciel, et retombant par son propre poids dans la matière d'où il va sortir, il se prend, *comme à des branches*, à ce qu'elle a de plus élevé et de moins impur pour s'empêcher d'y être tout à fait replongé.»

Le temps ôte tant d'à-propos, de grâce, de grandeur à tous les livres, que l'on est tenté de croire qu'ils sont comme les pièces de théâtre, bons surtout pour le moment même où ils sont produits.

Les lettres ont cela de fatal, que la position n'y est jamais conquise définitivement. Le nom est, à chaque œuvre, remis en loterie et tiré au sort pêle-mêle avec les plus indignes.

Chaque œuvre nouvelle est presque comme un début.

Aussi n'est-ce pas une carrière que celle des lettres.

L. R., p. 137 et 133. — «Sinécure ou prostitution», seuls aboutissements normaux d'une carrière vouée aux lettres, déclarait rudement Félix Pyat dans *le National* du 21 juin 1838, à propos de la misère de Ch. Berthaud. Et Vigny ne se lasse pas de le redire : «Malheur à ceux qui ne savent ou qui ne peuvent pas écrire les choses communes qui font vivre!»

---

10 juillet.

Eva d'Este. — S'il y a quelque chose d'adorable au monde c'est la vue de cet abandon voluptueux qui succède dans les rendez-vous d'amour à la contrainte composée du monde, de la vie extérieure. — Si vous

l'aviez vue ce matin couchée sur ce lit et à demi endormie dans mes bras, vous auriez dit une enfant dans les bras de sa nourrice. Quand l'heure de se lever est venue, tout en jasant elle s'est habillée, comme le matin d'ordinaire, sans s'inquiéter si je la regardais ou non, et par je ne sais quelle habitude de pensionnaire s'est assise par terre, sur le tapis, pour mettre ses bas à ses jolis petits pieds. — Elle était là accroupie comme une femme de l'Orient et me regardait avec un sourire délicieux et enfantin, allongeant sa jambe délicate, avec lenteur, pour retarder notre départ.

16 juillet.

Eva. — Vue sur ce livre. Trois ans... trois parties.

Cette femme était une harpe très belle mais abandonnée. On ne savait pas la toucher. — Aucune main n'était assez habile pour faire savoir sa valeur.

Je l'ai prise hardiment, j'y ai mis des cordes qui lui manquaient, je l'ai rendue complète. Elle a parlé et j'ai tiré d'elle des sons délicieux.

Ses lettres ont été comme l'écho durable et la trace visible de ces divines émanations du cœur. Mais depuis un an je les vois se détruire l'une après l'autre.

Quelques-unes se détendent, s'engourdissent et tombent comme mouillées et languissantes, d'autres se sont brisées brusquement et leur cri de mort m'a fait bondir et saigner le cœur.

. .

A présent les cordes basses et fausses murmurent seules, nous enserrant dans la poussière.

S. L. — *Les Sept Cordes de la Lyre* de George Sand (à paraître le 4 janvier 1840) devront-elles leur point de départ à cette belle image? Inutile de signaler la divergence numérique entre ces «trois ans» et la réalité.

MILON DE CROTONE. — Milon a joué avec les lions et les a tués de sa main. Il a vu un grand chêne au milieu d'une forêt et s'est diverti à l'ébrancher; il a fait souffrir le chêne et l'a brisé à demi. — Un jour, Milon s'avance et veut le fendre avec ses mains, dernier affront. Mais le chêne se révolte et resserre ses deux flancs comme des tenailles inflexibles. — Les lions et les loups voient Milon saisi par sa victime et se jettent sur lui. Ils le dévorent et le mettent en pièces. Le chêne est inexorable et ne lui laisse pas une main pour se défendre. — Ô femme méchante! ton esprit est pareil à ce Milon. Sans pitié il déchirait le chêne pour se jouer. Mais cet arbre sait bien qu'on l'appelle le chêne, — et qu'il est le plus grand des arbres de nos bois. — Il sait cela et s'est vengé. — A présent, les animaux vils vont te dévorer.

L. R., p. 138. — Le 22 septembre, aux Français, Marie Dorval jouait le rôle de la comtesse dans *La Mère coupable* de Beaumarchais, au bénéfice d'un camarade : «galvanisation impuissante», déclara la presse.

Le 26 septembre, Vigny se mettait en route pour le Maine-Giraud : a-t-il revu récemment le *Milon* de Puget qui se trouve à Versailles, et, se rendant en voiture de Paris au Maine, a-t-il eu l'occasion de prendre une dernière impression de cette grande figure mythologique? Celle du chêne ne sera remplacée que peu après par celle de Samson. Cf. d'ailleurs lord Byron qui écrit, au moment de l'entrée des Alliés à Paris et à propos de Napoléon : «Comme Milon il a voulu fendre le chêne, qui s'est refermé sur lui et sur ses mains, et maintenant tous les animaux peuvent le dévorer».

Maine-Giraud.

Lu Nicole (*Le Décalogue*).

Scrupules exagérés, quintessenciés, qui feraient tomber l'homme dans l'immobilité, l'impuissance et le crétinisme.

Après saint Augustin, il appelle l'amour : la pente, l'inclination et le poids de l'âme vers un objet.

C'est une chose merveilleuse que la facilité avec laquelle on s'oublie. — M[me] de Maintenon et la duchesse de Portsmouth étaient en correspondance et faisaient tous leurs efforts pour *convertir* des protestants. Il est probable qu'elles n'étaient pas tout à fait hypocrites et que, tout en servant les vues de leurs ennemis, elles se croyaient par moment catholiques et vertueuses. — On s'étourdit, on s'empêche de réfléchir très aisément.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 719.

De Saint Augustin. — Il défendait la grâce contre Pélage; mais il avoua qu'il sentait en lui un libre arbitre.

C'est que les deux sont en nous; nous gémissons du poids de la destinée qui nous opprime; mais savons-nous si Dieu ne gémit pas de notre continuelle action et n'en souffre pas?

L. R., p. 135. — Vigny pratique, outre les *Confessions* de saint Augustin dans la traduction de 1737, les *Essais de morale* de Nicole.

Du roman. — Le roman intime moderne est né du Christianisme, parce que le Christianisme a enfanté la confession, l'examen détaillé de soi-même, l'analyse de son cœur. Les *Confessions* de saint Augustin n'ont-elles pas tout l'intérêt d'un roman divin? Le confesseur est un philosophe; le confesseur est Dieu lui-même.

P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 176. — Vue très juste sur l'évolution d'un genre, abandonnant (avec les *Lettres de la religieuse portugaise*, puis avec *Clarisse Harlowe*) la simple narration d'aventures pour approfondir la psychologie du sentiment.

Septembre.

Silence des rochers, des vieux bois et des plaines,
Calme majestueux des murs noirs et des tours,
Vaste immobilité des ormes et des chênes,

Lente uniformité de la nuit et des jours!
Solennelle épaisseur des horizons sauvages,
Roulis aérien des nuages de mer!...

L. R., p. 138.

Le 3 octobre, Vigny écrivait à son ami Ph. Busoni : «Je suis chez moi depuis huit jours avec Mme de Vigny dans un vieux manoir au milieu des rochers et des bois. J'y rêve et j'y écris même quelque chose de ces rêves».

Regarde ce qu'hier j'ai vu en France au milieu des bruyères que tu aimes et près du vieux château qui t'est cher.

P. Flottes, *Pensée politique*, p. 197.

Le 11 octobre, Vigny a fait le tour de son pauvre domaine. *La Maison du Berger* s'imprègne de détails locaux.

La grâce *nécessitante* est tout simplement l'enchaînement inévitable des choses, des décrets éternels et des événements ou Fatalité. On ne peut jamais s'y soustraire. — La grâce efficace ne lui résiste jamais. — La grâce *particulière suffisante :* elle est très suffisante puisque l'âme y résiste, elle ne peut être considérée comme une faveur, un privilège.

L. Dorison, *Vigny poète philosophe*, et fragment inédit cité par L. Séché, *Alfred de Vigny*. Paris, 1913, t. I, p. 427.

La bibliothèque janséniste provenant de l'abbé de Baraudin, son grand-oncle maternel, que le poète trouve dans son logis des champs délabré, alimente ses premières lectures. Cf. Séché, *ibid.*, p. 434.

PORTRAITS DE FAMILLE. — Je cherche inutilement à rien inventer d'aussi beau que les caractères dont ma famille me fournit les exemples. — M. de Baraudin, son fils, ma mère et ma tante.

J'écrirai leur histoire, leurs mémoires plutôt, et je les ferai admirer comme ils le méritent. Je m'aperçus que je traçais involontairement le profil de mes parents, qui venaient se ranger dans ma mémoire et dont la pensée venait, malgré moi, s'étendre sur mon papier et sous ma plume qui les dessinait involontairement.

LE MAINE-GIRAUD, ROMAN HISTORIQUE. — Sur un parchemin que j'ai retrouvé dans mes papiers de famille, je ferai un roman historique.

Ce sera une assez noble manière de donner de la valeur à cette pauvre terre.

Les décorations seront mes terres et le château du Maine-Giraud avec les ruines de Blanzac.

L'époque 1679. Celle de Louis XIV.

En 1680. — La Brinvilliers est brûlée.

En 1679 meurt le vieux cardinal de Retz.

En 1670. — Le voyage à Douvres de la duchesse de Portsmouth.

La campagne. — Une visite à Paris est une fatigue d'une heure au plus. C'est une conversation au fond de laquelle il y a un petit intérêt entouré d'esprit. — A la campagne, une visite est une fatigue d'un jour entier. — C'est une conversation pesante et niaise dont la grosse écorce est tout de suite dépouillée et dont l'ennui n'est supportable que lorsqu'on est tout à fait abruti.

L. R., p. 137, 138, 134. — La Brinvilliers fut brûlée en 1676.

« La terre et les morts » reprennent Vigny au Maine-Giraud, avec, aussitôt, un sursaut nobiliaire bien compréhensible. C'est autour de cette sorte de galerie de tableaux *à la Hernani* que se reconstituera tendancieusement tout un passé, même architectural et financier.

Eloa. — Lucifer. — Lucifer pendant les siècles qui suivirent la chute d'Eloa ne pouvait l'approcher.

Et une force invisible le tenait éloigné d'elle...

Elle monta tout à coup près de Dieu et de là lui parla pour le faire remonter.

— Viens, dit-elle, viens. Ce qui fait le malheur de la créature c'est d'être condamnée à penser.

Viens, nous allons nous reposer.

L'enfer, c'est la pensée et la contemplation de soi-même et de la nature.

Le sentiment vague sera notre essence. Viens.

Et ils se perdirent sur le cœur de Jésus. Le sacré cœur.

L. Ratisbonne dans la *Revue moderne;* W. Byrd dans *Modern Philology,* novembre 1932. Négligé dans le volume du *Journal.*

Vigny revient à la dénonciation de la pensée qu'il avait déjà mise en cause vers 1820, en particulier dans un chœur de réprouvés (*Poëmes,* p. 327) :

> Et nous souffrirons moins qu'au séjour languissant
> Où l'âme en face d'elle est seule et délaissée :
> Car le malheur, c'est la pensée!

---

16 octobre.

Je dis un jour à Charles Nodier que j'étais convaincu qu'en commençant un roman Walter Scott ne savait pas comment il le finirait. Nodier hésitait à le croire tout en trouvant ses compositions bien faibles.

Aujourd'hui l'aveu public de cette vérité est fait par la maladresse du gendre de Walter Scott qui publie son journal et j'y lis ceci :

« J'ai fini hier soir le second volume de *Woodstock* et commencé le troisième ce matin. Maintenant, je l'avoue, je n'ai pas la moindre idée de la catastrophe ni de la manière dont je l'amènerai.

« Cela me rappelle le temps où étant petit garçon, je m'égarais dans des cantons inconnus.

« Il en est de même quand j'écris. Jamais je n'ai pu tracer un plan. Ou si je l'ai essayé il m'a été impossible de le suivre. En composant, je changeais sans cesse, j'étendais certaines parties, j'en supprimais

d'autres, et quant aux personnages, leur degré d'importance dans mon *drame* a toujours dépendu, non de la conception originelle de mon œuvre, mais tout bonnement du succès, de la facilité, du bonheur avec lequel je réussissais à les façonner. »

Excepté dans *Kenilworth.* — Le bonhomme l'a oublié. C'est le seul roman où il y ait de l'ordre dans la conception.

Il sent qu'un roman est un drame.

Ceci se réduit à un mot : Le papier souffre tout. Si W. Scott eût écrit pour le théâtre il eût éprouvé par une rude expérience qu'une assemblée qui n'a pas son *pouce* pour passer les digressions et les mauvaises scènes, veut un *plan arrêté.*

C. D. — Le *journal* de sir Walter Scott avait été publié par les soins de son gendre J. G. Lockhart et fournissait désormais, sur le grand enchanteur qui avait évoqué tant d'images du passé, des précisions à peu près absentes jusque-là.

L'art exagère et doit exagérer comme la passion.

30 octobre, mardi.

Beau. La nuit, écrit : *la Mort du Loup,* poème.

31 octobre.

Travaillé. *La Mort du Loup,* poème.

Ag.

Eva. — Lettre XL.

J'aurais pu la troubler par ce que l'on nomme des roueries et par des coquetteries publiques exciter son amour. La Duchesse de X. me faisait certes assez d'avances pour qu'il me fût facile d'inquiéter Eva. Mais jamais je ne l'aurais pu. Il aurait fallu lui faire mal. Quelquefois j'en suis tenté (*barré*) et je choisis une femme à qui je donnerai l'air d'être sa rivale. Mais quand je lui parle il me semble que chaque parole douce que je prononce est une goutte de poison que je verse dans la coupe d'Eva. Je pense que je l'assassine et je m'arrête. — Lui faire passer une nuit dans les larmes, une nuit entière! une grande longue nuit! pauvre petite femme! noyer ses regards dans les pleurs! quelle injustice ce serait! Et pourquoi? pour me faire valoir à ses yeux et la tourmenter! j'aurais besoin de ce supplice pour paraître à ses yeux! quelle humilité! et que ce serait bien là s'avouer son néant!

Lettre XLI.

Eva me désespère. Elle se croit obligée, dès qu'il entre, de prendre un air insouciant, léger, sans façon, de parler des amours connus et trop publics comme de méprisables intrigues. Elle veut ainsi rassurer son mari et pense que si elle ne lui persuade pas qu'elle est innocente, du moins elle le calmera en lui prouvant qu'elle méprise l'amour et l'erreur. — Rien de plus froid que cette manière. Rien au monde de plus glacial aussi.

Ce matin en sortant de ses bras, il m'a pris fantaisie d'entrer chez elle. Elle était déjà assise dans le salon. J'ai trouvé une autre femme. Après quelques instants de ce dialogue de Comédie je n'ai pu y tenir et je suis sorti.

Ce soir elle m'a dit que j'étais bien froid pour elle en apparence. Que j'avais l'air de ne pas l'aimer. Mais pouvais-je faire autrement que de renfermer tout amour et d'éteindre ou d'abaisser mes regards? Elle a sa froideur et me force à me réfugier dans la mienne. Son masque est gai, le mien est grave. Mais tous deux sont glacés. Ah! le monde! le monde!

Lettre CII.

Elle a pris toute mon âme pendant sept années. Elle a bu tout mon sang comme un vampire. Elle s'est fait des idées avec les pensées de mon âme, des sentiments avec les battements de mon cœur et comme tout cela était trop grand et trop fort pour elle, elle n'a pas pu contenir ce qui n'était pas venu d'elle et elle a donné, jeté à droite et à gauche ces idées qui ne lui appartenaient pas. La sincérité n'est pas en elle et elle n'y croit même pas dans les autres. Descendre dans son cœur, plonger dans son âme avant de parler à ceux qu'on aime est pour elle un art inconnu et dont elle n'a pas besoin.

Mais poser aux yeux du premier venu. Prendre un rôle à son choix et le jouer avec une duplicité prodigieuse, voilà sa vie.

Lettre CIII.

Il y a telle femme qui établit avec son amant une suite de disputes qui forment, à la longue, un véritable procès. Les reproches, les injures, les soupçons en sont les pièces qu'elle évoque et rajeunit à chaque mauvaise humeur et au moindre mécontentement. Cette coutume hideuse lui irrite les nerfs et la jette dans des accès de véritable maladie — elle a fini par se figurer qu'elle était persécutée par lui et dès qu'il entre chez elle, elle prend un ton et une attitude hostile. Elle va dans ses brusqueries jusqu'à l'insolence, elle cherche à lui faire entendre des reproches et des épigrammes. L'étonnement où il est de cette réception le rend froid d'abord, puis sombre et triste, elle s'en irrite. Il appelle alors son esprit à son secours, il parle, il fait rire. Elle s'en irrite encore et lui dit qu'il la blesse par cette fausse gaieté. Alors il veut se retirer, elle reste seule avec lui et se jette à genoux, l'adore et pleure à ses pieds.

Son amitié est dangereuse pour les hommes. Elle a de brusques élans qui ressemblent à l'amitié et aux élans inspirés du dévouement. Mais ici ce sont les nerfs qui singent l'âme, *c'est une tête qui fait semblant d'être un cœur.* Écoutez-la et avancez vers elle, vous sentirez bientôt qu'elle s'est jouée de vous et que tout ce qu'elle a voulu a été de vous arracher des éloges plus enthousiastes, des applaudissements plus passionnés. Ses provocations indécentes n'ont pas d'autre but. C'est un froid calcul qui allume toutes ces flammes en vous et si vous lui êtes inutile, l'ennui de vous

voir, la peine de vous écrire se feront bientôt sentir en elle. Présent elle cherchera à vous éloigner, absent elle laissera vos lettres sans réponse, votre existence sans souvenir, votre mort sans un mot de regret et sans un mouvement de peine.

S. L.; F. Baldensperger dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1934. Désormais, un commencement de recul donne à ces *notes* une tournure de roman.

Novembre.

Au Maine-Giraud. — Il n'y a qu'aux poètes qu'il arrive de pareilles choses. Mes pères aimaient ce château féodal. C'est une petite forteresse entourée de bois de chênes, d'ormes, de frênes, et de vertes prairies rafraîchies par des fontaines et des sources pures. Les rentes féodales et les prises seigneuriales lui donnaient beaucoup de valeur et épargnaient presque toute culture. On se promenait à l'ombre des bois et au bord des eaux; le revenu arrivait tout seul. — La Révolution vient et fait la soustraction de tout revenu. Il me reste donc de grands bâtiments et un grand parc à entretenir, et des bois que je n'ai pas le courage de couper parce que les vieux arbres ressemblent à de grands parents, et que leur absence ôterait tout charme à l'habitation.

Si tout cela, du reste, ne rapporte rien, il y a un dédommagement : c'est que les impositions en sont énormes et me donnent le droit d'être député. — Or

c'est justement ce que je ne veux pas être. Mon âme et ma destinée seront toujours en contradiction. — C'était écrit.

Cette terre est une sorte de cheval que je nourris chèrement et que je monte une fois en sept ans.

L. R., p. 131.

Vigny s'exagère de plus en plus l'importance ancienne du Maine-Giraud et c'est à ce propos qu'il faut rappeler la mise au point dont Sainte-Beuve avait été témoin et qu'il relate dans *Mes Poisons* (p. 227) : « Lorsqu'il arrivait à de Vigny de parler de la grande fortune de sa famille ruinée par la Révolution, sa mère l'interrompait en lui disant : « Mais, Alfred, tu oublies qu'avant la Révolution nous n'avions rien ».

Le 7 novembre, mercredi.

Je reçois la nouvelle de la perte de mon beau-père.

Dans la crainte qu'elle ne tombe malade ici, où je suis loin des secours et des médecins, je la cache à Lydia. Ma pauvre enfant, vous dormez tandis que je souffre pour votre avenir des inquiétudes mortelles. — La destinée a juré de m'empêcher de travailler. A peine je repose ma tête, qu'elle me secoue par le bras et me force de souffrir et partir. Ma lutte contre la vie est perpétuelle et fatigante. La vie me lasse et ne me donne de plaisir nulle part; je n'en avais depuis deux mois qu'à voir la gaieté de Lydia revenue avec la paix de la campagne. Il faut qu'un chagrin pour elle vienne m'y frapper. Je retarde le coup qu'il faudra bien lui donner. — J'ai ressenti un tremblement nerveux et

un frisson de fièvre toute la nuit. Votre calme, votre sommeil, ma chère Lydia, ma seule amie, me déchire le cœur.

L. R., p. 132. — Sir Hugh Mills Bunbury est mort le 2 novembre à Wandsworth (Surrey) [*Gentlemans, Magazine,* décembre 1838].

1839.

Le séjour de Vigny en Angleterre — d'où, dit-il, il reviendra «plus fort et plus jeune» — se poursuit dans des conditions intéressantes : comme nul sentiment réel ne le liait, de cœur, à sir Hugh Mills Bunbury, qui l'avait accepté comme gendre mais s'était ingénié à le déposséder comme héritier, le poète profite de son séjour pour découvrir, mieux qu'en 1836, l'«île inconnue». A Londres, hôte du club de l'Athenaeum en même temps que de Gore House, résidence de lady Blessington, le visiteur se sent très peu étranger. Il s'est fait une nouvelle confidente, dévouée quoique pas toujours compréhensive, dans la personne de Camilla Maunoir, parente genevoise de sa femme. H. Reeve et son ami Chorley (n° 9, Chapel Street, Grosvenor Place) sont ses véritables intimes à Londres; Mrs Austin, tante de celui-là, et Mr et Mrs Grote complètent un cercle fort intéressant. Il rencontre en février Th. Carlyle. Son deuil l'empêche de se montrer au théâtre, mais il assiste discrètement à des représentations données

par Macready. Un voyage en province complète ses observations.

La jeune reine Victoria ne verra que le 10 octobre apparaître à Windsor le prince Albert de Cobourg qu'elle épousera le 10 février 1840 : c'est dire que la vie officielle britannique est incomplète, non dénuée d'inquiétude, peut-être pour cela même plus disposée à accepter des incitations spirituelles venues du continent. Il est curieux que le séjour de Vigny en Angleterre lui apporte la révélation des travaux de David Strauss sur l'historicité de Jésus : d'où une recrudescence de réflexions et de notes relatives à ce problème qui a déjà tant préoccupé le futur auteur du *Mont des Oliviers.*

Par ailleurs, l'Angleterre lui semble souffrir autant que la France, quoique différemment, d'une médiocrité croissante dans l'esprit public et dans la dignité des individus. Mais quand il rentre à Paris fin avril, la supériorité de la mentalité britannique générale sur une opinion française nerveuse et incertaine le frappe douloureusement; non sans snobisme, il sera quelque peu l'anglomane qu'on imagine. Son interminable procès de Londres atténuera cette admiration en le plongeant dans un incroyable « maquis de procédure ».

Mais il reprend vaillamment son rôle de protecteur des poètes; et pendant un mois de l'hiver commençant, sa santé lui donne de particuliers soucis. Il a conservé, semble-t-il, son émotivité amoureuse, libérée des chaînes dorvaliennes, d'autant plus disposée à vibrer plus chastement en face de belles jeunes filles comme Lucy Austin — la Lucykin de Meredith — ou de vierges sages comme Camilla Maunoir.

Ce long séjour en Angleterre, pour un visiteur aussi bien préparé à éprouver vivement les singularités britan-

niques, est l'occasion de notes multiples et diverses dans le *Journal* du poète. Les «projets» de poèmes ou de nouvelles sont d'autant plus nombreux que les occasions sont plus rares de tirer vraiment parti, par un achèvement authentique, de tant de pensées et de *schémas.* En Angleterre, *La Colère de Samson* est achevée; à Londres comme à Paris, *L'Onéida, L'Opium, Temple Bar,* d'autres *quadre* encore sont des «mementos» concrets beaucoup plus que des projets avortés.

Lectures : les *Lettres de Marie Stuart;* divers ouvrages anglais tels que *Graphitae* d'H. Reeve; du Carlyle; des brochures politiques; *La Chartreuse de Parme,* de Stendhal, peu après son retour en France; les *Chroniques de l'Espagne et du Portugal,* de F. Denis.

Peut-être la flatteuse consultation du prince de Bavière sur la littérature actuelle lui fait-elle envisager une vue d'ensemble du sujet. Comme on est au «tournant» du règne de Louis-Philippe où l'agitation sociale prend surtout forme de manifestes, de pamphlets et de procès, toute une poussière de brochures et d'articles envahit la soi-disant «tour d'ivoire», et les polémiques d'Angleterre y ajoutent leur contingent.

LA MISÈRE. — Oui, dit Stello, je la hais, je hais la misère, non parce qu'elle est *la privation,* mais parce qu'elle est la saleté. Si la misère était ce que David a peint dans *les Horaces,* une froide maison de pierres, toute vide, ayant pour meubles deux chaises de paille, un lit de bois dur, une charrue dans un coin,

une coupe de bois pour boire de l'eau pure et un morceau de pain sur un couteau grossier, je bénirais cette misère parce que je suis stoïcien; mais, quand la misère est un grenier avec une sorte de lit à rideaux sales, des enfants dans des berceaux d'osier, une soupe sur un poêle et du beurre sur les draps, dans un papier, — la bière et le cimetière me semblent préférables.

L. R., p. 140.

Sans doute ce retour de l'auteur de *Chatterton* sur la « grande misère des poètes » est-il suggéré à Vigny, moins encore par sa présence à Londres et un pèlerinage à la maison du poète victime de l'indifférence britannique, que par la mort lamentable, le 20 décembre 1838, d'Hégésippe Moreau qu'il avait secouru de son mieux. Cf. A. Lebailly, *Hégésippe Moreau*. Paris, 1863, p. 118. F. Pyat, A. Marrast, Béranger, H. Berthoud avaient mené le deuil.

Temple-Bar. — Dans la Cité noire, près de Temple-Bar, il y a une maison de briques grises. Là s'est présenté un vieux drôle qui a dit ce petit discours d'un air de bonhomie :

« Je suis un honnête marchand portugais. — J'aime les voyages.

« J'étais un jour chez Mehemet-Ali-Pacha, au Caire.

« Il me dit : « Viens voir une chasse aux hommes. »

« Nous partîmes avec les colonnes égyptiennes. Les noirs ne nous attendaient pas. Nous en prîmes cinq mille. Ils croyaient que les balles n'étaient que des

écorchures et ils se frottaient de terre. Mais ils étaient surpris de mourir ensuite, et *nous avons bien ri*. Le pacha m'en donna cinq cents.

«Je suis un honnête marchand portugais et je me recommande à vous : la maison Lorenzo et Cie.

«Je partis sur *la Clémence* avec mes noirs tous debout dans la cale du vaisseau. — Un vaisseau anglais me suivait; je jetai vingt tonnes à la mer; dans chacune, il y avait un noir enchaîné à un autre. Les Anglais s'arrêtaient sottement pour les sauver; mais ils étaient bien attrapés parce que je faisais des économies : j'en attachais un bon avec un mauvais, un vivant avec un mort. Et, pendant qu'ils s'amusaient à les sauver, je filais. Un brouillard vint et j'amenai la moitié vivante à La Havane. — Là, ils ont du bon sens, les Espagnols, tout catholiques qu'ils sont : ils savent qu'un homme met vingt ans à pousser. Ils n'aiment que les esclaves mâles et déjà grands. Si je n'en amenai que la moitié, c'est parce que je suis trop bon. — Je suis un honnête marchand, messieurs. — Oui, j'étais trop bon, vraiment. — Je permettais que de temps en temps on les laissât monter sur le pont. Mais, pour me priver de ma vente, *ces voleurs* se jetaient dans la mer et se noyaient. Cependant j'en vendis deux cents, sans compter *les mères*.

«J'ai fait ainsi une honnête fortune. Mon fils a acheté de belles terres en France, avec quelques millions que je lui ai donnés, et deux princesses font les honneurs de ses bals à Paris. Il n'y a rien de mieux. C'est un bon pays où l'on n'estime que l'or. Ma belle-

fille saura écrire si elle veut, et des auteurs corrigeront ses fautes d'orthographe.

« Assurez-moi donc l'avenir de mon commerce, et ensuite vous ferez un discours contre la traite et pour le droit de visite. »

L'avocat assura le navire et ensuite il partit pour le Parlement où, parlant sur l'abolition, il fit frémir l'assemblée et pleurer deux bonnes quakeresses.

Ah! villes de l'enfer, Paris et Londres, vous êtes deux courtisanes, courtisanes de l'or; vous faites les modestes, vous baissez les yeux et vous montez sur un comptoir que vous couvrez d'un drap vert et que vous nommez *tribune*.

Vous élevez bien haut les balances d'or de la justice, mais vous avez dans votre manche des poids faux que vous y jetez.

A présent seulement, on espère que son fils un jour prendra cet homme par les épaules, le mettra à la porte, le ruinera, le jettera à l'hôpital, et que, convalescent et fiévreux, il sortira sans habits pour aller mourir dans la rue.

Alors seulement sera satisfaite la justice qui est en notre conscience, qui naît et meurt avec nous.

L. R., p. 269. — Cette contradiction ploutocratique entre les homélies apparentes et les agissements réels peut fort bien s'armer d'anecdotes authentiques pendant le séjour de Vigny à Londres. Gœthe avait eu des vues toutes semblables sur une certaine duplicité du mercantilisme moral anglais. Temple Bar était encore, entre Fleet Street et le Strand, une porte qui a été démolie en 1878.

Angleterre. — Ce qui fait la force et l'unité de cette nation, c'est que chaque homme s'y regarde comme un homme politique. Chaque citoyen parle et agit dans le sens de la politique anglaise du moment.

L. R., p. 145.

Doit-on dire ici comme Shakespeare :

ainsi les grandes âmes
Seront plutôt en butte aux trahisons des femmes
Qu'un vulgaire toujours préféré. C'est un sort
Qu'on ne peut fuir... réglé, certain comme la mort...

ou comme l'admirable, je dirais presque la sainte Héloïse dans une de ses luttes passionnément théologiques :

O summam in viros summos et consuetam faeminarum perniciem?

C. D. — Vigny reprend sa propre traduction d'*Othello* (acte III, scène 4). D'autre part, les *Lettres d'Abailard et d'Héloïse*, traduites sur les manuscrits par E. Oddoul et précédées d'un Essai historique par M. et Mme Guizot, sont de cette année même. Mais Vigny s'en tient à la publication de Victor Cousin.

Droit d'aînesse. — Le droit d'aînesse, par une étrange contradiction, se trouve être, en Angleterre, la source de l'égalité. — La pairie n'y est pas un

rang, mais une magistrature héréditaire. Or, n'étant héréditaire que par l'aîné et pour l'aîné, les autres fils rentrent dans le commerce et les rangs de citoyens laborieux.

L. R., p. 143. — Cf. ce que disait Montesquieu, réclamant au contraire le partage pour rétablir une sorte d'égalité (*Esprit des lois*, t. V, chap. VIII).

Londres.

Les masses veulent ce que veut tout homme : *jouir sans travailler*[1].

Satisfaire ce besoin, cet instinct est impossible au Législateur. L'envie de l'homme né riche et oisif sera toujours le sentiment démocratique; l'écraser sera toujours son désir, le calomnier son plaisir, le dépouiller son triomphe. Les lois faites pour rendre le travail léger et le salaire justement partagé seront toujours bonnes mais jamais satisfaisantes, quel que soit leur perfectionnement graduel, si l'on espère voir le *travailleur* cesser de se plaindre. Jamais sa plainte ne cessera. L'espoir chrétien, l'espoir du bien-être dans un monde meilleur était le meilleur baume pour la plaie du travailleur, du malade et de l'affligé, car il n'est pas de remède à la *fatigue éternelle*, à la *maladie incurable*, au *chagrin inconsolable*.

Mais à présent où est-il allé, cet espoir chrétien?

[1] En France : jouir insolemment sans travailler.

L'abbé ne l'a même plus. Servir les *masses* est le mot et le prétexte de l'ambitieux politique de nos temps.

C. D. — Vigny, à peine débarqué en Angleterre, se trouve engagé dans des opinions sévères à l'égard des revendications populaires. *Chartism*, de Carlyle, prend à partie la vieille doctrine libérale du *Laissez faire* (chap. VI en particulier) et une campagne de *Tracts* dénonce, soit l'indifférence des possédants, soit l'indiscipline des révoltés. Notre « gentilhomme pauvre » n'entre guère dans les questions de salaires et de scrutins.

L'OPIUM, Poème. — Nous sommes tous des fumeurs d'opium au moral. — Nous nous enivrons de croyances mensongères, nous nous exaltons à froid, mais si la fumée se dissipe nous avons la vue claire, nous voyons notre néant et nous recommençons à sentir l'ennui.

L'Empereur de la Chine vient de défendre l'opium sous peine de supplices infamants. Il a mal fait : ces gens-là étaient sages d'aimer à ne plus se sentir vivre.

C. D. — L'Empereur Tao-Kwang, en 1839, délégua le Commissaire Lin Tsze-Sii pour mettre fin au trafic de l'opium à Canton. Malgré les proclamations de celui-ci et les mesures de destruction suivies d'effet sur 20.291 caisses, les bateaux anglais continuèrent à débarquer la contrebande venant des Indes : d'où une guerre que devait terminer le traité de Nankin en 1842.

L'Antiquité est hors la loi moderne à cause de son esclavage.

Anc. Pap. Ratisbonne ; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-7, p. 163.
Serait-ce dans sa fréquentation du milieu Grote-Austin que cette réserve trouve son point de départ?

---

18 février.

Docteur Strauss. — Voici un fait remarquable et qui montre combien le christianisme est mourant en Europe et dans les pays protestants surtout.

Le Docteur Strauss vient d'être nommé à la majorité de 13 voix sur 15 professeurs de théologie à l'université de Zurich.

L'Allemagne s'en est émue profondément. Strauss a nié la divinité et même l'existence historique de Jésus-Christ.

Ainsi c'est le peuple le plus théologien qui commence la négation du Christianisme. [*En note :* Strauss a été forcé de renoncer à occuper sa chaire à Zurich.]

C. D. — David Strauss (1808-1874) ayant été nommé en janvier 1839 professeur de dogmatique à l'université de Zurich, cette nomination qui suscita une vive opposition parmi les paysans dut être annulée.

Docteur Strauss. — Le docteur Strauss a fait sur le Nouveau Testament le même travail que Spinoza sur l'Ancien.

C'est un procès instruit pesamment, en demande de nullité de *divinité* et de *vérité historique.*

La question est de réduire le christianisme à la condition de mythe et à l'état de légende, en partant de cette distinction que le *mythe* peut être bon à conserver comme mythologie philosophique.

L. R., p. 143. — E. Quinet avait, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er décembre 1838, rendu compte de la *Vie de Jésus;* Littré devait la traduire en 1839.

---

19 février.

Décidément le papier ne donne pas le bonheur, dit Stello. J'y ai mis tout ce qu'on peut y mettre en public, poèmes, livres, pièces de théâtre, et je n'en suis pas plus gai.

L. R., p. 140.

Je ne suis pas le fils de Dieu. Trois fois maudit
Qui le dit à présent, et l'a jamais prédit!
Maudits soient à jamais les bergers et les mages
Qui des dieux sur ma crèche ont brisé les images;
Maudits leurs yeux troublés qui virent dans les airs
Une étoile suivant ma famille aux déserts,
Des fleurs tombant du ciel sur mon front, et des anges
Baisant les deux pieds nus d'un enfant dans ses langes.
Hérode a massacré le Sauveur et le roi.
Je ne sais qui c'était, mais ce n'était pas moi.

Qui suis-je? Un faible enfant conçu dans le mystère
D'un songe et mis au jour comme un fruit adultère,

. . . .

Car je suis fils de l'homme et non le fils de Dieu.

P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 178. — C'est sans doute à 1839 ou 1840 qu'il faut attribuer ces vers, que Vigny n'incorporera point au *Mont des Oliviers*. Certains détails, le «faible enfant», le «fruit adultère», etc. les rattachent d'ailleurs à des ébauches plus ou moins poussées de sa première manière, celle de 1819 à 1823, mais il est probable qu'il a fallu la «herse» décidément baissée entre la Divinité et l'Homme pour lui faire reprendre un thème d'angoisse qui aboutira au *Mont des Oliviers*.

Byron. — Napoléon était à bas, quand le poète jeta son manteau de pair sur son épaule et entra dans le palais qui est à côté de Westminster.

Le chancelier était assis sur son sac de laine revêtu de pourpre. Le poète prêta l'oreille et n'entendit que des choses vulgaires. Il comprit à l'instant que sa place n'était pas là. Il ne daigna pas rester dans cette chambre d'avocats grands seigneurs, et partit.

L. R., p. 142. — Peut-être écrit après une visite à Westminster. C'est en 1809 que Byron, vexé de n'être pas « présenté », bouda la Chambre des Lords et se détourna de l'Angleterre politique.

Vigny songe à mettre un personnage d'origine canadienne en face des difficultés que traverse à cette date l'Angleterre.

L'HOMME D'ÉTAT, TRAITÉ, PAR ALFRED DE VIGNY. — Livre à faire dans la forme du *Prince* de Machiavel.

Examiner les conditions nécessaires pour former l'homme d'État, et établir que la souplesse de la parole, l'art d'arguer et de pétrir des paradoxes ne forment pas l'homme d'État : qu'il faut une fermeté de conscience et de probité à toute épreuve, garantie par une vie irréprochable.

L. R., p. 142. — Cette sorte d'*Anti-Machiavel* serait-il suggéré à Vigny, durant son séjour d'Angleterre, par Carlyle ?

A partir de quel moment Vigny eut-il un portrait de Machiavel dans son cabinet de travail?

IMPLORA PACE. — Quelle paix implores-tu? — Est-ce la paix du tombeau? L'ardent républicain aux longs cheveux blonds ne l'implorait pas; mais il disait et signait du nom terrible de Saint-Just que le révolutionnaire ne trouve la paix que dans la tombe.

L'as-tu trouvée du moins? — Si tu ne l'avais pas? si le tombeau était bruyant comme la vie, si tu entendais là, jusqu'à la dissolution de tout ton corps, le bruit des monstres qui te dévorent? si ton âme entendait pour l'éternité le bruit des gémissements de la nature?

Pauvre femme! pauvre femme! qu'avais-tu fait,

qu'avais-tu souffert pour parler ainsi, et quelle main a écrit sur ta tombe le cri de ta vie?

Et moi, pourquoi me suis-je souvenu de ces mots depuis que je les ai lus dans les lettres du voyageur divin qui a rencontré ta tombe?

C'est que j'entends mon cœur qui, enfermé dans ma poitrine comme dans une tombe, *implore la paix* comme toi.

L. R., p. 253. — Vigny a pu lire, dans *Letters and Journals of Lord Byron* (éd. T. Moore, 1830), la lettre où le poète écrit de Bologne à Kopper, le 6 juin 1817, qu'il a trouvé dans le cimetière de la Chartreuse deux épitaphes, dont la première :

MARTINI LUIGI
IMPLORA PACE.

Brizeux, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1833, y avait déjà fait allusion.

Sophia, Jane, à Norwich. — Deux jeunes sœurs. L'une et l'autre d'une éblouissante blancheur. L'aînée, coiffée en longues et innombrables boucles, a les plus admirables cheveux blonds, un peu colorés de feu, que j'aie jamais vus de ma vie. Grande, souple, gracieuse dans tous ses mouvements. L'autre, décolletée plus qu'on ne l'est au bal en France. Ses épaules et son col de cygne rougissent de temps à autre, quand elle parle, et ces taches larges sont passagères, tandis que son visage reste pâle.

Elles ne savent pas un mot de français et m'ont

prié d'écrire des vers français dans leur album ; j'ai fait ceux-ci pour elles :

Comme deux cygnes blancs, aussi purs que leurs ailes,
Vous passez doucement, sœurs modestes et belles,
Sur le paisible lac de vos jours bienheureux.
En langage français, quelques vers amoureux
En vain voudraient vous peindre avec des traits fidèles ;
Vous lirez sans comprendre, et, sur votre miroir,
Comme les beaux oiseaux, passerez sans vous voir !

L. R., p. 141. — Par Édouard Grenier (*Autour de l'Académie*, *Revue bleue* du 1er juillet 1893) nous sommes renseignés sur les demoiselles Du Pret, de Boston — peut-être d'origine huguenote — qui font un séjour à Norwich (Norfolk), et reverront le poète au passage à Paris. Cette famille n'a pu être retrouvée en Nouvelle-Angleterre.

---

7 avril.

Les compositions comme les miennes sont d'une extrême difficulté. Depuis longtemps j'avais le sentiment de la conception de ce poème dans la tête, mais le dessin ne me satisfaisait pas. En voyageant et en passant à Tours j'ai écrit dans une auberge, au mois de décembre, une esquisse en prose dont le mouvement était bien jeté. Je l'ai crayonnée et je l'ai oubliée en portefeuille. Un jour à Londres je l'ai regardée comme un peintre regarde l'esquisse d'un autre peintre, et, la jugeant comme œuvre d'art, je l'ai approuvée et me suis donné l'autorisation de

peindre le tableau. Hier ici j'ai pris la toile et je l'ai peint en deux jours. C'est une bonne manière de faire.

C. D. — Il s'agit de *La Colère de Samson*, écrite à Shavington, au cours du voyage de Vigny dans l'Ouest anglais, après avoir été ébauchée à Tours. Le poème, d'après le *Journal*, voit le jour «en entier» le 6 et le 7.

Quand un cri sort du cœur d'un homme malgré lui, ce cri est sacré.

P. Flottes, *Alfred de Vigny*, p. 171. — A propos de *La Colère de Samson.*

De l'imprimerie. — Les anciens avaient sur nous l'avantage de ne pas connaître l'imprimerie.

Ceci paraîtra singulier, mais ma conviction est que cette ignorance, défavorable à la rapidité de la propagation des idées et à leur conservation, était favorable à l'épuration du goût et au choix dans les chefs-d'œuvre. Platon dit quelque part qu'il copia cinq fois de sa main les discours de Démosthène. Un poète ou un grand écrivain avait donc ainsi des lecteurs forcément attentifs et appliqués à connaître et observer minutieusement le moindre détail des beautés du style. Ces lecteurs choisissaient les plus belles choses pour les multiplier. Ces abeilles ne se posaient que

sur les belles fleurs; tout le reste était dédaigné, et je pense peu de bien de ce qui ne nous est pas parvenu.

Le choix des lecteurs et leur attention à ne copier ainsi que les plus belles choses aidaient probablement et forçaient les poètes à ne laisser que leurs chefs-d'œuvre, puisqu'on ne copiait que ce que l'on aimait. Il est probable que ce goût public si fin et si pur leur donna la sévérité courageuse dont ils prirent l'habitude, et le sentiment de l'*unité* dans leurs œuvres. — Virgile avait peut-être fait des satires; le *sic vos non vobis* permet de le croire. Juvénal s'était sans doute abandonné quelquefois au plaisir de faire des vers amoureux et des idylles; mais l'un n'a mis en lumière que ses *Églogues* et ses *Géorgiques*, l'*Énéide*, malgré lui, et imparfaite à ses yeux; l'autre, seulement ses satires; la pureté de traits de Virgile, la sévérité dure de l'autre visage eussent été altérés par le mélange.

Ce choix qui se faisait par le public copiste dans l'antiquité, nous devons le faire nous-mêmes aujourd'hui.

Le public ne peut plus choisir à présent; il faut qu'il lise tout, et les mêmes lettres impriment les premiers et les derniers écrivains, ceux de l'art et ceux de la spéculation. Il serait juste de le ménager quelque peu. Si c'est un trop grand courage que s'épurer, souvenons-nous que Platon avait écrit des tragédies avant ses œuvres philosophiques, et qu'il les brûla, aimant mieux rester *un* et grand que *doublé* et tronqué.

(Un projet de drame, l'*Imprimerie,* aurait montré « une insulte multipliée par la presse ».) La mère de l'insulté tue l'insulteur et le roi l'absout, justifiant ainsi son pouvoir souverain.

L. R., p. 147. — *Le Constitutionnel* avait donné récemment un article intitulé *Une Imprimerie à Londres en 1839.*

Le projet de drame dans P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 194 : une insulte est multipliée par la presse (comme dans le cas du comte Léon, plus loin, p. 576); la mère de l'insulté tue l'insulteur, et le roi absout la coupable.

L'idée de Vigny lui tiendra à cœur : il reprochera à Tocqueville de ne pas attribuer à l'imprimerie la détérioration du sens artistique chez les lecteurs.

Noter la coïncidence de ces préoccupations avec la publication du livre d'Am. Duquesnel, *Du travail intellectuel en France depuis 1815 jusqu'en 1837.* Paris, 2 vol., 1839.

---

3 mars.

Voir à l'Athenæum si l'an 356 av. J.-C. qui fut l'année de la naissance d'Alexandre et de l'incendie du Temple d'Éphèse par Erostrate, fut celle de Platon.

Ag. — On peut supposer que Vigny, de retour à Londres après son voyage dans l'Ouest anglais, va s'informer dans la bibliothèque de son club, ce bel Athenæum, « Louvre en petit » qu'il célèbre dans une lettre du 10 février à Mme de La Grange et qui a sa digne façade dans Pall-Mall. C'est d'un vain synchronisme que se préoccupe Vigny.

DES GOUVERNEMENTS. — Le cardinal Dubois fit un mémoire dans lequel il disait que l'avantage des gouvernements absolus était de soumettre les passions et les volontés trop hardies qui s'élèvent chaque jour dans un gouvernement.

Mais le gouvernement constitutionnel est une évaporation de ces *volontés* qui se transforment par la tribune et la presse, et ne sont plus que des *idées*.

L. R., p. 147. — Sans doute est-ce au cours de sa mission en Angleterre que Dubois a eu l'occasion de caractériser les régimes qui commençaient à s'opposer des deux côtés de la Manche. C'est surtout en 1840-41 que s'affirmera l'inquiétude de Vigny à l'égard du régime.

Lemercier a eu tort d'employer la forme allégorique d'Aristophane dans la première partie de *La Panhypocrisiade;* maintenant tout peut être dit dans vingt journaux.

C. D. — Comme *La Panhypocrisiade, ou la comédie infernale du* XVI*e siècle* avait été composée dès le Consulat, la précaution de l'auteur s'expliquait.

DES JOURNAUX. — Le bourgeois de Paris est un roi qui a chaque matin, à son lever, un complaisant, un flatteur, qui lui conte vingt histoires. Il n'est point obligé de lui offrir à déjeuner, il le fait taire quand il veut et lui rend la parole à son gré; cet ami docile lui

plaît d'autant plus qu'il est le miroir de son âme et lui dit tous les jours son opinion en termes un peu meilleurs qu'il ne l'eût exprimée lui-même; ôtez-lui cet ami, il lui semblera que le monde s'arrête : cet ami, ce miroir, cet oracle, ce parasite peu dispendieux, c'est son journal.

L. R., p. 144. — Il est certain que la fondation de *la Presse* par Émile de Girardin (15 juin 1836) avait modifié radicalement la présentation des faits à l'usage du public moyen. Sa femme, la Delphine Gay d'autrefois, écrivait dans sa *Lettre parisienne* du 12 avril : «Le journaliste, voilà votre roi.» On sait que Girardin reconnut plus tard que, loin d'avoir guidé l'opinion, il l'avait suivie.

---

8 juin.

Beyle. — *La Chartreuse de Parme,* ouvrage sans conception profonde, mais plein d'observations très fines sur le monde diplomatique.

La duchesse de San Severino donne à son neveu des conseils d'hypocrisie religieuse assez curieux.

«Crois ou ne crois pas ce qu'on t'enseignera (en théologie), *mais ne fais jamais aucune objection.* Figure-toi qu'on t'enseigne les règles du jeu de whist.»

«Les princes ne veulent voir que des masques et prétendent juger de la beauté du teint.»

Les portraits sont fins et vrais; mais c'est la peinture d'un monde trop bas et trop haïssable pour sa lâche hypocrisie.

La tante disant à son neveu : «Cet homme a une

manie qui est d'être aimé, baise-lui la main», me soulève le cœur.

Ils sont roués et violents dans leurs haines.

L. R., p. 142. — Jugement dédaigneux — et injuste, en somme, — auquel s'était déjà opposé à sa manière le vif mépris de Stendhal pour *Eloa* : deux conceptions opposées de la vie, de la beauté, du style, de l'inspiration, devaient aboutir à ces fins réciproques de non-recevoir.

Les poètes. — Il y a plus de force, de dignité et de grandeur dans les poètes *objectifs* épiques et dramatiques tels qu'Homère, Shakespeare, Dante, Molière, Corneille, que dans les poètes *subjectifs* ou élégiaques se peignant eux-mêmes et déplorant leurs peines secrètes, comme Pétrarque et autres.

S'il ne s'agissait que d'attendrir des femmes sur soi pour les mener de la pitié à la chute, il n'y aurait pas grand crime à cela, mais le public est composé des deux sexes et attendrir sur soi des hommes moqueurs qui sont ennemis et rivaux naturels, cela est assez plat. Il ne faut pas leur avouer qu'on souffre. C'est plus grand.

C. D. — Vigny rejoint ici, par un biais fort éloigné de toute métaphysique, le point de vue des plus grands créateurs, et aussi l'attitude théorique de Schiller sur la poésie «naïve» et la poésie «sentimentale», et l'ambition par excellence de Gustave Flaubert.

---

14 août.

De la durée de la vie. — Chacun de nous croit sincèrement à la possibilité de la mort subite des autres. Chacun de nous aussi a en lui du Mathusalem. Nous nous sentons neuf cents ans de vie, très fermement.

C. D. — C'est comme la contre-partie de la fameuse maxime de La Rochefoucauld : «Dans l'adversité de nos meilleurs amis se trouve toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas.»

Les deux littératures. — Il est possible qu'il n'y ait que deux littératures, celle des yeux ou de la lecture, et celle des oreilles et du chant. On lit avec les yeux, seul, dans le cabinet, un roman, une longue histoire, un livre de sciences, de métaphysique, etc., qui seraient insupportables à entendre; on écoute la poésie, la tragédie, le discours des rhéteurs ou de la chaire.

L'imprimerie a donné la littérature des yeux, les anciens ne connaissaient guère que celle des oreilles.

Anc. Papiers Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906-1907, p. 282. — Très heureuse distinction entre deux façons de faire pénétrer le «verbe» dans l'esprit humain, avec bien des conséquences pour la nature du rythme, des images, de l'action, etc.

Rôles littéraires. — Chateaubriand, Lamartine et Casimir Delavigne ont toujours fait les malades lorsqu'il s'est agi de publier quelque chose. Mettant leur livre à l'ombre de la pitié publique — politique de mendiant !

C. D. — Cette acrimonieuse remarque s'appliquerait à la rigueur aux premières *Méditations* et à la réédition de *René;* la plupart des œuvres ultérieures de Lamartine et de Chateaubriand ne doivent rien à une doléance élégiaque; et Delavigne est si peu poète personnel que la pitié n'a rien à voir à son cas.

Julien hâta la chute de l'Hellénisme et du Paganisme en essayant de le rallumer sans foi réelle. Le calcul parut clairement aux yeux des Peuples et piqués d'être pris pour dupes par une société de savants, ils s'éloignèrent plus vite de la religion grecque idolâtre. — Son amour profond du beau et de la vertu ne suffirent pas, car jamais ils ne suffiront à sauver la multitude d'elle-même. Elle était lasse de ses Pénates, il lui en fallait d'autres.

C. D.

Qu'est-ce que Daphné ?

La nuit était silencieuse et le sommeil ne pesait plus sur les yeux de Stello. Il marchait dans sa chambre, agité par l'activité de ses pensées, activité violente que

les songes avaient multipliée. Il croyait voir devant lui les visages mélancoliques de Gilbert, de Chatterton et d'André Chénier, et la voix ferme et inflexible du Docteur Noir résonnait encore suave dans ses oreilles. Le spleen inexorable ne cessait pas de déchaîner autour de sa tête les légions d'idées sinistres, qu'il avait douloureusement décrites lui-même dans son premier accès. Cependant, dompté par le sinistre raisonneur, il s'était résigné et avait étouffé, volontairement et sans gémir, le désir d'action du poète sur les sociétés. A présent, il cherchait dans l'immensité un point d'appui sur lequel il pût asseoir ses pensées toujours errantes. Une impression ineffaçable de tristesse lui fit chercher partout quelqu'un qui fût aussi triste que lui-même, et, songeant que le souvenir des plus grandes douleurs de la terre modérerait le sentiment des siennes, il se prit à songer au peuple de l'Univers qui avait le mieux compris la tristesse de la vie : les Juifs...

Δ. — Rattachement inexorable de *Daphné* à *Stello :* l'enthousiasme poétique, auquel les sociétés, et surtout les gouvernements, ne comprennent rien, tente, par les religions, de *s'intégrer* dans les collectivités humaines. Le Docteur Noir représente à Stello le pathétique de ces tentatives. Dans un plan «intégral» de *Daphné,* il va de soi qu'une femme (Zoé) devait tenir sa place à la Kitty Bell auprès du poète-empereur.

Des historiens d'Israël s'élèvent contre cette interprétation de la «gravité» de la pensée juive, laquelle, nous dit-on, est plutôt confiante et optimiste.

Un stoïcien réussit à vivre comme un crapaud dans une pierre.

C. D. — Si Vigny met dans cette «comparaison» mieux qu'une intention à demi-humoristique, hostile au stoïcisme, il convient de rappeler que selon Claude Bernard (Cours sur les *milieux physiologiques*) la vie d'un crapaud «dans un vase poreux» a été constatée pour deux ans seulement.

L'Oneida, poème. — Sous-titre : *le Sein de la Mère.*

«Périsse le monde si mon fils n'y doit pas posséder tout ce que j'y possède !»

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 208. — Tocqueville avait rédigé une *Course au lac Onéida.*

Ici s'annonce un développement — assez pénible d'ailleurs — qui se retrouvera dans *La Sauvage*, avec le principe de propriété à la fois défendu et critiqué.

Août.

L'attention est un poison dont la distraction est l'antidote.

Ag., et daté de Fontainebleau. — La «distraction» bienheureuse, ainsi conçue, ramène la pensée à l'esprit pur; elle est voisine de l'Illusion, «phénix au plumage doré», et de l'Imagination, «la première et la plus rare des facultés».

---

14 septembre.

Révolution de Zurich. — J'avais remarqué à Londres le 18 février la singulière nomination du Dr Strauss à l'université de Zurich. L'indignation excitée par cette nomination a causé la révolution faite par 15.000 paysans qui ont pris l'Arsenal et déposé le Conseil. — La majorité est protestante et zwinglienne et non catholique, comme l'ont dit les journaux. Ici la Souveraineté du peuple a exercé son droit et cet acte a été conservateur.

C. D. — Le *Züri-Putsch* avait en effet soulevé la masse paysanne du canton de Zurich contre Strauss, imprudent novateur à son gré.

Sourds-Muets. — Vu les sourds-muets. — Bien tenus, bien instruits. Plus de garçons que de filles. Environ cent quatre-vingts élèves. En France, il y a *vingt-deux mille* sourds-muets; mille seulement sont élevés à Paris, à Bordeaux et dans quelques autres institutions. Le reste est donc condamné à servir ou à mendier, ou à vivre de la vie des animaux ou des bêtes de somme dans les villages pauvres.

Ceci est à dire aux Chambres ou à faire dire par un de mes amis.

Chercher les moyens d'y remédier. Peut-être en exigeant que chaque commune paye une demi-bourse au profit de ses enfants nés sourds-muets.

L. R., p. 146. — Sur quelques détails de cette visite, le *Supplément* du *Constitutionnel* du 29 septembre 1839, p. 8, nous renseigne, par la plume de Claudius Forestier, vice-président de la Société centrale des sourds-muets de Paris :

«Un heureux hasard est venu aujourd'hui à l'appui de notre cause. Nous avons eu raison de le dire tout-à-l'heure, un fait imprévu vient souvent trancher le nœud de la difficulté, comme vous allez le voir. J'apprends à l'instant que cette semaine M. Alfred de Vigny, le célèbre auteur de *Chatterton*, accompagné de sa femme et de quelques autres personnes, vint visiter l'Institution royale des sourds-muets de Paris. Alors cet homme de mérite, après avoir fait la connaissance de M. Ferd. Berthier, prit le crayon et traça sur le tableau ces expressions si vraies, si pleines de logique : «Vous êtes plus heureux qu'Homère et Milton».

«Mon ami Berthier me pardonnera, j'espère, cette indiscrétion d'un de ses élèves, que M. Alfred de Vigny, avec une bienveillance vraiment philanthropique, a bien voulu interroger lui-même, et qui a pris part à l'exercice de ce professeur distingué et de cet homme de lettres.»

A la suite de cette visite, Vigny écrit une courte pièce sur les infortunés enfants. Cf. notre édition des *Poëmes*, p. 355.

---

19 septembre.

Les esprits vulgaires oublient tout de leurs grands voyages, excepté les accidents qui ont frappé leur faible mémoire par la peur. Précisément comme les petits enfants se souviennent des chutes et rien de plus.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 720. — Parmi les analogues d'une pensée trop évidente, peut-être faut-il rappeler pour Vigny :

Cœlum, non animum, mutant qui trans mare currunt.
HORACE, *Épître I*, II, v. 27.

France. — Notre nation est légère et taquine. Elle ne veut laisser tranquille aucune supériorité.

L. R., p. 145.

Sainte-Beuve : homme de goût qui à force de goût pour la Poésie s'est fait Poète.

C. D. — Un peu plus tard, et aussi peu exactement, Sainte-Beuve écrivait à J. Olivier (1[er] septembre 1839) : «De Vigny revient d'Angleterre où il va souvent; il a hérité de son beau-père une fortune dans l'Inde : être riche, cela lui sied et réjouit ses amis. La poésie d'ivoire y gagnera. Un peu d'or au pied de l'albâtre...» Les voies des «amis» divergeaient de plus en plus.

---

27 octobre.

Le grand monde seul me plaît mais me lasse bientôt.

C. D. — Correctif à la déférence un peu trop marquée — surtout pour un lecteur de Chamfort — aux supériorités mondaines.

En voyant jouer Shakspeare, quand Ariel s'envolait en chantant, je croyais entendre les adieux de l'âme de Shakspeare qui quittait le théâtre et les

grottes de carton peint et l'ingrat public pour aller rêver et chanter sur les algues marines.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 720.

La Tempête, vue le 9 janvier avec Macready, semble avoir fait partie des grands souvenirs shakespeariens rapportés de Londres par le poète.

C'est Shakspeare qui pourrait dire, comme Baron, de générations en générations : « Ingrat public, que j'ai élevé ! »

Ibid. — Baron (1653-1729), le plus fidèle compagnon de Molière, remonta sur la scène à l'âge de soixante-sept ans à la suite du dérangement de sa fortune; mais l'accueil du public fut loin de témoigner d'ingratitude.

Chatterton n'était qu'un nom d'homme et j'écartais à dessein les faits exacts de sa vie pour ne prendre que ce qui la rend un exemple à jamais mémorable d'une noble misère.

Ibid.

LAMENNAIS. — Il n'est pas coupable de chercher la vérité, mais il l'est de l'affirmer avant de l'avoir trouvée.

L. R., p. 149. — Cette objection majeure de Vigny à l'encontre de Lamennais semble se placer un peu après la publication de la *Politique à l'usage du peuple* (11 mai 1839).

Beethoven. — Beethoven, sourd, errait dans la campagne. Un soir, désolé, il écoutait les accords intérieurs que son oreille ne devait jamais entendre. — Tout à coup la voix d'un pâtre vint à son oreille et y entra. Il entendit. Il tomba à genoux, croyant que l'ouïe lui était revenue, mais il se releva sourd.

Une Divinité implacable se rit de nous.

Peut-être aussi les forces de conception n'eussent pas été si grandes en lui, s'il eût été distrait par la sensation.

L. R., p. 254. — Peut-être, sans la visite notée plus haut, certains détails de cette esquisse manqueraient-ils au poète. Il semble qu'il l'ait reprise, comme il lui arrive souvent, beaucoup plus tard.

Encourager les jeunes gens ne fait aucun mal; les décourager peut les tuer : voilà ce que voulait dire Chatterton aux exploiteurs.

C. D. — L'« encouragement » fort appréciable que donne vers ce moment Vigny à des « jeunes » concerne le *Vert-Vert* appuyé par lui. Noter une certaine contradiction entre cette pensée et le reproche fait par ailleurs, à Hugo, de trop encourager, pour se les attacher, les « jeunes » de la littérature.

Les hommes qui détournent leurs yeux des questions religieuses dans la crainte de découvrir qu'une vérité consacrée était une fable sont des malades qui ne veulent pas voir de médecins dans la crainte d'apprendre le nom du mal qu'ils ont. Dans cette crainte ils ne se guérissent pas.

C. D. — A quoi s'opposerait l'idée spinoziste que la philosophie est une méditation de la vie et non de la mort, ou le principe positiviste qui s'interdit la recherche des causes finales.

Du néant des lettres. — La seule fin vraie à laquelle l'esprit arrive, en pénétrant tout au fond de chaque perspective, c'est le néant de tout. Gloire, amour, bonheur, rien de tout cela n'*est* complètement. Donc, pour écrire des pensées sur un sujet quelconque et dans quelque forme que ce soit, nous sommes forcés de commencer par nous mentir à nous-mêmes, en nous figurant que quelque chose existe et en créant un fantôme pour ensuite l'adorer ou le profaner, le grandir ou le détruire. Ainsi nous sommes des don Quichottes perpétuels et moins excusables que le héros de Cervantes, car nous savons que nos géants sont des moulins et nous nous enivrons pour les voir géants.

L. R., p. 145.

---

8 novembre.

La réserve et la dignité de caractère servent donc à grandir un homme, et, quand un peu de talent le met en lumière, lui donnent une assez haute position.

L'ambassadeur de Bavière est venu me prier de le *recommander* à son prince, parce qu'il est menacé d'être envoyé en Russie, ce qu'il craint. — J'ai ajouté à ma dernière lettre un postscriptum en sa faveur.

L. R., p. 149.

Sur le comte de Jenison-Walvorth, voir plus haut, p. 457.

La «dernière lettre» de Vigny au prince de Bavière n'a pas été retrouvée.

La tête de l'homme est comme l'aimant, qui prend des forces à mesure qu'il est plus chargé.

L. R., p. 144.

Pour amuser ma mère, je faisais tourner mon esprit devant elle comme une toupie, et je lui présentais, en racontant, des idées et des contrastes comiques qui la forçaient de rire. Mais tout à coup elle s'arrêtait et me disait :

« Tu fais semblant d'être gai et heureux, mais tu ne l'es pas, et c'est par bonté que tu te montres ainsi, je le sais bien, va ! »

Le cœur maternel ne se trompe jamais; le fruit des entrailles, l'enfant, ne peut rien cacher à celle qui l'a produit.

L. R., p. 144.

Du cœur. — Le cœur existe bien, moralement parlant. On sent ses mouvements de joie et de douleur; mais c'est une chambre obscure dont la lumière est la tête. La mémoire et la pensée l'illuminent et y font paraître les sentiments. Sans la tête, ils s'éteignent. Les fous n'aiment plus ou ne savent pas qu'ils aiment. Quelquefois ils prennent en haine ceux qu'ils aiment.

L. R., p. 147. — Ces idées, qu'on peut appeler cartésiennes, ou en tout cas «intellectualistes», proviennent chez Vigny de l'intimité avec des psychiâtres éminents, et aussi, semble-t-il, de la connaissance qu'il a des leçons de Magendie *sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, faites au Collège de France en 1838-39 et recueillies par C. James.

La guerre de l'Indépendance dura huit ans. Scène importante : à l'imprimerie.

Le compositeur réfléchissant sur ses lettres.

Cette lettre de plomb est le poison le plus subtil que les veines du corps social puissent jamais recevoir en elles. Je dis, moi, que si chacun de nous réfléchis-

sait à ce qu'il fait il ne les poserait qu'en tremblant dans leur case, etc.

Tom accourt, supplie qu'on n'imprime pas son pamphlet, il est parti.

Anc. Pap. Ratisbonne. — Peut-être l'idée de ce *schema* vient-elle de la lecture de Tocqueville et de Beaumont, avec le souvenir de Benjamin Franklin, prote d'imprimerie.

Le chapitre III du 2e volume de Tocqueville était consacré à la *Liberté de la Presse;* la première *Note,* à la fin du volume, rappelait la mesure dont avait souffert Franklin en 1722.

1840.

Les notations fournies par Ratisbonne, modérément abondantes, se complètent ici par la copie Dorison. Deux simples calepins s'y ajoutent, mais avec des chevauchements fréquents entre cette année et la suivante : de sorte qu'il n'est pas toujours facile d'attribuer à l'un ou à l'autre de ces millésimes ce qui lui revient.

Lacordaire et Ravignan préoccupent Vigny, en raison de prédications fort suivies dont l'écho reflue jusqu'à lui et l'émeut. De même, le retour des cendres de Napoléon, et l'avantage que la monarchie de Juillet en tire; et enfin l'affaire Lafarge à Tulle le passionne comme tout le monde.

Les travaux de *l'Astrolabe* et de *la Zélie* en 1837-1839, publiés en 1840, avivent certainement, chez le petit-fils du capitaine de Baraudin, la nostalgie des équipées nau-

tiques : le nom du premier de ces bâtiments reste décidément le titre préféré de l'écrivain pour la suite envisagée de *Stello,* et une reprise de *Chatterton,* en mars, fait voir au poète que la défense de la poésie n'a pas cessé d'être une mission nécessaire. D'autre part, une excellente biographie de lui-même est donnée cette année par la *Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts* (rédacteur en chef : Louis Huart).

Du moins les angoisses de la chair, et surtout les complications d'âme qu'elles entraînaient, donnent-elles quelque trêve au ci-devant amoureux. Cette année-là retourne en Amérique, par *le Baltimore,* la petite Américaine Julia, avec sa sœur Maria Battlegang : Vigny les accompagnera au Havre le 27 septembre, et comme cette «fille de l'Océan» — ou plus exactement de Charleston (S. C.) — disparaît pour toujours de l'horizon du poète, peut-être songe-t-il à elle en recopiant la vague strophe qui deviendra le début de la *Maison du Berger :* ce poème s'ébauche dans ses carnets, les éléments un peu disparates qui le composeront n'ont pas encore franchi les limbes, mais déjà la harangue dénonciatrice du poète et la prosopopée de la Nature sont représentées dans ses esquisses.

Vigny note des vers grecs, dont l'*Invocation au Soleil.* Comme il songe à écrire une *Histoire de la Noblesse,* il consulte Palliot, *La vraye et parfaite science des armoiries* (1664), et s'applique à son propre blason. Outre les ouvrages publiés par ses intimes ou d'anciens amis, comme *Port Royal* de Sainte-Beuve (t. II en avril) ou les *Livres Sacrés de l'Orient* de G. Pauthier (19 septembre), les *Paroles d'un catholique* de l'abbé Vidal arrêtent son attention, et aussi — ou encore — la seconde partie de *La Démocratie en Amérique* de Tocqueville (mise en vente fin avril), les *Mémoires de Lafayette,* la *Science nouvelle* de Vico, le *Richard III* de Walpole. Vigny

se promet d'acheter Vauvenargues et de lire la *Correspondance de Washington,* Marie d'Agréda; il relit l'*Adolphe* de B. Constant, peut-être La Bruyère, en tout cas le théâtre de Corneille, qu'il rapproche des dramaturges espagnols et annote patiemment, semble-t-il, à l'usage de Julia qui s'en moque; *Wilhelm Meister* de Gœthe, Rousseau, *Sur l'inégalité,* et aussi Fourier et Proudhon.

D'autres mentions sont données à *L'Humanité* de P. Leroux, aux *Mémoires* de Gisquet, l'ancien préfet de police, aux *Mémoires du duc de Raguse,* à Boulainvilliers (*Histoire de l'ancien gouvernement de la France*), aux *Mémoires,* traduits par Guizot, *de l'Histoire d'Angleterre du temps de Cromwell,* aux *Documents et Mémoires,* à des œuvres de Mennechet.

---

6 janvier.

Sur quelques hommes.

L'abbé Lacordaire manque de science. Il étudie maintenant aux Dominicains en Italie. — Les Dominicains ou prêcheurs sont l'ordre le plus nombreux, le plus influent à Rome. C'est un Dominicain qui est examinateur des Cardinaux. Cet ordre est à la fois populaire et aristocratique : c'était ce qui faisait sa force en Espagne. Les Capucins ou Franciscains étaient une démocratie véritable. — Un *paysan* ignorant se faisait capucin et sur-le-champ avait le droit d'interroger son seigneur.

Ravignan, avec qui j'ai été au collège chez M. Hix,

est à présent à Bordeaux où il fonde une maison de Jésuites; ils sont cinq.

C. D. — On verra plus loin (p. 621) une interprétation plus dédaigneuse de la retraite de Lacordaire en Italie. La personnalité de Lacordaire avait-elle été, dix ans plus tôt, révélée à Vigny par le *Courrier français* qui avait relaté *in extenso* un procès en diffamation intenté au *Lycée* par des ecclésiastiques, dont le futur Dominicain (novembre 1830)? La volonté de lutter contre l'Université était dès ce moment affirmée.

Ravignan (1795-1858) sera du nombre des grands catholiques de qui Vigny se rapprochera aux heures de crise aiguë.

A propos d'un livre d'Horace Walpole. — Début assez spirituel sur ce qu'il nomme les superstitions littéraires, qui vous font regarder comme une profanation d'essayer de changer la façon de penser sur un personnage connu.

Ag. — C'est en tête des *Historic Doubts on the life and death of King Richard the Third* (1768, traduction française attribuée à Louis XVI [*sic*], 1800), que Walpole s'explique sur ce point important.

Paris, janvier (?)

Entre l'ennui profond du calme et la rage sans fin des passions, entre la léthargie et les convulsions du...

Pourquoi nul sentier...

Ag. — On voit comment Vigny (qui se souvient de *Candide*, ch. xxx, ou d'*Obermann*, lettre XIV) arrive en tâtonnant aux beaux vers du *Mont des Oliviers*.

Janvier.

Newton dit que le globe tend à devenir un monceau de sables. La mer se retire tous les ans de quatre pouces.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 720. — Newton parle de l'érosion plutôt que d'une disparition des océans.

Un mot. — Les Irlandais passent pour très spirituels. Un d'eux s'est mis à genoux à Rome devant une statue de Jupiter, et lui a dit :

« Ô Jupiter, si tu reviens au pouvoir, souviens-toi, je te prie, que je t'ai été fidèle dans l'adversité. »

L. R., p. 152. — Serait-ce, en janvier 1840, Hector Berlioz qui aurait conté à son ami ce trait si caractéristique de l'humour des compatriotes de sa femme ? Le compositeur, le 31 janvier, raconte qu'avec Barbier il a eu l'ennui de danser dernièrement chez Vigny.

Des lettres familières. — Une lettre peint la personne à qui l'on écrit, aussi bien que celle qui écrit;

car, malgré nous, nous modifions le style selon son caractère et selon ce qu'elle attend de nous.

Ag., et *L. R.*, p. 151.

Remarque trop évidente, familière à tout théoricien du genre épistolaire. Cf. par exemple les préceptes insérés par M[me] d'Aulnoy dans les *Mémoires de la Cour d'Angleterre* (Paris, 1695), t. II, p. 27-35 : « Il est à propos d'observer le rang que l'on tient, celui de la personne à laquelle on écrit et le sujet... »

---

19 février.

Sur trois vertus, les trois théologales, en avoir deux, c'est beaucoup. J'ai la charité et l'espérance, mais je n'ai pas la foi. — L'homme de notre temps qui a passé par le doute en est là. Il faut que la *Deuxième Consultation* représente la douleur de cet homme, de François.

C. D.

François symbole de l'état religieux et moral de la France. Il fuit l'application et l'étude et n'aime que l'action par désœuvrement.

C. D. — C'est le moment où Vigny voit autour de lui des jeunes gens qui vont faire la guerre en Algérie ou entreprendre des voyages lointains — moins par vocation que par *spleen*.

Daphné. — Le Docteur : « Ce manque de foi qui vous a été donné et vous désespère (c'est beaucoup de s'en désespérer), ce manque de foi ne se tournerait qu'en rêverie panthéistique chez un Allemand, en spleen chez un Anglais. Ici vous allez voir ce qu'il deviendra chez ce Français. »

François trouve trop vulgaire de redevenir catholique; il trouve trop sot de se faire saint-simonien ou fouriériste. Il se décide à secouer les numéros par un combat quelconque.

Le Docteur entrevoit cette idée et lui raconte *Théodore* pour le dégoûter du pouvoir. — Comment cet homme d'esprit crut le demeurer quand il aurait le pouvoir suprême et comment il devint stupide et frémit de se sentir aussi sot que les autres.

C. D. — S'agit-il, dans la pensée de Vigny, de *Théodose Ier*, qui hâta le triomphe du christianisme?

Chatterton. — La vraie question est que chaque ouvrage nouveau est un début. — C'est là la misère des lettres.

Le temps est un titre à la retraite dans toutes les carrières et ne l'est pas dans les lettres.

Ag. — Cf. plus haut, p. 493.

Lorsque Cervantes mourut, on lui demanda qui il avait voulu peindre dans Don Quichotte : « Moi »,

dit-il. — C'est le malheur de l'imagination et de l'enthousiasme déplacé dans une société vulgaire et matérielle.

C. D.

J'ai remarqué souvent que l'on a en soi le caractère d'un des âges de la vie. On le conserve toujours. Tel homme, comme Voltaire, semble avoir été toujours vieux; tel, comme Alcibiade, toujours enfant. — C'est aussi pour cela peut-être que tel écrivain enthousiasme les hommes de ce même âge auquel il semble arrêté.

L.R., p. 150. On a vu plus haut (p. 410) combien cette vue était chère à Vigny.

La question religieuse. — Plus l'esprit est vigoureux, plus il se perd dans les catacombes de l'incertitude humaine. Pascal s'y est perdu pour avoir marché plus avant que les autres.

Toute religion n'a jamais été crue qu'à moitié et a eu ses athées et ses sceptiques. Mais les sages ont gardé leurs doutes dans leur cœur et ont respecté la fable sociale reçue généralement et adoptée du plus grand nombre.

L. R., p. 151. — Vigny semble tirer argument de la *Pensée* de Pascal (§ 498 de l'édition Michaut) : « Il faut avoir une pensée de derrière, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple. »

---

9 mars.

Reprise de *Chatterton*, qui n'avait pas été joué depuis 1836. (Cris de *bravo*, applaudissements, une femme s'évanouit.)

C. D. — *Chatterton* fait spectacle avec *Le Médecin malgré lui* le 9, avec *Les Deux Anglais* le 11, avec *Le Barbier de Séville* le 15, avec *Le Distrait* le 19, avec *Les Deux frères* le 16 mars; un compte rendu d'A. F. dans *le Constitutionel* du 14 avril rappelait que Vigny avait été le précurseur de Victor Hugo pour le drame. Même Janin (*Débats* du 25 mars) est plus indulgent qu'autrefois.

« La salle était fort émue lundi, écrit le 11 mars Vigny à Mme de La Grange; vous manquiez bien là pour moi. Votre amitié aurait éclairci ce que ce drame me donne de tristesse quand je le revois. »

De Racine. — Racine a fait un théâtre tout épique. Il faudrait des demi-dieux pour jouer Homère; de même pour jouer des personnages tirés de ses flancs. — J'ai vu Talma dans Achille, et il y était trop lourd, sans l'élégance divine. Il devait avoir la taille souple et la nudité céleste des fils des dieux, de l'*Achille* de Flaxman et du *Romulus* cambré de David qui lance son javelot avec un sourire dédaigneux. —

Les anciens, qui sentaient cela, grandissaient l'acteur par le cothurne, grossissaient sa voix par le masque, et Sophocle, Eschyle, Euripide n'étaient joués qu'une fois. Toujours chantés par des rapsodes comme Homère.

L. R., p. 155. — La rentrée de Rachel à la Comédie-Française et le changement de direction de ce théâtre déterminent, cette année en particulier, la reprise d'*Iphigénie* d'*Andromaque*, de *Britannicus* et d'*Esther*. Flaxman, le sculpteur anglais, est au nombre des premières admirations du poète. Pour David, voir plus bas.

Montaigne : La philosophie est une poésie sophistique.

C. D. — *Essais*, l. II, ch. XII (Apologie de Raymond Sebond) : «Et certes, la philosophie n'est qu'une poésie sophistique.»

Romulus. — Jeune homme, marche dans la vie comme le beau *Romulus* de David.

Ses reins sont renversés, sa main tient un dard levé sur son ennemi, son pied jeté en avant attend à peine l'autre, qui déjà est parti pour le remplacer. Son beau profil se dessine hardiment en brun sur l'azur du ciel. Son front est droit, son œil regarde en face, ses lèvres forment une sorte de moue farouche comme celle que devait avoir le nourrisson de la Louve.

L. R., p. 246. — L'allusion antérieure au *Romulus* cambré permet de ramener à la date de 1840 cette sorte d'apostrophe, qui corrigerait l'impression que la jeunesse contemporaine produit souvent sur Vigny (p. 546). D'après Mme M.-L. Pailleron, c'est Çastil-Blaze qui a posé pour cette figure des *Sabines* de David.

DES IDÉES FAUSSES. — Les grands seigneurs : quels sont les vrais; que la nation est impatiente et légère.

Ag. — Cf. p. 535.

Note pour l'histoire. Voir *Gazette de France*, 1er février 1840, sur l'honneur.

Ag. — Un long article anonyme de la *Gazette de France*, sous le titre «Un nouveau principe de gouvernement», rappelait que «pendant des siècles, l'honneur a été l'âme de la monarchie française, et c'est lui qui a produit les merveilles dont se compose notre histoire».

C'est surtout le passage suivant qui aura retenu l'attention sympathique de Vigny : «Il y avait dans ce pays un corps admirable dont le privilège était de verser son sang pour la patrie, et de se placer, comme une muraille de fer, entre le sol français et l'étranger.»

Vers le même temps commence à paraître l'*Annuaire de la Noblesse* de Duvergier.

LE DOCTEUR. — Le travail n'étant ni la léthargie ni l'ennui, ni la convulsion de l'inquiétude.

Ag. — Toujours les deux pôles — signalés par *Candide* et qu'évoquera *Le Mont des Oliviers* — conciliés ici par l'activité réglée qu'est le travail : idée plus gœthéenne que rousseauiste ou voltairienne.

Fourier, Owen et Saint-Simon ont fait des mécanismes sans moteurs. — Ils ont changé le citoyen en moine dissolu et matérialiste sensualiste.

Ag. — Il est probable que si Vigny énumère ces trois initiateurs d'une «organisation» socialisante, c'est parce que Blanqui, dans son *Cours d'économie industrielle*, professé au Conservatoire des Arts et Métiers à partir de 1837 et publié dès 1838, les examinait longuement tous trois.

POÈME À FAIRE. — L'ANNÉE DE PAIX 1699. — Ce fut la seule année où le monde n'eut aucune guerre.

L. R., p. 157. — C'est Joseph de Maistre, dans les *Considérations sur la France*, qui signalait «une courte époque après la paix de Ryswick en 1697 et une autre tout aussi courte après la paix de Carlowitz en 1699 où il n'y eut point de guerre, non seulement dans toute l'Europe, mais même dans le monde entier».

LOUIS XIV. — Le roi et la noblesse étaient deux anciens amants qu'on avait brouillés. Ils se rapprochaient quelquefois, mais ne pouvaient plus se re-

prendre et devaient rester séparés par l'intrigante bourgeoisie.

Ma noblesse,
Qu'elle soit mon amie et non pas ma maîtresse !...

L. R., p. 151.

Louis XIV. — Le bourgeois Colbert qu'il emploie place toujours les nobles entre une bassesse et la ruine. — Ils préfèrent la ruine, disant toujours : je ne peux pas faire cela.

Ag.

Je suis un étudiant perpétuel.

Ag. — *Souligné* par Vigny avec une complaisance évidente.

Faire une histoire de la noblesse, essayer de réconcilier la nation avec la race du *De*, et montrer le rôle du sacrifice perpétuel jusqu'en 93.

Ag. — Peut-être suscité — avec une arrière-pensée de riposte — par l'ouvrage ou par le titre de Granier de Cassagnac, *Histoire des classes nobles et des classes anoblies* (1840).

L'idée de la brièveté de la vie enfanta le désir de conserver de père en fils la gloire d'un *surnom.* — La *race* a quelque chose de si puissant dans l'opinion, de si distinct au milieu des multitudes, qu'il fallait lui donner un nom toujours renaissant des cendres de chaque génération, pour honorer le premier à perpétuité.

C. D. — Hypothèse assez singulière sur la pérennité du *cognomen.*

Quand un peuple se lève et s'assied dans l'église,
J'aime ses mouvements, ses bruits silencieux,
Sa réserve paisible et sa g[entille mise]
Quand l'orgue fait lever la multitude assise
Qui retombe à genoux sur le sol spacieux
Le froissement des pieds, des livres et des robes,
N'est-ce pas, ô Seigneur...

Ag. — Cf. F. Baldensperger, dans la *Revue de Paris* du 1er novembre 1933, pour un rattachement à des préoccupations catholiques chez Vigny.

Français, vous avez besoin d'exercice et vous appelez cela besoin d'émotion, pour parler à l'allemande.

On aime la force dramatique comme la guerre, parce qu'il y a mouvement. — La pensée pure ne réussit pas, parce que c'est une étude. — Il la faut

donner en pilule de drame. — Vous n'avez pas besoin d'émotion, la moindre vous [*illisible, biffé*] et vous décourage.

Ag.

Prudence, poète du IVe siècle, a deux strophes où il dit que le jour de la Passion, l'Enfer a un jour de repos. — C'est là sans doute ce qui a donné l'idée à N. Lemercier de sa *Panhypocrisiade.*

C. D. — Prudence (348-405) est l'auteur des premiers poèmes latins sur des thèmes *chrétiens.* Précurseur partiel, très estimé de Vigny, N. Lemercier venait, dans *le Constitutionnel* du 30 janvier, de protester de ses droits de poète.

Érostrate pourrait avoir commis des crimes.

Ag. — Aug. Barbier avait donné en 1837 la satire d'*Erostrate*, assez froidement reçue. Vigny veut dire que le goût de la renommée peut faire des criminels.

---

12 mars.

Toutes les écoles tendent à faire chercher le *bien-être* aux masses. Mais au milieu du *bien-être* les passions périraient dans cet ordre de choses matériel, et

l'ennui naîtrait de là, le désespoir de l'ennui. L'homme a besoin de lutte.

C. D. — Objection globale à toutes les «utopies», mais qui ne détruira jamais l'attrait de celles-ci.

Le saint-simonisme a donné pour seul principe au pays de *jouir* du présent : l'enfance en conclut qu'il faut de l'or à tout prix.

C. D. — Justement contesté par P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 188, qui observe qu'une «discipline sociale» était réclamée par les saint-simoniens.

Du *Saint-Simonisme.*

Il a altéré le caractère de la nation en ceci :

1° Qu'il a donné aux masses prolétaires, non le désir de travailler, mais celui de jouir dans l'oisiveté.

2° Aux hommes intelligents l'excès de vanité qui leur fait croire que, lorsque tout sera *à la capacité,* chacun, étant le plus *capable,* doit tout posséder.

3° Aux femmes la pensée d'une liberté folle et dominatrice dont leur nature les rend incapables.

R. D. M., 15 déc. 1920, p. 720 — C'est en juin 1840 que L. Reybaud publie ses *Études sur les réformateurs contemporains,* qui peuvent ramener l'attention de Vigny sur le saint-simonisme.

Un boulanger est électeur, égilible et élu. Ancien domestique d'un général. Bête, cupide, bas, poltron. Le général ne peut être élu et un colonel de dragons le prie de demander au député sa protection pour lui.

Projet de nouvelle satirique indiquée dans P. Flottes, *Pensée politique*..., p. 188, et où Vigny démasque de bonne heure l'inconvénient principal du suffrage universel. Comme il est partisan du vote des officiers, son apologue préfère un général et un colonel à toute autre «capacité».

Épictète et Spartacus. — L'homme du peuple est nécessairement l'un ou l'autre, ou résigné ou révolté.

L. R., p. 257.

---

4 mai.

Il y aura un temps où l'on dira : quand il y avait des nations.

Un homme qui se ruine se hâte de jeter ses dernières pièces avec une sorte de rage qui lui prend. — L'examen a sa mesure à garder et la discussion a ses bornes.

L'Opium, poème épique. — L'opium de l'âme passe par les mêmes degrés que celui du corps. L'eni-

vrement, le plaisir, le désespoir : 3 chants. Nous sommes tous des buveurs d'opium, nous nous étourdissons par les idées.

Le parti légitimiste. Il n'est énergique et à sa place naturelle que dans l'adversité, parce qu'il est composé d'indépendants par la position et le langage. Dans la résistance au pouvoir, ils sont excellents, parce qu'ils forment des petites citadelles, dans l'escorte du pouvoir ils s'isolent de lui et le laissent tomber.

Ag. — Un des contemporains les plus ardents à prédire la fin des nations est H. Heine, que Vigny n'aime guère mais qu'il lui arrive de recevoir.

Vigny connaît peut-être l'ouvrage de Saurin (paru le 27 juin), *La Chine, l'opium et les Anglais.* La contestation entre l'Empire Céleste et la Grande-Bretagne suscite un discours retentissant de sir James Graham.

Vues mélancoliques sur l'inopérance du parti légitimiste, qui ne peut plus exister que dans l'opposition.

Ces Alcibiades sans grâce ont voulu mutiler leur chien. Ils craignent ton nom et veulent le vulgariser et en finir avec lui par l'habitude.

R.D.M., 15 déc. 1920, p. 720. — Allusion mystérieuse. La susceptibilité du poète s'inquiète-t-elle des railleries des petits journaux au sujet du mutisme qu'on reproche à Vigny?

De la république en France. — Ce ne serait pas assez de César, de Charlemagne et de Louis XIV pour fonder un despotisme absolu en France, dans l'état où elle est. — Il n'y a plus dans notre organisation toute démocratique et républicaine, depuis 1793, qu'une forme qui convienne : c'est une république avec une aristocratie d'intelligence et de richesse élégante. Le temps en refera une autre.

Les Français sont satisfaits à peu de frais, un peu de familiarité dans les manières leur semble de l'égalité.

L. R., p. 155. — A peu près d'accord avec les pronostics de Chateaubriand dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Aristocratie «de richesse» veut-il dire «aristocratie d'argent»? Des «nouveaux riches» sont-ils capables d'élégance ? Tout est là.

Armand Carrel disait que Victor Hugo avait un talent scrofuleux.

C. D. — Ce ne peut être qu'en conversation que le polémiste du *National* s'exprimait ainsi; mais dès le début de mars 1830, *le National* faisait d'*Hernani* un compte rendu peu favorable qui marquait l'abîme entre ses tendances en littérature et celles d'Hugo.

Tacite n'est pas un historien mais un poète satirique.

C. D.

Le Christ a eu la majorité sur les Ariens, mais à bien peu de voix.

C. D. — Vigny, qui a emprunté les *Lettres de saint Ambroise* (trad. française de Paris, 1761) et les *Œuvres de saint Ambroise sur la Virginité* (Paris, 1729), à la Bibliothèque royale, est fort renseigné sur les luttes religieuses du IVe siècle et sur les hérésies.

La terre est maudite par le Christianisme et placée entre deux Paradis, celui de la terre et celui du ciel.

C. D.

Les sentiments de l'homme naissent de sa pensée et lui sont soumis; les pensées de la femme naissent de ses sentiments et leur sont soumises.

C. D. — Vigny se rencontre avec beaucoup de psychologues, mais en particulier avec Jean-Paul, traduit par son ami La Grange : «Les femmes ne comprennent point assez qu'une idée qui remplit et exalte le cœur de l'homme ferme son cœur à l'amour et le distrait de l'objet aimé: chez les femmes au contraire *toutes les idées se personnifient facilement et deviennent des hommes.*»

---

12 mai.

Bonne action de Lamartine — Les secours que j'ai demandés pour Lassailly au gouvernement sont inutiles et trop peu considérables pour le soutenir dix jours.

Lamartine l'apprend par moi; il n'hésite pas, et, pendant la séance de la Chambre des Députés, fait une quête qui produit 455 francs. — Je les porte à la sœur du pauvre malade. — Ce que je lui avais donné déjà suffisait pour payer ses dettes mais non pour vivre.

L. R., p. 152. — Le secours apporté par Vigny et ses amis à la détresse de Lassailly (voir p. 569 ce que dit le poète de cet infortuné) tient une grande place dans son activité et ses pensées. Vigny écrit à La Grange le 23 mai : «... tout ce que nous faisons arrive trop tard...».

La Bourgeoisie est une aristocratie passionnée. Elle se sent humiliée de la présence de l'ancienne noblesse, qui forme un nuage doré entre elle et le trône. Elle aspire à un trône bourgeois où elle soit la Cour.

P. Flottes, *Pensée politique...*, p. 99.

Des œuvres d'argumentation et d'inspiration. — La faiblesse des œuvres de discussion, sur quelque sujet que ce soit, vient de ce qu'elles s'adressent à la logique, et que, la raison humaine étant sans base et toujours flottante, tous les plus grands écrivains sont tombés dans d'effroyables contradictions. Mais les œuvres d'imagination, qui ne parlent qu'au cœur par

le sentiment, ont une éternelle vie et n'ont pas besoin d'une *synthèse* immuable pour vivre.

Aristote, Abélard, Saint Bernard, Descartes, Leibnitz, Kant et tous les philosophes se renversent les uns par les autres et les uns sur les autres. Mais Homère, Virgile, Horace, Shakspeare, Molière, La Fontaine, Calderon, Lope de Vega se soutiennent mutuellement et vivent dans une éternelle jeunesse pleine de grâces renaissantes et d'une fraîcheur toujours renouvelée.

L. R., p. 156. — On voit combien Vigny est loin d'admettre à la légère la force de la raison comme un impératif de l'esprit.

Δ. Le Poète aura longtemps, toujours peut-être, plus de statues que le philosophe, parce que la *beauté* qui est son but a été trouvée, tandis que la *certitude* qui est le but du philosophe ne l'a pas été jusqu'ici.

C. D. — «Toujours» est peut-être beaucoup dire : qui sait si le perfectionnement des arts mécaniques d'enregistrement ne déshabituera pas l'esprit humain du goût de l'art?

Lucifer. — Sa punition était le remords. Chaque damné était assis les mains sur les genoux et pensait, se disant : j'ai été mauvais père, etc., et j'ai fait ce

crime, cette faute, pourquoi ai-je eu des instincts comme celui-ci, etc.?

Opium. — La chose qui vous effraie le plus, *c'est d'être en tête-à-tête avec notre raison;* nous en avons peur, nous nous grisons toujours. Mahomet a défendu le vin à l'Orient, il a pris l'opium.

[En caractères grecs.] Au ton et au son de voix des jeunes gens actuels et à leur tournure, on dirait des paysans déguisés en dandys.

Hermine. — Elle avait une attaque de rhumatisme au bras gauche. Là près de la main, à la poignée, il y avait une marque rouge qui était toute pareille à un bracelet. — Elle venait du bain et la marque était plus prononcée que de coutume.

Cinthia. — Elle était parfaitement, parfaitement heureuse, jusqu'au moment où elle eut ce dernier entretien avec son confesseur — une fois elle avait aimé, une fois il avait étouffé le grain de poudre jeté dans son [sein?] et comme elle avait cru en lui, elle s'était trouvée heureuse.

Ag. — «Les mains sur les genoux», attitude égyptienne attribuée par Vigny à toutes les entités redoutables et secrètes : c'est ainsi qu'il verrait les «mères» de toute action.

Il est permis de croire que le prénom assez rare d'Hermine est suggéré à Vigny par l'«affaire» — aiguë depuis mars 1839 — de

Mme Durand de Vallery, née Herminie de Montbel, nièce du ministre de la Restauration, éditrice des *Violettes*.

La dernière allusion est sans doute un souvenir personnel.

---

8 mai.

Vu *Cinna*. — Rachel a du dédain, de l'ironie, mais son talent manque d'amour. — Le talent de Talma n'était qu'amour de la tête aux pieds, et en tout, même dans la colère. Sa voix était puissante comme celle de l'orage, mais tendre aussi comme elle; car jamais je n'ai entendu la voix des nuages sans penser que les peuples enfants devaient la prendre pour celle de Dieu. Elle a je ne sais quoi de bon et de tendre au milieu de ses grondements qui semble la voix d'un père tout-puissant qui gémit en punissant et pleure sur nos fautes.

L. R., p. 150. — Rachel, à la Comédie-Française, se faisait applaudir dans le répertoire classique et rappelait aux initiés le souvenir de Talma. Il est possible que Vigny la voie dans *Cinna* le 15 avril. Dans un exemplaire de Corneille, donné à Julia Battlegang, il a écrit à propos de la réplique d'Émilie à Maxime (IV, 5) : «Rachel dit ce mot avec une expression de dédain excellente et qu'on peut traduire ainsi : Laissons-le, c'est un misérable, on ne peut lui parler plus longtemps. J'en ai parlé un soir à Rachel. Elle m'a dit : Je veux exprimer ceci à Fulvie : C'est un paltoquet.»

De Molière. — Il me semble que Molière a eu quelque envie de tourner indirectement en ridicule

l'exagération de l'honneur des maris espagnols de Calderon dans sa comédie du *Cocu imaginaire;* comme Calderon fait invoquer l'honneur à tout propos par don Gutiere, le médecin de son honneur, Sganarelle dit :

Quand j'aurai fait le brave, et qu'un fer, pour ma peine,
M'aura, d'un vilain coup, transpercé la bedaine,
Que par la ville ira le bruit de mon trépas,
Dites-moi, mon honneur, en serez-vous plus gras?

L. R., p. 156. — Vue assez exacte, et que confirment les études moliéresques modernes, sur l'influence espagnole.

Sur Voltaire. — Voltaire avait cette faculté double et si rare de la méditation et de l'improvisation dans la conversation.

En général, les auteurs fuient le monde, dont ils craignent le contact, parce qu'ils ont peur de paraître, en conversation, inférieurs à l'idée que leurs écrits ont donnée d'eux.

Cette *coquetterie,* assez légitime, cette frayeur de détruire leur idéal est la première cause de leur sauvagerie.

La seconde est la crainte du contact avec la médiocrité familière et indiscrète.

L. R., p. 157. — La seconde raison, cela va sans dire, est surtout particulière à Vigny.

Réflexions sur la *Théodore* de Corneille.

Ce qui manque à la critique c'est l'imagination. — Procéder acte par acte et après chaque acte digressions vastes.

On a longuement disserté sur les journaux — les journaux sont la conversation écrite, et voilà tout.

Un homme d'esprit intéresse et instruit, un autre ennuie et aplatit l'intelligence du lecteur trop confiant.

La Bruyère n'aurait pas été journaliste parce qu'il méditait sérieusement sur la moindre phrase — on n'improvise pas : « Vous êtes placé quelque part, ô Lucile, sur un atome, etc. »

Ce qui tuerait et épuiserait l'esprit le plus fécond d'un journal, c'est la nécessité de parler à l'heure.

Tout le monde peut se dire : je vais faire du Gœthe, du Corneille — avec quelques participes présents et quelques gérondifs.

Je ne serais pas surpris que quelques personnes vinssent à s'imaginer que je n'admire pas sincèrement la *Théodore* de Corneille. On aurait bien tort. Ni la niaiserie du roi, ni la puérilité, etc., ne m'ôtent mon affection pour ce tragique français.

Il faut pour jouer Corneille une femme insociable ou du caractère le plus haïssable — une femme qui fasse souhaiter en la voyant un déluge qui renouvelle la race, ou un voyage des anges qui la rende plus céleste, — un de ces caractères révoltés qui luttent corps à corps avec l'homme et le surpassent en insolence comme assurément le fait Théodore avec son père, comme devait le faire M[me] de Longueville avec

le prince de Condé, Mme de Chevreuse et toutes les femmes mâles de la Fronde.

Je réfléchis beaucoup et toujours, je songe — *car que faire en un gîte à moins...* etc. — et les ouvrages passés me reviennent sous la main — je les prends partout pour me donner de la modestie s'il me vient quelque velléité d'orgueil.

Ag. — Vigny a entre les mains un *Corneille* in-8° en 2 volumes reliés, édition Didot de 1837, qu'il semble avoir donné à son «amie» américaine Julia Battlegang, et qu'il retrouve dans le «gîte» de l'atelier de celle-ci, sur les pentes de Montmartre, où il lui arrivait d'attendre la jeune artiste.

Cf. Jacques Langlais, *Alfred de Vigny critique de Corneille.* Clermont-Ferrand, 1905.

De La Bruyère, Vigny retient à juste titre un passage aussi élaboré que cette sorte d'invocation à Lucile (chap. *Des esprits forts*) : il cite de mémoire, puisque le texte est : «Vous êtes placé, ô Lucile! quelque part sur cet atome, etc.».

Une copie de vers grecs, l'*Invocation au soleil,* accompagne ces notes d'agenda.

Bonaparte. — Le corps de Napoléon, empereur, sera transporté aux Invalides. — La Providence avait mieux placé sa cendre sur un rocher comme Prométhée, sous un saule comme J.-J. Rousseau, ayant pour grille à son monument l'océan Atlantique. — A l'abri des émeutes et des colères politiques; sur un volcan éteint, comme les révolutions d'où il est sorti.

L. R., p. 152. — Le «retour des cendres», décidé par le Gouvernement de Juillet pour galvaniser une nation éperdue de matérialisme, occupe le public bien longtemps avant l'événement. L'auteur de *La Canne de jonc* prend à ces préparatifs un intérêt assez vif, quoique distant. L. de Carné publie, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1[er] juin, *De la popularité de Napoléon.*

Protestations. — Dans mon silence et ma solitude, on m'appelle à chanter cette arrivée des cendres; je proteste contre elle.

L. R., p. 152, et *R. D. M.* — Vigny ne s'est associé ni à la souscription nationale ouverte dès la fin de mai, ni aux dithyrambes qui sonnèrent en vers innombrables, de Baour-Lormian à Hugo, de Barthélemy à Louise Colet.

Malgré cette protestation de l'auteur de *La Canne de jonc*, Vigny assistera au «retour des cendres» le 15 décembre. Mais par une sorte de délégation de sa curiosité, c'est au nom de sa femme qu'il demandera, le 8 décembre, une fenêtre à son parent J. de Saint-Maur, propriétaire d'un immeuble aux Champs-Élysées.

Les monuments. — Henri II et Louis XII ont de beaux monuments à Saint-Denis. — L'art a fait la gloire des sculpteurs, cependant, plus que la leur. — Et vous, Washington, vous n'avez qu'un tertre de gazon.

Soyons assez grands pour que notre tombe, sans art, soit honorée, et, si ce n'est qu'une pierre, blanche ou noire, que le monde y vienne comme à la Mecque en pèlerinage et y pose ses deux genoux.

L. R., p. 248. — Peut-être suggéré par le projet qui devait aligner les statues des grands Français, des Invalides à la Seine, pour la cérémonie du retour des cendres de Napoléon.

Guizot publie, à partir du 14 décembre 1839, la *Correspondance* de Washington, avec une *Vie* du héros américain — d'autant mieux faite pour intéresser Vigny que son ami H. Reeve la traduit en anglais.

Lassailly. — Encore un désolant exemple des supplices d'un travail excessif dans une organisation faible. — Le goût très fin des lettres développé outre mesure dans ce jeune homme, la fréquentation des plus hautes intelligences, lui ont donné le désir violent d'atteindre la plus grande supériorité intellectuelle. — La surexcitation du cerveau est venue de ce désir joint à la nécessité de gagner sa vie, et ce n'était, dit sa sœur, que lorsqu'il était malade que venait le talent d'exécution pour lui; encore venait-il désordonné et obscur, ne scintillant que par rares éclairs. — Il vient de succomber et une fièvre chaude l'abat. — Il est chez le docteur Blanche, le plus dévoué et le plus généreux des médecins; mais il est douteux que sa santé renaisse, et même sa raison.

Sa sœur a remarqué que, dans la santé, il ne pouvait pas travailler. La maladie était la lampe qui illuminait sa tête.

L. R., p. 153 — Ch. Lassailly (1806-1843) est un des plus douloureux parmi les «enfants perdus du romantisme». Si l'on

songe qu'il a fourni plus d'un trait au *Lucien de Rubempré* de Balzac, on concevra combien son «cas» a préoccupé, en plein romantisme, de grands aînés plus maîtres d'eux.

La fameuse maison de santé du docteur Blanche (1796-1852) se trouvait à Montmartre. C'est là que le pauvre Lassailly, gratuitement admis grâce aux efforts de Vigny et de Lamartine, put à son aise entamer des dialogues imaginaires avec Lycophron et d'autres poètes antiques (cf. E. de Crouzat, *La Maison du docteur Blanche, Chronique médicale,* 15 août, 1er septembre 1908).

Oui, la poésie est une volupté, mais une volupté couvrant la pensée et la rendant lumineuse par l'éclat de son cristal préservateur qui lui permettra de vivre éternellement et d'éclairer sans fin.

C. D. — Peut-être suggéré par la représentation à la Porte Saint-Martin, à partir du 6 mars, de la *Vision du Tasse* (un acte d'A. Vanauld) où Torquato dans sa prison se laissait aller à une folle extase.

Δ. Le christianisme a vieilli dans le cœur de l'homme comme l'illusion dans le cœur de l'adolescent.

Mais le christianisme a vieilli plus vite parce qu'il est sans charme.

1. Le château de cartes de la raison humaine.
2. Démolition du château de cartes.

Vous n'avez pas en assez grand mépris la vie et la mort.

Ag. — Pour la métaphore du «château de cartes», cf. p. 577.

---

4 juin.

LA POUDRE DE DIAMANT. — Les religions sont des œuvres de poésie. Elles élèvent des temples à une idée pour la faire voir de loin, et la conserver dans le trésor de la morale. Le temple vieillit, s'écroule, et laisse voir l'idée dans ses ruines, pareille à une poudre de diamant.

[Vigny projette de montrer les enrichissements progressifs de la morale humaine, à mesure que se déroulent les religions : hindoue, égyptienne, socratique, chrétienne.] Les religions sont des verrous qui recouvrent l'horloge. L'aiguille est lente.

C. D. — Sorte de reprise des anciens *schémas*, mais d'un point de vue plus historique, en somme, que mystique. L'aiguille est lente — comme dans Ballanche, *Vision d'Hébal :* métaphore chère à Vigny.

Le peuple aime l'ignorance.

C. D. — ... ou plutôt, s'il faut discuter cette proposition péremptoire, le peuple est curieux de ce qui le distrait ou de ce qui lui sert, et n'a guère de raison d'aimer le savoir pour le savoir.

---

13 juin.

Le *Discours sur l'inégalité des conditions* de J.-J. Rousseau se résume par la tyrannie des propriétaires sur les prolétaires.

C. D. — Vigny, qui se détache de Jean-Jacques en matière de religion et de civilisation générale, lui reste fidèle en fait de critique de la propriété.

Fourier part d'un principe faux dans son système du Travail attrayant; il part de ce principe : l'homme est un être essentiellement actif. — Non, l'homme est un être essentiellement nonchalant.

C. D. — C'est dans une série d'ouvrages aboutissant à la *Théorie de l'unité universelle* que le travail rendu attrayant par la liberté du choix et l'alternance des besognes était préconisé par Fourier.

---

21 juillet, minuit.

Le chagrin force un homme à parler franc; comme la lance du *Raphaël* de Milton touche le crapaud et fait paraître Satan malgré lui dans sa forme réelle.

Figaro parle vrai sitôt que Suzanne l'a blessé au cœur et il cesse d'être un arlequin.

L. R., p. 152. — L'épisode miltonien auquel Vigny fait allusion se trouve au IVe chant du *Paradis perdu*, vers 799-819 : Vigny

cite librement, car c'est Ithuriel, non Raphaël, qui touche légèrement Satan qui, sous forme de crapaud, essaie de séduire Ève. Dans *Le Mariage de Figaro* (acte V, scène VIII), émotion libératrice chez Figaro.

Si l'on préfère la vie à la mort, on doit préférer la civilisation à la barbarie. Nulle peuplade dorénavant n'aura le droit de rester barbare à côté des nations civilisées. L'Islamisme est le culte le plus immobile et le plus obstiné: il faut bien que les peuples qui le professent périssent, s'ils ne changent de culte. Les générations présentes sont à plaindre et leur guerre semble juste. Mais les générations futures seront à féliciter et leur paix sera heureuse...

Anc. Pap. Ratisbonne. — Non sans raison P. Flottes (*Rev. d'hist. litt. de la France,* 1931, p. 78, note 1) propose d'attribuer, à ce fragment, une date assez tardive.

C'est surtout à partir de 1839 que la lutte contre Abd-el-Kader devient plus farouche. L'Angleterre, de son côté, bombarde Canton en 1841.

Sur moi-même. — La partie d'échecs que j'ai jouée contre la destinée toute ma vie, je l'ai toujours gagnée jusqu'ici. Je lui ai arraché ma mère deux fois, elle devait mourir; je l'ai reprise et conservée cinq ans jusqu'à ce que les forces vitales fussent éteintes en elle entièrement. Avec un beau-père trois fois millionnaire, j'ai vécu honorablement sans lui rien demander

jamais une fois pendant treize ans, et sans faire de dettes. Dans toutes les affaires de fortune, j'ai attendu mes droits sans daigner me plaindre, j'ai souffert en silence, j'ai travaillé sans dégrader ma pensée et je n'ai fait que des œuvres d'art. J'ai réusssi à prouver que l'on peut être uniquement poète ou homme de lettres et marcher de pair avec ce qu'il y a de plus haut dans la société, sans avoir une fortune considérable ou même ordinaire.

Aujourd'hui, la fortune a les dés dans sa main, elle les remue aux Indes et les secoue à Londres. Aucune prudence humaine ne peut faire plus que je n'ai fait, mon devoir est d'attendre dans l'immobilité. J'ai jeté à Londres les bases de l'affaire, la justice la dénouera.

L. R., p. 154. — C'est surtout au début d'août 1840 que Vigny pouvait se donner ce témoignage, s'en remettre aussi à la Chancellerie britannique du soin de «remuer les dés» de son héritage : quinze mois, ou presque, s'étaient écoulés depuis la mort de sir Hugh, et on en était encore, observait Vigny, aux «questions préjudicielles».

N'ayez peur ni de la pauvreté, ni de l'exil, ni de la prison, ni de la mort, *mais ayez peur de la peur* (avec une citation d'Épictète).

Cf. plus loin, p. 606. Il s'agit de la pensée XXXIX du *Nouveau Manuel.*

Sur la correspondance de Mme de Sévigné. — Les affaires sérieuses y sont toujours remises à demain. C'est un salon qu'elle raconte à un autre salon. Comme on n'est pas bienvenu, dans le grand monde, à attrister trop longtemps son entourage, comme sa fille pourrait être moins brillante en répétant des anecdotes par trop graves et tristes à dire, si les événements les lui apportent telles, elle les brise en les racontant avec un rire presque cruel, s'il le faut, pour bien tuer l'émotion.

Arch. Sangnier; P. Flottes, *Pensée politique*..., p. 232.

L'année 1840 représentant, pour Mme de Sévigné, une sorte de renouveau (*Éloges* de Mme Tastu, de Mme A. Comte, de C. Caboche), il semble que ce retour aigrelet de Vigny doive se placer ici, comme terme *a quo*.

Pourquoi, demandez-vous, nous peindre la justice
Boiteuse en cheminant, sans jamais se presser?
C'est (ainsi l'a voulu le Dieu bon, même au vice)
Pour que le repentir la puisse devancer.

Si ce quatrain est de Vigny, il semble qu'on le puisse situer à une date où la boiteuse justice d'Angleterre tarde décidément à prendre une décision.

Relu le 17 août *Wilhelm Meister*. Les deux derniers volumes sont mauvais.

C. D. — La « traduction complète » du roman de Gœthe par Mme de Carlowitz en deux volumes ne devant paraître

qu'en 1843, c'est aux *Années d'Apprentissage*, traduction Toussenel en quatre volumes in-12 (Paris, 1829), que Vigny pouvait recourir : son jugement n'a rien que d'acceptable.

Antony
... Sortit de sa maison un fusil à la main...

Et laissant sur les toits babiller les corneilles.

Ag. — Peut-être destiné à un poème humoristique.

---

4 septembre.

DIFFAMATION. — Il est bon de noter que le tribunal a décidé dans l'affaire du comte Léon que :

La reproduction d'un article présente le même caractère que l'insertion primitive.

Ag. — Un duel entre le prince Louis-Napoléon et le comte Léon, à la suite d'un défi, avait été, à Londres, empêché au dernier moment (*Gaz. des Tribunaux*, 7 mars 1840). D'après les *Débats* du 4 septembre, ces affaires de Londres ayant été rapportées «d'une manière peu favorable» par *le Capitole*, et une action en diffamation ayant été engagée, le tribunal correctionnel de la Seine condamna le gérant du journal, «attendu que le fait de reproduction présente le même caractère de délit que l'insertion primitive».

Louis XIV. — La noblesse fut dès l'origine abandonnée du clergé, qui soutint les communes et affranchit ses vassaux.

Ag. — L'auteur de *Cinq-Mars* aggrave le «cas» du clergé hostile jadis à la noblesse.

Chambre des Députés. — Demander l'*examen* avant les charges.

Ag. — Sans doute : mais quel examen, au juste, imposer à des fonctionnaires qui détermine leur vrai mérite à venir?

---

10 octobre.

Daphné. — Le château de cartes de la raison humaine s'élève dans la première partie du Livre.

«Après la lecture de ceci j'ai été jeté dans une grande douleur, voyant que la morale que ces sages proclamaient était si incertaine et si vague qu'ils regardaient comme des songes mes douces réalités que j'aimais à croire.»

Δ. — Le pyrrhonisme débordant sur la morale aurait été un motif de découragement pour Julien.

Désordre. — Le Juif a été humilié par l'abbé Maximilien. — Il n'a pas voulu voir François. — La jeune fille séparée violemment par son père vient en secret le visiter dans son atelier.

Le château de cartes démoli par l'abbé chrétien Maximilien, qui déclare que le bien et la vertu ne peuvent pas se prouver par la raison, ni le sentiment; qu'il faut l'autorité, c'est-à-dire l'assentiment des masses.

L'abjuration. — Julia abjure, et la lumière du Christianisme, le flambeau, va venir jouir de cette abjuration, — on l'attend, — mais à la fin du livre il revient dire : «Il n'y a pas de Christ». — Il vient de Rome, et a jeté son bâton de pèlerin.

Scène. — Julia. — Son père le juif, — riche et bienfaisant banquier, — assez bonhomme, fait au prêtre Max un discours plein de sagesse.

François, épié par les communistes jaloux, ses cousins, est tué par eux au milieu du choléra. Il est déclaré par eux empoisonneur. — *Il a quitté la blouse,* c'est le cri de ses ennemis.

Δ. — Vigny emploie ici le prénom de son amie américaine Julia pour un épisode qui rattacherait aux temps les plus modernes l'histoire de *Daphné.* Ses préoccupations sociales semblent le tirer vers le mélodrame.

La «lumière du Christianisme», qui vient de Rome et a jeté son bâton de pèlerin, c'est toujours le Lamennais des *Affaires de Rome,* pour lequel Vigny a si peu de compréhension. Le *Journal*, d'autre part, devance plusieurs des vues de Toussenel, *Les Juifs rois de l'époque* (1845), sur la «féodalité industrielle» et certains ralliements décevants pour les classes populaires.

Le père juif assemble ses quatre enfants pour savoir s'il fera son dernier petit-fils chrétien.

Il prend mieux les chrétiens dans ses filets, étant leur frère.

Comme tous prouvent que le christianisme n'y est plus, on ne risque rien.

Ils ne l'auraient pas conseillé en Asie, en Afrique, ni en Amérique.

Ag.

Comédie : *Le Misophile.* — L'ennemi de ses amis, caractère très commun, charmant avec les étrangers, trouvant des vices à ses amis, les rabaissant.

Il arrive qu'un jour tous lui manquent.

Ag. — Le poète Adolphe Dumas donne si souvent matière à reproches de ce genre qu'on peut l'imaginer derrière ce caractère.

S. de Sacy (*Débats* du 9 octobre 1840) dit que le cens des électeurs est la garantie d'une hiérarchie dans la liberté : Erreur : le cens ne suffit plus, c'est l'examen qu'il faut.

Ag. — «Cette liberté arithmétique, disait pourtant Sacy, je l'appelle un dur esclavage, le plus dur de tous, l'esclavage moral.»

---

29 octobre.

De mes ouvrages. — Si je n'ai pas le temps de brûler mes papiers que je garde par je ne sais quelle commisération ridicule et pour me moquer de moi-même en les relisant, mon inventaire sera la chose du monde la plus plaisante pour mes amis quand ils verront la quantité de livres commencés et abandonnés.

C.D. — En 1840 avait paru la 2e série de la *Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts*, dont le rédacteur L. Huart avait insisté une fois de plus sur le «travail hiératique» du poète, sympathiquement présenté dans sa vie et ses œuvres. Les *Contemporains illustres*, la même année, lui faisaient une place digne de lui : occasions analogues, en tout cas, d'amer retour sur soi-même.

Consultation. — L'histoire apportant ses preuves aux pieds de l'idée.

L'idée règne.

Ag.

Une question. — Prouver que l'examen oral et improvisé est absurde, parce qu'il démontre l'impudence et non la science.

Ag.

Situation. — Un officier qui veut se faire tuer en fait tuer d'autres.

Ag.

Les ouvriers sont les *joueurs* du Peuple, les paysans sont les hommes heureux, plus près de la nature.

Ag.

La maison du berger. — Quelquefois il arrive que deux amants se trompent mutuellement et veulent se séparer. Alors commence une lutte comme celle de l'Ange et de Jacob où ni l'un ni l'autre ne peuvent se terrasser.

Ag.

La maison du berger. — Vous voulez qu'on vous aime, ô Nature...

Non.

Mais *toi*...

Ag. — Toute première indication, semble-t-il, du fameux mouvement de *La Maison du Berger*. Écrivant à son protégé Adolphe Dumas, le 3 septembre 1839, après son séjour en Angleterre, Vigny avait dit : «Vous vous fiez trop, comme tout le monde, à la *Nature*. C'est une vieille perfide que nous célébrons trop amoureusement et qui ne le mérite pas», etc.

Novembre.

Lectures. Tocqueville, 2e partie, 4e v.

S'il est vrai que l'Égalité isole et affaiblit l'homme puisqu'il ne trouve plus d'amis héréditaires dont il puisse exiger le concours, ni de classe sympathique avec lui, la presse appelle le monde à son secours.

Le souverain devient tout-puissant aujourd'hui à mesure que les particuliers s'égalisent et que l'on fait plier l'*intérêt de l'individu* devant l'intérêt de plusieurs.

Il faut fixer au pouvoir social des limites visibles et immobiles, relever l'individu en face de la société.

Tout s'aplatit. Les âmes *s'égalisent* comme les fortunes. Les extrêmes s'émoussent.

Peu de grands dévouements, de grands savants, de grands génies. Beaucoup d'hommes un peu éclairés, un peu spirituels.

L'égalité est moins belle, mais plus juste que l'inégalité.

Les Américains croient que dans chaque État le pouvoir social émane directement du Peuple; mais une fois que ce pouvoir est constitué, ils ne lui imaginent pour ainsi dire point de limites.

Les idées démocratiques sont favorables à la centralisation des pouvoirs.

Il combat la Doctrine fataliste et fait bien.

Les liens de race, de classe, de patrie se détendant, le grand lien de l'humanité se resserre.

S. L. — Comme pour G. de Beaumont (p. 347), Vigny s'informe méthodiquement des conditions nouvelles évoquées par *La*

Démocratie en Amérique : ses vues sur les États-Unis se préoccupent vraiment des résultats *humains* de cette évolution qui faisait de l'égalité des conditions le « fait générateur » signalé par Tocqueville. C'est surtout le chapitre IX actuel du 2e volume qui arrête la réflexion de Vigny. S. de Sacy, par un important article dans les *Débats* (9 octobre), venait de signaler les deux derniers volumes de l'œuvre.

SYNTHÈSE. — Il y a sans doute une synthèse du monde, mais elle est plus grande que la terre, qui n'en est qu'un point imperceptible et nous ne la pouvons comprendre ni seulement soupçonner.

L'Infini nous enveloppe de toutes parts, dans la grandeur et dans la ténuité, nous sommes un anneau de cette chaîne suspendue au milieu et notre vue ne peut atteindre ni le haut ni le bas.

C. D. — Il est possible que Vigny soit incité à se poser sous cette forme le problème de l'Univers à la suite de la séance (à laquelle il s'intéresse, qu'il célèbre à sa façon dans son poème de *La Poésie des Nombres*; cf. notre édition, p. 368) du 14 décembre 1840 où Henri Mondeux, jeune pâtre, a été soumis à l'investigation des savants.

Avant la *Revue des Deux Mondes* du 1er mai 1841, le *Mémorial de la littérature et des beaux-arts* avait donné les vers du poète. Celui-ci rejoint un aveu de Schopenhauer, qui ne voit pas de commune mesure nécessaire entre les facultés humaines et l'ensemble du monde.

Une des dernières « synthèses du monde » qui pouvait atteindre et intéresser Vigny à cette date est le livre de Pierre Leroux, *De l'Humanité, de son principe et de son avenir* (2 vol., 1839).

Du Poète. — Le talent du Poète a le malheur d'être indéfinissable.

On peut donner des brevets de capacité après examen à tous les talents sauf au sien.

Ag. —

Poème à faire. — La Force et la Forme. L'une fécondant l'autre et toutes deux s'unissant par l'amour.

peut-être aussi vrai (qu'en sait-on?)
Que la caverne
[aux ombres?] chez Platon.

Ag.

2e Cons. — La discussion et la conversation vaine sont les passions des Peuples qui s'affaiblissent, comme le Bas-Empire qui s'évanouissait. Comme la conversation [est nuisible] à un artiste qui s'affaiblit de tête et devient fou se croyant Julien par la métempsychose. Le peuple s'affaiblit. L'intérieur s'affaiblit. L'homme qui agit avance.

Toute théologie est la définition d'une supposition.

Ag. — On a vu (p. 259) que Vigny lui-même était tenté parfois de se croire Julien...

Le gouvernement sait corrompre et ne sait pas se défendre.

L'opposition sait attaquer et ne sait pas construire.

Ag.

---

26 décembre.

Si la morale n'était que ce qui assure la conservation de l'espèce par le meilleur état social possible, et son amélioration par le bien-être et le bonheur, ce serait peu de chose.

C. D. — Les « améliorations d'économie sociale si désirables » avaient été alléguées par Lamennais au cours du procès en cour d'assises suscité par son pamphlet du 13 octobre, *Le Pays et le Gouvernement.*

2ᵉ Cons. — Théâtre. Un ouvrier tombe du haut d'une coulisse pendant qu'on joue *Figaro*, il se tue. L'acteur qui est son père revient, l'embrasse et couvert de sang retourne faire rire.

Ag.

« Cela prouve, dit le Docteur, quelle est presque toujours la sublime abnégation des hommes les plus capables. »

Ag.

1841.

La propriété littéraire occupe l'auteur de *Chatterton* au delà même de ce que pouvait faire prévoir ce plaidoyer, moins positif que pathétique. Le 15 janvier, à propos de la fille de Sedaine, la *Revue des Deux Mondes* publie son article sur *la Propriété littéraire.* Trois jours plus tard, le 18, Villemain, ministre de l'Instruction publique, saisit le Parlement d'un projet de loi «sur la propriété des ouvrages de littérature, etc.». Grâce au rapport de Lamartine déposé le 13 mars, la Chambre des Députés s'occupe enfin — mais avec quelle défiance caractéristique ! — de ce «prétendu droit qu'on a qualifié du nom de propriété littéraire» : Vigny, consulté par Lamartine et par La Grange, a suivi de près le cours des choses, assisté à des séances de la Chambre, retrouvé Balzac dans la loge du public — et prévu, en somme, la fin de non-recevoir qui repoussera l'idée même d'une «propriété» de ce genre.

Son procès en chancellerie britannique n'avance guère, et pour un peu le mari de Lydia serait obligé d'y aller voir par un nouveau voyage à Londres.

Villemain le presse d'entrer à l'Académie, et lui-même commence à songer à y représenter, en effet, *les lettres,* alors que des élections surtout politiques avaient déçu le monde littéraire et suscité la réprobation plus ou moins ouverte de l'opposition. Il se trouvait d'ailleurs qu'avec plusieurs des élections de cette époque, le personnel qui avait profité du régime de Juillet recevait cette investiture : c'est dire que l'envahissement «bourgeois», objet de

l'animadversion du poète, s'accomplissait aussi sur ce terrain, peu favorable à une candidature d'écrivain. Une seule satisfaction extérieure : *Servitude* mis avec *Iphigénie*, *L'Avare* et deux *Satires* de Boileau, au programme d'un prix du collège d'Eton.

Aussi sa manie nobiliaire est-elle particulièrement vive en ces temps : de 1841 date une consultation fort poussée de Palliot, *La vraye et parfaite science des armoiries* (1664), avec une mention satisfaite du poète en son *agenda :* «Les armoiries de Vigny s'y trouvent page 124 — ce sont les miennes très exactes», et de patientes notations de blason accompagnent ces lignes.

Les lectures redeviennent nombreuses, surtout en histoire, en économie politique. Grâce à ses relations d'Angleterre, Vigny lit Carlyle pour la Révolution, et peut-être les *Mémoires de Saint-Simon* pour le règne de Louis XIV, et, de très près, l'*Histoire des Français* de Sismondi. Pour bien des raisons, l'*Adolphe* de B. Constant passe et repasse dans son horizon, «agonie de l'amour...». Il suit le *Dictionnaire philosophique*, c'est-à-dire l'*Encyclopédie nouvelle* de P. Leroux et J. Reynaud, qui parut par livraisons à partir de 1840, lit le *Procès d'Étienne Dolet* et la réédition de ses œuvres latines.

Vigny dit du mal de Rabelais (qu'il possède dans une édition en 2 volumes de 1691), se propose de relire Bonald, pratique certainement Malebranche, reprend Épictète, Quintilien et Pline le Jeune, parcourt les *Lettres d'Henri IV à ses maîtresses*, relit l'œuvre d'E. Deschamps, aime *Les Ternaires* de Brizeux. Le sens des destinées françaises l'inquiète, et il remonte aux sources telles que les *Documents et Mémoires sur l'Histoire de France.*

Les projets de travail ou les simples «contemplations» de sujets restent accrochés à l'*Alméh* (21 avril), à *Féron*, à

Blanzac, à *Regnard*; le *7e Dragons* s'esquisse bizarrement et, d'après l'exploration permise à M. Dorison, est à peu près terminé «dans les cartons». Le 15 décembre, la *3e Consultation* serait relative à *la femme* et au *théâtre;* mais de plus en plus il semble que ces projets de suite à *Stello* soient heureusement contrebalancés par des amorces de vers : la strophe initiale de *La Maison du Berger* s'inscrit, en même temps que des bribes plus évanescentes, dans ces témoignages d'une rêverie qui se sait féconde.

C'est au Salon de cette année que Daubigny expose les portraits de M. et de Mme de Vigny.

Le prince Souza m'explique que l'*η* des Grecs est un *ιοτα* long écrit double, et doit se prononcer ī et l'oméga (*ω*) un omicron double qui doit se prononcer *ô* long.

Ag. — S'agit-il de Michel Souza ou plutôt Soutzo (1792-1864), plusieurs fois ministre plénipotentiaire de Grèce à Paris? ou de son parent Alexandre Soutzo (1800 env.-1863), poète et historiographe, auteur d'essais d'épopées? Nous opterions plutôt pour la seconde hypothèse.

La fortune de la France ressemble à celle d'un fermier, la fortune de l'Angleterre à celle d'un joueur.

Ag. — Cf. plus haut, p. 581, l'ouvrier *joueur*.

[*Illisible*] dit à Eschyle : c'est toi qui le premier entre les Grecs as construit de grands édifices de paroles.

Ag.

Un caractère. — Un homme comme Washington, mais jeune et en France, qui épargne les contradictions et se révolte et fasse la révolution.

Ag. — Nouveau souvenir de Tocqueville ? Ou plutôt, avec une sympathie ranimée pour le héros américain dont Guizot venait de publier la *Correspondance* en 6 volumes, une préoccupation suscitée par la *Réimpression de l'ancien Moniteur,* dont la presse française parle beaucoup ?

« Dieu est trop haut, les Français sont trop loin », disaient les Polonais lors de leurs guerres.

Ag.

L'horrible principe de : La fin justifie les moyens.
Le chapitre des drôles (?) : César, Cromwell.

Δ. — Peut-être Vigny, qui en 1830 notait un projet de *Traité* d'après Machiavel, *De l'homme d'État,* sera-t-il ramené à l'auteur du *Prince* par des articles de Th. Bénazet, *Machiavel et Montesquieu,* dans les *Débats* des 14, 18, 26 septembre.

Les pensées des hommes dirigent leurs sentiments, les sentiments des femmes font naître leurs pensées.

Ag. — Cf. p. 560. Vigny se rapproche peu à peu de Schopenhauer et de ses vues sur les facultés intuitives chez la femme (*Du rapport de la connaissance abstraite à la connaissance intuitive*).

On pensait à elle, on la tourmentait de mille peines. — Elle était tourmentée d'une grande inquiétude et craignait d'avoir un trou à son bas.

Ag.

Poème. — Le calme plat. — On cherche quelques vagues pour les décrire dans notre société effacée. Voulez-vous être de ceux dont le nom n'excite qu'un éclat de rire universel ?

Ag.

L'humanité marche sous deux bannières, sur l'une est écrit : *orgueil.* Sur l'autre : *envie.* Les Aristocraties et la propriété suivant la première, les Démocraties et le travail la seconde. — De temps en temps il y a avancement. Le pauvre s'enrichit, il passe du Bataillon de l'envie à celui de l'orgueil. C'est joli !

Coll. A. Bertaut. — Sauf lorsqu'il s'en tient à sa belle classification du *noble* et de l'*ignoble*, Vigny répartit volontiers les hommes en société entre *maigres* jaloux et *gras* vaniteux.

La main de l'infante. — Ceux qui voulaient la mort de l'innocent sont les premiers à trahir.

Phil. — Messieurs les Français, vous n'avez qu'un défaut, c'est de vouloir toujours jouer le rôle de la Providence ; au lieu d'être un peuple tout simplement comme les autres, vous voulez les refaire à votre image.

Phil. Encor je ne répondrais pas
Que notre roi Henri ne se fît catholique.

Scène. — Le Prieur du Prato pose la croix de son épée debout entre Mathilde et lui pour ne pas l'aborder de près — et pour la respecter.

Scène. — Phil. force le rhéteur qui a insulté Camoens à faire ses efforts pour écrire quelques vers ou quelques lignes.

Ag. — Bribes relatives à une pièce fort peu avancée dans les cartons de Vigny.

1er février.

Villemain a une sorte de demi-persiflage qui flotte entre la fadeur et l'ironie. Il n'est pas si ironique qu'il le semble, mais, s'il emploie l'ironie, c'est comme

moyen de retraite, en ayant l'air de croire peu ce qu'il avance. Son cœur paraît bon et très sensible... Il a pris le pouvoir par mission de bienfaisance, mais il y tient par vanité.

P. Flottes, *Pensée politique*, p. 249. — Vigny reprendra, plus amèrement, sa définition de Villemain après la chute du régime dont celui-ci avait été un grand bénéficiaire. Ph. Chasles a pu dire, de son côté : « Villemain n'était pas ondoyant, il était élastique. »

Comblé de charges et d'honneurs par la monarchie de Juillet, Villemain est alors à l'apogée de sa carrière.

Du théâtre. — Les sujets où le cœur l'emporte sur le cerveau doivent être écrits en prose — ceux où l'imagination a plus de part que l'émotion doivent l'être en vers. Des vers vont rarement au cœur et rarement ils font pleurer.

Ag. — Démarcation intéressante, qui fait prévoir la comédie de Banville et de Rostand (pour les vers) et justifie sans doute *Chatterton* d'être en prose; peut-être Vigny en vient-il à cette division justificatrice à propos d'un feuilleton de J. Janin dans les *Débats* du 1er février : on y disait Mme Dorval convaincue par une triste expérience de l'état cadavérique du « drame moderne ».

Le serment politique. — Question à traiter. — De l'impiété du serment politique. De la nécessité de l'abolir dans les États démocratiques, où un homme

peut voir dans sa vie cinq dynasties. Le serment l'avilit ou le chasse. Dans les deux cas, la nation est privée d'une lumière.

L. R., p. 158. — Le serment politique, spécialement en cause vers ce temps, ramène Vigny à des réflexions déjà ébauchées dans *Servitude*. Dès 1840, en caractères grecs comme s'il avait redouté des regards compromettants, Vigny notait pour *Daphné* : Le serment politique — un prince ne cause jamais — temps d'affaiblissement des religions — peur de Satan — du bourreau.

---

12 février.

Le Chercheur de Trinités. L'idée incarnée dans la parole, dans l'action.

Ag. — Peut-être Vigny est-il ramené à ce genre de problèmes, plutôt théologiques en leur essence, par la *Divine Épopée* de son vieil ami Soumet. Cf. aussi, dans les *Poëmes*, p. 358, le sonnet du 9 mai 1838 : *La Trinité humaine.*

Consultations du Docteur Noir. — Poser l'idée philosophique en haut. Idée à laquelle l'histoire vient apporter ses preuves, et les déposer à ses pieds.

L. R., p. 158.

Unité, Indivisibilité de la France.

Ag. — Noter que, parmi ses relations, Vigny connaissait L. M. de Carné, député de l'opposition après 1840, qui s'occupait à cette date d'*Études sur les fondateurs de l'unité française.*

Situation. — Comédie. Une femme ne peut pas rentrer dans le monde : ses passions...

Ag. — Il est probable que Vigny songe à Mme d'Agoult, qui, en 1841, «rentre» dans la littérature par son roman d'*Hervé*, mais ne revient guère dans le monde. Il a, pour son compte, renoué avec elle en 1835. Sur la réprobation quasi mystique dont l'«honneur féminin» frappe la jeune fille ou l'épouse «coupables», on connaît les vues de Schopenhauer.

Scène. — On donne 15 francs à un homme qui sauve un vivant et 25 francs s'il sauve un mort, de sorte qu'il fait ses efforts pour en faire un mort.

Ag.

Les poèmes comme je les ai faits ont un inconvénient, c'est que l'esprit n'est pas préparé à entrer en matière sur-le-champ. Dans *La Maison du Berger,* le récitatif préparera au chant.

C. D. — Critique assez pénétrante de certains poèmes où, en effet, la transition fait défaut entre l'esprit du lecteur mal préparé et l'étrangeté du propos poétique. Le *récitatif*, dans *La Maison du Berger*, serait l'incantation initiale à Éva.

Les Anglais ont l'œil dur et la bouche gracieuse. L'Angleterre est comme eux. Elle sourit et son œil dévore.

Ag.

Poème. — Que la poésie a manqué de dignité et en est punie par le dédain qui la fait considérer comme une chose médiocre et qui ne peut être prise au sérieux.

C. D.— Prévision de la 2e partie de *La Maison du Berger*, et preuve que des éléments assez discordants chercheront, dans ce poème, à s'unifier sans véritable nécessité intérieure.

Hermine : Mlle de Roannez. — La mère voulait la marier. Elle lui résista par les conseils de Port-Royal. Elle s'échappa de la maison maternelle et se réfugia à Port-Royal qui la reçut et ne la rendit qu'à la force et sur une lettre de cachet que la pauvre mère obtint de la Reine.

Elle avait inspiré un sentiment extraordinaire à une personne dont le nom ne se trouve pas dans nos manuscrits. M[lle] de Roannez revit cette personne et elle commençait à être touchée d'une passion si fidèle lorsqu'une entrevue avec l'austère abbé Singlin la remplit de scrupules et lui rendit sa première ferveur.

Tant que Pascal vécut il la retint. Après sa mort elle rentra dans le monde et épousa M. de La Feuillade.

Anc. Papiers Ratisbonne. — Il est probable qu'au cours de son séjour au Maine-Giraud, Vigny a rencontré, dans ses archives, une figure qu'il lui est possible de rattacher à Port-Royal et à M[lle] de Roannez, la sœur du jeune duc, gouverneur du Poitou, qui a si grande part à la «mondanité» de Pascal vers 1651 : c'est à elle que, devenu une manière de directeur de conscience, l'auteur des *Provinciales* écrit des lettres célèbres pour l'arracher au monde. S'il est vrai qu'un sermon de l'abbé Singlin, le 8 décembre 1654, détermine Pascal à renoncer au siècle, le choix de ce janséniste, d'autre part, s'imposait.

Essai sur la république des lettres. — Depuis que la pensée a trouvé son expression dans la parole, et la parole sa durée dans les écrits; depuis surtout que l'imprimerie a commencé de l'étendre et perpétuer, il s'est formé de générations en générations un Peuple au milieu des Peuples, une Nation élue par le génie au milieu des Nations, et qui semblable à la sainte famille des Lévites conserve à

chacun des âges le trésor séculaire de ses idées; arche précieuse à laquelle il serait désirable que l'on ne pût toucher sans mourir.

Anciens Papiers Ratisbonne; F. Gregh dans *Les Lettres*, 1906, quelques corrections intéressantes : au lieu de *et qui semblable à la sainte famille des Lévites* Vigny avait d'abord écrit *et chargée;* au lieu de *il serait désirable que*, il avait écrit *nous voudrions que*...

André Chénier a laissé, sur ce sujet, des vers que G. de Chénier devait intituler, dans son édition de 1874, *Les Cyclopes littéraires* (voir éd. Dimoff, t. II); il est peu probable que Vigny en ait eu connaissance, et son éloge de la confrérie intellectuelle, tout en se rattachant au XVIIIe siècle, ne laisse pas d'avoir un arrière-goût romantique.

HERMINE. — Marguerite plaide pour la défense de la corruption. La noblesse y est forcée par le roi et la bourgeoisie.

HERMINE. — Lettre de M. Bordeaux de Neuville, pendant son ambassade en Angleterre, 1652-1656.

Louis XIV dit à Madame :

«Lisez ceci, voyez comme ma noblesse est belle.»

Ag. — C'est évidemment à Guizot et à ses publications sur la Révolution d'Angleterre que Vigny doit son information sur le Président Bourdeaux, l'envoyé de la France auprès de «nos très chers et bons amis les gens du Parlement de la République d'Angleterre» (formule des lettres de créance qu'on dut rectifier). Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth, ravit d'aise, en effet, le roi Bourbon par l'intensité de son zèle royaliste.

---

23 mars.

Chambre. — L'abolition de l'esclavage. L'Angleterre a donné l'exemple, je l'avais dit.

Trop d'échos. Lam[artine]. Trop ton d'avocat.

Dubois fait de la société un collaborateur de l'auteur. A qui Beethoven doit-il ses œuvres?

Les députés entrent comme des suzerains devant leurs vassaux.

Propriété littéraire. — Le manuscrit vient de Dieu. Le livre vient de l'homme.

L'un regarde la gloire, l'autre l'argent.

L'un rend célèbre, l'autre fait vivre.

La société n'est pas un collaborateur : c'est un paradoxe communiste.

Ag. — Vigny assiste, à la Chambre et dans la tribune du public où Balzac le retrouve et déplore avec lui le sort des *parias* littéraires, à la principale de ces fameuses séances. On voit quelles furent ses impressions devant les représentants de la bourgeoisie, décidés en somme à refuser aux écrivains professionnels le bénéfice légal de leur talent (cf. les *Débats* du 23 mars, article G. sur *la Propriété littéraire*). Lamartine fut rarement mieux inspiré que ce jour-là. «Du moment que le travail est le premier titre de la propriété, il n'est personne parmi vous qui conteste la qualité de travail à ce produit magnifique... Prétendre que la société est copropriétaire des vérités, qu'elle tue, ou des œuvres de génie, qu'elle persécute, c'est... ajouter la dérision à l'ingratitude...»

25 mars.

Les personnes qui ne sont pas accoutumées à l'éclat de la publicité en sont éblouies et y trouvent un tel charme qu'elles ne s'en peuvent passer; prêtes à redoubler sans cesse, le silence et la nuit qui retombent sur elles leur sont pénibles.

Mlle Lassailly continue son roman fraternel.

Mlle Sédaine m'écrit pour déposer à la Bibliothèque les œuvres et la statue de son père.

Ag. — Mlle Lassailly s'exagère la valeur de son frère, digne de pitié sans doute, mais amèrement remplaçable. Quant à Mlle Sedaine, Janin, dans les *Débats* (article reproduit par *le Voleur* du 10 mars), avait raillé Vigny pour son dévouement aux doléances de cette héritière. «S'attendrir à ce point!»

---

25 mars.

La Chambre a été trompée par une idée fausse qui a empoisonné la loi. Elle a cru que la propriété perpétuelle dans la famille amènerait la servitude de l'idée. — Au contraire la propagation est cultivée avec soin par orgueil et par intérêt.

L'expression est belle dans les lettres par le vague — dans la législation par la précision.

On ne peut trop s'étonner de la quantité de gens qui, en France, parlent longtemps de suite en pro-

nonçant une grande suite de paroles qui ne sont ni bien ni mal dites et ne signifient rien.

Ag. — Le jeudi 25 mars, comme déjà dans les séances antérieures, cette préoccupation avait en effet paru : une raréfaction de la matière intellectuelle mise au service du public ne résulterait-elle point de l'attribution *légale* de droits d'auteur? Le 29, le désastreux scrutin bloquait 154 voix contre 108.

Je pense à dire à l'Académie, et je veux, que les quarante fauteuils soient réservés aux lettres pures. Je ferai l'éloge de Richelieu qu'on néglige de faire depuis longtemps.

C. D. — Probablement de mars 1841, *le Constitutionnel* ayant publié le 13 un article sur l'Académie, divisée en «grande» et en «petite». Hugo, reçu le 3 juin, a subi, de Salvandy, une réponse que Vigny juge «mordante et insultante».

Sans aucune connivence du poète, le nom de Vigny avait été prononcé ou insinué à plus d'une reprise, et l'indifférence académique à l'égard d'une belle renommée avait semblé singulière. Mais «dans une époque comme la nôtre, écrivait M[me] de Girardin (*Lettre parisienne* du 31 juillet 1840), c'est un très grand malheur que d'avoir une naissance noble, une tournure noble, des manières nobles...». Plus directement, le *Bulletin des Salons*, dans ses numéros 39 et 40 de 1840, faisant allusion à la candidature du poète, demandait que la «sainte poésie» fût appelée à monter au Capitole. Détail caractéristique : le comte Molé, dans une lettre au baron*** (coll. Bovet, série II, n° 194), recommandait Vigny, «dont le nom et les remarquables ouvrages vous sont déjà connus». Villemain de son côté presse le poète de se présenter à l'Académie : dès 1828, après l'élection de Lamartine, cette candidature avait été envisagée par lui.

2e lettre aux députés. Sur la liberté des noirs et leur travail libre.

Ag. — On voit que Vigny, fidèle à une tradition française déjà ancienne, n'attendra pas Mrs Beecher Stowe, ni son amitié pour M. et Mme Lee Childe, pour se préoccuper d'un problème que d'ailleurs son ami G. de Beaumont avait soulevé, dès son retour des États-Unis, dans le roman de *Marie* (1835). La question de l'esclavage occupe l'opinion en Angleterre comme en France à cette date (*Débats*, 26 août).

Poème. — Apicius. — Cet homme, riche Romain, sous Tibère se tua de désespoir de ce qu'il ne lui restait que dix millions de fortune. — Il ne pouvait pas vivre avec cela.

Ag. — Ce gourmet, célèbre pour un traité de gastronomie, est mentionné par Sénèque.

Scène dramatique de grâce et de charme. — Une femme va partir pour le bal : elle s'habille exprès pour être déshabillée pièce par pièce par son amant.

Ag.

La France. — C'est une nation au désespoir parce qu'elle produit plus qu'il n'est consommé en tout genre.

Ag. — Si «en tout genre» implique aussi, et surtout, les idées, utopies, théories concernant l'amélioration du monde et de la

société, Vigny se rencontre avec des étrangers clairvoyants (pour qui la France souffre, après 1815 et pour longtemps, d'un échec pratique de la Révolution) et avec de futurs interprètes du malaise français tels que Jules Vallès.

Lamartine a beaucoup de noblesse dans le port et les manières. Sa figure allongée et pâle tient du cheval et du lévrier... Sa voix est basse et forte; son accent trop monotone, mais d'une expression religieuse et monastique très imposante. Son langage est souvent trop pompeux d'expression, mais c'est une manière de charlatanisme qui le sert parce qu'elle captive les médiocres.

C. D. — Il va de soi que c'est à la Chambre des Députés que Vigny prend, de son émule en poésie, cet instantané à demi bienveillant. Le 23 mars, le succès de son ami avait été très vif : une sorte de refroidissement s'ensuit.

ROMAN. — *L'Alméh.* — L'interprète, émigré noble, aime mieux souffrir que de consentir à être naturalisé anglais.

Ag. — Pourquoi ce retour à une ébauche périmée? Serait-ce à cause du *Mémoire* de Bois-le-Comte, ancien ami, *pour la défense de la nationalité française*, éd. 1840?

Une autre note, citée par P. Flottes, *Pensée politique*, p. 96, dit : «Martyr de l'énergie, il refuse de se faire anglais.»

Calculer la portée de sa voix — ralentir le débit.

La distraction est la grande ennemie des assemblées, des orateurs.

Loi à proposer. — Qu'il soit interdit aux députés de solliciter et obtenir et recommander — rien qu'affaires générales.

Les députés sont éclairés trop perpendiculairement; ils ont l'œil dans l'ombre et semblent avoir des lunettes noires.

Le cas de la femme-auteur, soulevé par M. Vivien — très difficile.

Les assemblées sont incapables de sonder les questions profondes. Quand les assemblées sentent un mot elles n'en sentent pas la portée.

Ag. — Dernières impressions résultant de la présence de Vigny à la Chambre des Représentants pour la propriété littéraire : elles ne l'empêcheront pas de poser sa candidature sept ans plus tard. Vivien, le 25 mars, avait soulevé la question du «droit de la femme en matière de propriété littéraire» et avait été ramené, par Dupin, au droit normal de la «communauté».

Article de la *Revue :* Fox sur le gouvernement parlementaire, mauvais instrument pour la guerre.

Lire Fox son traité des avantages du gouvernement représentatif.

Ag. — La *Revüe des Deux Mondes* publie, le 15 mai, un article de Duvergier de Hauranne, *Du gouvernement représentatif en France et en Angleterre.*

Bayle dit à propos du maréchal d'Ancre :

« L'insolence de cet homme est un triste exemple de cette fatalité qui accompagne la monarchie française plus qu'aucun pays du monde ; c'est que *les reines y gardent presque toujours le cœur étranger* qu'elles y apportent et sont pour l'ordinaire l'instrument dont Dieu se sert pour humilier et châtier la nation. »

Ag. — Le *Dictionnaire* de Bayle (éd. d'Amsterdam, 1734, t. II, p. 511) consacre à Concini un bon article : peut-être Vigny s'y reporte-t-il à propos de la reprise de *La Maréchale d'Ancre* à partir de juin 1840. La thèse historique sera rénovée (en particulier pour les archiduchesses d'Autriche épousées par Louis XVI et par Napoléon) par Fr. Masson.

L'affaire Chaumier. — A rechercher dans la *Gazette des Tribunaux.* — Un enfant ouvrier dénonce le vol fait par le mélange de plomb dans les lingots. On le met en prison comme faux témoin. Après trois jours de prison le Président le fait venir et lui demande pardon en pleurant parce que les ouvriers sont venus avouer que les lingots étaient falsifiés.

Ag.

---

26 avril.

Depuis trois ans bientôt on me joue à quitte ou double et ma tête est sur le tapis ; et l'on s'étonne de ce que je n'achève pas mes œuvres. Chaque lettre qui vient d'Angleterre me donne le frisson et je parais

calme et j'ai la force de changer mes idées, de parler de choses vaines et d'écrire encore, et même de dormir, mais ma conscience n'est pas assez possédée du besoin de produire pour que l'enthousiasme des idées ne soit pas troublé en moi.

C. D. — C'est en effet en 1838 qu'avait commencé le fameux procès relatif à l'héritage de Lydia; mais, comme pour le calcul de ses états de service militaire, Vigny est loin d'être précis pour ces chiffres-ci : son beau-père étant mort le 2 novembre 1838, et l'affaire s'étant ouverte le 22 décembre, on est loin des «trois ans bientôt».

HERMINE. — Saint-Simon a dit : «Ce long règne de la Bourgeoisie» le règne de Louis XIV.

Ag. — Bien que Saint-Simon ne semble pas avoir expressément articulé son opinion, elle est toujours présente dans les *Mémoires*.

POÈME. — Les paysans écossais ont des routes militaires dans les montagnes, sur lesquelles ils ont posé des pierres et ont inscrit sur ces pierres taillées par les soldats :

in bello dimicantes,
in pace laborantes,
otium fugimus

Ag. — Il est probable que les routes et les ponts qui furent, pour le général Wade (1673-1748), le plus sûr moyen de pacifier l'Écosse jacobite en 1724, ont été signalés à Vigny avec une inscription de ce genre.

---

6 mai.

La *lettre à Blanqui* par Proudhon : on y voit une analyse et une critique de l'*Esquisse* de Lamennais.

C. D. — Il s'agit de la fameuse *Lettre* de P.-J. Proudhon *à M. Blanqui, professeur d'économie politique au Conservatoire des Arts et Métiers, sur la propriété* (parue le 1er mai).

---

25 mai, nuit.

Je crois que c'est Épictète qui a dit : « Souviens-toi que tu as une âme qui promène un cadavre ». Cependant je cherche inutilement ceci dans son *Manuel.* — Mais c'est lui aussi qui dit (*Nouveau Manuel,* XXXII) : « Je vous recommande cette outre de sang qui n'est pas encore figé », pour recommander un homme qui n'était pas philosophe et n'avait qu'un corps aux yeux d'Épictète.

LVIII. Ce banquier emploie tous ses sens pour examiner l'or : la vue, le tact, l'odorat, l'ouïe. Il fait sonner dix fois la pièce, à force d'examiner les sons : il devient presque musicien.

XXXIX. N'ayez peur ni de la pauvreté, ni de l'exil, ni de la prison, ni de la mort.

Mais ayez peur de la peur.

C. D. — Passages retrouvés par Vigny, apparemment, dans le *Nouveau Manuel.*

L'ORCHESTRE INTÉRIEUR. — Ce qui fait que je ne veux pas être orateur, c'est que je sens, lorsque je parle, que la parole est trop lente pour ma pensée. Comme le lièvre joûtant avec la tortue, mon idée arrive au but, ensuite elle laisse ramper l'autre (la parole) et court ailleurs. Pendant qu'elle galope, la parole troublée chancelle et se trompe de mots et est obligée de rappeler à son secours la voyageuse qui faisait des observations à cent lieues de là. — Ainsi pendant que ma voix chante le motif principal, un orchestre de quatre cents instruments murmure en moi des basses inconnues et des idées secondaires que je ne puis exprimer avec les premières : de là le mécontentement où je suis de mes paroles.

C. D. — Analyse d'une particularité assez connue, semble-t-il, et qui signifie chez notre poète une incapacité oratoire dont il semble, d'ailleurs, s'enorgueillir plutôt que souffrir. Cf. V. Egger, *La Parole intérieure.*

---

29 juin.

ARMAND CARREL. — J'apprends, par une conversation avec d'anciens amis, qu'un jour Armand Carrel dit, en parlant de moi : « Voilà une belle âme; il faut la montrer! »

A la suite de ce mot d'un homme que je n'ai jamais connu, parut le grand article du *National* sur ma vie et mes œuvres. — Il était de M. Rolle, homme d'un esprit rare et des plus étendus.

L. R., p. 158. — Rien évidemment de réconfortant pour le poète, qui reste plus qu'en froid avec la monarchie orléaniste, que

cette distinction venue du plus « national » des polémistes. D'« anciens amis » sont-ils Buchez, Michel-Chevalier ou d'autres publicistes? Le *National* avait en effet donné, le 16 février 1835, un article particulièrement compréhensif sur *Chatterton* et *Stello* — et leur auteur, Hippolyte Rolle, bibliothécaire à l'Hôtel de Ville depuis 1830, était au *National* dur pour Hugo (pseudonyme X) et restait au *Constitutionnel* favorable à Vigny (pseudonyme R.).

LES TÂTEURS DU 7e DRAGONS. — D'abord il est doux et timide; sortant de Saint-Germain, il tue deux tâteurs, puis il devient fou.

Traitez cela comme une maladie.

Ag. et *C. D.* — Il semble que le duel entre officiers soit en cause dans ces mentions singulières de « tâteurs ». Les cartons de Vigny contenaient un récit assez avancé sur le sujet.

Vos pleurs ne font...

Que féconder mes champs et qu'arroser mes fleurs.

Profondément blessé, mais trop fier pour me plaindre...

Et tu n'es pas encor triste assez pour le rire

Auquel des deux partis êtes-vous agrégé?

Et les étouffements que donne le chagrin

Vers de comédie :

Le poète est
Un voyageur partout en pays étranger

Il a l'intelligence en très mauvais état.

La plupart de ces vers isolés qui viennent sous la plume du poète, et que l'on a rassemblés ici, sont épars dans ses agendas.

Un poème à faire. — Vous, mère jeune et belle, qui me disiez en me serrant la main : « Celui-là, je ne le nourrirai pas », vous pensiez à ce que seraient pour lui les hommes qui vous survivraient et devaient vivre autour de lui et le juger. L'âme d'un poète est une mère aussi et doit aimer son œuvre pour sa beauté, pour la volupté de la conception et le souvenir de cette volupté, et, pensant à son avenir, s'écrier : « Je l'ai fait pour toi, Postérité ! »

L. R., p. 159; un peu différent dans *Ag.* — Comparaison qui fait prévoir le symbole de *La Bouteille à la mer*, mais qui est encore trop pénétrée, ici, de sentimentalité.

2e cons. — Un Paganisme mourant avait laissé sa débilité de morale à ses hommes. Le Christianisme mourant nous laisse l'honneur, qui est l'union de la force et de la bonté.

Ag. — Assez contradictoire — sauf si des différences de chronologie interviennent, et apportent des nuances pour le paganisme comme pour le christianisme — avec l'estime manifestée en général pour la fermeté d'âme du stoïcisme.

Écosse. — Un père d'une fille sans fortune grise un jeune homme, lui fait jurer qu'il épousera sa fille.

Le lendemain le mariage est valable. Le jeune homme forcé de lui donner la moitié de sa fortune lui défend d'habiter la même ville.

Le peuple anglais est dur comme Shylock.

Ag. — On a pu raconter, à propos du beau-père de Vigny à Pau, des histoires où, inversement, la résistance de sir Hugh Bunbury à son futur gendre aurait été réduite grâce à des libations favorables.

C'est le 10 décembre 1841 que Vigny se plaint à Mme de La Grange de «l'Angleterre, mon supplice, qui me condamne à autant de tortures que l'Inquisition en inventa, et je ne sais si je n'aurais pas préféré celles de ce bon petit tribunal espagnol à celles de la Chancellerie...».

---

4 septembre.

Voici une vérité démontrée par les tentatives des ouvriers, c'est que l'instinct du Peuple est la paresse et l'ivrognerie et qu'il déteste et poursuit la sobriété, le travail et l'intelligence.

Il ne veut pas d'émulation puisqu'il poursuit les *tâcherons* qui sont les plus laborieux (ou les plus forts).

Il ne veut pas d'intelligence puisqu'il poursuit les *marchandeurs* qui sont les plus intelligents.

(A examiner : ce sont peut-être les plus intrigants seulement.)

Ag. — On est ici, en somme, au point le plus bas de l'opinion qu'a pu se former Vigny sur cette entité : «le peuple». Cf. Flottes, *Pensée politque*, passim, et noter que 1841 représente, en France, une extrême exploitation de l'ouvrier par l'employeur, et une agitation désordonnée de la part des classes laborieuses.

Le char de Brahma. — Un Indien s'avance et la foule l'admire et le touche avec respect, ses fils baisent ses pieds. Son œil s'allume, sa poitrine se gonfle d'orgueil. Cette poitrine, il la met en travers sous la roue du char et le char l'écrase; il sourit, et ses yeux arrachés à leur orbite jettent encore un regard d'extase sur Brahma.

Et vous, vous souriez, Français de notre armée. Vous dites : «Quand viendra le temps où ils ouvriront les yeux et cesseront d'être barbares?» Eh! qui vous dit qu'ils ne sont pas heureux ainsi? Savons-nous ce que c'est que le bonheur d'une foi fervente? — Heureux cent fois, mille fois heureux l'homme qui croit et qui aime! Pour celui-là, tout est beau et doré. — Cet Indien a eu, avant le moment où il s'est jeté sous la roue, une volupté plus grande que toutes celles de la terre. *Il s'est fait saint longtemps.* Il a longtemps cherché dans son âme l'image de son Dieu, et l'y a

trouvée. Il a cherché l'image de son bonheur futur, et il l'a trouvée ! Lequel de nous, hélas ! peut en dire autant ? — Tout son corps a frémi aux approches du char comme à l'attouchement d'une Divinité. Le vent de la roue lui a semblé le souffle d'un céleste baiser qui l'allait ravir au ciel. Et c'est le poids de son bonheur qui l'a étouffé. — Et *nous, désespérés,* nous irions les troubler ? Non.

Ô céleste illusion de la foi ! reste dans les contrées qui t'ont cultivée comme une fleur sacrée. Restes-y, illusion sacrée ! car, lorsque tu auras quitté la terre entière, que feront les hommes encore ? N'est-il pas merveilleux que, lorsqu'on apprend à l'enfant qu'il doit mourir un jour, il ne se couche pas jusqu'à ce que la mort vienne le prendre ? — Pourquoi travaille-t-il pour tomber en poussière tout entier ? Que veut dire cela ? — Pourquoi nous a-t-on mis au monde ? — Mais chut ! c'est la seule question sans réponse.

L. R., p. 250. — Peut-être convient-il d'assigner à cette page une date moins tardive que celle où elle voisinerait avec le témoignage de curiosités inquiétantes chez Vigny.

Dans une lettre au *Times* du 30 décembre 1840, un voyageur anglais racontait que la procession du Jaggernaut de juin 1840 avait été l'occasion de onze morts volontaires extatiques de ce genre.

D'autre part, la réprobation bourgeoise pour l'armée permanente demeure un des soucis de l'ancien capitaine, à une date où le danger extérieur est grand pour Paris et la France.

2e CONS. — *François* réuni à *Stello*. L'horreur du peuple intelligent, avec les défauts et les qualités du Français. Proscrit et tué par ses compagnons.

Ag.

Mennechet, *Histoire de France*. Mauvais ouvrage, ayant pour but de prouver que la conduite de la Bourgeoisie fut supérieure à celle de la noblesse, et que la gloire de la France revient à quelques rois. C'est faux. Il serait facile de soutenir la cause contraire.

Ag. — L'*Histoire de France* de Mennechet parut le 2 mai 1840. L'auteur, ancien lecteur de Louis XVIII et de Charles X, pratique une glorification du Tiers-État qui devait déplaire doublement à Vigny.

---

10 septembre à 6 heures du soir 40 hommes armés de poignards attaquèrent le poste de la rue Mauconseil. Le sergent Arcy les repousse.

Ag. — Encadrée dans divers mouvements, — l'affaire de Clermont et les échauffourées de Mâcon les 8 et 9 septembre, — l'agitation, à Paris, gagnait les milieux populaires (faubourg Saint-Antoine, poste voisin de l'hospice Saint-Antoine). Mais le *Moniteur officiel* pouvait insérer la note suivante : «C'est à tort qu'un journal a avancé que le poste de la rue Mauconseil avait été envahi... etc.».

Stello. — La question était vraie. L'infini, monde de l'artiste, le fait haïr de l'homme politique, qui ne voit que le moment.

Ag.

La loi. — Malgré un père de famille, le commissaire et le juge d'instruction ordonnent la visite d'une jeune personne sur les calomnies d'une fille publique vieille et logée chez son père M. Bador, allée des Veuves, 46.

La magistrature employée comme coulevrine et poignard. Cette femme avait à se venger de la propriétaire qui exigeait son terme.

Ag.

Poème. — Chanter la Force morale comme Homère chanta l'héroïsme de la force physique; trouver un titre simple et poétique qui l'exprime.

Ag. — Reprise du projet envisagé en 1839 (*supra*, p. 227) — et projet peu réalisable.

La colonne de Juillet me semble un tuyau de poêle, creux en dedans et léger comme la fumée.

Ag. — Assez analogue aux plaisanteries de certains étrangers, et l'on songe aux ironies de Thackeray dans son *Sketch-*

book. Noter que Berlioz, ami de Vigny, avait célébré en 1840 l'érection de ce monument par une *Symphonie funèbre et triomphale.*

Ce que dit et croit la bonne compagnie est toujours bien.

Ag. — Cf. Gœthe, *Torquato Tasso,* II, 1, l'apologie de la «bonne compagnie» féminine par la Princesse qui la représente.

Situation. — Une jeune femme en l'absence de son mari se résigne à aller poste restante lire les lettres de lui à sa maîtresse, aimant mieux souffrir que de ne pas [*illisible :* tout savoir ?] [entendre sa voix ?]

Ag. — Vigny, qui souvent est allé — non sans un sursaut de répugnance — réclamer sous un faux nom des lettres de Mme Dorval adressées au cabinet de lecture, peut aisément imaginer cette situation.

Tocqueville se trompe en disant que la démocratie est la cause de la précipitation incorrecte des œuvres modernes. La démocratie d'Athènes n'en a produit que de correctes et il est incroyable que [Rossi] n'ait pas répondu cela. La cause est l'invention de l'imprimerie.

Ag. — Tocqueville, dans la *Démocratie en Amérique* (tome I, p. 85, et tome II, p. 153), avait insisté en effet sur un «certain

niveau mitoyen» intellectuel et sur la «liberté d'esprit» nécessaire au génie, «et il n'y a pas de liberté d'esprit» dans la démocratie américaine. Rossi (1787-1848), le fameux professeur de droit, examine l'ouvrage de Tocqueville.

DES OFFICIERS. — En général ils ont les prétentions à l'intelligence d'un tambour-major. Ne sont occupés que de leur *prestance* et de l'air *matamore.*

Ag. — Faut-il croire que, depuis *La Canne de jonc*, le corps des officiers ait subi une telle détérioration? Vigny se propose nettement de «déshabiller le soldat», comme il disait déjà dans les notes de *Stello.*

Les aïeux toujours présents.

Ag. — Vigny annonce l'idée qui sera sa dernière préoccupation, et dont il trouvera le symbole exprimé dans les *Affinités électives* de Gœthe.

LA MAISON DU BERGER.

La maîtresse perpétuelle.
La grâce et la nature.
La liberté et l'homme.

Ag. — Le titre en caractères gras. C'est surtout vers le 10 septembre que ce poème commence à prendre forme dans la rêverie de Vigny, au moins pour la prosopopée de la Nature.

---

6 septembre.

La sœur aînée aime le Prieur et sert, protège et préserve sa sœur — la [*illisible*] par honneur a envoyé son amant au combat pour le Portugal.

Ag. — Parfois désigné du titre *Le Prieur de Genève*, ce projet tient en ce moment une large place dans les préoccupations du poète.

---

10 septembre.

Des artistes. — Souvent tel artiste supérieur, enflammé seulement par l'amour de la gloire et de la beauté, fait semblant pour se faire pardonner son enthousiasme de n'aimer que le gain et le métier. Il fait le *bon enfant* pour se mettre au niveau des plus communs.

Ag. — Et souvent aussi le contraire...

De Klopstock. — Klopstock dans *La Messiade* me semble avoir été socinien. Il emploie sans cesse l'expression de médiateur, de Dieu, pour J.-C. Or Socin déclarait qu'il était un homme médiateur, et pontife de l'humanité.

J.-J. Rousseau résuma Socin et Locke dans le *Vicaire Savoyard.*

C. D. — La traduction de *La Messiade* par Mme de Carlovits a paru le 30 mai 1840 et a été l'objet d'une communication à l'Aca-

démie française. D'autre part, *La Divine Épopée* de Soumet, qui en est inspirée et mécontente Vigny dès son titre, paraît en réédition le 17 juillet 1841 et fait l'objet d'articles. Klopstock est-il socinien? La «médiation» entreprise par Jésus signifie-t-elle qu'il n'est qu'un homme, quoique destiné de tout temps à ce rôle quasi divin? C'est fort admissible, fort bien vu en tout cas. Cf. H. Girard et P. Poux, *Klopstock et le Romantisme français* (*Revue de littérature comparée*, octobre 1928).

ÉPICTÈTE. — Le *Manuel* est plutôt un traité d'impassibilité qu'autre chose. Il enseigne à s'analyser pour ne pas être ému. Mais ce qu'il aurait fallu faire, c'eût été d'enseigner à trouver une consolation et des émotions douces à substituer à celles de la douleur.

C. D. — C'est ici la principale réserve que Vigny tient à faire à l'endroit du *Manuel*, et il la fait surtout, comme on voit, au nom de l'attendrissement et des «émotions douces» : désormais son attitude, surtout à l'égard des «souffrances humaines», l'éloignera du strict stoïcisme.

LAMENNAIS. — Sa critique prend la forme dogmatique et est fort trompeuse en cela qu'elle semble enseigner et construire, tandis qu'elle ne fait que détruire.

C. D. — Le sens purement négatif de l'œuvre menaisienne est l'objection maîtresse adressée par Vigny à l'auteur des *Paroles d'un Croyant*.

---

23 septembre.

MILTON. — Ce n'est pas pour rien qu'enthousiasme veut dire Dieu dans nous.

Ag. — C'est d'ailleurs pourquoi, à partir de la fin du XVIIe siècle, le déisme par tout pays pourchassait l'*enthousiasme* religieux.

LA TRISTESSE. — Je n'ai point encore lu d'écrivain gai. Voltaire qui semble l'être par sa forme est un des plus désespérés.

Les autres s'arrêtent à la mélancolie, Voltaire va au delà, jusqu'au sarcasme et au désespoir.

C. D. — Paradoxe auquel adhéreront en particulier les Goncourt dans leurs vues sur le XVIIIe siècle.

DE LA FONTAINE. — La pensée de ses œuvres est le désespoir même; il crie partout : «Sauve qui peut, tirez-vous d'affaire à tout prix pour vivre en paix dans cette galère où vous êtes.»

C. D. — Vigny renchérit avec beaucoup de clairvoyance sur les fameux «paradoxes» de Rousseau (*Émile*, livre II,) et de Lamartine (*Confidences*, l. IV, ch. VII) au sujet de La Fontaine et de sa morale sans héroïsme.

Cinq-Mars. — En corrigeant les épreuves de cette édition, je remarque, en considérant cet ouvrage comme s'il eût été écrit par un autre homme, que c'est la rapidité du récit qui a dû en faire le succès pour le public. Les observations fines, les scènes de détail s'enchaînent très vivement dans l'ensemble dans chaque chapitre, et les chapitres dans chaque volume. Le chapitre de *l'Entrevue*, celui de *la Partie de chasse*, sont des actes dont chacun a 19 ou 20 scènes.

Hugo a pris dans *Cinq-Mars* pour *Cromwell* et *Marion Delorme.*

C. D. — La question du roman historique, ou philosophique, tient trop à cœur à Vigny pour que l'objectivité dont il se targue soit vraiment son fait pour *Cinq-Mars :* et les mortifications se préparent. Hugo, d'autre part, avait lui-même écrit à Vigny le 8 février 1827 à propos de *Cromwell :* «... j'ai fait du dernier mot de votre roman le premier de mon drame».

---

22 décembre.

De Saint Augustin. — «*Super flumina Babylonis*», dit le Juif, ou l'homme antique, pleurant sa patrie.

«*Les fleuves de Babylone sont les choses qu'on aime et qui passent*», dit saint Augustin, mélancolique et ingénieux chrétien.

Là est la différence de l'homme antique à l'homme moderne et le progrès de celui-ci : progrès par le cœur, le cœur attristé et gonflé de larmes.

C. D. — Saint Augustin (dont Vigny lit les *Confessions* dans une traduction de Paris, 1737) ne parle des «fleuves de Babylone» qu'à propos de l'exil judaïque.

Le jeune abbé Lacordaire a imaginé de dire dans un sermon à Saint-Roch qu'il n'y a pas d'enfer, que c'était un symbole du remords.

Cela n'a pas eu beaucoup de succès à Rome, où il est rappelé et coffré dans un couvent de Dominicains véritables.

Est à Bordeaux à présent, 27 décembre 1841, où il a beaucoup d'influence. Il est éloquent et ardent.

C. D. — La mésaventure que Vigny relate avec une sorte de goguenardise semble être en réalité le séjour de Lacordaire dans des couvents d'Italie, à partir du 9 avril 1839. Il est possible que Vigny ait déjà entendu ce prédicateur lorsqu'au printemps 1834 il se faisait apprécier, dans une chapelle de collège, du monde intellectuel bien pensant, et même de Victor Hugo, ou dans ses conférences de Notre-Dame après 1835. On se rappelle la charge de Musset, *Songe d'un reviewer :*

Cette nuit Lacordaire
A tué de Vigny...

Dans *le Constitutionnel* du 18 décembre, «un solitaire de la Gironde», en date du 13, renseignait les Parisiens sur la présence de Lacordaire à Bordeaux. «Ses prédications attirent tous les habitants notables de Bordeaux... Le passage de M. Lacordaire aura servi la cause de la religion.»





TABLE DES MATIÈRES.


MAY - 1 1968
NOV 29 1971
JAN 18'80
FEB 05'80